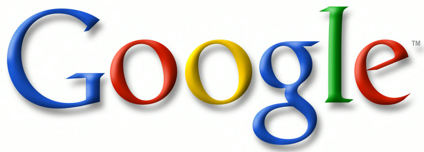
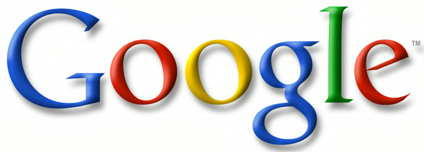
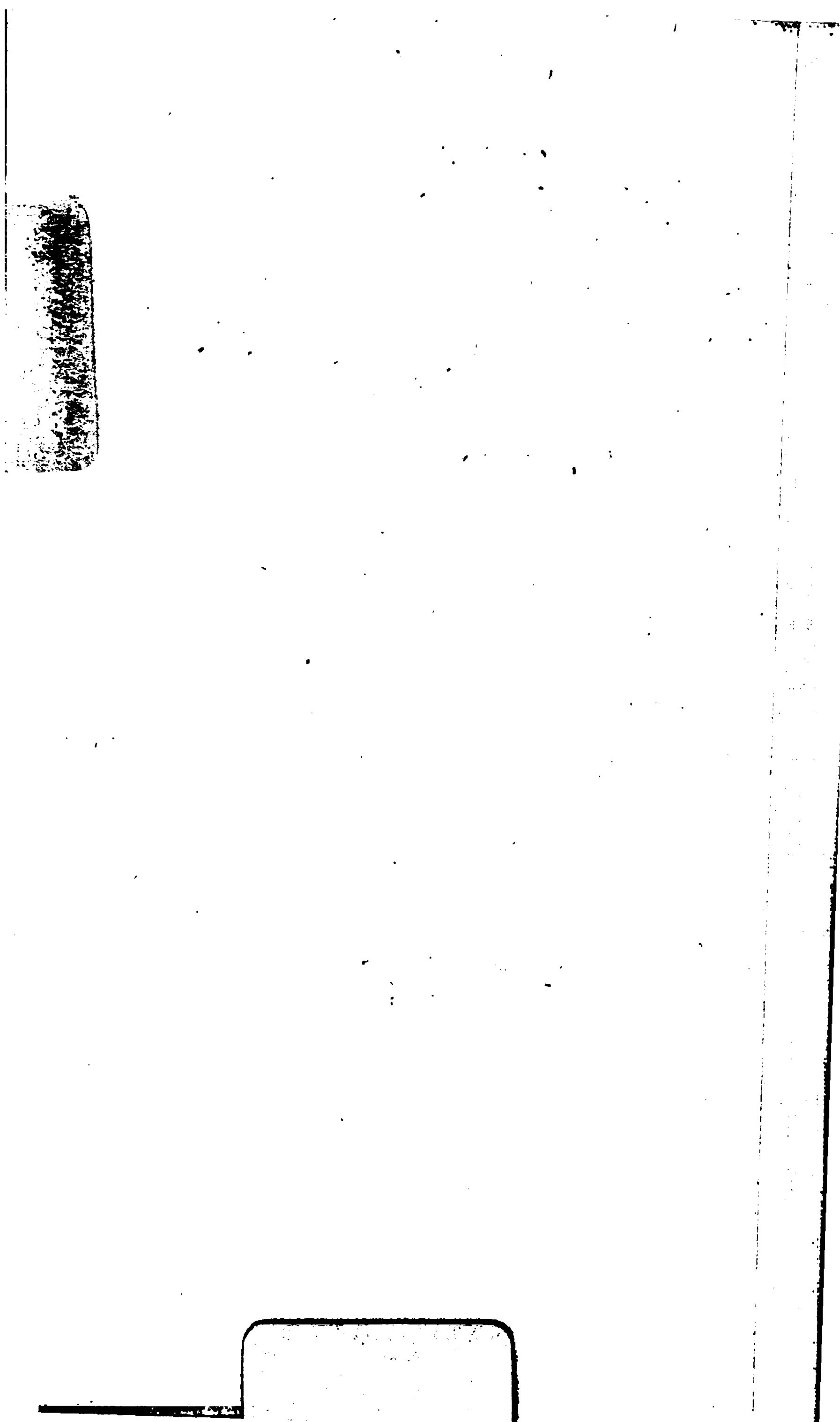





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07438998 6



Betoland

NNVII

Bétoland
NVYD

~~Ploq~~

BIBLIOTHÈQUE

LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

C. L. F. PANCKOUCKE.

BIBLIOTHÈQUE
LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

C. L. F. PANCKOUCKE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE,
Rue des Poitevins, n. 14.

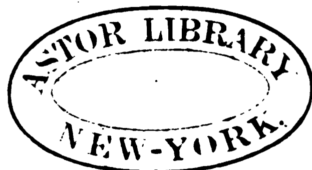
APULÉE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. V. BÉTOLAUD

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, LICENCIÉ EN DROIT,
DOCTEUR DE LA FACULTÉ DES LETTRES

TOME TROISIÈME.



PARIS
C. L. F. PANCKOUCKE
MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR
ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14.

M DCCC XXXVI.

II.

FLORIDES.

(QUATRE LIVRES.)

AVANT-PROPOS

SUR LES FLORIDES.

CONTEUR et romancier dans les *Métamorphoses*, Apulée se montre à nous comme rhéteur dans ce curieux recueil.

Nous avons déjà dit qu'il ne faut voir dans les *Florides* qu'une collection de fragmens tout-à-fait distincts, d'extraits rassemblés sous un titre commun et caractérisant une véritable anthologie. Conséquemment nous devions hésiter à maintenir la division en quatre livres, établie selon toute probabilité par des copistes maladroits, et bayant aux corneilles, comme dit un commentateur. Pourtant nous l'avons conservée en raison de son ancienneté même, parce que, sauf dans l'édition *ad usum Delphini*, nous l'avons retrouvée partout et notamment dans le travail de Bosscha, que nous suivons avec une religieuse exactitude. Ce qui nous a déterminé, c'est qu'au moyen de chiffres qui se suivent sans interruption dans les quatre livres, nous avons pu mettre facilement le lecteur à même de reconnaître qu'il n'y a d'autre liaison entre tous ces morceaux que l'ordre numérique; et c'était ce que nous tenions surtout à constater.

Ceci posé, ces extraits avaient-ils été recueillis par les admirateurs d'Apulée, comme pourraient l'être de nos jours les improvisations du haut enseignement? étaient-ce des morceaux d'apparat que l'auteur destinait à trouver leur place dans ses leçons de rhétorique? était-ce un recueil de modèles qu'il

publiait dans le but de former la jeunesse studieuse qui fréquentait ses cours? Ces trois conjectures, émises et soutenues sérieusement par différens commentateurs, ont trop d'analogie entre elles pour que nous en discutions le plus ou le moins de probabilité. Ce qu'il y a de certain, c'est que les *Florides* donnent une idée bien précise du talent d'Apulée comme rhéteur, des sujets qu'il développait devant ses auditeurs, et de l'estime où il s'était placé dans l'esprit des Carthaginois. Sous ce rapport, elles retracent d'une manière intéressante l'état de l'art oratoire dans la célèbre Carthage, au IIe siècle.

On y voit que tous les genres, sans en excepter aucun, étaient traités avec une facilité égale par le rhéteur africain, et qu'il affectait de réunir à son domaine toutes les connaissances. Les questions de morale, d'histoire naturelle, d'archéologie, de grammaire, l'éloquence proprement dite, l'apologue, la narration, le conte, trouvent tour-à-tour leur place dans ses improvisations : « ..... Je compose, dit-il, des poëmes de toute espèce, des vers propres à être accompagnés par l'archét de la cithare comme par les doigts du joueur de lyre, dignes du cothurne aussi bien que du brodequin comique. C'est peu : satires et gryphes, histoires diverses, harangues vantées par les hommes éloquens, j'écris tout, et cela en grec aussi bien qu'en latin, avec une pareille complaisance, une même ardeur, une semblable facilité, etc.... » Il se montre aussi à nous avec différens caractères : ici, c'est le professeur jaloux de faire briller le talent de ses élèves, qui organise parmi eux des luttes littéraires; là, c'est le rhéteur qui se fait un jeu de montrer sa connaissance consommée des deux idiômes, et qui achève en langue grecque un discours commencé en latin; ailleurs, c'est le prêtre d'Esculape, qui prononce officiellement une harangue en l'honneur d'un préteur ou d'un proconsul; ou encore, le magistrat autorisé à faire entendre une parole sévère et de graves avis. Dans un autre endroit, c'est l'homme lui-même, citoyen romain, qui cite avec orgueil les amitiés illustres que son talent lui valut à Rome, et les statues

qui lui furent érigées : « ....Que manque-t-il donc, dit-il dans un endroit, pour établir et sanctionner ma gloire, pour mettre le comble à ma célébrité? Je le demande, que manque-t-il? Emilianus Strabon, personnage consulaire, que bientôt les vœux de tous verront porté au consulat, a fait dans le sénat de Carthage une motion relative aux honneurs qu'il veut me décerner, et tous les sénateurs se sont rangés à son avis. Cet assentiment ne vous paraît-il pas être un sénatus-consulte? J'ajoute une autre circonstance : c'est que, par leur empressement à voter une place pour la statue, tous les Carthaginois présens à cette auguste assemblée ont voulu faire comprendre, je l'espère du moins, que s'ils remettaient à la séance prochaine le décret d'une seconde statue, c'était par respect et déférence pour l'honorable consulaire, c'était afin de paraître non pas rivaliser avec lui, mais imiter sa munificence, c'est-à-dire afin de consacrer un jour entier sans partage au bienfait public qu'ils me réservent. D'ailleurs ces dignes magistrats, ces chefs si bienveillans n'avaient pas oublié que leur volonté était l'expression de votre mandat. Et j'ignorerais ces détails! et je ne les publierais pas!.... » Enfin, c'est l'homme de lettres, le savant irritable, *genus irritabile vatum*, qui du haut de sa chaire répond à de nombreux ennemis, et se plaint amèrement à plusieurs reprises des travers qu'ils lui suscitent et des dégoûts dont ils l'abreuvent.

Les *Florides* servent encore puissamment à éclaircir les époques obscures de la vie de notre auteur. Sous ce point de vue elles méritent une autre espèce d'intérêt; et nous avons dû aux précieux et incontestables documens qu'elles renferment une partie de la notice biographique placée en tête de cet ouvrage.

Enfin, les morceaux dont elles se composent sont les seuls, à l'exception de l'apologie, qui nous montrent Apulée sinon comme un auteur original, du moins comme un écrivain créateur. Plusieurs de ces morceaux sont aussi finement pensés qu'ingénieusement écrits : l'histoire de Philémon, celle d'As-

clépiade, et la péroraison de l'éloge d'Orfitus, nous semblent présenter une teinte de mélancolie peu habituelle chez l'auteur des Métamorphoses. Il y a de la pompe dans le morceau où il compare la vue de l'aigle à celle de l'homme; du nombre et de la mesure dans sa description d'un temple de Samos, et dans les détails qu'il donne sur Pythagore le philosophe voyageur. Partout, du reste, on retrouve la même profusion de synonymies, le même luxe d'antithèses pour les pensées comme pour les mots; ce sont toujours ces périodes symétriques et ces expressions pittoresques plutôt que significatives, sonores et harmonieuses plutôt que raisonnées et senties. Au moins ici la nature même des sujets explique-t-elle en partie les défauts, bien qu'elle ne les justifie pas; et si le style d'Apulée doit trouver grâce en quelque circonstance, c'est bien lorsque l'écrivain professe spécialement les habitudes, le goût et les manières du rhéteur; à plus forte raison lorsqu'on se rappelle que ce rhéteur est Carthaginois, et qu'il écrit au deuxième siècle de l'ère chrétienne.

ARGUMENT

SOMMAIRE

DES MORCEAUX COMPOSANT LES FLORIDES.

I. Exorde d'une harangue prononcée à l'entrée d'une ville importante.

II. La vue de l'homme comparée à celle de l'aigle.

III. Défi proposé à Apollon par Marsyas, et supplice de ce dernier.

IV. Sur un mot du joueur de flûte Antigénidas.

V. A propos du théâtre où Apulée a réuni ses auditeurs.

VI. De l'Inde et de ses gymnosophistes.

VII. Sur Alexandre; et secondairement, sortie contre les faux sages.

VIII. Fragment d'un éloge.

IX. Sur les critiques dont il est sans cesse l'objet. — Sur la flexibilité de son talent. — Sur le philosophe Hippias.

X. Sur la providence, manifestée dans quelques-unes de ses merveilles.

XI. Une comparaison.

XII. Sur le perroquet.

XIII. Sur le chant des oiseaux.

XIV. Sur Cratès le Cynique.

XV. Sur Samos; et secondairement, sur Pythagore et sur son école.

XVI. Mort du poète comique Philémon. — Apulée remercie un proconsul romain qui lui a érigé une statue.

APULÉE.

FLORIDES.

APULEII
FLORIDORUM
LIBER I.

I. Ut ferme religiosis viantium moris est, quum aliqui lucus, aut aliqui locus sanctus in via oblatus est, veniam postulare, votum adponere, paulisper adsidere: ita mihi, ingresso sanctissimam istam civitatem, quamquam oppido festinem, præfanda venia, et habenda oratio, et inhibenda properatio est. Neque enim justius religiosam moram viatori objecerit, aut ara floribus redimita, aut spelunca frondibus inumbrata, aut quercus cornibus onerata, aut fagus pellibus coronata, vel etiam colliculus sepimine consecratus, vel truncus dolamine effigiatus, vel cespes libamine fumigatus, vel lapis unguine delibutus. Parva hæc quippe, et quamquam paucis percontantibus adorata, tamen ignorantibus transcursa.

II. At non itidem major meus Socrates; qui, quum decorum adolescentem, et diutule tacentem conspi-

APULÉE.

FLORIDES

LIVRE I.

I. Comme presque toujours les voyageurs pieux, s'ils rencontrent sur leur route quelque bois sacré ou quelque lieu saint, ont coutume de se répandre en prières, d'offrir des ex-voto, de s'arrêter un moment; de même, à mon entrée dans votre ville sainte, bien que je sois extrêmement pressé, je dois avant tout implorer votre faveur, prononcer une harangue et ralentir ma course. Nulle rencontre en effet ne saurait à plus juste titre suspendre, au nom de la piété, la marche d'un voyageur : ni autel ceint de guirlandes de fleurs, ni grotte ombragée de feuillages, ni chêne chargé de cornes, ni hêtre couronné de peaux, ni même tertre consacré par une enceinte, ni tronc d'arbre auquel la doloire a fait prendre figure humaine, ni gazon imprégné de la fumée des libations, ni pierre baignée de parfums; car ce sont là des objets peu frappans; et pour un petit nombre de voyageurs qui les cherchent et les adorent, les autres qui ne les connaissent point ont bien vite passé au delà.

II. .....Mais telle n'était pas l'opinion de mon maître Socrate. Ayant remarqué un jeune homme d'une très-

catus foret, Ut te videam, inquit, aliquid eloquere. Scilicet Socrates tacentem hominem non videbat; etenim arbitrabatur, homines non oculorum, sed mentis acie et animi obtutu considerandos. Nec ista re cum Plautino milite congruebat, qui ita ait :

Pluris est oculatus testis unus, quam auriti decem.

Immo enimvero hunc versum ille ad examinandum homines converterat :

Pluris est auritus testis unus, quam oculati decem.

Ceterum, si magis pollerent oculorum, quam animi, judicia; profecto de sapientia foret aquilæ concedendum. Homines enim neque longule dissita, neque proxime adsita possumus cernere : verum omnes quodammodo cæcutimus; ac si ad oculos et obtutum istum terrenum redigas et hebetem, profecto verissime poeta egregius dixit, velut nebulam nobis ob oculos offusam; nec cernere nos, nisi intra lapidis jactum, valere. Aquila enimvero, quum se nubium tenus altissime sublimavit, evecta alis, totum istud spatium, qua pluitur et ningitur, ultra quod cacumen nec fulmini nec fulguri locus est, in ipso, ut ita dixerim, solo ætheris et fastigio hiemis : quum igitur eo sese aquila extulit, nutu clementi lævorsum vel dextrorsum tota mole corporis labitur,

belle figure, qui restait long-temps sans prononcer un seul mot : «Pour que je te voie, dit-il, parle un peu.» C'est que, dans l'opinion de Socrate, c'était ne pas voir un homme que de ne pas l'entendre parler. Il était en effet convaincu que ce n'est point avec les yeux du corps, mais avec le regard de l'esprit et le coup d'œil de l'intelligence, qu'il faut considérer les hommes; et en cela il ne s'accordait point avec ce soldat de Plaute, qui dit :

Mieux vaut pour témoignage un œil que dix oreilles.

Lui, au contraire, appliquait à l'étude de l'homme ce vers ainsi retourné :

Préfère en témoignage une oreille à dix yeux.

Du reste, si les jugemens des yeux devaient prévaloir sur ceux de l'esprit, il faudrait évidemment le céder à l'aigle pour la sagesse. Nous autres hommes, en effet, nous ne pouvons distinguer ni ce qui est un peu trop loin, ni ce qui est un peu trop près; nous sommes frappés de cécité, pour ainsi dire; et si l'on nous réduit aux yeux et à notre vue terrestre, si débile, rien ne sera plus vrai que ces paroles d'un excellent poète : « Qu'une nuée est en quelque sorte répandue devant nos yeux, et que nous ne pouvons voir au delà d'une portée de pierre. » Mais que dans son vol sublime l'aigle monte jusqu'aux nues à l'aide de ses ailes; qu'il parvienne à ces régions où se forment les pluies et les orages, régions au delà desquelles la foudre et l'éclair ne trouvent plus d'horizon, bases des cieux et sommet des hivers; qu'élevé à cette hauteur, il glisse à gauche ou à droite d'un mouvement presque insensible et de toute la masse de son corps, ses ailes étant des voiles

velificatas alas quo libuit advertens, modico caudæ gubernaculo, inde cuncta despiciens, ibidem pinnarum eminus indefesso remigio, ac paulisper cunctabundo volatu pæne eodem loco pendula circumtuetur; et quærit, quorsus potissimum in prædam superne sese proruat, fulminis vice : de cœlo improvisa simul campis pecua, simul montibus feras, simul urbibus homines, uno obtutu sub eodem impetu cernens; unde rostro transfodiat, unde unguibus inuncet, vel agnum incuriosum, vel leporem meticulosum, vel quodcunque esui animatum, vel laniatui fors obtulit.

III. Hyagnis fuit, ut fando accepimus, Marsyæ tibicinis pater et magister, rudibus adhuc musicæ seculis, solus ante alios catus canere : nondum quidem tam inflexæ animæ sono, nec tam pluriformi modo, nec tam multiforatili tibia; quippe adhuc ars ista repertu novo commodum oriebatur. Nec quidquam omnium est, quod possit in primordio suî perfici : sed in omnibus ferme ante est spei rudimentum, quam rei experimentum. Prorsus igitur ante Hyagnim nihil aliud plerique callebant, quam Virgilianus upilio seu bubsequa,

Stridenti miserum stipula disperdere carmen.

Quod si quis videbatur paulo largius in arte promovisse, ei quoque tamen mos fuit una tibia, velut una

qu'il tourne où il lui plaît, sa queue faisant l'office d'un petit gouvernail, ses plumes celui de rames infatigables : ses yeux auront aussitôt dévoré l'espace. Un instant son vol irrésolu le balance presque au même point ; et pendant ce temps-là il embrasse toute l'étendue, cherchant sur quelle proie de préférence il s'abattra comme la foudre. Ainsi suspendu à la voûte des cieux, il distingue à la fois dans les plaines les troupeaux sans défiance, les bêtes sauvages sur les montagnes, les hommes au sein des villes. Tous sont dominés par son regard, menacés de son élan : et c'est de là qu'il va fondre pour percer de son bec, pour déchirer de ses serres ou l'imprévoyant agneau, ou le lièvre timide, ou tout autre créature vivante que le hasard vient d'offrir à sa faim ou à sa férocité.

III. Hyagnis fut, à ce que nous apprennent les traditions, le père et le maître du joueur de flûte Marsyas. Dans l'enfance de la musique, seul il maniait les instrumens à vent avec quelque supériorité. Non pas toutefois qu'il sût en tirer des accords aussi flexibles, des modulations aussi variées qu'elles le sont aujourd'hui, ou qu'il connût la flûte à plusieurs trous : puisque cet art, tout récemment découvert, ne faisait encore que de naître (et rien pourrait-il dès son début atteindre à la perfection? dans tout à peu près, ne faut-il pas s'en tenir à l'espoir et aux élémens, avant d'avoir conquis les résultats de la pratique et de l'expérience?). Mais enfin, avant Hyagnis, la plupart ne savaient, comme le pâtre ou le bouvier de Virgile,

Que fausser tristement sur un aigre pipeau.

Et si quelqu'un passait pour être allé un peu plus loin dans son art, il s'en tenait toujours néanmoins à la

tuba, personare. Primus Hyagnis in canendo manus discapedinavit : primus duas tibias uno spiritu animavit : primus lævis et dextris foraminibus, acuto tinnitu et gravi bombo concentum musicum miscuit.

Eo genitus Marsyas, quum in artificio patrissaret tibicinii, Phryx cetera et Barbarus, vultu ferino trux, hispidus, illutibarbus, spinis et pilis obsitus, fertur (proh nefas!) cum Apolline certavisse, Thersites cum decoro, agrestis cum erudito, bellua cum deo. Musæ cum Minerva dissimulamenti gratia judices adstitere, ad deridendam scilicet monstri illius barbariem, nec minus ad stoliditatem puniendam. Sed Marsyas, quod stultitiæ maximum specimen est, non intelligens se deridiculo haberi, priusquam tibias occiperet inflare, prius de se et Apolline quædam deliramenta barbare effutivit : laudans sese, quod erat et coma relicinus, et barba squalidus, et pectore hirsutus, et arte tibicen, et fortuna egenus; contra Apollinem, ridiculum dictu, adversis virtutibus culpabat : quod Apollo esset et coma intonsus, et genis gratus, et corpore glabellus, et arte multiscius, et fortuna opulentus. Jam primum, inquit, crines ejus remulsis antiis, et promulsis capronis anteventuli et propenduli : corpus totum gratissimum, membra nitida; lingua fatidica, seu tute oratione, seu versibus malis, utrobique facundia æquipari. Quid? quod

coutume d'emboucher une seule flûte, comme on fait d'une trompette. Le premier, Hyagnis dédoubla ses mains en jouant; le premier, il anima deux flûtes à la fois; le premier, au moyen de trous à gauche et de trous à droite, il produisit la symphonie musicale par la combinaison des sons aigus et des sons graves.

Pour en venir à son fils Marsyas, dont le talent musical rivalisait avec celui de son père, c'était du reste un Phrygien, un Barbare; sa face repoussante était celle d'une bête fauve, et se hérissait d'une barbe sale; toute sa personne n'était que soies et que poils. Eh bien! on rapporte (audace inconcevable!) qu'il entra en lice avec Apollon. C'était Thersite le disputant à Nirée, un rustre à un savant, une brute à un dieu. Les Muses avec Minerve poussèrent l'ironie jusqu'à se constituer les juges, voulant se moquer de la grossièreté de ce monstre et aussi le punir de sa stupidité. Mais Marsyas, et c'est le trait le plus caractéristique de la sottise, ne remarquant pas qu'on se moquait de lui, commença, avant de jouer de la flûte, par débiter en un jargon barbare une foule d'absurdités sur lui-même et sur Apollon. Il se louait d'avoir la chevelure rejetée en arrière et la barbe sale; d'avoir la poitrine velue; d'être musicien de profession et de n'avoir pas de fortune. Au contraire, accusation bizarre! il reprochait à Apollon les mérites opposés : d'être Apollon, de n'avoir pas les cheveux coupés, d'être agréable de visage, d'avoir la peau douce, de posséder une foule de talens divers et une fortune opulente : « Et d'abord, disait-il, ses cheveux arrangés en bandeaux et en boucles se déploient sur ses tempes et sur son front; son corps est de toute beauté; ses membres sont éblouissans; sa bouche prédit l'avenir; préférez-vous la prose

et vestis textu tenuis, tactu mollis, purpura radians? Quid? quod et lyra ejus auro fulgurat, ebore candicat, gemmis variegat? Quid? quod et doctissime et gratissime cantillat? Hæc omnia, inquit, blandimenta nequaquam virtuti decora, sed luxuriæ accommodata; contra corporis sui qualitatem per se maximam speciem ostentare. Risere Musæ, quum audirent hoc genus crimina, sapienti exoptanda, Apollini objectata: et tibicinem illum certamine superatum, velut ursum bipedem, corio exsecto, nudis et laceris visceribus reliquerunt. Ita Marsyas in pœnam cecinit, et cecidit. Enimvero Apollinem tam humilis victoriæ puditum est.

IV. Tibicen quidam fuit Antigenidas, omnis voculæ melleus modulator, et idem omnibus modis peritus modificator; seu tu velles æolium simplex, seu iasium varium, seu lydium querulum, seu phrygium religiosum, seu dorium bellicosum. Is igitur quum esset in tibicinio apprime nobilis, nihil æque se laborare, et animo angi et mente, dicebat, quam quod monumentarii ceraulæ tibicines dicerentur. Sed ferret æquo animo hanc nominum communionem, si mimos spectavisset. Animadverteret illic pæne simili purpura alios præsidere, alios vapulare; itidem si munera nostra spectaret: nam illic quoque videret hominem præsidere, ho-

ou les vers? il possède dans les deux langues une égale facilité. Parlerai-je de son vêtement, dont le tissu est si délicat, l'étoffe si moelleuse, la pourpre si rayonnante? de sa lyre, où brillent l'éclat de l'or, la blancheur de l'ivoire, les reflets pétillans des pierreries? de la méthode savante et gracieuse de son chant? Tous ces agrémens, disait-il, loin de rehausser le mérite, ne conviennent qu'à la mollesse. Moi, c'est ma propre personne qui fait par elle-même ma plus belle gloire. » Les Muses éclatèrent de rire en entendant reprocher au dieu un genre de griefs dont tout homme sensé se féliciterait; et quand le joueur de flûte, succombant dans le défi, eut été écorché comme un ours à deux pieds, elles le laissèrent sur la place, les entrailles dépouillées et en lambeaux. C'est ainsi que Marsyas fut puni d'avoir joué et de s'être laissé vaincre. Pour Apollon, une victoire aussi obscure lui fit honte.

IV. Il y avait un joueur de flûte, nommé Antigénidas, qui cadençait toutes sortes d'accords avec une douceur parfaite et qui savait aussi produire habilement tous les modes que l'on désirait : l'éolien si simple, l'iasien varié, le plaintif lydien, le religieux phrygien, le dorien belliqueux. Cet homme, éminemment distingué dans son art, disait que rien ne le faisait autant souffrir, ne lui affligeait autant le cœur et l'esprit, que d'entendre appeler les joueurs de flûte musiciens des pompes funèbres. Mais il se serait résigné de bonne grâce à un rapprochement qui ne tenait qu'aux mots, s'il en eût vu tant d'autres; s'il eût assisté à la représentation des mimes, dans lesquels, sous une pourpre à peu près semblable, les uns président, les autres sont battus; et encore s'il eût assisté à nos jeux publics, où pareillement

minem depugnare : togam quoque parari et voto et funeri : item pallio cadavera operiri, et philosophos amiciri.

V. Bono enim studio in theatrum convenistis, ut qui sciatis, non locum auctoritatem derogare oratori, sed cum primis hoc spectandum esse, quid in theatro deprehendas. Nam si mimus est, riseris : si funerepus, timueris : si comœdus est, faveris : si philosophus, didiceris.

VI. Indi, gens populosa cultoribus, et finibus maxima, procul a nobis ad Orientem siti, prope Oceani reflexus, et solis exortus, primis sideribus, ultimis terris, super Ægyptios eruditos, et Judæos superstitiosos, et Nabathæos mercatores, et fluxos vestium Arsacidas, et frugum pauperes Ituræos, et odorum divites Arabas. Eorum igitur Indorum non æque miror eboris strues, et piperis messes, et cinnami merces, et ferri temperacula, et argenti metalla, et auri fluenta ; nec, quod Ganges apud eos unus omnium amnium maximus,

> Eois regnator aquis in flumina centum
> Discurrit, centum valles illi, oraque centum,
> Oceanique fretis centeno jungitur amni :

nec, quod iisdem Indis ibidem sitis ad nascentem diem, tamen in corpore color noctis est : nec, quod apud illos immensi dracones cum immanibus elephantis pari peri-

un homme préside, un homme combat; enfin s'il eût vu que la toge romaine est le costume de celui qui fait un vœu comme le costume des morts, et que le pallium grec enveloppe les cadavres et habille les philosophes.

V. C'est avec des dispositions favorables que vous vous êtes réunis dans ce théâtre, sachant bien que le local ne diminue pas l'importance de l'orateur, et qu'en premier lieu il faut se demander ce qu'on verra au théâtre : car, si ce doit être un mime, on rira; un funambule, on aura peur; un comédien, on applaudira; un philosophe, on s'instruira.

VI. L'Inde, contrée populeuse et dont les limites sont très-étendues, est située loin de nous à l'orient, vers l'endroit où l'Océan retourne sur lui-même, où le soleil se lève, et au milieu des premiers astres; elle est au bout de l'univers, au delà de la savante Égypte, de la superstitieuse Judée, de Nabathée la commerçante, des Arsacides aux habits flottans, de l'Iturée au sol avare, de l'Arabie riche en parfums. Je ne partage pas l'admiration que l'on accorde à ce peuple pour ses monceaux d'ivoire, ses moissons de poivre, son commerce de cinname, la trempe de ses aciers, ses mines d'argent, ses rivières qui charrient l'or. Je m'intéresse peu à leur Gange, ce fleuve unique, le plus grand de tous.

Roi des eaux d'Orient, par cent canaux divers
Qu'il baigne cent pays, se creuse cent vallées;
Et, quittant à regret de si belles contrées,
Par cent bouches aussi se jette au sein des mers;

que ces Indiens, placés aux lieux mêmes où naît le jour, aient cependant sur leur peau la couleur de la nuit; que chez eux des serpens énormes engagent avec de monstrueux

culo in mutuam perniciem concertant; quippe lubrico volumine indepti revinciunt, et illis expedire gressum nequientibus, vel omnino abrumpere tenacissimorum serpentium squameas pedicas, necesse fit ultionem a ruina molis suæ petere, ac retentores suos toto corpore oblidere. Sunt apud illos et varia colentium genera. Lubentius ego de miraculis hominum, quam naturæ disseruerim. Est apud illos genus, qui nihil amplius quam bubulcitare novere : ideoque cognomen illis Bubulcis inditum. Sunt et mutandis mercibus callidi, et obeundis prœliis strenui, vel sagittis eminus, vel ensibus cominus. Est præterea genus apud illos præstabile : Gymnosophistæ vocantur. Hos ego maxime admiror : quod homines sunt periti, non propagandæ vitis, nec inoculandæ arboris, nec proscindendi soli; non illi norunt arvum colere, vel uvam colare, vel equum domare, vel taurum subigere, vel ovem vel capram tondere vel pascere. Quid igitur est? Unnm pro his omnibus norunt. Sapientiam percolunt, tam magistri senes, quam discipuli minores. Nec quidquam apud illos æque laudo, quam quod torporem animi et otium oderunt. Igitur ubi, mensa posita, priusquam edulia adponantur, omnes adolescentes ex diversis locis et officiis ad dapem conveniunt, magistri perrogant, quod factum a lucis ortu ad illud diei bonum fecerit. Hic alius se commemorat

éléphans des combats où le danger est égal et la mort commune (en effet, les reptiles enlacent les quadrupèdes de leurs mobiles anneaux, et ceux-ci, ne pouvant dégager leurs jambes ni rompre en aucune manière les étreintes écaillées où les emprisonnent leurs tenaces adversaires, sont obligés pour se défendre de se laisser tomber de toute leur masse, et d'écraser de leur corps les ennemis qui les enchaînent); qu'il y ait également une variété remarquable dans les naturels du pays, soit; mais j'éprouve plus d'intérêt à parler des prodiges opérés par les hommes, que des merveilles de la nature. Chez les Indiens donc, il y a une race qui ne sait rien autre chose que faire paître des bœufs : aussi les a-t-on surnommés les Bouviers. Il y en a d'autres qui sont habiles à faire les échanges de marchandises; d'autres qui affrontent intrépidement les combats, soit de loin avec la flèche, soit de près avec l'épée. Il y a, de plus, une classe qui chez eux jouit de la prééminence : on les nomme les Gymnosophistes. Ce sont eux que j'admire par dessus tous les autres, parce que ce sont des hommes habiles, non à propager la vigne, à greffer les arbres, à tracer des sillons; ils ne savent point cultiver un champ, couler le vin, dompter un cheval, soumettre un taureau, tondre ou faire paître une brebis, une chèvre. Eh bien, quoi donc? Une science pour eux remplace toutes celles-là : ils cultivent assidûment la sagesse, maîtres comme disciples, jeunes comme vieux. Ce qui me paraît chez eux éminemment louable, c'est qu'ils détestent l'engourdissement de l'esprit et l'oisiveté. C'est pour cela que, quand on a dressé la table, avant que les plats soient servis et quand tous les jeunes gens ont quitté leurs demeures et leurs différentes occu-

inter duos arbitrum delectum, sanata simultate, reconciliata gratia, purgata suspicione, amicos ex infensis reddidisse : inde alius, sese parentibus quidpiam imperantibus obedisse : et alius, aliquid meditatione sua reperisse, vel alterius demonstratione didicisse. Denique ceteri commemorant. Qui nihil habet afferre cur prandeat, inpransus ad opus foras extruditur.

VII. Alexandro illi, longe omnium excellentissimo regi, cui ex rebus actis et auctis cognomentum Magno inditum est, ne vir, uti unicam gloriam adeptus, sine laude unquam nominaretur; nam solus a condito ævo, quantum hominum memoria exstat, inexsuperabili imperio orbis auctus, fortuna sua major fuit : successusque ejus amplissimos et provocavit ut strenuus, et æquiparavit ut meritus, et superavit ut melior, solusque sine æmulo clarus; adeo ut nemo audeat ejus vel sperare virtutem, vel optare fortunam. Ejus igitur Alexandri multa sublimia facinora, et præclara edita fatigaberis admirando, vel belli ausa, vel domi provisa; quæ omnia aggressus est meus Clemens, eruditissimus et suavissimus poetarum, pulcherrimo carmine illustrare.

pations pour le repas, les maîtres leur demandent ce qu'ils ont fait de bien depuis le lever du soleil jusqu'à cet instant du jour. Alors un premier raconte que, choisi pour arbitre entre deux personnes, il est parvenu à calmer leur ressentiment, à les rapprocher, à bannir leurs soupçons et à rendre amis deux hommes qui se détestaient; un deuxième, qu'il a obéi à tout ce que ses parens lui ont commandé; un troisième, que ses méditations l'ont amené à une découverte, ou bien qu'il l'a apprise par la démonstration d'un autre; bref, tous donnent leur explication. Celui qui ne présente rien pour avoir le droit de dîner est mis à la porte, et on le renvoie travailler sans qu'il ait pris son repas.

VII. Le fameux Alexandre, le plus excellent de tous les monarques, fut en raison de ses exploits et de ses conquêtes surnommé le Grand, pour qu'on ne prononçât jamais sans éloge le nom d'un héros qui n'avait pas son égal en gloire. Seul, en effet, depuis l'origine du monde et de mémoire d'hommes, après avoir réuni entre ses mains l'empire de l'univers et la toute-puissance, il fut plus grand que la fortune; et provoquant les faveurs les plus éclatantes de cette déesse à force de courage, il se montra à leur hauteur par son mérite, s'éleva au dessus d'elles par sa magnanimité. Seul, il brille sans avoir de rivaux; et nul n'oserait ou espérer sa vertu ou désirer sa fortune. La vie d'Alexandre est pleine d'une foule de traits sublimes, d'actions remarquables qui fatiguent l'admiration, soit que l'on considère ses exploits guerriers ou sa politique intérieure. C'est cette grande histoire que mon cher Clément, poète d'une profondeur et d'une grâce sans pareilles, a entrepris de revêtir de l'éclat de ses beaux vers.

Sed cumprimis Alexandri illud præclarum, quod imaginem suam, quo certior posteris proderetur, noluit a multis artificibus vulgo contaminari, sed edixit universo orbi suo, ne quis effigiem regis temere assimilaret ære, colore, cælamine : quippeni solus eam Polycletus ære duceret, solus Apelles coloribus delinearet, solus Pyrgoteles cælamine excuderet. Præter hos tres, multo nobilissimos in suis artificiis, si quis uspiam reperiretur alius sanctissimæ imagini regis manus admolitus, haud secus in eum, quam in sacrilegum, vindicaturus. Eo igitur omnium metu factum, solus Alexander ut ubique imaginum suus esset : utque omnibus statuis, et tabulis, et toreumatis idem vigor acerrimi bellatoris, idem ingenium maximi herois, eadem forma viridis juventæ, eadem gratia relicinæ frontis cerneretur.

Quod utinam pari exemplo philosophiæ edictum valeret, ne qui imaginem ejus temere assimilaret : uti pauci boni artifices, iidem probe eruditi, omnifariam sapientiæ studium contemplarent; nec rudes, sordidi, imperiti, pallio tenus philosophos imitarentur, et disciplinam regalem, tam ad bene dicendum, quam ad bene vivendum repertam, male dicendo et similiter vivendo contaminarent! Quod utrumque scilicet perfacile est. Quæ enim facilior res, quam linguæ rabies, et vilitas

Un des traits les plus remarquables d'Alexandre, c'est d'avoir voulu, afin que son image passât d'une manière plus authentique à la postérité, qu'elle ne fût pas profanée au hasard par la foule des artistes : il publia un édit dans toute l'étendue de son univers, pour défendre que personne se hasardât à reproduire l'effigie du roi sur le bronze, sur la toile ou sur les médailles : Polyclète seul devait la couler, Apelles, la peindre, Pyrgotèle, la graver au burin. Hormis ces trois-là, maîtres chacun dans leur art, si l'on rencontrait un autre artiste qui eût approché les mains de cette royale et sainte image, il y avait peine prononcée contre lui comme contre un sacrilège. Grâce à cette crainte générale, Alexandre seul fut constamment Alexandre sur ses portraits. Toutes les statues, toutes les toiles, toutes les ciselures reproduisaient avec la même fidélité cette vigueur du bouillant guerrier, ce génie du héros incomparable, cette beauté de la jeunesse dans sa fleur, ce charme d'un front gracieusement découvert.

Plût au ciel que pareillement la philosophie pût interdire au premier venu de reproduire son image! afin qu'un petit nombre d'amateurs d'une érudition consciencieuse se livrassent seuls à l'étude si vaste de la sagesse; afin que des gens grossiers, ignobles, ignorans, n'allassent pas imiter les philosophes uniquement par le manteau; et pour qu'une science toute royale, créée pour apprendre aux hommes à bien dire autant qu'à bien vivre, ne fût pas profanée par leurs mauvais exemples. Or, ce double scandale est chose des plus faciles : quoi de plus facile que l'alliance d'une langue forcenée et d'une

morum : altera ex aliorum contemtu, altera ex suî? Nam viliter semetipsum colere, suî contemtus est : barbare alios insectari, audientium contumelia est. An non summam contumeliam vobis imponit, qui vos arbitratur maledictis optimi cujusque gaudere, qui vos existimat mala et vitiosa verba non intelligere; aut, si intelligatis, boni consulere? Quis ex rupiconibus, bajulis, tabernariis tam infans est, ut, si pallium accipere velit, disertius maledicat?

VIII. Hic enim plus sibi debet, quam dignitati : quamquam nec hæc illi sit cum aliis promiscua. Nam ex innumeris hominibus pauci senatores, ex senatoribus pauci nobiles genere, et ex his consularibus pauci boni, et adhuc ex bonis pauci eruditi. Sed, ut loquar de solo honore, non licet insignia ejus vestitu vel calceatu temere usurpare.

IX. Si qui forte in hoc pulcherrimo cœtu ex illis invisoribus meis malignus sedet; quoniam, ut in magna civitate, hoc quoque genus invenitur, qui meliores obtrectare malint, quam imitari, et quorum similitudinem desperent, eorum affectent simultatem : scilicet ut, qui suo nomine obscuri sunt, meo innotescant : si qui igitur ex illis livedinis splendidissimo huic audi-

conduite ignoble, la première provenant du mépris qu'on a pour les autres, la seconde, du mépris qu'on a pour soi? Car, se montrer ignoble dans ses mœurs, c'est se mépriser soi-même; invectiver grossièrement les autres, c'est outrager l'auditoire. N'est-ce pas vous insulter au delà de toute expression, que de croire que vous preniez plaisir à entendre insulter les gens les plus vertueux, et que vous ne compreniez pas le langage de la méchanceté et du vice; ou, si on vous accorde cette intelligence, de supposer que ce langage vous enchante? Quelle est la brute, le crocheteur, le cabaretier assez embarrassé de ses expressions, pour ne pas vomir la calomnie avec plus de faconde, s'il voulait s'affubler du manteau?

VIII. ....Ce personnage, en effet, est plus redevable à sa personne qu'à sa dignité; et pourtant cette dignité même ne lui est pas commune avec un grand nombre d'autres. Car, de la foule innombrable des hommes, peu sont sénateurs; des sénateurs, peu sont de naissance illustre; de ces consulaires, peu sont gens de bien; et encore des gens de bien, peu ont de l'instruction. Mais, pour ne parler que de l'honneur seul, il n'est pas permis aux premiers venus d'usurper dans leurs habits ou dans leur chaussure les insignes qui le distinguent.

IX. Si par hasard dans cette imposante assemblée siège quelqu'un de mes envieux avec des intentions malveillantes; car, dans une grande ville comme celle-ci, il ne saurait manquer de se trouver des hommes qui aiment mieux calomnier les gens de mérite que suivre leur exemple; des hommes qui, désespérant de leur ressembler, s'attachent à leur faire du mal, et qui n'ayant par eux-mêmes qu'un nom inconnu veulent se faire connaître par le mien; si quelque envieux donc s'est

torio velut quædam macula sese immiscuit; velim, velim paulisper suos oculos per hunc incredibilem consessum circumferat : contemplatusque frequentiam tantam, quanta ante me in auditorio philosophi nunquam visitata est, reputet cum animo suo, quantum periculum conservandæ existimationis hic adeat, qui contemni non consuevit; quum sit arduum et oppido difficile, vel modicæ paucorum exspectationi satisfacere : præsertim mihi, cui et ante parta existimatio, et vestra de me benigna præsumtio, nihil quidquam sinit negligenter ac de summo pectore hiscere. Quis enim vestrûm unum mihi solœcismum ignoverit? quis vel unam syllabam barbare pronuntiatam donaverit? quis incondita et vitiosa verba temere, quasi delirantibus, oborientia, permiserit blatterare? Quæ tamen aliis facile, et sane meritissimo ignoscitis. Meum vero unumquodque dictum acriter examinatis, sedulo pensiculatis, ad limam et lineam certam redigitis, cum torno et cothurno iterum comparatis. Tantum habet vilitas excusationis, quantum dignitas difficultatis. Agnosco igitur difficultatem meam, nec deprecor, quin sic existimetis. Nec tamen vos parva quædam et prava similitudo falsos animi habeat : quoniam quædam, ut sæpe dixi, palliata mendicabula obambulant. Præco cum proconsule, et ipse tribunal ascendit, et ipse togatus illic videtur; et quidem

mêlé à ce brillant auditoire comme une espèce de tache, je désire, oui je désire vivement qu'il promène un peu ses regards sur cette foule innombrable. A la vue d'une affluence telle qu'avant moi on n'en vit jamais dans l'auditoire d'un philosophe, qu'il réfléchisse en lui-même à quelle chance de compromettre sa réputation se hasarde celui qui n'a pas coutume d'être méprisé; combien l'entreprise est rude et pénible de satisfaire à l'attente même imparfaite d'un petit nombre de personnes, pour moi surtout, à qui une renommée déjà faite et les présomptions favorables que vous avez de mon talent ne permettent pas de hasarder une expression négligée ou peu sentie! Qui de vous en effet me pardonnerait un solécisme? qui me passerait une seule syllabe prononcée à l'étrangère? qui me permettrait de débiter au hasard des mots sans suite, sans correction, comme celles des malades en délire? C'est pourtant ce que vous pardonnez facilement à d'autres, et avec grande raison sans doute. Mais quant à moi, chacune de mes paroles est par vous scrupuleusement examinée, soigneusement pesée. Je vous vois, la lime et le cordeau à la main, la juger d'après les règles de l'harmonie et du sublime. Autant la médiocrité trouve d'indulgence, autant il est difficile de se maintenir à un rang supérieur. Je reconnais donc combien ma situation est embarrassante, et je ne viens pas vous demander d'autres dispositions à mon égard. Mais du moins, qu'une imparfaite et fausse ressemblance ne contribue pas à vous abuser, attendu, comme je l'ai dit plusieurs fois, qu'on voit rôder bien des mendians avec le manteau de philosophes. Le crieur public se place lui-même sur le tribunal aussi bien que le proconsul, et là tout le monde le voit avec la toge; il y

perdiu stat, aut ambulat, aut plerumque contentissime clamitat; enimvero ipse proconsul moderata voce rarenter, et sedens loquitur, et plerumque de tabella legit. Quippe præconis vox garrula, ministerium est; proconsulis autem tabella, sententia est; quæ semel lecta, neque augeri littera una, neque autem minui potest : sed utcunque recitata est, ita provinciæ instrumento refertur. Patior et ipse in meis studiis aliquam, pro meo captu, similitudinem. Nam quodcunque ad vos protuli, exceptum illico et lectum est : nec revocare illud, nec autem mutare, nec emendare mihi inde quidquam licet. Quo major religio dicendi habenda est : et quidem non in uno genere studiorum. Plura enim mea exstant in Camœnis, quam Hippiæ in opificiis, opera. Quid istud sit, animo attendatis; diligentius et accuratius disputabo.

reste long-temps soit immobile, soit marchant, ou d'ordinaire criant à tue-tête; le proconsul, au contraire, parle à voix basse, en faisant des pauses, en restant assis, et en lisant d'ordinaire sur des tablettes. Or, l'huissier à la voix criarde est un mercenaire; et le proconsul, qui lit dans ses tablettes, est un juge. Sa sentence une fois lue, on ne peut ni l'allonger ni la raccourcir d'une syllabe, et elle doit être insérée aux actes publics de la province dans sa teneur exacte. Ma position littéraire présente quelque analogie, sauf proportion : car tout ce que j'ai prononcé devant vous est recueilli et lu sur-le-champ; je ne puis rien en retirer, rien y changer, rien y corriger. C'est ce qui doit me rendre plus scrupuleux dans la composition des morceaux que je vous présente, et qui, du reste, n'ont pas trait à un seul genre d'études : car il y a plus d'ouvrages dans mon muséum, qu'il n'y en avait dans les ateliers d'Hippias. Quelle est cette allusion? Vous allez le savoir. Écoutez attentivement, et vous augmenterez le zèle et le soin de votre orateur.

APULEII

FLORIDORUM

LIBER II.

Is Hippias e numero sophistarum est, artium multitudine prior omnibus, eloquentia nulli secundus; ætas illi cum Socrate : patria Elis : genus ignoratur; gloria vero magna; fortuna modica : sed ingenium nobile, memoria excellens, studia varia, æmuli multi. Venit Hippias iste quondam certamine olympio Pisam, non minus cultu visendus, quam elaboratu mirandus. Omnia, secum quæ habebat, nihil eorum emerat, sed suis sibi manibus confecerat : et indumenta, quibus indutus, et calceamenta, quibus erat inductus, et gestamina, quibus erat conspicuus. Habebat indutui ad corpus tunicam interulam tenuissimo textu, triplici licio, purpura duplici; ipse eam sibi solus domi texuerat. Habebat cinctui balteum : quod genus pictura babylonica, miris coloribus variegatum; nec in hac eum opera quisquam adjuverat. Habebat amictui pallium

APULÉE.

FLORIDES

LIVRE II.

CET Hippias appartient à la classe des sophistes : supérieur à eux tous par la multiplicité de ses connaissances, et n'étant inférieur à aucun par la facilité de son élocution. Il était contemporain de Socrate ; sa patrie était l'Élide. On ignore sa famille ; mais sa gloire est universelle. Sa fortune était modique ; mais il avait un génie élevé, une mémoire immense ; ses études étaient variées, ses rivaux, nombreux. Cet Hippias vint autrefois à Pise pendant qu'on y célébrait les jeux Olympiques, et son costume n'était pas moins curieux que le travail en était étonnant. De ce qu'il avait sur lui, rien n'était acheté : il avait tout confectionné de ses mains, et les étoffes qui le couvraient, et les souliers qui le chaussaient, et les différens objets qu'il portait. Il avait sur la peau une chemise du tissu le plus fin, à trame de trois fils, et deux fois teinte en pourpre : il se l'était tissue seul chez lui. Il avait pour ceinture un baudrier avec des broderies à la Babylonienne, parsemé des plus riches couleurs : dans ce travail également, personne ne l'avait aidé. Il avait pour se couvrir un pallium blanc, jeté autour de

candidum, quod superne circumjecerat; id quoque pallium comperitur ipsius laborem fuisse. Etiam pedum tegumenta crepidas sibimet compegerat, et annulum in læva aureum faberrimo signaculo, quem ostentabat; ipse ejus annuli et orbiculum circulaverat, et palam clauserat, et gemmam insculpserat. Nondum ejus omnia commemoravi. Enim non pigebit me commemorare, quod illum non puditum est ostentare; qui magno in cœtu prædicavit, fabricatam sibimet ampullam quoque oleariam, quam gestabat, lenticulari forma, tereti ambitu, pressula rotunditate : juxtaque honestam strigileculam, recta fastigatione clausulæ, flexa tubulatione ligulæ; ut et ipsa in manu capulo moraretur, et sudor ex ea rivulo laberetur. Quis autem non laudabit hominem tam numerosa arte multiscium? totjugi scientia magnificum? tot utensilium peritia Dædalum?

Quin et ipse Hippiam laudo; sed ingenii ejus fecunditatem malo doctrina, quam supellectilis multiformi instrumento æmulari; fateorque, me sellularias quidem artes minus callere : vestem de textrina emere; baxeas istas de sutrina præstinare : enimvero annulum nec gestare; gemmam et aurum juxta ac plumbum et lapillos nulli æstimare : strigilem et ampullam, ceteraque

ses épaules, et il est certain que ce pallium était aussi son ouvrage. C'était encore lui qui s'était façonné les pantoufles qui couvraient ses pieds, ainsi que l'anneau d'or de sa main gauche, qui avait un cachet très-élégant, et qu'il montrait avec affectation; lui-même avait arrondi le cercle de cet anneau, en avait scellé le chaton, en avait gravé la pierre. Je n'ai pas encore énuméré tout ce qu'il avait fait de ses propres mains; et pourrais-je éprouver de la fatigue à énumérer ce qu'il n'éprouvait pas de honte à montrer avec ostentation? Il se vanta dans une assemblée nombreuse de s'être fabriqué le vase à huile qu'il avait coutume de porter : c'était un flacon de forme lenticulaire, et arrondi sur les contours de manière à figurer une sphère aplatie. Il avait fait, pour servir de pendant au flacon, une charmante petite étrille, surmontée d'un manche vertical, et où circulaient intérieurement de petits tuyaux arrondis en forme de rigoles : de telle sorte que la main la retenait au moyen de cette poignée, et que la sueur s'écoulait le long des conduits. Or, comment ne pas louer un homme habile à tant de métiers, d'une telle magnificence dans ses créations, d'un savoir si universel, et qui rappelait Dédale par son adresse à façonner tant d'objets utiles?

Sans doute, je loue moi-même Hippias; mais si je me pique de reproduire la fécondité de son génie, c'est plutôt par mon instruction que par mon adresse à fabriquer une quantité d'ustensiles. J'avoue que je suis moins habile que lui dans les arts sédentaires. J'achète mon drap dans les fabriques, mes chaussures chez le cordonnier : pour un anneau, je n'en porte pas; les pierreries et l'or, je n'en fais pas plus de cas que si c'était du plomb ou des cailloux; les étrilles, les vases à parfums, les autres ob-

balnei utensilia nundinis mercari. Prorsum enim non eo infitias, nec radio, nec subula, nec lima, nec torno, nec id genus ferramentis uti nosse : sed pro his præoptare me fateor, uno chartario calamo me reficere poemata omne genus, apta virgæ, lyræ, socco, cothurno : item satyras, ac griphos : item historias varias rerum : nec non orationes laudatas disertis, nec non dialogos laudatos philosophis, atque hæc et alia ejusdem modi tam græca, quam latina, gemino voto, pari studio, simili stilo.

Quæ utinam possem equidem non singillatim ac discretim, sed cunctim et coacervatim tibi, proconsul, vir optime, offerre; ac prædicabili testimonio tuo ad omnem nostram Camœnam frui! non hercule penuria laudis, quæ mihi dudum integra et florens per omnes antecessores tuos ad te reservata est; sed quoniam nulli me probatiorem volo, quam quem ipse ante omnes merito probo. Enim sic natura comparatum est, ut eum, quem laudes, etiam ames : porro quem ames, etiam laudari te ab illo velis. Atque ego me dilectorem tuum profiteor : nulla tibi privatim, sed omni publicitus gratia obstrictus. Nihil quippe a te impetravi, quia nec postulavi. Sed philosophia me docuit non tantum beneficium amare, sed etiam malefi-

jets de bain, je me les procure dans des boutiques avec mon argent. Enfin, et je ne prétends pas le moins du monde le nier, je ne sais me servir ni du compas, ni de l'alène, ni du tour, ni d'autres outils semblables. J'avoue qu'à ces instrumens je préfère une simple plume à écrire; mais avec cette plume je compose des poëmes de toute espèce, des vers propres à être accompagnés par l'archet de la cithare comme par les doigts du joueur de lyre, dignes du cothurne aussi bien que du brodequin comique. C'est peu : satires et griphes, histoires diverses, harangues vantées par les hommes éloquens, dialogues loués par les philosophes, j'écris tout, et cela en grec aussi bien qu'en latin, avec une pareille complaisance, une même ardeur, une semblable facilité.

Tout ce tribut littéraire, que ne puis-je vous l'offrir, honorable proconsul, non isolément et par lambeaux, mais au complet et dans son ensemble! Que ne puis-je attirer sur l'universalité de mes talens votre précieux témoignage! Non, par le ciel! que je manque d'éloges; car, établie depuis long-temps, ma gloire est parvenue depuis ceux qui vous ont précédé jusqu'à vous, toujours pure, toujours florissante. Mais c'est que je place au dessus de tous les suffrages ceux de l'homme à qui j'accorde les miens à si juste titre. C'est un sentiment naturel de faire marcher l'amitié de pair avec l'estime, et d'ambitionner les éloges de ceux qu'on aime. Or, je professe pour vous le plus vif attachement. Si je ne dois rien à l'homme privé, comme personnage public toute ma reconnaissance vous est acquise. Il est vrai, je n'ai rien obtenu de vous, ne vous ayant jamais rien demandé; mais la philosophie m'a appris à chérir non-seulement ceux qui me font du bien, mais encore

cium : magisque judicio impartire, quam commodo inservire : et quod in commune expediat malle, quam quod mihi. Igitur bonitatis tuæ diligunt plerique fructum, ego studium. Id quod facere adorsus sum, dum modo rationem tuam in provincialium negotiis contemplor, qua efflictim amare te debeant, experti, propter beneficium; expertes, propter exemplum. Nam et beneficio multis commodasti, et exemplo omnibus profuisti. Quis enim a te non amet discere, quanam moderatione obtineri queat tua ista gravitas jucunda, mitis austeritas, placida constantia, blandusque vigor animi? Neminem proconsulum, quod sciam, provincia Africa magis reverita est, minus verita; nullo, nisi tuo anno, ad coercenda peccata plus pudor quam timor valuit. Nemo te alius pari potestate sæpius profuit, rarius terruit; nemo similiorem virtute filium adduxit. Igitur nemo Carthagini proconsulum diutius fuit. Nam etiam eo tempore, quo provinciam circumibas, manente nobis Honorino, minus sensimus absentiam tuam, quamquam te magis desideraremus. Paterna in filio æquitas, senilis in juvene prudentia, consularis in legato auctoritas. Prorsus omnes virtutes tuas ita effingit ac repræsentat, ut medius fidius admirabilior esset in juvene, quam in te patre laus : nisi eum tu talem dedisses : quo utinam perpetuo liceret frui! Quid nobis cum istis proconsulum

ceux qui viendraient à me faire du mal ; à écouter la voix de la justice plus que celle de mon intérêt ; à préférer l'utilité de tous à la mienne en particulier. Aussi, tandis que la plupart aiment les résultats de votre bonté, moi j'en aime la ferveur ; et cette sympathie, j'ai commencé à la ressentir en voyant le système qui préside à vos rapports avec les habitans de la province. Tous, en effet, doivent tendrement vous chérir : ceux qui ont eu affaire à vous, à cause de vos bienfaits ; les autres, à cause de l'exemple même ; car, si vos bienfaits ont été efficaces pour plusieurs, vos exemples ont été salutaires pour tous. Qui n'aimerait à apprendre de vous par quelle modération on peut acquérir cette gravité aimable, cette douce austérité, cette fermeté pleine de calme, cette énergie qui n'exclut pas l'humanité ? Je ne sache aucun proconsul qui ait inspiré à la province d'Afrique plus de respect et moins de terreur. Jamais, si ce n'est durant votre année, le sentiment de l'honneur ne prévalut sur la crainte pour arrêter le crime. Nul autre, avec pareille puissance, ne fut plus souvent utile, plus rarement redouté. Personne n'amena un fils qui lui ressemblât davantage par sa vertu. Aussi aucun des proconsuls n'a-t-il résidé plus long-temps à Carthage : car, à l'époque même où vous faisiez le tour de la province, comme Honorinus nous était resté, nous avons moins senti votre absence, quoique nos regrets dussent en devenir plus amers. Nous retrouvions dans le fils l'équité paternelle, la sagesse d'un vieillard dans un jeune homme, l'ascendant d'un consul dans un lieutenant. Enfin il retrace et représente si bien toutes vos vertus, qu'en vérité le père serait plus louable dans la personne de son fils que dans la sienne, si ce n'était vous qui nous l'eussiez donné

vicibus? quid cum annis brevibus, et festinantibus mensibus? O celeres bonorum hominum dies! O præsidum optimorum citata curricula! Jam te, Severiane, tota provincia desideramus. Enimvero Honorinum et honos suus ad præturam vocat, et favor Cæsarum ad consulatum format, et amor noster inpræsentiarum tenet, et spes Carthaginis in futurum spondet: uno solatio freta exempli tui, quod qui legatus mittitur, proconsul ad nos cito reversurus est.

X. Sol qui micantem candido curru atque equis
Flammam citatis fervido ardori explicas:

itemque luminis ejus Luna discipula, nec non quinque celeræ vagantium potestates: Jovis benefica, Veneris voluptifica, pernix Mercurii, perniciosa Saturni, Martis ignita. Sunt et aliæ mediæ deûm potestates, quas licet sentire, non datur cernere: ut Amoris, ceterorumque id genus, quorum forma invisitata, vis cognita. Quæ item in terris, utcunque providentiæ ratio poscebat, alibi montium vertices arduos extulit; alibi camporum supinam planitiem coæquavit: item quæ ubique distinxit amnium fluores, pratorum virores; item dedit

tel; et plût aux dieux qu'il nous fût permis de jouir de lui constamment! Qu'avons-nous besoin de ces successions de proconsuls? pourquoi les années sont-elles si courtes? les mois, si rapides? Qu'ils s'échappent avec célérité, les jours où l'on possède les gens de bien! qu'elle s'écoule promptement, la magistrature des proconsuls vertueux! Voilà déjà, Severianus, que vous emportez les regrets de toute la province; mais du moins Honorinus est par son rang appelé à la préture; la faveur des Césars le forme pour le consulat; notre amour le possède en ce moment, et l'espoir de Carthage nous le promet pour l'avenir. Ainsi une consolation nous reste, et c'est votre exemple qui nous la donne: nous espérons qu'envoyé aujourd'hui en qualité de lieutenant, il nous reviendra bientôt proconsul.

X. Citons d'abord le Soleil,

Qui, dans les cieux traçant sa brillante carrière,
Verse sur les humains des torrens de lumière;

puis la Lune, dont la clarté se subordonne à ses lois; puis les cinq autres planètes: Jupiter, qui est propice; Vénus, voluptueuse; Mercure, léger; Saturne, pernicieux; Mars, brûlant. Il est encore d'autres dieux intermédiaires qui peuvent faire ressentir leur influence, mais qu'il n'est pas donné de voir, comme l'Amour et les autres divinités du même genre, dont la forme est invisible et la puissance connue. C'est cette puissance qui, selon que le demandaient les vues de la Providence, éleva ici la crête altière des montagnes, ailleurs abaissa les collines et les plaines, fit partout circuler des fleuves rapides; recouvrit les prés de tapis de verdure; apprit

annos; dum facile os uti conformetur, dum tenera lingua uti convibretur. Senex autem captus, et indocilis est et obliviosus. Verum ad disciplinam humani sermonis facilior est psittacus, glande qui vescitur : et cujus in pedibus, ut hominis, quini digituli numerantur; non enim omnibus psittacis id insigne; sed illud omnibus proprium, quo eis lingua latior quam ceteris avibus, eo facilius verba hominum articulant, patentiore plectro et palato. Id vero, quod didicit, ita similiter nobis canit, vel potius eloquitur, ut vocem si audias, hominem putes : nam quidem si videas, idem conari, non eloqui. Verum enimvero et corvus et psittacus nihil aliud, quam quod didicerunt, pronuntiant. Si convicia docueris, conviciabitur, diebus ac noctibus perstrepens maledictis : hoc illi carmen est, hanc putat cantionem. Ubi omnia, quæ didicit, maledicta percensuit, denuo repetit eamdem cantilenam. Si carere convicio velis, lingua excidenda est, aut quamprimum in silvas suas remittendus.

XIII. Non enim mihi philosophia id genus orationem largita est, ut natura quibusdam avibus brevem et temporarium cantum commodavit : hirundinibus matutinum, cicadis meridianum, noctuis serum, ululis ves-

jusqu'à l'âge de deux ans, ses organes étant alors sans peine susceptibles de toute conformation, et sa langue ayant la souplesse nécessaire pour se tourner dans tous les sens: mais quand on l'a pris vieux, il est indocile et n'a plus de mémoire. Le perroquet qui apprend le plus facilement la voix humaine est celui qui mange des glands et qui compte cinq doigts aux pattes comme l'homme. En effet, cette configuration n'est pas générale chez tous les perroquets; mais ce qui leur est commun à tous, c'est une langue plus épaisse que celle des autres oiseaux, et qui leur donne plus de facilité à articuler la voix humaine, parce que chez eux le larynx est plus développé et que le palais a plus d'étendue. Quand il a appris quelque chose, il chante ou plutôt il parle d'une manière si semblable à la nôtre, qu'à l'entendre, on croirait que c'est un homme; et il faut le voir pour reconnaître que ce sont des efforts et non pas un langage. Du reste, comme le corbeau, le perroquet ne prononee absolument rien que ce qu'on lui apprend. Enseignez-lui des grossièretés, il dira des grossièretés; jour et nuit, ce sera un feu roulant d'injures, qui seront pour lui comme des vers et qu'il redira en guise de chansons. Quand il a débité toute la kyrielle d'injures qu'il sait, il recommence encore; et c'est toujours le même refrain. Si vous voulez vous débarrasser de ce langage des halles, il faut lui couper la langue, ou le renvoyer au plus tôt dans ses forêts.

XIII. .....Car l'éloquence que la philosophie m'a prodiguée n'a aucun rapport avec le chant accordé par la nature à certains oiseaux. Ceux-ci ne le font entendre que peu de temps et pendant certaines parties du jour: l'hirondelle, le matin; la cigale, à midi; la chauve-souris,

nire; proinde duceret, quo liberet. Duxit Cynicus in porticum; ibidem, in loco celebri, coram, luce clarissima accubuit; coramque virginem imminuisset, paratam pari constantia, ni Zeno procinctu palliastri a circumstantis coronæ obtutu magistrum in secreto defendisset.

XV. Samos Icario in mari modica insula est, exadversum Mileto, ad Occidentem ejus sita, nec ab ea multo pelagi dispescitur. Utrumvis clementer navigantem dies alter in portu sistit. Ager frumento piger, aratro irritus, fœcundior oliveto, nec vinitori, nec olitori scalpitur. Ruratio omnis in sarculo et surculo : quorum proventu magis fructuosa insula est, quam frugifera. Ceterum et incolis frequens, et hospitibus celebrata. Oppidum habet nequaquam pro gloria : sed quod fuisse amplum, semiruta mœnium multifariam indicant.

Enimvero fanum Junonis antiquitus famigeratum; id fanum secundo litore, si recte recordor, viam viginti haud amplius stadiis ab oppido abest. Ibi donarium deæ perquam opulentum : plurima auri et argenti ratio, in lancibus, speculis, poculis, et cujuscemodi utensilibus. Magna etiam vis æris, vario effigiatu, veterrimo et spectabili opere. Vel inde ante aram

nulle part un époux et plus riche et plus beau; qu'il pouvait donc la conduire où bon lui semblerait. Cratès alors la mena dans le portique. Là, dans l'endroit le plus fréquenté, devant tout le monde, en plein jour, il se coucha à ses côtés; et Hipparque s'y prêtant avec un cynisme pareil au sien, il l'eût déflorée devant tout le monde, si Zénon n'eût étendu son manteau pour dérober son maître aux regards de la foule qui les entourait.

XV. Samos est une île de moyenne grandeur dans la mer Icarienne. Elle est située vis-à-vis de Milet et à l'ouest de cette ville, dont elle n'est séparée que par un petit bras de mer. En partant de l'une ou de l'autre de ces destinations avec un vent favorable, on aborde en deux jours à la ville opposée. Le terrain ne donne que difficilement du blé: il est rebelle à la charrue; et vainement on le travaillerait pour y faire réussir la vigne ou les légumes. Il est plutôt fertile en oliviers; toute la culture consiste à planter et à tailler cet arbrisseau qui abonde bien plus dans l'île que les céréales. Du reste, c'est un pays fort peuplé et que les étrangers fréquentent beaucoup. La ville ne répond pas à la gloire de la contrée; mais de nombreux débris de remparts indiquent qu'elle fut grande autrefois.

Elle possède encore un temple de Junon, célèbre de toute antiquité. Ce temple, si j'ai bonne mémoire, est, en suivant le rivage, à vingt stades tout au plus de la ville. L'autel de la déesse y est d'une richesse extraordinaire; l'or et l'argent y brillent en très-grande quantité et sous toutes les formes : ici, ce sont des miroirs; ailleurs, des plats, des coupes et des objets propres aux différens usages. Il y a aussi un grand assortiment de bronzes représentant diverses figures, d'un travail an-

Bathylli statua a Polycrate tyranno dicata, qua nihil videor effectius cognovisse; quidam Pythagoræ eam falso existimant.

Adolescens est visenda pulchritudine, crinibus fronte parili separatu per malas remulsis : pone autem coma prolixior interlucentem cervicem scapularum finibus obumbrat. Cervix suci plena, malæ uberes, genæ teretes, ac medio mento lacuna, eique prorsus citharœdicus status; deam conspiciens, canenti similis, tunicam picturis variegatam deorsus ad pedes dejectus ipsos, græcanico cingulo; chlamyda velat utrumque brachium adusque articulos palmarum; cetera decoris in striis dependent. Cithara baltheo cælato apta, strictim sustinetur; manus ejus teneræ, procerulæ; læva distantibus digitis nervos molitur : dextera psallentis gestu pulsabulum citharæ admovet, ceu parata percutere, quum vox in cantico interquievit : quod interim canticum videtur ore tereti semihiantibus in conatu labellis eliquare. Verum hæc quidem statua esto cujuspiam puberum, qui, Polycrati tyranno dilectus, Anacreonteum amicitiæ gratia cantillat; ceterum multum abest, Pythagoræ philosophi statuam esse, etsi natu Samius, et pulchritudine apprime insignis, et psallendi musicæque omnis multo doctissimus, ac ferme

tique et de la dernière perfection. Je n'en veux pour exemple qu'une statue de Bathylle, placée au devant de l'autel et dédiée par le tyran Polycrate : je crois n'avoir rien vu de plus achevé. Quelques-uns pensent, mais ils se trompent, que c'est la statue de Pythagore.

Figurez-vous un adolescent d'une beauté admirable; ses cheveux, séparés bien également sur son front, reviennent en bandeaux sur ses tempes, et leurs boucles ondoyantes tombent en touffes d'ébène sur le derrière de sa tête et jusque sur ses épaules. Son cou est arrondi gracieusement; le bas de sa figure, bien fourni; ses joues sont potelées, et au milieu de son menton on voit une petite fossette. Son attitude est exactement celle d'un joueur de cithare : les yeux fixés sur la déesse, on dirait qu'il chante. Il est vêtu d'une tunique peinte de toutes sortes de broderies et qui lui tombe jusque sur les pieds; il a une écharpe à la grecque. Les manches de sa chlamyde lui recouvrent les deux bras jusqu'au poignet; les autres parties de ce vêtement pendent en plis gracieux. Sa cithare, qui tient à un baudrier élégamment ouvragé, est en même temps soutenue et assujettie. Ses mains sont tendres, effilées. La gauche touche les cordes en écartant les doigts; la droite fait le geste d'un musicien qui approche l'archet de l'instrument et qui s'apprête à l'en frapper quand la voix cessera de chanter; ce chant lui-même paraît presque couler de cette bouche arrondie et de ces jolies lèvres à moitié entr'ouvertes par un doux effort. Cette statue peut bien encore être celle d'un des jeunes favoris du tyran Polycrate, qui, pour lui plaire, soupire un chant anacréontique; mais il s'en faut de beaucoup que ce soit la statue de Pythagore. Il est bien vrai que ce dernier était de Samos;

id ævi, quo Polycrates Samon potiebatur. Sed haudquaquam philosophus tyranno dilectus est. Quippe eo commodum dominari orso, profugit ex insula clanculo Pythagoras, patre Mnesarcho nuper amisso : quem comperio inter sellularios artifices, gemmis faberrime sculpendis laudem magis quam opem quæsisse. Sunt, qui Pythagoram aiant eo temporis inter captivos Cambysæ regis, Ægyptum quum adveheretur, doctores habuisse Persarum Magos, ac præcipue Zoroastren, omnis divini arcani antistitem : posteaque eum a quodam Gillo Crotoniensium principe reciperatum. Verum enimvero celebrior fama obtinet, sponte eum petisse ægyptias disciplinas, atque ibi a sacerdotibus, cærimoniarum incredundas potentias, numerorum admirandas vices, geometriæ sollertissimas formulas didicisse : sed nec his artibus animi expletum, mox Chaldæos, atque inde Brachmanas : eorum ergo Brachmanum Gymnosophistas adîsse. Chaldæi sideralem scientiam, numinum vagantium statos ambitus, eorumque varios effectus in genituris hominum ostendere : nec non medendi remedia mortalibus, latis pecuniis, terra cœloque et mari conquisita. Brachmanæ autem pleraque philosophiæ ejus contulerunt : quæ mentium documenta, quæ corporum exercitamenta, quot partes animi, quot vices vitæ, quæ diis manibus pro merito suo cuique tormenta vel præ-

que sa beauté était extrêmement remarquable; qu'il possédait sur la cithare et en tout genre de musique une incontestable supériorité, enfin qu'il vivait à peu près à l'époque où Polycrate régnait sur Samos. Mais jamais le philosophe ne fut aimé du tyran : car, dès que celui-ci commença à établir sa domination, Pythagore s'enfuit en secret de l'île; c'était peu de temps après avoir perdu son père Mnésarque, que je sais avoir été un artiste très-habile à graver les pierres, talent dont il recherchait la gloire plutôt que le profit. Selon les uns, Pythagore, à cette époque, se serait trouvé au nombre des prisonniers du roi Cambyse; ayant été emmené en Égypte, il y aurait eu pour instituteurs les Mages de l'Orient, entre autres Zoroastre, le chef de tous les mystères religieux; plus tard il aurait été racheté par un certain Gillus, prince des Crotoniates. Mais la tradition la plus accréditée, c'est que ce fut de son propre mouvement qu'il alla explorer les sciences de l'Égypte; que là il fut initié par les prêtres à leurs cérémonies si merveilleusement puissantes, à leurs combinaisons admirables des nombres, à leurs savantes formules de géométrie. Ces connaissances ne satisfaisant pas encore son activité, il poussa bientôt chez les Chaldéens, et ensuite chez les Brachmanes, pour conférer avec leurs Gymnosophistes. Les Chaldéens lui enseignèrent la science des astres, les révolutions fixes des divinités errantes, leurs divers effets sur la naissance des mortels, ainsi que des remèdes conquis à grands frais pour le soulagement de l'humanité sur la terre, sur le ciel et sur l'océan. Pour les Brachmanes, ils lui fournirent la plupart des principes de sa philosophie : lui montrant l'art d'instruire les esprits, d'exer-

mia. Quin etiam Pherecydes Scyro ex insula oriundus, qui primus versuum nexu repudiato, conscribere ausus est passis verbis, soluto locutu, libera oratione, eum quoque Pythagoras magistrum coluit, et infandi morbi putredine in serpentium scabiem solutum, religiose humavit. Fertur et penes Anaximandrum Milesium naturabilia commentatus : nec non et Cretensem Epimenidem, inclytum fatiloquum et poetam, disciplinæ gratia sectatus : itemque Leodamantem, Creophyli discipulum : qui Creophylus memoratur poetæ Homeri hospes et æmulator canendi fuisse.

Tot ille doctoribus eruditus, tot tamque multijugis fontibus disciplinarum toto orbe haustis, vir præsertim ingenio ingenti, ac profecto supra captum hominis animi augustior, primus philosophiæ nuncupator et conditor, nihil prius discipulos suos docuit, quam tacere : primaque apud eum meditatio, sapienti futuro, linguam omnem coercere; verbaque, quæ volantia poetæ appellant, ea verba, detractis pinnis, intra murum candentium dentium premere. Prorsus, inquam, hoc erat primum sapientiæ rudimentum, meditari condiscere, loquitari dediscere. Non in totum ævum tamen vocem desuescebant, nec omnes pari tempore elingues magistrum sectabantur; sed gravioribus viris brevi spatio satis videbatur taciturnitas modifi-

cer les corps; les diverses parties dont l'âme se compose; les modifications successives qu'éprouve l'existence; les tourmens et les récompenses que les dieux Mânes réservent à chaque mortel selon ses mérites. Il eut encore pour maître Phérécyde de l'île de Scyros, qui le premier, abandonnant la contrainte des vers, osa se servir de la prose et écrire en style libre et dégagé d'entraves. Quand Phérécyde, succombant à une affreuse maladie, eut été rongé et mis en dissolution par de hideux insectes, ce fut Pythagore qui l'inhuma pieusement. On rapporte qu'il approfondit aussi les mystères de la nature auprès d'Anaximandre de Milet; qu'il suivit les leçons du Crétois Épiménide, augure et poète célèbre, et pareillement celles de Léodamas, disciple de Créophyle; lequel Créophyle passe pour avoir été l'hôte d'Homère et son rival en poésie.

Eh bien! cet homme, instruit à l'école de tant de maîtres, et abreuvé de ces sources intarissables d'instruction qu'il était allé chercher dans tout l'univers; cet homme, doué d'un génie essentiellement supérieur, d'une âme dont la portée s'élevait au dessus de l'humaine nature; cet homme à qui la philosophie doit son existence et son nom; cet homme, enfin, recommandait avant tout à ses disciples de garder le silence. Chez lui, un exercice devait précéder toute pratique de la sagesse: c'était de maîtriser absolument sa langue, de retenir ces paroles que les poètes appellent volantes, de leur couper les ailes et de les emprisonner derrière le rempart d'ivoire que forment les dents. A ses yeux, dis-je, le premier élément de toute sagesse, c'était d'apprendre à méditer, de désapprendre à babiller. Ce n'était cependant pas pour la vie entière qu'on se déshabi-

cata; loquaciores enimvero ferme in quinquennium velut exsilio vocis puniebantur. Porro noster Plato, nihil ab hac secta vel paululum devius, pythagorissat in plurimis. Æque et ipse in nomen ejus a magistris meis adoptatus, utrumque meditationibus academicis didici: et quum dicto opus est, impigre dicere; et quum tacito opus est, libenter tacere. Qua moderatione videor ab omnibus tuis antecessoribus haud minus opportuni silentii laudem, quam tempestivæ vocis testimonium consecutus.

tuait de l'usage de la parole; et l'ordre du maître n'obligeait pas les disciples à rester muets tous pendant un temps égal. Les hommes plus graves semblaient avoir suffisamment payé leur tribut au silence par une épreuve de courte durée : c'étaient les plus parleurs qui étaient punis quelquefois durant cinq années de cette espèce d'exil de la voix. Or, notre chef Platon, rigoureusement fidèle à cette règle, se rallie par l'ensemble de sa morale à l'école de Pythagore; et moi-même pareillement, qui ai été accueilli par mes maîtres sous le patronage de Platon, j'ai appris, dans l'exercice académique, aussi bien à parler sans relâche quand il le faut, qu'à me taire volontiers quand les circonstances l'exigent. Auprès de tous vos prédécesseurs, cette réserve m'a valu, si je ne me trompe, l'honorable réputation de philosophe qui garde à propos le silence, non moins que la gloire d'orateur qui sait parler à propos.

---

fuit hic Philemon, mediæ comœdiæ scriptor; fabulas cum Menandro in scenam dictavit, certavitque cum eo : fortasse impar, certe æmulus. Namque eum etiam vicisse sæpenumero, pudet dicere. Reperias tamen apud ipsum multos sales, argumenta lepide inflexa, agnatos lucide explicatos, personas rebus competentes, sententias vitæ congruentes : joca non infra soccum, seria non usque ad cothurnum. Raræ apud illum corruptelæ : et, uti errores, concessi amores. Nec eo minus et leno perjurus, et amator fervidus, et servulus callidus, et amica illudens, et uxor inhibens, et mater indulgens, et patruus objurgator, et sodalis opitulator, et miles prœliator : sed et parasiti edaces, et parentes tenaces, et meretrices procaces.

Hisce laudibus diu in arte comœdica nobilis, forte recitabat partem fabulæ, quam recens fecerat. Quumque jam in tertio actu, quod genus in comœdia fieri amat, jucundiores affectus moveret; imber repentino coortus, ita ut mihi ad vos venit usus nuperrime, differri auditorii cœtum et auditionis cœptum coegit : reliquum autem, variis postulantibus, sine intermissione deincipe die perlecturum. Postridie igitur maximo studio

Mais quoi? vous voulez aussi quelques détails sur son talent?... Eh bien donc, ce Philémon fut un poète qui s'exerça dans la comédie mixte. Il composa concurremment avec Ménandre des pièces pour le théâtre, et il lutta avec lui. Peut-être lui était-il inférieur en mérite, mais il fut du moins son rival; plus d'une fois même, disons-le avec honte, il remporta la victoire. Du reste, on trouve chez lui nombre de traits piquans, des intrigues filées avec adresse, des reconnaissances d'enfans ménagées d'une manière bien vraisemblable; ses caractères sont de situation, ses pensées, prises dans la vie commune. S'il plaisante, il ne descend jamais au dessous de la comédie; s'il est grave, ce n'est jamais jusqu'à l'emphase tragique. Rarement ses pièces roulent sur des séductions; et quand il permet à l'amour d'y figurer, il le traite comme un égarement. Il n'en fait pas moins passer sous nos yeux le marchand d'esclaves parjure, l'amant passionné, l'adroit valet, la maîtresse infidèle, l'épouse qui fait la loi, la mère faible, l'oncle grondeur, l'officieux compagnon de vie joyeuse, le militaire tapageur; puis encore, les parasites affamés, les pères avares, les courtisanes au verbe insolent.

Ces qualités lui avaient acquis depuis long-temps une haute réputation dans le genre comique. Un jour, il avait commencé la lecture d'une pièce qu'il venait tout récemment de composer. Il en était au troisième acte, c'est-à-dire à l'endroit le plus intéressant d'ordinaire dans une comédie, lorsqu'une averse soudaine, comme cela m'est arrivé il n'y a pas long-temps avec vous, le força d'ajourner la réunion de son auditoire et la lecture qu'il avait entreprise, avec promesse, sur la demande générale, que le lendemain il achèverait le reste sans in-

ingens hominum frequentia convenere; sese quisque exadversum quam proxime collocant. Serus adveniens amicis annuit : locum sessui impertiunt; extimus quisque excuneati queruntur; farto toto theatro, ingens stipatio; occipiunt inter se queri. Qui non affuerant, percontari ante dicta : qui affuerant, recordari audita, cunctisque jam prioribus gnaris, sequentia exspectare.

Interim dies ire, neque Philemon ad condictum venire; quidam tarditatem poetæ murmurari, plures defendere. Sed ubi diutius æquo sedetur, nec Philemon uspiam comparet; missi ex promptioribus, qui accirent, atque eum in suo sibi lectulo mortuum offendunt. Commodum ille anima edita obriguerat : jacebatque incumbens toro, similis cogitanti; adhuc manus volumini implexa, adhuc os recto libro impressum : sed enim jam animæ vacuus, libri oblitus, et auditorii securus. Stetere paulisper, qui introierant, perculsi tam inopinatæ rei, tam formosæ mortis miraculo. Deinde regressi ad populum renuntiavere, Philemonem poetam, qui exspectaretur, qui in theatro fictum argumentum finiret, jam domi veram fabulam consummasse. Enimvero jam dixisse rebus humanis VALERE ET PLAUDERE : suis vero familiaribus, dolere et plangere; hester-

terruption. Le lendemain donc on s'empresse de venir en foule. Chacun se place le plus près et le plus en face qu'il peut de l'estrade. Celui qui arrive trop tard fait signe à ses amis, qui lui ménagent une place à côté d'eux, et les personnes du bout du banc se plaignent d'être poussées hors des gradins : le théâtre est plein comme un œuf; on est les uns sur les autres. Les conversations particulières commencent. Ceux qui n'y étaient pas la veille s'informent de ce qui a été récité, ceux qui y étaient se rappellent ce qu'ils ont entendu ; et quand tout le monde est au courant de la première partie, on attend la suite.

Cependant le jour s'avance, et Philémon ne vient pas au rendez-vous. Quelques-uns murmurent de la lenteur du poète, la majorité l'excuse. Enfin, quand le délai d'une attente raisonnable est écoulé et que Philémon n'apparaît en aucune manière, on dépêche les plus alertes pour qu'ils le ramènent. Mais comment et où le trouvent-ils? Mort sur son lit, où il venait de rendre l'âme; étendu tout raide sur ce lit, avec la figure d'un homme qui médite. Il serrait encore le cahier dans sa main : sa bouche était encore collée contre le feuillet ouvert; mais il n'y avait plus de vie sur ces lèvres; il ne pensait plus à sa lecture; il ne s'inquiétait plus de son auditoire. Ceux qui étaient entrés s'arrêtèrent un instant, frappés d'une aventure si peu prévue et du prodige d'une mort si belle. Étant ensuite revenus vers le peuple, ils annoncèrent que le poète Philémon, attendu pour finir sur le théâtre la lecture d'une comédie de son invention, venait de terminer chez lui le drame véritable; qu'il avait dit pour toujours à ce monde la formule du *portez-vous bien et applaudissez*, et à ses amis celle du *déso-*

num illi imbrem lacrymas auspicasse : comœdiam ejus prius ad funebrem facem, quam ad nuptialem venisse. Proin quoniam poeta optimus personam vitæ deposuerit, recta de auditorio ejus exsequias eundum; legenda ejus esse nunc ossa, mox carmina.

Hæc ego ita facta, ut commemoravi, olim didiceram; sed haud sine meo periculo recordatus. Nam, ut meministis profecto, quum impedita esset imbri recitatio, in propinquum diem, vobis volentibus, protuli : et quidem Philemonis exemplo penissime; quippe eodem die in palæstra adeo vehementer talum inverti, ut minimum abfuerim, quin articulum etiam a crure defregerim; tamen articulus loco concessit, exque eo luxu adhuc fluxus est : et jam, dum eum ingenti plaga reconcilio, jamjam sudoro affatim corpore, diutine obrigui. Inde acerbus dolor intestinorum coortus, modico ante sedatus est, quam me denique violentus exanimaret, et Philemonis ritu compelleret ante letum abire, quam lectum; potius implere fata, quam fanda; consummare potius animam, quam historiam. Quum primum igitur apud Persianas aquas, leni temperie, nec minus utique blando fomento gressum reciperavi; nondum quidem ad innitendum idonee, sed quantum ad vos festinanti satis videbatur, veniebam redditum, quod pepigeram : quum interim vos mihi beneficio vestro non

lez-vous et pleurez; que la pluie de la veille avait pour lui présagé les larmes; que sa comédie en était venue à la torche funèbre avant d'en venir à la torche nuptiale; que, puisque cet excellent poète avait cessé son rôle, il fallait suivre ses funérailles droit en sortant du lieu où on avait espéré l'entendre; qu'il fallait aujourd'hui recueillir ses os, plus tard ses vers.

Cette aventure, que je viens de vous raconter et que je savais depuis long-temps, je me la suis rappelée à mes risques et périls. Vous vous souvenez sans doute que l'orage ayant interrompu ma lecture, je la remis, sur votre demande, au jour suivant : eh bien! je faillis ressembler jusqu'au bout à Philémon. Le même jour, dans la palestre, je me tordis si fortement le talon, que je faillis presque avoir l'articulation de la jambe arrachée. Cependant elle rentra en place, non sans conserver par suite de cette violence un gonflement qui dure encore. Ce n'est pas tout : pendant que je raccommode mon articulation avec d'énormes efforts et le corps tout trempé de sueur, un froid prolongé me saisit. De là, des douleurs aiguës d'intestins qui se sont apaisées tout juste au moment où j'étais sur le point de succomber à leur violence. Un instant de plus, et j'allais dormir dans la terre, avant de dormir dans mon lit; je réglais mon compte avec la mort, avant de le régler avec les vivans; je terminais ma vie avant mon histoire. Mais aussitôt que les eaux Persiennes, par leur douce température et leur propriété lénitive, m'eurent rendu la faculté de marcher; bien que ma jambe ne pût encore que me soutenir faiblement, je la trouvai assez solide pour seconder mon impatience. Je revenais donc auprès de vous accomplir ma promesse; et c'est dans cet intervalle

tantum clauditatem demsistis, verum etiam pernicitatem addidistis.

An non properandum mihi erat, ut pro eo honore vobis multas gratias dicerem, pro quo nullas preces dixeram? Non quin magnitudo Carthaginis mereatur etiam precem a philosopho pro honore; sed ut integrum et intemeratum vestrum esset beneficium, si nihil ex gratia ejus petitio mea defregisset, id est, ut usquequaque esset gratuitum. Neque enim aut levi mercede emit, qui precatur; aut parum pretium accipit, qui rogatur : adeo ut omnia utensilia emere velis, quam rogare. Id ego arbitror præcipue in honore observandum : quem qui laboriose exoraverit, sibi debet unam gratiam, quod impetrarit; qui vero sine molestia ambitus adeptus est, duplam gratiam præbentibus debet : et quod non petierit, et quod acceperit.

Duplam ergo gratiam vobis debeo : immo enimvero multijugam; quam ubique equidem et semper prædicabo. Sed nunc inpræsentiarum libro isto ad hunc honorem mihi conscripto, ita ut soleo, publice protestabor. Certa est enim ratio, qua debeat philosophus ob decretam sibi publice statuam gratias agere; a qua

que votre bienfait non-seulement m'a guéri de ma luxation, mais encore m'a rendu plus ingambe.

Et comment n'eussé-je pas fait diligence, quand il s'agissait de vous remercier mille fois d'un honneur que je n'avais pas sollicité une! Non pas que l'illustre Carthage ne mérite de voir un philosophe recourir aux prières pour obtenir les honneurs qu'elle décerne; mais j'avais pensé que votre bienfait n'aurait tout son prix, toute sa portée, que si mes sollicitations n'en altéraient pas le caractère le plus flatteur; je veux dire, que s'il était, dans toute la force du mot, essentiellement gratuit. En effet, ce n'est pas acheter à bon marché que d'obtenir en priant, de même que ce n'est pas être payé médiocrement que de se voir prié. Cela est si vrai, qu'on aime mieux acheter les différens objets dont on a besoin que les demander. C'est particulièrement pour les honneurs, selon moi, qu'il faut observer ces principes : les arracher à force de laborieuses sollicitations, c'est n'en être redevable qu'à soi; mais les obtenir sans avoir eu recours à de pénibles brigues, c'est être doublement obligé à ceux qui les décernent, d'abord parce qu'on ne les a pas demandés, en second lieu, parce qu'on les a reçus.

Je suis donc doublement votre obligé, ou plutôt je le suis au delà de toute mesure; et je ne cesserai de le proclamer en tous lieux, en toutes circonstances. Aujourd'hui ce sera par ce discours, composé à propos d'un si grand honneur, que je ferai publiquement, comme de coutume, mes protestations de reconnaissance. Il est une certaine manière dont un philosophe doit remercier la ville qui lui décerne une statue; et je ne m'en écar-

paululum demutabit liber, quem Strabonis Æmiliani excellentissimus honor flagitat; quem librum sperabo me commode posse conscribere, si is eum hodie vobiscum probarit. Est enim in studiis tantus, ut prænobilior sit proprio ingenio, quam patricio consulatu.

Quibusnam verbis tibi, Æmiliane Strabo, vir omnium, qui unquam fuerunt, aut sunt, aut etiam erunt, inter optimos clarissime, et inter clarissimos optime, inter utrosque doctissime; quibus tandem verbis, pro hoc tuo erga me animo, gratias habitum et commemoratum eam, qua digna ratione tam honorificam benignitatem tuam celebrem, qua remuneratione dicendi gloriam tui facti æquiparem, nondum hercle reperio. Sed quæram sedulo, et connitar,

Dum memor ipse mei, dum spiritus hos reget artus.

Nam nunc inpræsentiarum (neque enim diffitebor) lætitia facundiæ obstrepit : et cogitatio voluptate impeditur, ac mens occupata delectatione, mavult inpræsentiarum gaudere, quam prædicare. Quid faciam? Cupio gratus videri : sed præ gaudio nondum mihi vacat gratias agere. Nemo me, nemo ex illis tristioribus velit in isto vituperare, quod honorem meum non minus vereor, quam intelligo : quod clarissimi et eruditissimi viri tanto testimonio exsulto; quippe testimonium mihi perhibuit

terai que fort peu dans ce discours réclamé par la position éminente d'Émilianus Strabon. J'aurai l'espoir de publier ce morceau avec quelque succès, s'il doit lui-même en ce jour à votre approbation joindre la sienne. Telle est en effet sa supériorité littéraire, qu'il est plus grand encore par son génie que par ses titres de consul et de patricien.

En quels termes, Émilianus Strabon, vous à qui personne ne saurait être comparé dans le passé, dans le présent, dans l'avenir; vous, des plus vertueux le plus illustre, des plus illustres le plus vertueux; des uns et des autres le plus savant; en quels termes, dis-je, pourrai-je exprimer et proclamer ma gratitude pour les sentimens dont vous m'honorez? De quelle manière digne de vous célèbrerai-je une si flatteuse bienveillance? Quelles paroles assez rémunératrices pourront égaler la gloire de votre conduite? Je n'en ai pas encore trouvé, je l'avoue; mais ce sera l'objet de mes constantes méditations et de tous mes efforts

Tant que mon cœur battra, qu'il se sentira vivre.

Car en ce moment (et pourquoi n'en conviendrais-je pas?) ma joie fait obstacle à ma facilité; le plaisir nuit à ma réflexion; préoccupée par le bonheur, mon âme, en cet instant, aime mieux savourer son allégresse que la célébrer. Que faire? je désire paraître reconnaissant; mais telle est ma satisfaction, que je n'ai pas encore les loisirs de faire entendre des actions de grâces. Personne, non personne, même parmi les plus mal intentionnés, ne voudra trouver mauvais qu'en me comblant de joie un tel honneur me frappe d'une crainte respectueuse. Car où ai-je reçu ce témoignage? dans le sénat carthaginois,

in curia Carthaginiensium, non minus splendidissima quam benignissima, vir consularis : cui etiam notum esse tantummodo, summus honor est; is etiam laudator mihi apud principes Africæ viros quodammodo adstitit.

Nam, ut comperior, nudiustertius libello misso, per quem postulabat locum celebrem statuæ meæ, quumprimis commemoravit inter nos jura amicitiæ a commilitio studiorum eisdem magistris inchoata honeste : nunc postea vota omnia mea secundum dignitatis suæ gradus recognovit. Jam illud primum beneficium, quod condiscipulum se meminit. Ecce et hoc alterum beneficium, quod tantus diligi se ex pari prædicat. Quin etiam commemoravit, et alibi gentium et civitatum honores mihi statuarum et alios decretos. Quid addi potest ad hoc præconium viri consularis? Immo etiam docuit argumento suscepti sacerdotii, summum mihi honorem Carthaginis adesse. Jam hoc præcipuum beneficium ac longe ante ceteros excellens, quod me vobis locupletissimus testis suo etiam suffragio commendat. Ad summam pollicitus est, se mihi Carthagini de suo statuam positurum : vir, cui omnes provinciæ quadrijuges et sejuges currus ubique gentium ponere gratulantur.

Quid ergo superest ad honoris mei tribunal et colu-

corps aussi illustre que bienveillant. De qui l'ai-je reçu? d'un homme supérieur tant par sa célébrité que par son instruction, d'un personnage consulaire, de qui être seulement connu est déjà un honneur insigne. C'est lui qui s'est en quelque sorte constitué mon panégyriste devant les primats de la province.

Je sais en effet qu'il y a trois jours il a présenté une requête pour obtenir l'érection de ma statue dans un endroit des plus fréquentés. Il a rappelé entre autres détails que notre liaison, commencée sous d'honorables auspices, datait de l'époque où nous suivions tous deux les drapeaux de l'étude sous les mêmes maîtres; puis il a passé en revue, dans l'ordre de leur importance, toutes les particularités qui peuvent le plus flatter mon amour-propre. J'ai dit son premier bienfait, celui de s'être ressouvenu qu'il avait été mon condisciple; le second fut de se vanter, lui, personnage si éminent, que je payais son affection de retour. Il a ensuite rappelé que chez d'autres peuples, dans d'autres villes, on m'avait décerné et des statues et d'autres honneurs. Pouvait-il s'ajouter quelque chose à ce pompeux éloge prononcé par un illustre consulaire? Oui : car il a cité encore le sacerdoce dont je suis revêtu, pour établir que je jouis à Carthage de la position la plus honorable. Il a enfin, bienfait le plus précieux, le plus éclatant de tous, joint à ces témoignages si flatteurs la recommandation de son suffrage. Puis, quel a été son résumé? Il a promis qu'il m'érigerait une statue à ses frais dans Carthage; lui, homme à qui toutes les provinces se félicitent de consacrer partout des chars à quatre et à six chevaux.

Que manque-t-il donc pour établir et sanctionner ma

meo, ad laudis meæ cumulum? Immo enimvero quid superest? Æmilianus Strabo, vir consularis, brevi votis omnium futurus proconsul, sententiam de honoribus meis in curia Carthaginiensium dixit; omnes ejus auctoritatem secuti sunt. Nonne videtur hoc vobis senatusconsultum esse? Quid? quod et Carthaginienses omnes, qui in illa sanctissima curia aderant, tam libenter decreverunt locum statuæ, ut illos scires idcirco alteram statuam, quantum spero, in sequentem curiam protulisse, ut salva veneratione, salva reverentia consularis sui, viderentur factum ejus non æmulati, sed secuti: id est, ut integro die beneficium ad me publicum perveniret. Ceterum meminerant optimi magistratus et benevolentissimi principes, mandatum sibi a vobis, quod volebant.

Id ego nescirem ac prædicarem? ingratus essem. Quin etiam universo ordini vestro pro amplissimis erga me meritis, quantas maximas possum, gratias ago atque habeo, qui me in illa curia honestissimis acclamationibus decoravere, in qua curia vel nominari tantummodo summus honor est. Igitur, quod difficile factu erat, quodque revera arduum nobis existimabatur, gratum esse populo, placere ordini, probari magistratibus et principibus: id (præfiscine dixerim) jam quodammodo mihi obtigit. Quid igitur superest ad statuæ meæ honorem, nisi æris

gloire, pour mettre le comble à ma célébrité? je le demande, que manque-t-il? Émilianus Strabon, personnage consulaire, que bientôt les vœux de tous verront porté au proconsulat, a fait dans le sénat de Carthage une motion relative aux honneurs qu'il veut me faire décerner, et tous les sénateurs se sont rangés à son avis. Cet assentiment ne vous paraît-il pas être un sénatus-consulte? J'ajoute une autre circonstance : c'est que, par leur empressement à voter une place pour la statue, tous les Carthaginois présens à cette auguste assemblée ont voulu faire comprendre, je l'espère du moins, que s'ils remettaient à la séance prochaine le décret d'une seconde statue, c'était par respect et déférence pour leur honorable consulaire, c'était afin de paraître non pas rivaliser avec lui, mais imiter sa munificence; c'est-à-dire afin de consacrer un jour entier sans partage au bienfait public qu'ils me réservent. D'ailleurs, ces dignes magistrats, ces chefs si bienveillans n'avaient pas oublié que leur volonté était l'expression de votre mandat.

Et j'ignorerais ces détails! Et je ne les publierais pas! Ah! ce serait de l'ingratitude; et loin de là, pour de si précieuses faveurs que m'a décernées votre ordre tout entier, je lui offre ici le tribut le plus éclatant de toute la reconnaissance dont je puis être capable. Avoir été l'objet des plus honorables acclamations dans une enceinte où c'est un immense honneur d'être seulement nommé! avoir réalisé ce qui était si difficile, ce dont je regardais l'accomplissement comme au dessus de mes forces! avoir enfin (et qu'on ne me taxe pas ici de vanité) obtenu les sympathies du peuple, l'agrément de ce corps auguste, l'approbation des magistrats et des chefs du gouvernement! Que manque-t-il donc à l'honneur

pretium, artificis ministerium? quæ mihi ne in mediocribus quidem civitatibus unquam defuere; ne ut Carthagini desint, ubi splendidissimus ordo etiam de rebus majoribus judicare potius solet, quam computare. Sed de hoc tum ego perfectius, quum vos effectius. Quin etiam tibi, nobilitas senatorum, claritudo civium, dignitas amicorum, mox ad dedicationem statuæ meæ, libro etiam conscripto, plenius gratias canam, itemque libro mandabo, uti per omnes provincias eat, totoque abhinc orbe, totoque abhinc tempore, laudes benefacti tui ubique gentium semper annorum repræsentet.

XVII. Viderint, quibus mos est oggerere semet otiosis præsidibus, ut impatientia linguæ commendationem ingenii quærant, et affectata amicitiæ vestræ specie glorientur. Utrumque enim a me, Scipio Orfite, longe abest. Nam et quantulumcunque ingenium meum jampridem pro captu suo hominibus notius est, quam ut indigeat novæ commendationis. Et gratiam tuam tuorumque similium malo, quam jacto: magisque sum tantæ amicitiæ cupitor, quam gloriator: quoniam cupere nemo, nisi vere putet, potest; potest autem quivis falso gloriari. Ad hoc ita semper ab ineunte ævo bonas artes sedulo colui; eamque existimationem morum ac studiorum quum in provincia vestra, tum etiam Romæ

de ma statue? Rien, que le prix du métal et la main de l'artiste. Or, si jamais l'un et l'autre ne m'ont manqué dans des villes du second ordre, ce n'est pas pour que j'en sois privé à Carthage, où votre illustre compagnie, même quand il s'agit de plus graves intérêts, décrète et ne calcule pas. Du reste, l'expression de ma gratitude à ce sujet sera plus éloquente quand les résultats de votre munificence auront été plus entiers : et je vous promets, nobles sénateurs, illustres citoyens, dignes amis, je vous promets, à l'occasion de la dédicace prochaine de ma statue, l'hommage d'une œuvre littéraire, où je suivrai avec plus d'abandon l'élan de ma reconnaissance; et ce livre ira dans toutes les provinces, dans tout l'univers, dans l'immensité des temps, immortaliser à jamais et chez tous les peuples comme dans tous les âges la gloire de votre bienfait.

XVII.... Laissons ceux qui ont l'habitude de fatiguer de leur personne les loisirs des proconsuls, laissons-les chercher à recommander leur esprit par l'intempérance de leur langue, et se glorifier de votre prétendue affection pour eux : ce sont là, Scipion Orfitus, deux travers également éloignés de moi. Car, si médiocre que soit mon mérite, les hommes le connaissent depuis assez long-temps pour ce qu'il peut être sans qu'il ait besoin d'un relief nouveau; et d'un autre côté, votre bienveillance, celle des personnages qui vous ressemblent, est plutôt un but pour mon ambition qu'un texte pour ma vanité. Je tiens plus à posséder une amitié si haute qu'à m'en glorifier; parce qu'on ne peut la désirer que si on l'apprécie comme elle le mérite, tandis que tout le monde peut s'en attribuer faussement l'honneur. En outre, dès mon enfance je me suis consacré si exclusivement aux belles-lettres; j'ai tellement recherché la réputation

penes amicos tuos quæsisse me, tute ipse locupletissimus testis es : ut non minus vobis amicitia mea capessenda sit, quam mihi vestra est concupiscenda.

Quippe non promte veniam impertire rarenter adeundi, assiduitatem ejus requirentis est: summumque argumentum amoris, frequentibus delectari, cessantibus obirasci, perseverantem celebrare, desinentem desiderare : quoniam necesse est ejusdem esse, cujus angat absentia. Ceterum vox cohibita silentii perpeti usu non magis juverit, quam nares gravedine oppletæ, aures spiritu obseratæ, oculi albugine obducti. Quid si manus manicis restringantur? quid si pedes pedicis coarctentur? jam rector nostrî animus aut somno solvatur, aut vino mergatur, aut morbo sepeliatur? Profecto, ut gladius usu splendescit, situ rubiginat, ita vox in vagina silentii condita, diutino torpore hebetatur. Desuetudo omnibus pigritiam, pigritia veternum parit. Tragœdi adeo ni quotidie proclament, claritudo arteriis obolescit. Igitur identidem boando purgant ravim.

Ceterum ipsius vocis hominis exercendi cassus labor supervacaneo studio plurifariam superatur. Siquidem voce hominis et tuba rudore torvior, et lyra

d'homme studieux et moral, à Rome auprès des amis d'Orfitus, comme il peut en être l'illustre garant, et dans votre province, ô Carthaginois, que vous devez accueillir mon amitié avec autant d'empressement que j'en manifeste pour obtenir la vôtre.

Je dois dire qu'effectivement la difficulté avec laquelle vous m'accordez de mettre des intervalles entre mes séances, prouve que vous me recherchez assidûment. On ne saurait donner un témoignage plus irrécusable d'amitié pour les personnes, que d'aimer à les voir souvent, de se formaliser de leurs inexactitudes, de se féliciter de leur constance, de regretter leurs interruptions, attendu qu'on n'éprouve ces sentimens que pour ceux de l'absence desquels on gémirait. Et d'un autre côté, la voix condamnée à un silence perpétuel ne serait pas plus utile que le nez pour un homme enrhumé, que des oreilles assourdies par le vent, que des yeux couverts d'une taie. Emprisonnez donc les mains dans des menottes! mettez donc des entraves aux pieds! enfin, cette âme qui nous dirige, faites-la donc agir quand elle est anéantie par le sommeil, noyée dans le vin ou affaissée sous le poids d'une maladie! Oui, de même qu'une épée est brillante quand on s'en sert, mais qu'elle se rouille laissée dans un coin; de même, retenue trop long-temps dans le fourreau du silence, la voix s'y engourdit et s'y perd. C'est une loi générale : la désuétude engendre la paresse, et la paresse une léthargique incapacité. Les tragédiens, s'ils ne déclament pas tous les jours, perdent l'éclat de leur organe; et c'est à force de crier qu'ils dissipent leurs enrouemens.

Pourtant, la peine que l'homme lui-même se donne pour augmenter le volume de sa voix est tout-à-fait inutile et en pure perte, attendu qu'une foule d'autres sons

necessario ad salutem nitebantur. Eos ego impensius admirarer, si hominibus potius, quam bestiis placuissent. Avibus hæc secretaria utique magis congruerint merulis, et lusciniis, et oloribus. Et merulæ in remotis tesquis fringultiunt; lusciniæ in solitudine africana canticum adolescentiæ garriunt; olores apud avios fluvios carmen senectæ meditantur. Enimvero qui pueris, adolescentibus, et senibus utile carmen promturus est, is in mediis millibus hominum canat; ita ut hoc meum de virtutibus Orfiti carmen est, serum quidem fortasse, sed serium; nec minus gratum, quam utile Carthaginiensium pueris, juvenibus et senibus; quos indulgentia præcipuus omnium proconsul sublevavit, temperatoque desiderio et moderato remedio dedit pueris saturitatem, juvenibus hilaritatem, senibus securitatem.

Metuo quidem, Scipio, quoniam laudes tuas attigi, ne me inpræsentiarum refrenet vel tua generosa modestia, vel mea ingenua verecundia. Sed nequeo, quin ex plurimis, quæ in te meritissimo admiramur, ex his plurimis quin vel paucissima attingam. Vos ea mecum, cives ab eo servati, recognoscite.

tait pas chez eux inspiration, amour de la gloire; c'était nécessité et soin de leur salut. Je les admirerais bien davantage si c'eût été à des hommes qu'ils eussent plu et non à des animaux. Un semblable isolement convient beaucoup mieux à des oiseaux : aux merles, aux rossignols et aux cygnes. Les merles sifflent dans les taillis les plus écartés; les rossignols, au milieu des solitudes de l'Afrique, gazouillent leurs jeunes chansons; les cygnes, près des fleuves solitaires, soupirent leur hymne de mort. Mais celui dont les vers doivent être utiles à l'enfance, à la jeunesse, aux vieillards, celui-là doit chanter au milieu de l'assemblée des peuples. C'est dans ce but que j'ai consacré ce poëme aux vertus d'Orfitus; hommage tardif peut-être, mais consciencieux, et qui sera non moins agréable qu'utile aux Carthaginois de tous les âges. Car l'inépuisable indulgence du proconsul s'est étendue sur tous : tempérant chez les uns la vivacité des désirs, inspirant aux autres un calme salutaire, il a pleinement réalisé les vœux de l'enfance; il a autorisé chez les jeunes gens l'amour du plaisir; il a donné la sécurité aux vieillards.

Mais en vérité, Scipion, maintenant que j'en suis sur le chapitre de vos bienfaits, je crains qu'une généreuse modestie de votre part, ou de la mienne le sentiment d'une naïve pudeur ne me ferme tout à coup la bouche. Pourtant je ne saurais, quand je songe aux nombreuses qualités que nous admirons chez vous à si juste titre, me dispenser d'en retracer au moins un petit nombre. C'est à vous, citoyens par lui conservés, de juger la ressemblance du tableau....

APULEII

FLORIDORUM

LIBER IV.

XVIII. Tanta multitudo ad audiendum convenistis, ut potius gratulari Carthagini debeam, quod tam multos eruditionis amicos habet, quam excusare, quod philosophus non recusaverim dissertare. Nam et pro amplitudine civitatis frequentia collecta, et pro magnitudine frequentiæ locus delectus est. Præterea in auditorio hoc genus spectari debet, non pavimenti marmoratio, nec proscenii contabulatio, nec scenæ columnatio : sed nec culminum eminentia, nec lacunarium refulgentia, nec sedilium circumferentia : nec quod hic alias mimus hallucinatur, comœdus sermocinatur, tragœdus vociferatur, funerepus periclitatur, præstigiator furatur, histrio gesticulatur, ceterique omnes ludiones ostentant populo, quod cujusque artis est; sed istis omnibus supersessis, nihil amplius spectari debet, quam convenientium ratio, et dicentis oratio. Quapropter, ut poetæ

APULÉE.

FLORIDES

LIVRE IV.

XVIII. QUAND je vous vois réunis en foule si nombreuse pour m'entendre, je dois plutôt féliciter Carthage de posséder tant d'amis de l'instruction, que demander grâce pour le philosophe qui ne se refuse pas à disserter publiquement. Car d'un côté, la grandeur de la ville explique l'affluence de l'assemblée, et de l'autre, cette affluence explique le choix du lieu. En outre, dans un auditoire de ce genre que faut-il considérer? Ce n'est point le marbre des parvis, le plancher de la scène, les charpentes sur lesquelles elle est soutenue, l'élévation des combles, l'éclat des lambris, la circonférence des gradins; on ne doit pas songer qu'ici dans d'autres momens on assiste aux danses expressives de la pantomime, au dialogue de la comédie, aux tirades sonores de la tragédie, aux sauts périlleux du funambule, aux tours d'adresse de l'escamoteur, aux gesticulations du baladin et à tous les autres spectacles donnés au peuple par les différens artistes. Il faut s'interdire tous ces rapprochemens pour ne considérer que la nature de l'auditoire et le langage de celui qui prend la parole. C'est pourquoi les poètes

solent, hic ibidem varias civitates substituere; ut ille Tragicus, qui in theatro dici facit:

Liber, qui augusta hæc loca Cythæronis colis;

item ille Comicus, qui:

Quam parvam partem postulat Plautus loci
De vostris magnis atque amœnis mœnibus,
Athenas quo sine architectis conferam;

non secus et mihi liceat nullam longinquam et transmarinam civitatem hic, sed enim ipsius Carthaginis vel curiam vel bibliothecam substituere. Igitur proinde habetote, si curia digna protulero, ut si in ipsa curia me audiatis: si erudita fuerint, ut si in bibliotheca legantur. Quod utinam mihi pro amplitudine auditorii prolixa oratio suppeteret, ac non hic maxime clauderet, ubi me facundissimum cuperem! Sed verum verbum est profecto, quod aiunt: Nihil quidquam homini tam prosperum divinitus datum, quin ei tamen admixtum sit aliquid difficultatis; ut etiam in amplissima quaque lætitia subsit quæpiam vel parva querimonia, conjugatione quadam mellis et fellis. Ubi uber, ibi tuber. Id ego quum ante alias, tum etiam nunc inpræsentiarum usu experior. Nam quanto videor plura apud vos habere ad commendationem suffragia, tanto sum ad dicendum

ont coutume, ici même, de substituer différentes localités les unes aux autres : par exemple, ce poète tragique, qui fait dire sur le théâtre :

De notre Thèbes sainte et de ce Cithéron
Immortel habitant, Bacchus. . . . . .

et encore ce comique, quand il dit :

De votre ville et si belle et si grande
Plaute, Messieurs, ne vous demande
Par ma voix que ce petit coin,
Dont un instant il a besoin :
Il veut sans architecte y transporter Athènes.

Pareillement aussi, que j'aie le privilège de nous supposer ici non pas dans une cité lointaine et au delà des mers, mais dans le sénat ou dans la bibliothèque de Carthage elle-même. Prenez donc, si mon langage est digne du sénat, que ce soit au sénat que vous m'entendez; s'il est savant, que je parle dans la bibliothèque. Et plût au ciel que l'importance de l'auditoire, donnant à ma parole plus de fécondité, ne la paralysât pas dans l'instant où je désirerais déployer le plus d'éloquence! Mais ce qu'on dit est bien vrai : rien n'est par le ciel accordé à l'homme de si heureux, qu'il ne s'y mêle cependant quelque contrariété; au fond de la joie la plus complète il y a toujours un mécompte, quelque petit qu'il soit: qui dit miel, dit fiel; qui dit abondance, dit surabondance. Jamais mieux qu'en ce moment je ne l'ai senti : car plus je paraîs avoir de titres à vos suffrages, plus le respect excessif que vous m'inspirez me rend timide : et moi qui souvent dans des villes étrangères ai pris la parole avec tant de facilité, j'hésite aujourd'hui au milieu des miens! Circonstance bizarre! ce qui devrait m'engager

nimia reverentia vestrî cunctatior. Et qui penes extrarios sæpenumero promtissime disceptavi, idem nunc penes meos hæsito : ac, mirum dictu, ipsis illecebris deterreor, et stimulis refrenor, et incitamentis cohibeor. An non multa mihi apud vos adhortamina suppetunt, qui sum vobis nec Lare alienus, nec pueritia invisitatus, nec magistris peregrinus, nec secta incognitus, nec voce inauditus, nec libris illectus improbatusve? Ita mihi et patria in concilio Africæ, enimvero et pueritia apud vos, et magistri vos. Et secta, licet Athenis Atticis confirmata, tamen hic inchoata est : et vox mea utraque lingua jam vestris auribus ante proximum sexennium probe cognita. Quin et libri mei non alia ubique laude carius censentur, quam quod judicio vestro comprobantur. Hæc tanta ac totjuga invitamenta communia non minus vos ad audiendum prolectant, quam me ad dicendum retardant : faciliusque laudes vestras alibi gentium, quam apud vos prædicarim : ita apud suos cuique modestia obnoxia est; apud extrarios autem veritas libera. Semper adeo et ubique vos, quippe ut parentes ac primos magistros meos, celebro, mercedemque vobis rependo : non illam, quam Protagoras sophista pepigit, nec accepit; sed quam Thales sapiens nec pepigit, et accepit. Video, quid postuletis; utramque narrabo.

me retient, ce qui devrait m'exciter m'arrête, ce qui devrait m'enhardir m'intimide. N'ai-je pas cependant au milieu de vous les plus nombreux motifs d'encouragement? moi qui ai placé mes pénates à côté des vôtres, qui vins à vous dès mon enfance, qui étudiai dans vos écoles; moi dont vous connaissez les principes philosophiques, dont vous avez entendu la voix, dont vous avez lu et approuvé les écrits. Si ma patrie est une autre juridiction de l'Afrique, c'est vous qui accueillîtes mon enfance, c'est vous qui êtes mes maîtres. Si mes principes philosophiques se sont affermis à Athènes, ils se sont ébauchés ici. Il y a plus de six ans que ma voix, dans les deux langues, est parfaitement connue à vos oreilles; et pour parler de mes ouvrages, rien n'en fait partout monter plus haut le prix que l'approbation qu'ils reçoivent de juges tels que vous. Eh bien! ces nombreux motifs de sympathie, en même temps qu'ils vous disposent favorablement à m'entendre, m'arrêtent au moment que je veux parler, et je célèbrerais plus facilement vos louanges dans toute autre ville que devant vous: tant il est vrai qu'au milieu des siens chacun est gêné par sa modestie, et que la vérité n'est à son aise que chez les étrangers! Aussi, constamment et partout je vous célèbre comme ceux à qui je dois l'instruction, et je ne manque jamais à m'acquitter de ma dette : en cela, je vous traite non pas comme Protagoras, qui fixa ses honoraires et ne les reçut pas, mais comme le sage Thalès, qui ne les fixa pas et les reçut.... Je vois ce que vous demandez, et je vais raconter la double histoire de ces honoraires.

Protagoras qui sophista fuit longe multiscius, et cum primis Rhetoricæ repertoribus perfacundus, Democriti physici civis æquævus : inde ei suppeditata doctrina est. Eum Protagoram aiunt cum suo sibi discipulo Euathlo mercedem nimis uberem conditione temeraria pepigisse, ut sibi tum demum id argenti daret, si primo tirocinio agendi penes judices vicisset. Igitur Euathlus, postquam cuncta illa exorabula judicantium, et decipula adversantium, et artificia dicentium, versutus alioquin et ingeniatus ad astutiam, facile perdidicit; contentus scire, quod concupierat, cœpit nolle quod pepigerat, sed callide nectundis moris frustrari magistrum, diutuleque nec disserere velle, nec reddere; usque dum Protagoras eum ad judices provocavit, expositaque conditione, qua docendum receperat, anceps argumentum ambifariam proposuit. Nam, sive ego vicero, inquit, solvere mercedem debebis, ut condemnatus : seu tu viceris, nihilominus reddere debebis, ut pactus; quippe qui hanc primam causam penes judices viceris. Ita si vincis, in conditionem incidisti : si vinceris, in damnationem. Quid quæris? Ratio conclusa judicibus acriter et invincibiliter videbatur. Enimvero Euathlus, utpote tanti veteratoris perfectissimus discipulus, biceps illud argumentum retorsit. Nam, Si ita est, inquit, neutro modo, quod petis, debeo. Aut enim vinco, et judicio

Protagoras fut un sophiste d'une instruction extrêmement variée; et son habileté oratoire lui mérita une place parmi les premiers inventeurs de la rhétorique. Né dans la même ville que le naturaliste Démocrite, il était son contemporain, et il s'instruisit à son école. On rapporte que ce Protagoras était convenu avec son disciple Évathlus d'honoraires considérables; mais, par une clause imprudente, il avait stipulé que son élève ne lui paierait la somme que si, pour son début, il gagnait sa première cause. Évathlus étudie donc tous ces artifices oratoires destinés à séduire les juges, à donner le change à la partie adverse, à embarrasser une cause; et comme d'ailleurs c'était un esprit rusé et naturellement astucieux, il n'eut pas de peine à tout apprendre. Puis, content de savoir ce qu'il avait désiré, il songea à se soustraire à l'exécution du pacte, faisant succéder adroitement mille délais les uns aux autres; si bien qu'assez long-temps il ne voulut ni plaider ni payer. A la fin, Protagoras le cita devant les juges; et après avoir exposé à quelles conditions il s'était chargé de l'instruire, il lui proposa ce dilemme : « Ou ce sera moi qui gagnerai, et alors tu devras me payer mes honoraires en vertu de cette condamnation; ou ce sera toi, et tu ne devras pas moins me payer, aux termes de notre traité, puisque tu auras gagné ta première cause devant les juges. Par conséquent, si tu gagnes, tu es sous le coup de notre traité; si tu perds, tu es sous celui de la condamnation. Qu'as-tu à dire? » — Ces conclusions semblaient au tribunal aussi pressantes qu'invincibles. Mais Évathlus, en disciple consommé de ce maître astucieux, lui rétorqua le dilemme: « S'il en est ainsi, dit-il, dans aucun cas je ne vous dois ce que vous réclamez. En effet,

dimittor : aut vincor, et pacto absolvor; ex quo non debeo mercedem, si hanc primam causam fuero penes judices victus. Ita me omni modo liberat, si vincor, conditio; si vinco, sententia. Nonne vobis videntur hæc sophistarum argumenta obversa invicem vice spinarum, quas ventus convolverit, inter se cohærere, paribus utrinque aculeis, simili penetratione, mutuo vulnere? Atque ideo merces Protagoræ tam aspera, tam senticosa, versutis et avaris relinquenda est.

Cui scilicet multo tanto præstat illa altera merces, quam Thalem memorant suasisse. Thales Milesius ex septem illis sapientia memoratis viris facile præcipuus fuit; enim geometricæ penes Graios primus repertor, et naturæ rerum certissimus contemplator, maximas res parvis lineis reperit : temporum ambitus, ventorum flatus, stellarum meatus, tonitruum sonora miracula, fulgurum obliqua curricula, solis annua reverticula : idem lunæ vel nascentis incrementa, vel senescentis dispendia, vel delinquentis obstacula. Idem sane jam proclivi senectute divinam rationem de sole commentus est; quam equidem non didici modo, verum etiam experiundo comprobavi : quoties sol magnitudine sua circulum, quem permeat, metiatur. Id a se recens inventum Thales memoratur edocuisse Mandraytum Prie-

ou je gagne, et le tribunal me renvoie de la plainte; ou je perds, et je suis libéré par notre traité, aux termes duquel je ne vous dois rien si je ne gagne pas cette première cause devant les juges. Ainsi, de toute manière je suis dégagé : en cas de réussite, par nos arrangemens; en cas de défaite, par l'arrêt rendu. » — Ne trouvez-vous pas que ces argumens sophistiques, opposés les uns aux autres, s'enchevêtrent comme des touffes d'épines que le vent aurait brouillées? Ce sont, de part et d'autre, des pointes aussi acérées, aussi pénétrantes, qui font de mutuelles blessures. Ainsi, nous laisserons aux plaideurs et aux avares ces honoraires de Protagoras, si hérissés de chicanes et de subtilités.

Combien est plus honorable cet autre mode d'être payé de ses honoraires, dont Thalès donna, dit-on, l'exemple! Thalès de Milet, un des sept sages, est sans contredit le plus remarquable d'entre eux. En effet, il fut le premier inventeur de la géométrie chez les Grecs : contemplateur exact de la nature, à l'aide de petites lignes il en découvrit les lois les plus importantes : la révolution des années, le souffle des vents, le cours des astres, la cause du bruit merveilleux que fait la foudre, celle de l'obliquité des éclairs, les retours annuels du soleil, les différentes phases de la lune, soit qu'elle commence à croître, soit qu'elle vieillisse et s'efface, soit qu'elle s'éclipse et disparaisse : il eut encore la gloire, étant déjà fort avancé en âge, de trouver le véritable système solaire; système que je ne me suis pas contenté d'apprendre, mais dont j'ai encore vérifié l'exactitude par mes expériences, et où il précise le nombre de révolutions opérées par le soleil autour de son axe. Cette découverte étant toute récente, Thalès

nensem; qui nova et inopinata cognitione impendio delectatus, optare jussit, quantam vellet mercedem sibi pro tanto documento rependi. Satis, inquit, mihi fuerit mercedis, Thales sapiens, si id, quod a me didicisti, quum proferre ad quospiam cœperis, tibi non adscive-ris, sed ejus inventi me potius, quam alium, reper-torem prædicaveris. Pulchra merces prorsum, ac tali viro digna, et perpetua. Nam et in hodiernum, ac dehinc semper, Thali ea merces persolvetur ab omnibus nobis, qui ejus cœlestia studia vere cognovimus.

Hanc ego vobis mercedem, Carthaginienses, ubique gentium dependo, pro disciplinis, quas in pueritia sum apud vos adeptus. Ubique enim me vestræ civitatis alum-num fero, ubique vos omnimodis laudibus celebro; vestras disciplinas studiosius percolo, vestras opes gloriosius prædico, vestros etiam deos religiosius veneror.

Nunc quoque igitur principium mihi apud vestras aures auspicatissimum ab Æsculapio deo capiam, qui arcem vestræ Carthaginis indubitabili numine propitius respicit. Ejus dei hymnum græco et latino carmine vobis heic canam, jam illi a me dedicatum. Sum enim non ignotus illi sacricola, nec recens cultor, nec ingratus antistes : ac jam et prosa et vorsa facundia veneratus sum; ita ut etiam nunc hymnum ejus utraque lingua

l'enseigna, dit-on, à Mandrayte de Priène; et celui-ci, enchanté d'une théorie si neuve qu'on avait à peine le droit de l'attendre, lui dit d'opter quelle récompense il voudrait pour une si précieuse communication. « J'aurai été assez récompensé, dit le sage Thalès, si, quand vous démontrerez à quelqu'un ce que je vous ai appris, vous ne vous l'attribuez pas, et si vous me citez de préférence à un autre comme en étant l'inventeur. » Honoraires bien beaux sans doute, bien dignes d'un tel homme, et religieusement payés dans la suite des âges! car encore aujourd'hui et à tout jamais ce seront les honoraires que nous paierons à Thalès, nous tous qui avons reconnu la vérité de ses observations astronomiques.

Eh bien! c'est ce dernier genre d'honoraires, ô Carthaginois, que je vous paie en tous lieux pour l'instruction que j'ai acquise auprès de vous dans mon enfance. Partout je me porte comme un enfant de votre cité, partout je vous prodigue des éloges de toute sorte. Votre gloire littéraire est celle qui excite le plus ma studieuse émulation; votre puissance, celle que je célèbre le plus glorieusement; vos divinités, celles pour lesquelles j'ai le plus de respect et de vénération.

C'est ainsi que maintenant même, au début de ce discours, je ne crois pas devoir me placer devant un tel auditoire sous de meilleurs auspices que sous ceux du grand Esculape, qui honore la citadelle de votre Carthage d'une si visible protection. A la louange de ce dieu j'ai composé en grec et en latin un hymne, que je vais vous réciter, et dont je lui ai déjà fait la dédicace. Car je ne suis pas pour lui un adorateur inconnu, un fidèle récemment initié, un pontife peu favorablement accueilli : déjà, en prose comme en vers, je lui ai offert

canam; cui dialogum similiter græcum et latinum prætexui: in quo sermocinabuntur Sabidius Severus et Julius Persius, viri et inter se mutuo, et vobis, et utilitatibus publicis merito amicissimi, doctrina et eloquentia et benevolentia paribus: incertum modestia quietiores, an industria promtiores, an honoribus clariores. Quibus quum sit summa concordia, tamen hæc sola æmulatio, et in hoc unum certamen est, uter eorum magis Carthaginem diligat: atque summis medullitus viribus contendunt ambo; vincitur neuter. Eorum ego sermonem ratus et vobis auditu gratissimum, et mihi compositu congruentem, et dedicatu religiosum; in principio libri facio quemdam ex his, qui mihi Athenis condidicere, percontari a Persio græce, quæ ego pridie in templo Æsculapii disseruerim: paulatimque illis Severum adjungo; cui interim romanæ linguæ partes dedi. Nam et Persius, quamvis et ipse optime latine possit, tamen hodie nobis ac vobis Atticissabit.

XIX. Asclepiades ille, inter præcipuos medicorum, si unum Hippocratem excipias, ceteris princeps, primus etiam vino opitulari ægris reperit; sed dando scilicet in tempore; cujus rei observationem probe cal-

le tribut de ma respectueuse éloquence. Pareillement donc je chanterai ici son hymne dans les deux langues. Je le fais précéder d'un dialogue écrit aussi en grec et en latin, dont les interlocuteurs seront Sabidius Severus et Julius Persius : tous deux chers l'un à l'autre et aimés de vous à juste titre par leurs services publics; tous deux se valant pour l'instruction, pour l'éloquence, pour les vertus du cœur; si bien qu'on ne saurait dire ce qui les distingue le plus, ou leur modestie pleine de calme, ou leur infatigable activité, ou leurs honneurs éclatans. Unis par une concorde parfaite, ils n'admettent entre eux de lutte et de rivalité que sur un point, à qui des deux chérira le mieux Carthage; et, dans ce noble assaut, où ils déploient tout ce qu'ils ont de force et d'énergie, aucun des deux ne cède la victoire à l'autre. J'ai pensé que ce dialogue vous ferait plaisir, étant récité par eux, et qu'il y aurait de ma part acte de convenance à le composer, acte de religion à en faire ici la dédicace. Au commencement du morceau, je suppose qu'un de mes compagnons d'études à Athènes demande en grec à Persius l'analyse du discours que j'ai prononcé la veille dans le temple d'Esculape; et insensiblement je leur adjoins Severus, que je charge dans le dialogue du rôle de l'interlocuteur latin. Car pour Persius, bien qu'il puisse lui-même s'exprimer fort bien en langue latine, il voudra bien, et pour vous et pour nous, parler aujourd'hui la langue d'Athènes....

XIX. Le célèbre Asclépiade, un des premiers médecins, leur maître à tous si vous en exceptez le seul Hippocrate, le premier aussi imagina d'appliquer le vin au soulagement des malades, mais, bien entendu, en le donnant à propos; ce qu'il savait parfaitement recon-

lebat, ut qui diligentissime animadverteret venarum pulsus inconditos, vel præclaros. Is igitur quum forte in civitatem sese reciperet, et rure suo suburbano rediret, aspexit in pomœriis civitatis funus ingens locatum, plurimos homines ingenti multitudine, qui exsequias venerant, circumstare omnes tristissimos et obsoletissimos vestitu. Propius accessit, ut etiam cognosceret, more ingenii humani, quisnam esset; quoniam percontanti nemo responderat; an vero ut ipse aliquid in illo ex arte deprehenderet. Certe quidem jacenti homini, ac prope deposito fatum abstulit. Jam miseri illius membra omnia aromatis perspersa, jam os ipsius unguine odoro delibutum, jam eum pollinctum, jam cœnæ paratum contemplatus, quum diligentissime quibusdam signis animadvertit et etiam atque etiam pertractavit corpus hominis, invenit in illo vitam latentem. Confestim exclamavit, vivere hominem; procul ergo faces abigerent, procul ignes amolirentur; rogum demolirentur, cœnam feralem a tumulo ad mensam referrent. Murmur interea exortum; partim medico credendum dicere, partim etiam irridere medicinam. Postremo, propinquis etiam hominibus invitis, quodne jam ipsi hereditatem avebant, an quod adhuc illi fidem non habebant, ægre tamen ac difficulter Asclepiades impetravit brevem mortuo dilationem. Atque ita vispillonum manibus extor-

naître par l'extrême attention avec laquelle il étudiait sur les veines les pulsations irrégulières ou celles qui étaient satisfaisantes. Un jour donc que de son jardin du faubourg il rentrait dans la ville, il vit sur les boulevards extérieurs un grand convoi dressé, et une foule considérable de gens qui, venus pour ces funérailles, se tenaient debout à l'entour en habits de deuil et dans l'attitude d'une profonde tristesse. Il s'avance plus près, pour savoir aussi (curiosité naturelle à l'esprit humain) quel était ce mort, attendu que personne n'avait répondu à ses questions; peut-être, du reste, songeait-il à faire sur le cadavre quelque remarque dans l'intérêt de son art. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme étendu là et presque mis en terre fut par lui enlevé au trépas. Asclépiade contemplait ce malheureux, dont tous les membres avaient été déjà saupoudrés d'aromates, le visage déjà recouvert d'une pommade odorante, en l'honneur de qui on préparait déjà le repas funèbre, lorsque des signes certains viennent le frapper. Il redouble d'attention, tâte le corps à plusieurs reprises, et reconnaissant qu'il recèle un principe de vie : « Cet homme n'est pas mort, s'écrie-t-il à l'instant; qu'on éloigne donc ces torches, qu'on écarte ces feux, qu'on démolisse ce bûcher, que ce festin de mort soit reporté du cercueil à la table. » Des murmures, cependant, s'étaient élevés : les uns disaient qu'il fallait croire le médecin, les autres se moquaient de la médecine. Enfin, malgré les proches parens eux-mêmes (était-ce chez eux désir de l'héritage, ou n'ajoutaient-ils pas encore foi à ses paroles?), après bien des oppositions et des difficultés, Asclépiade obtint pour le mort un instant de délai; et l'ayant ainsi arraché des mains des fos-

tum, velut ab inferis, postliminio domum retulit, confestimque spiritum recreavit : confestimque animam in corporis latibulis delitescentem quibusdam medicamentis provocavit.

XX. Sapientis viri super mensam celebre dictum est. Prima, inquit, cratera ad sitim pertinet, secunda ad hilaritatem, tertia ad voluptatem, quarta ad insaniam. Verum enimvero Musarum cratera, versa vice, quanto crebrior quantoque meracior, tanto propior ad animi sanitatem. Prima cratera litteratoris, ruditatem eximit : secunda grammatici, doctrina instruit : tertia rhetoris, eloquentia armat. Hactenus a plerisque potatur. Ego et alias crateras Athenis bibi : poeticæ commixtam, geometricæ limpidam, musicæ dulcem, dialecticæ austerulam, enimvero universæ philosophiæ, inexplebilem scilicet, nectaream. Canit enim Empedocles carmina, Plato dialogos, Socrates hymnos, Epicharmus modos, Xenophon historias, Xenocrates satyras : Apuleius vester hæc omnia; novemque Musas pari studio colit, majore scilicet voluntate, quam facultate; eoque propensius fortassis laudandus est, quod omnibus bonis in rebus conatus in laude, effectus in casu est; ita ut contra in maleficiis etiam cogitata scelera, non perfecta adhuc, vindicantur, cruenta mente, pura manu. Ergo sicut ad pœnam sufficit meditari pu-

soyeurs comme des griffes de l'enfer, il le rapporta dans sa maison, dont il redevenait le maître. Là, il ne tarda pas à ranimer son souffle par la vertu de certains remèdes, et à provoquer la réapparition de la vie cachée dans l'enveloppe de ce corps.

XX. Il existe une parole célèbre d'un sage à propos des festins. « La première coupe, dit-il, est pour la soif, la seconde pour la gaîté, la troisième pour la sensualité, la quatrième pour le délire. » Mais la coupe des Muses produit l'effet contraire : plus elle est abondante et sans mélange, plus elle est près de donner la santé de l'âme. La première coupe, celle des élémens de toutes lettres, fait disparaître l'ignorance; la deuxième, celle des grammairiens, donne l'instruction; la troisième, celle du rhéteur, donne l'arme de l'éloquence. C'est après celle-ci que la plupart cessent de boire. Mais, dans Athènes, moi j'ai bu encore d'autres coupes : la coupe mélangée de la poésie; claire, de la géométrie; douce, de la musique; un peu amère, de la dialectique; enfin celle de la philosophie générale, coupe inépuisable et du plus doux nectar. Vous pouvez en juger : Empédocle fait des vers, Platon des dialogues, Socrate des hymnes, Épicharme de la musique, Xénophon de l'histoire, Xénocrate des satires, tandis qu'à lui seul votre Apulée s'exerce dans tous ces genres et cultive les neuf Muses avec un zèle égal. Sans doute il y apporte plus de bonne volonté que de talent; mais on ne doit peut-être que se sentir plus disposé à lui accorder des éloges : car, pour tout ce qui est bien, les efforts constituent le mérite, et le résultat n'est qu'éventuel; de même qu'en fait de crime, la préméditation non suivie d'effet est frappée par les lois, parce que l'âme est tachée de sang, si la main en est pure. Par

nienda, sic et ad laudem satis est, conari prædicanda. Quæ autem major laus, aut certior, quam Carthagini benedicere, ubi tota civitas eruditissimi estis, penes quos omnem disciplinam pueri discunt, juvenes ostentant, senes docent? Carthago provinciæ nostræ magistra venerabilis, Carthago Africæ musa cœlestis, Carthago camœna togatorum.

XXI. Habet interdum et necessaria festinatio honestas moras, sæpe uti malis interpellatam voluntatem. Quippe et illis, quibus curriculo confecta via opus est, adeo uti præoptent pendere equo, quam carpento sedere, propter molestias sarcinarum, et pondera vehiculorum, et moras orbium, et salebras orbitarum, adde et lapidum globos, et caudicum toros, et camporum rivos, et collium clivos. Hisce igitur moramentis omnibus qui volunt devitari, advectorem sibimet equum deligunt, diutinæ fortitudinis, vivacis pernicitatis : item et ferre validum, et ire rapidum :

Qui campos collesque gradu perlabitur uno,

ut ait Lucilius; tamen quum eo equo per viam concito pervolant; si quem interea conspicantur ex principalibus viris nobilem hominem, bene consultum, bene cognitum; quamquam oppido festinent, tamen honoris

conséquent, comme c'est assez, pour être puni, de méditer un acte punissable, de même c'est assez, pour avoir droit aux éloges, de s'efforcer d'atteindre un but honorable. Or, rien peut-il procurer des louanges plus belles et plus certaines que de célébrer Carthage, où je ne vois que des citoyens d'une érudition profonde, où tous les genres d'instruction sont étudiés par l'enfance, déployés par les jeunes gens, enseignés par les vieillards? Oui, Carthage est la vénérable institutrice de toute notre province, Carthage est la muse céleste de l'Afrique, Carthage est la Mnémosyne des Romains.

XXI. Quelquefois, lors même qu'on est forcé de faire diligence, on éprouve des retards assez honorables pour qu'on se félicite d'avoir été contrarié dans ce qu'on voulait faire. Supposons des voyageurs pressés de franchir rapidement une distance : ils ont préféré le dos d'un cheval au siège d'un char, à cause de l'ennui des bagages, de la lourdeur des voitures, du retard causé par les roues, des inégalités des ornières, sans parler des pierres amoncelées, des troncs d'arbres énormes, des ruisseaux qui coupent les plaines et des pentes des collines; ils ont préféré, dis-je, pour éviter toutes ces causes de retard, un cheval qu'ils ont choisi fort et infatigable, rapide et vigoureux, aussi solide des reins que léger des jambes,

Franchissant d'un seul trait les champs et les collines,

comme dit Lucilius : eh bien, quelle que soit l'ardeur avec laquelle ils dévorent l'espace, montés sur cet agile conducteur, s'ils aperçoivent en route un des principaux personnages de l'état, aussi honoré pour sa haute sagesse que pour l'éclat de sa famille et de son nom, mal-

ejus gratia cohibent cursum. relevant gradum, retardant equum: et illico in pedes desiliunt; fruticem, quem verberando equo gestant, eam virgam in lævam manum transferunt. Itaque expedita dextra adeunt, ac salutant: et, si diutule ille quippiam percontetur, ambulant diutule, et fabulantur; denique quantumvis moræ in officio libenter insumunt.

XXII. Crates ille, Diogenis sectator, qui ut Lar familiaris apud homines ætatis suæ Athenis cultus est; nulla domus ei unquam clausa erat: nec erat patris familias tam absconditum secretum, quin eo tempestive Crates interveniret, litium omnium et jurgiorum inter propinquos disceptator atque arbiter. Quod Herculem olim poetæ memorant monstra illa immania hominum ac ferarum virtute subegisse orbemque terræ purgasse: similiter adversum Iracundiam et Invidiam, Avaritiam atque Libidinem, ceteraque animi humani monstra et flagitia, philosophus iste Hercules fuit. Eas omneis pestes mentibus exegit, familias purgavit, malitiam perdomuit: seminudus et ipse, et clava insignis: etiam Thebis oriundus, unde Herculem fuisse memoria exstat. Igitur priusquam plane Crates factus, inter proceres Thebanos numeratus est: lectum genus, frequens famulitium, domus amplo ornata vestibulo: ipse bene

gré leur impatience excessive, par déférence pour lui, ils arrêtent leur course, ralentissent le pas, retardent leur bête, et en un clin-d'œil ils sautent à terre. La branche qu'ils tiennent pour frapper leur cheval, ils la passent dans leur main gauche; et leur droite étant libre de cette manière, ils abordent ce personnage, le saluent. S'il leur fait quelques questions qui prolongent l'entretien, aussi long-temps ils vont à pied et causent avec lui. Enfin, quel que soit le retard, ils s'y résignent volontiers pour accomplir ce devoir.

XXII. Le célèbre Cratès, disciple de Diogène, fut honoré dans Athènes par ses contemporains comme l'était le génie tutélaire de chaque foyer. Jamais aucune maison ne lui était fermée; un père de famille n'avait pas de secret si intime, que Cratès n'y fût admis et toujours à propos; il était le conciliateur et l'arbitre par excellence de toutes contestations et de toutes querelles entre parens. Ce que les poètes disent d'Hercule, que dans les temps anciens il subjugua par sa valeur tant de monstres redoutables parmi les bêtes comme parmi les hommes, et qu'il purgea le monde, Cratès le faisait contre la colère, contre l'envie, contre l'avarice, contre le libertinage. Il fut l'Hercule vengeur des monstres qui dégradent l'esprit humain; il exterminait des âmes tous ces fléaux; il purgeait les familles; il terrassait le vice. A moitié nu lui-même, remarquable par une massue, il était (pour dernier rapprochement) né aussi à Thèbes, qui est la patrie d'Hercule si l'on en croit les traditions. Ainsi donc, avant d'être devenu tout-à-fait Cratès, il fut compté parmi les plus importans personnages de Thèbes. Sa famille était noble; ses domestiques, nombreux; sa demeure était ornée d'un ample vestibule;

vestitus, bene prædiatus. Post ubi intellexit nullum sibi in re familiari præsidium legatum, quo fretus ætatem agat, omnia fluxa infirmaque esse : quidquid sub cœlo divitiarum est, eas omneis ad bene vivendum nequidquam esse;

Sicuti navem bonam, fabre factam, bene intrinsecus compactam, extrinsecus eleganter depictam, mobili clavo, firmis rudentibus, procero malo, insigni carchesio, splendentibus velis, postremo omnibus armamentis idoneis ad usum, et honestis ad contemplationem; eam navem si aut gubernator non agat, aut tempestas agat, ut facile cum illis egregiis instrumentis aut profunda hauserint, aut scopuli comminuerint! Sed et medici quum intraverint ad ægrum, uti visant, nemo eorum, quod tabulina perpulchra in ædibus cernant, et lacunaria auro oblita, et gregatim pueros ac juvenes eximia forma in cubiculo circa lectum stantes, ægrum jubet uti sit animo bono : sed ubi juxtim consedit, manum hominis prehendit, eam pertractat, venarum pulsum et momenta captat : si quid illic turbatum atque inconditum offendit, illi renuntiat, male morbo haberi. Dives ille cibo interdicitur, ea die in sua sibi copiosa domo panem non accipit : quum interea totum ejus servitium hilares sunt atque epulantur. Nec in ea re quidquam efficit conditione.

il possédait de somptueux habits, de nombreux domaines. Mais plus tard il reconnut qu'avec tout ce patrimoine il ne lui avait été légué aucune ressource, aucune base de conduite; il comprit que tout est éphémère et fragile, que tout ce qu'il y a de richesses sous le ciel ne saurait contribuer au bonheur.

Qu'un navire, se disait-il, soit solide, habilement fait, bien établi au dedans, au dehors orné d'élégantes peintures; qu'il ait un gouvernail bien mobile, de solides amarres, un mât élevé; que la hune en soit remarquable, les voiles, brillantes; enfin tout l'équipement, aussi commode à la manœuvre que flatteur pour le coup-d'œil; si ce navire n'est pas dirigé par un pilote, ou s'il l'est par la tempête, combien facilement, avec tous ces superbes appareils, il ira s'engloutir dans les abîmes ou se briser contre les écueils! Voyez encore les médecins quand ils entrent chez un malade pour une visite. Aucun d'eux, parce qu'il voit dans la maison de superbes balustres, des lambris couverts d'or, des troupeaux d'enfans et d'adolescens d'une rare beauté debout autour du lit dans l'appartement, aucun d'eux donne-t-il pour cela bon espoir au malade? Non; mais lorsqu'après s'être assis à son chevet, avoir pris sa main, l'avoir tâtée, avoir étudié les pulsations et leurs intervalles, le médecin y trouve du désordre et de l'irrégularité, il lui déclare que son état est dangereux. Ce richard est condamné à la diète: de la journée, dans sa maison où règne l'opulence, il ne reçoit pas un morceau de pain; cependant que tous ses serviteurs se divertissent et font bombance. Et à cela sa condition ne saurait rien faire.

XXIII. Qui me voluistis dicere ex tempore, accipite rudimentum, post experimentum. Quippe, prout mea opinio est, bono periculo periculum faciam, postquam re probata meditata sum dicturus incogitata. Neque enim metuo, ne in frivolis displiceam, qui in gravioribus placui. Sed ut me omnifariam noveritis : etiam in isto, ut ait Lucilius, schedio incondito experimini, an idem sim repentinus, qui et præparatus; si qui tamen vestrûm nondum subitaria ista nostra cognostis.

Quæ scilicet audietis, pari labore, quo scribimus, venia propensiore, quam legimus. Sic enim ferme assolet apud prudentes viros esse in operibus elaboratis judicatio restrictior, in rebus subitariis venia prolixior. Scripta enim pensiculatis et examinatis : repentina autem noscitis simul et ignoscitis. Nec injuria; illa enim, quæ scripta legimus, etiam tacentibus nobis talia erunt, qualia illata sunt : hæc vero, quæ inpræsentiarum, et quasi vobiscum partienda sunt, talia erunt, qualia vos illa favendo feceritis. Quanto enim exinde orationi modificabor, tanto a vobis in majus tolletur.

Vos enim adverto libenter audire. Proinde in vestra manu situm est vela nostra sinuare et immittere, ne pendula et flaccida, neve restricta et caperata sint. At ego, quod Aristippus dixit, experiar : Aristippus ille

XXIII ....Vous qui avez voulu de moi une improvisation, acceptez d'abord cet essai; plus tard, j'y donnerai suite. Si je ne me trompe, je ne risque rien en me risquant à improviser, puisque par des sujets préparés j'ai obtenu déjà vos suffrages; et je ne crains pas de vous déplaire pour des frivolités, vous ayant satisfaits en plus grave matière. Il faut que vous me connaissiez sous tous les rapports; et par ce barbouillage informe, comme dit Lucilius, vous jugerez si je suis le même quand je parle d'abondance, que quand je suis préparé. (Je m'adresse à ceux d'entre vous qui ne me connaissent pas encore ce talent.)

Ces essais d'improvisation, vous ne les écouterez pas, bien entendu, avec plus de sévérité que je les ai écrits; mais vous les accueillerez avec plus de complaisance que je n'en apporte encore à vous les lire. C'est du reste l'habitude ordinaire des gens sensés. Juges rigoureux en matière d'ouvrages médités longuement, ils sont portés à être faciles pour ce qui est impromptu. Un ouvrage écrit est livré à leur examen et à leur critique; mais ce qui est dit d'abondance, ils l'écoutent et l'accueillent sans sévérité. Or, c'est justice; puisque tout ce qui est écrit restera tel, même quand l'auteur ne le lira plus: tandis que des improvisations, que vous devez en quelque sorte vous partager exclusivement, seront toujours ce que les aura faites votre accueil; et plus ensuite je modifierai mon genre, plus je m'assurerai vos éloges.

Je vois qu'en effet vous m'écoutez avec plaisir. Vous tenez donc entre vos mains le sort de l'esquif. A vous, d'en arrondir et d'en déployer les voiles, afin qu'elles ne soient pas pendantes et lâches, ou fermées et repliées. Pour moi, j'aurai occasion d'appliquer le mot d'Aristippe, ce

cyrenaicæ sectæ repertor, quodque malebat ipse, Socratis discipulus. Eum quidam tyrannus rogavit, Quid illi philosophiæ studium tam impensum tamque diutinum profuisset? Aristippus respondit : Ut cum omnibus, inquit, hominibus secure et intrepide fabularer. Verbo subito sumta est sententia, quia de repentino oborta est; quasi velut in maceria lapides temerario interjectu poni necesse est : neque interjecto intrinsecus pondere, neque collineato pro fronte situ, neque conniventibus ad regulam lineis. Quippe qui structor orationis hujus egomet, non e meo monte lapidem directim cæsum afferam, probe omnifariam complanatum, læviter ex optimis oris ad unguem coæquatum; sed cuique operi accommodem, vel inæqualitate aspera, vel lævitate lubrica, vel angulis eminula, vel rotunditate volubilia, sine regulæ correctione, et mensuræ parilitate, et perpendiculi solertia. Nulla enim res potest esse eadem festinata simul et examinata : nec esse quidquam omnium, quod habeat et laudem diligentiæ simul et gratiam celeritatis. Præbui me quorumdam voluntati, qui oppido voluerunt, quæ a me desiderabantur, ut dicerem ex tempore. Et est, hercule, formido, ne id mihi evenerit, quod corvo suo evenisse Æsopus fabulatur. Id erit, ne, dum laudem hanc novam capto, parvam illam, quam ante peperi, cogar amittere. Sed de apologo quæritis, non pigebit aliquid fabulari.

célèbre fondateur de la secte des Cyrénéens, ce disciple de Socrate (titre qu'il préférait lui-même). Un tyran lui demanda quel profit il avait retiré d'une si longue et si pénible étude de la philosophie; Aristippe répondit: « C'est de pouvoir converser avec tous les hommes sans crainte et sans embarras. » J'aurai des expressions soudaines pour un sujet conçu soudainement. Je ferai comme quand il s'agit d'une muraille qu'il est nécessaire de construire à la hâte, et où l'on ne s'attache ni à jeter à la base des fondemens massifs, ni à régulariser la façade, ni à la tirer au cordeau. Dans cette maçonnerie de paroles, je n'apporterai pas de ma montagne des pierres taillées d'aplomb, également aplanies partout, bien proportionnées et bien symétriques à toutes leurs arêtes; mais je m'accommoderai aux besoins de la construction. Ici je mettrai des pierres inégales et raboteuses; là j'en mettrai de bien polies et bien glissantes; là d'autres, dont les angles ressortiront; ailleurs, d'autres, qui seront à peu près rondes; et nulle part le cordeau n'alignera, nulle part l'équerre n'égalisera: nulle part le fil à plomb n'établira la verticale. Car aucune chose ne peut être à la fois hâtée et parfaite: on ne saurait rien voir qui réunisse le mérite de la perfection à l'agrément de la célérité. Je me suis prêté aux désirs de quelques personnes qui ont formellement désiré que le discours qu'on attendait de moi fût improvisé; et en vérité je crains bien qu'il ne m'arrive ce que le fabuliste Ésope nous raconte être arrivé à son corbeau; à savoir, qu'en cherchant à obtenir une gloire nouvelle, je ne sois contraint de perdre le faible mérite qui m'a été concédé antérieurement.... Mais vous me questionnez sur cet apologue; et je ne serai pas fâché moi-même de vous réciter une fable.

Corvus et vulpis unam offulam simul viderant, eamque raptum festinabant pari studio, impari celeritate: vulpis cursu, corvus volatu. Igitur ales bestiam prævenit, et secundo flatu, propassis utrimque pennis prælabitur, et anticipat, atque ita præda simul et victoria lætus, sublime evectus, in quadam proxima quercu, in summo ejus cacumine tutus sedit. Eo tum vulpis, quia illuc pedem nequibat, dolum jecit: namque eamdem arborem successit: et subsistens, quum superne raptorem præda ovantem videret, laudare astu adorsa est: Næ ego inscita, quæ cum alite Apollinis frustra certaverim; quippe cui jampridem corpus tam concinnum est, ut neque oppido parvum, neque nimis grande sit, sed quantum satis ad usum decoremque: pluma mollis, caput argutum, rostrum validum. Jam ipse oculis persequax, unguibus pertinax. Nam de colore quid dicam? Nam quum duo colores præstabiles forent, piceus et niveus, quibus inter se nox cum die differunt; utrumque colorem Apollo suis alitibus condonavit: candidum olori, nigrum corvo. Quod utinam sicuti cygno cantum indulsit, ita huic quoque vocem tribuisset! ne tam pulchra ales, quæ ex omni avitio longe præcellit, voce viduata, deliciæ facundi dei, muta viveret et elinguis. Id vero ubi corvus audit, hoc solum sibi præ ceteris deesse, dum vult cla-

Le corbeau et le renard ayant aperçu tous deux à la fois un morceau friand, se hâtaient, pour aller le saisir, avec un empressement égal; mais égale n'était pas leur vitesse, parce que le renard courait et que le corbeau volait. L'oiseau eut donc bientôt pris les devans sur le quadrupède; et, porté facilement dans les airs à l'aide de ses ailes déployées de droite et de gauche, le premier il s'abat sur le morceau, le saisit, et, ainsi doublement joyeux et de sa proie et de sa victoire, il reprend son vol, pour aller sur la cime d'un chêne voisin se percher en toute sûreté. Le renard alors, ne pouvant de ses pieds monter sur l'arbre, y fit grimper la ruse; il se plaça au dessous du ravisseur, que sa proie rendait si fier, et il se mit à lui prodiguer de perfides éloges. «Quelle folie était la mienne de le disputer sans espoir de succès à l'oiseau d'Apollon! A-t-on jamais vu un corps mieux proportionné! Il n'est ni trop petit ni trop grand, et tel qu'il le faut pour ses besoins et pour sa beauté. Que ce plumage est moelleux! cette tête, gracieuse! ce bec, solide! quel regard perçant! quelles serres vigoureuses! Parlerai-je de sa couleur? il y en avait deux principales, la noire et la blanche, qui constituent la différence du jour et de la nuit : Apollon les a données toutes les deux à ses oiseaux chéris, la blanche au cygne, la noire au corbeau. Mais pourquoi faut-il que, de même qu'il a donné le chant au cygne, il n'ait pas également donné de la voix à son rival? au moins, ce bel oiseau, qui domine si incontestablement toute la gent ailée, ne serait pas privé du mérite de la voix, ce favori du dieu de la Musique ne vivrait pas muet et silencieux.» Le corbeau n'eut pas plus tôt entendu dire que cet avantage seul lui manquait sur les autres oiseaux, qu'il voulut donner

rissime clangere, ut ne isthoc saltem olori concederet; oblitus offulæ, quam mordicus retinebat, toto rictu hiavit; atque ita, quod volatu pepererat, cantu amisit; enimvero vulpis, quod cursu amiserat, astu reciperavit. Eamdem istam fabulam in pauca cogamus, quantum potest fieri cohibiliter. Corvus ut se vocalem probaret, quod solum deesse tantæ ejus formæ vulpis simulaverat, crocire adorsus, prædæ, quam ore gestabat, inductricem compotivit.

XXIV. Jamdudum scio, quid hoc significatu flagitetis, ut cetera latinæ materiæ persequamur. Nam et in principio vobis diversa tendentibus, ita memini polliceri, ut neutra pars vestrûm, nec qui græce, nec qui latine petebatis, dictionis hujus expertes abiretis. Quapropter, si ita videtur, satis oratio nostra atticissaverit. Tempus est in Latium demigrare de Græcia. Nam et quæstionis hujus ferme media tenemus : et, quantum mea opinio est, pars ista posterior præ illa græca, quæ antevertit, nec argumentis fit effœtior, nec sententiis rarior, nec exemplis pauperior, nec oratione defectior.

un vaste éclat de gosier, afin de ne pas le céder en cela même au cygne; et, oubliant le gâteau qu'il tenait, il ouvrit son bec de toute sa grandeur, de manière que ce qu'il avait conquis par son vol, il le perdit par son chant, et que le renard au contraire regagna par la ruse ce qu'il avait perdu à la course. Résumons cette fable en peu de mots autant qu'elle en est susceptible. Le corbeau, pour se montrer habile chanteur (mérite que le renard avait dit manquer seul à toutes ses perfections), se mit à croasser, et la proie qu'il tenait dans son bec devint le partage de son flatteur.

XXIV. ....Je sais depuis long-temps ce que vous me demandez par ces démonstrations : vous voulez que j'achève le reste du sujet en latin : car, au commencement de la séance, les opinions étant divisées, je me souviens avoir promis que personne d'entre vous, ni ceux qui étaient pour le grec, ni ceux qui étaient pour le latin, ne se retireraient sans avoir entendu l'une et l'autre langue. Ainsi donc, si vous le permettez, nous nous en tiendrons là pour la langue d'Athènes. Il est temps de revenir dans le Latium et de quitter la Grèce : car nous voilà arrivés à la moitié du sujet, et, autant que je puis en juger, cette seconde partie, comparée à celle qui a été précédemment exposée en grec, n'est ni moins vigoureuse pour les argumens, ni moins abondante en pensées, ni moins riche en exemples, ni moins soutenue pour le style.....

III.

DU DIEU DE SOCRATE.

(UN LIVRE.)

AVANT-PROPOS

DU TRAITÉ

SUR LE DIEU DE SOCRATE.

Les *Métamorphoses* nous ont fait connaître Apulée comme conteur et romancier; nous l'avons vu rhéteur dans les *Florides;* les trois ouvrages qui suivent, à savoir *le Dieu de Socrate, la Doctrine de Platon, le Monde,* nous le présentent comme philosophe.

D'un autre côté, en considérant ces trois mêmes ouvrages sous un seul point de vue, on peut, sans se montrer trop systématique, admettre que l'auteur a fait présider à leur ensemble une pensée générale. Dans ce traité-ci, il nous fait converser spécialement avec Socrate, nous révélant (à ce qu'il croit du moins) une partie des secrets de cette sagesse plus qu'humaine, et prêchant cette étude de soi, ces méditations intérieures dont le fils de Sophronisque donna l'exemple jusqu'à son dernier soupir; Dans le deuxième ouvrage, *la Doctrine de Platon,* il essaie de reproduire les théories de Platon, le disciple immortel de Socrate; Enfin, dans le troisième, *du Monde,* il expose quelques-uns des principes d'Aristote, ce grand naturaliste et ce grand philosophe. De sorte que chacun des trois traités semble un hommage consacré à ces trois génies sublimes, une œuvre conçue d'après leur inspiration, en même temps que la réunion en forme une espèce de *trilogie* philosophique, où leurs opinions et leurs principes

se trouvent retracés avec une religion scrupuleuse et une exactitude souvent textuelle.

Pour ce qui est de ce traité *sur le Dieu de Socrate*, la substance s'en trouve dans les différens ouvrages où la morale de Socrate nous est effectivement exposée par son disciple Platon, à savoir dans *le Théage*, dans *le Banquet*, dans *le Phèdre*, dans *le Phédon*, dans *le Timée*, dans *l'Epinomis*, dans *le Cratyle*, dans le quatrième livre *des Lois*, et enfin dans *l'Apologie de Socrate*. Fidèle ici comme ailleurs au luxe d'érudition qui le distingue, Apulée, à l'occasion du *Démon de Socrate*, fait entrer dans son livre toute la doctrine chaldéenne touchant les Dieux, les Démons, les Génies, les Mânes, et généralement ce que nous appellerions *Esprits*. Mais, comme nous venons de le dire, c'est Platon, ou plutôt ce sont les doctrines de Socrate formulées par Platon, que le platonicien Apulée s'attache surtout à reproduire.

Sans que nous ayons besoin d'indiquer tous les rapprochemens que l'on peut faire à propos de ce traité, on conçoit qu'un texte qui prête si singulièrement au merveilleux et aux rêveries a dû exercer bien des plumes. Nous citerons seulement les productions qui présentent le plus d'analogie avec l'œuvre d'Apulée.

Plutarque s'est occupé du même sujet dans un long dialogue intitulé pareillement *le Démon de Socrate*. Mais tout son récit diffère singulièrement du texte de notre auteur; il est même étonnant combien la substance du traité grec a peu de conformité avec le titre qu'il porte : c'est au point que l'on a peine à concevoir le motif de cette appellation. Tout le monde a lu dans les histoires grecques ou dans Cornelius Népos le récit de la conjuration qui renversa les trente tyrans imposés à la ville de Thèbes par les Lacédémoniens victorieux, conjuration dont le principal acteur fut Pélopidas, et où se trouve le mot devenu célèbre d'un des trente tyrans : *A demain les affaires sérieuses.* C'est ce récit même que Plutarque intitule : *du Démon de Socrate*.

La scène se passe à Thèbes; et un de ceux qui furent

autrefois complices de la conspiration la raconte à un de ses amis dans les plus grands détails. — Il arrive transitoirement de longues digressions qui expliquent, sans le justifier, le choix d'un pareil titre. Voici comment. Les conjurés qui étaient à Thèbes, craignant d'éveiller la défiance des tyrans, donnaient à leurs réunions un but en apparence littéraire et philosophique. La plupart des membres de ces réunions étaient initiés au projet réel qui les avait fait naître; mais quelques autres s'y joignaient uniquement comme philosophes; et le récit du narrateur, en reproduisant la marche et les progrès de la conspiration, reproduit aussi, de manière à jeter dans tout l'ensemble quelque chose de confus et de saccadé, les discussions morales qui de temps à autre venaient se mêler aux discours patriotiques, aux appréhensions, aux espérances des conjurés. Or, la plus suivie de ces discussions (bien qu'elle soit interrompue à chaque instant) roule sur la nature de l'esprit familier de Socrate, sur les visions extraordinaires, sur l'office des démons auprès des hommes, sur la nécessité d'obtempérer à leurs secrètes insinuations. Telle est la part occupée dans l'ouvrage par le Démon de Socrate, et c'est à ce seul titre que nous avons dû en parler un peu longuement. Ce que dit Plutarque a, du reste, beaucoup de rapport avec le texte d'Apulée; et il entre dans plus de détails encore sur les preuves nombreuses qui révélaient à Socrate l'assistance de son bon génie. Il fait une description tout-à-fait intéressante de l'antre de Trophonius et des merveilleuses extases de quelques illuminés. Il explique ensuite à quelle classe appartiennent les génies familiers, et il les range comme Apulée parmi les âmes délivrées désormais des liens du corps. — Il est fort vraisemblable qu'Apulée a connu l'ouvrage de Plutarque, quoiqu'il ne le cite pas une seule fois. Des pages entières offrent une analogie, une ressemblance incontestable.

Un second auteur à rapprocher du nôtre est Maxime de Tyr, philosophe platonicien qui fut tout-à-fait contemporain

d'Apulée. Il a consacré sa vingt-sixième et sa vingt-septième dissertation au Génie de Socrate. Il ne traite exclusivement que le sujet annoncé dans son titre, et il s'y renferme avec précision; mais sa logique n'en est pas plus rigoureuse pour cela. Il appuie, par exemple, la plupart de ses raisonnemens sur l'existence des divinités d'Homère; et cette base peut faire juger de la solidité de tout son édifice. Du reste, en sa qualité de platonicien, il croit fermement aux démons, il classe leurs catégories avec beaucoup de méthode; et nous aurons lieu de rapprocher ses argumens de ceux d'Apulée.

Dans les temps modernes, Jean Bodin et Cardan sont allés dans leurs spéculations plus loin que les philosophes précédens; car ils ont accepté pour leur propre compte et se sont appliqué à eux-mêmes les théories des démons. Bodin parle de son esprit familier dans sa *Démonomanie*, imprimée à Paris en 1587, in-4°; Cardan a fait des espèces de confessions intitulées : *de Vita propria*, et il s'y représente comme dirigé constamment par un démon familier. Enfin, un abbé de Villars publia en 1710 un livre fort bizarre intitulé : *Le comte de Gabalis* ou *Entretiens sur les sciences secrètes*, à la suite duquel on imprime d'ordinaire *Les Génies assistans et les Gnômes irréconciliables*. Toutes ces théories singulières, qui sont évidemment empruntées à notre auteur ou puisées à des sources analogues, sont de plus accompagnées d'une série de faits invraisemblables sans doute, mais véritablement curieux et amusans.

Au reste, une semblable lecture peut ne pas paraître tout-à-fait frivole. Si l'on veut examiner sérieusement la question, on consultera dans *la Philosophie latine* de Stanley une dissertation très-étendue sur le sujet qui nous occupe ici [1]. Mais la gravité avec laquelle l'auteur y discute les faits relatifs au démon de Socrate et les opinions des philosophes et des saints Pères

1. Tome 1, p. 234, *de Genio Socratis*, Dissertatio Gottfr. Olearii, in Acad. Lips., 1702.

mêmes sur le génie protecteur qui n'abandonnait jamais ce grand philosophe, n'en établira pas davantage la réalité de l'existence de ce génie; ce ne sera jamais là un motif de croire que Socrate lui ait été redevable de l'oracle qui le proclama le plus sage de la Grèce. Il est même en quelque sorte fâcheux pour la mémoire de ce philosophe de le voir, par suite de cette prétention, confondu avec tous les soi-disant inspirés, avec les fanatiques, avec les ambitieux [1].

Mais revenons à notre Apulée.

D'après un passage où l'auteur demande un moment de réflexion pour traduire en latin un vers d'Homère, on reconnaît que ce traité fut, sinon improvisé, du moins prononcé de vive voix; et les allocutions directes qu'il renferme en grand nombre servent à confirmer cette opinion. Ce fut sans doute après l'épreuve de l'improvisation publique qu'Apulée le soumit à celle de la lecture. Il est permis de croire que l'ouvrage obtint un grand succès; et il a paru assez important à saint Augustin pour mériter qu'il le réfutât fort sérieusement; ce qu'il a fait dans le huitième livre de la *Cité de Dieu,* dont il y consacre huit chapitres entiers : du quatorzième au vingt-deuxième.

Les réfutations du savant docteur trouveront place dans les notes, attendu qu'elles n'auraient pas de portée si nous les placions avant le traité de notre auteur. Ce que nous en pouvons dire ici, c'est que le saint prélat condamne l'ouvrage entier comme entaché d'hérésie profonde, en ce que Apulée assigne aux démons une place honorable parmi les créatures; et il suppose que, si ce philosophe a pris pour titre *du Dieu de Socrate,* et non du *Démon de Socrate*, comme il aurait dû dire pour être conséquent avec lui-même, c'est parce qu'il aurait eu honte de faire honneur à Socrate de son amitié avec un démon.

S'il nous est permis de critiquer à notre tour cette critique,

1. Note de l'abbé Brottier (neveu).

nous dirons que saint Augustin nous paraît s'être scandalisé trop facilement du terme de *démon*. Il n'a peut-être pas assez considéré que l'auteur, par ce mot, ne voulait que traduire l'expression grecque δαίμων, et la reproduire littéralement; mais qu'il y attachait le sens de *dieu*, qui lui est attribué dans le texte grec, et non le sens de *génie coupable*, d'*ange rebelle*, que lui prêtent les saintes écritures.

Ce qui appelait plus justement la critique du pieux et savant évêque d'Hippone, c'était le fond même du traité. Il s'y développe une théorie philosophique (si philosophie il y a), qui ne saurait résister à une analyse sérieuse. Avons-nous, en effet, besoin de dire que ces différentes classifications d'êtres à la fois substantiels et incorporels, à la fois esprit et matière, tiennent à une psychologie aussi décréditée que l'est aujourd'hui la physique des anciens, et qui de plus a été entièrement ruinée par le christianisme?

Heureusement, au milieu de cet amas d'incohérences et d'absurdités, l'auteur latin laisse toujours apercevoir une intention morale d'une pureté et d'une excellence incontestables. Il fait tourner au profit de la sagesse, des lumières, de l'empire sur les passions, la croyance qu'il réclame pour cette divinité intérieure, et il adresse à son auditoire les exhortations les plus vives et les mieux senties sur la nécessité de songer au perfectionnement moral et intellectuel de soi-même.

Ces tirades éloquentes, un beau morceau sur la sagesse humaine rapprochée de l'inspiration divine, et une péroraison ingénieuse où les divers traits de l'homme supérieur se trouvent résumés dans la personne d'Ulysse, font de la seconde partie de ce traité une œuvre vraiment honorable pour Apulée. Il y remplit la mission réelle du philosophe; et le style, tout en conservant la physionomie que nous lui connaissons, présente ce soin et ce travail que les *Métamorphoses*, par exemple, laissent si souvent à désirer.

ARGUMENT

DU TRAITÉ

SUR LE DIEU DE SOCRATE.

Entre les dieux qui habitent les sublimes régions du ciel, loin de tout commerce apparent, de tout rapport immédiat avec ce monde terrestre, et les créatures humaines que leur organisation matérielle, que leur enveloppe périssable attache à la terre, il doit nécessairement exister des communications intermédiaires et comme des messagers spéciaux; de telle sorte que les dieux aient du moins le soin des choses d'ici-bas, s'ils n'en ont pas l'administration. Cette croyance est réclamée par le bon sens, par la morale, par la religion; et la croyance contraire serait aussi impie que décourageante.

Conséquemment, il y a certaines puissances moyennes qui habitent cet intervalle aérien placé entre le ciel et la terre; et c'est par leur médiation que nos vœux et nos bonnes actions parviennent aux dieux. Ce sont ces puissances qu'on nomme *démons*.

Les corps des démons sont d'une nature telle, qu'ils ne sont ni aussi pesans que les corps terrestres, ni aussi légers que les essences immortelles. Ils sont constitués à peu près comme le sont les nuées; celles-ci suffisent pour nous donner de leur existence physique et matérielle une idée assez exacte. Quant à leurs diverses attributions, à leur propriété d'être invisibles lorsqu'ils le veulent, on peut, pour bien les concevoir, se rappeler l'exemple de Minerve modérant le courroux d'Achille et n'étant aperçue que par le héros; l'exemple de Juturne, dans Virgile, secourant son frère Turnus, et s'agitant, invisible, au milieu de la mêlée.

Pour ce qui est de ces démons au moral, leur esprit est raisonnable, et leur âme est passive. Ils sont soumis aux mêmes agitations que nous; susceptibles comme nous de joie ou de tristesse, d'espérance ou de crainte.

Les classes de ces êtres sont fort nombreuses, et les philosophes en admettent une grande quantité : d'abord les âmes des hommes, alors même qu'elles résident dans les corps, peuvent en un sens être appelées démons ou dieux. Ces mêmes âmes, affranchies et délivrées des liens du corps, sont encore des démons; elles prennent alors le nom de *Lémures* ou *Mânes;* et selon qu'elles sont propices ou malveillantes, elles s'appellent tantôt *Lares familiers*, tantôt *Larves*.

Mais outre ces démons formés d'âmes qui habitèrent autrefois des corps humains, il y en a d'une autre espèce, pour le moins en aussi grand nombre, qui les surpassent de beaucoup en dignité, et qui, ayant toujours été affranchis des entraves de la chair, ont une puissance plus étendue. Parmi eux il faut placer, par exemple, l'Amour et le Sommeil. C'est dans cette troupe si nombreuse de démons que chaque homme a le sien; arbitre souverain de sa conduite, médiateur puissant pour lui auprès des dieux, prêt à châtier ses mauvaises actions comme à l'assister dans ses résolutions salutaires. Étudier ce génie, l'honorer, c'est être sage.

« Or, Socrate entendait ce culte et cet hommage au plus haut « degré. Il était parvenu à se faire de son dieu non-seulement un « gardien fidèle, mais pour ainsi dire un compagnon et un ami « familier, de qui les inspirations lui tenaient lieu de prudence « dans les choses où la sagesse humaine est en défaut. Ce dieu « de Socrate se manifestait à lui tantôt par une voix divine, tan- « tôt par quelque signe également divin, qui n'était visible que « pour lui [1]. »

Puisque Socrate a obtenu de si admirables résultats, pourquoi tous les hommes ne s'attachent-ils pas comme lui à l'étude du

1. On a imprimé cet alinéa entre guillemets pour mieux faire ressortir ce qui, dans ce traité de morale, a spécialement rapport au *Dieu*, au *Génie de Socrate*. On voit que ce n'en est pas la plus grande partie, et que le titre choisi par l'auteur est loin d'être exact.

dieu qui leur est affecté? pourquoi ne cultivent-ils pas soigneusement leur être moral? Car enfin l'art de bien vivre est également nécessaire à tous; et ce n'est point un vain luxe, une opulence tout extérieure, qui établit la félicité et surtout le mérite réel des hommes. La noblesse, la fortune, la santé, la jeunesse, la force, la beauté sont des avantages qui périront. Mais être parfaitement instruit dans toutes sortes de sciences, avoir toute la sagesse et toute la prudence à laquelle un homme peut prétendre, voilà les véritables biens : ce sont là les dons que Socrate posséda, dons qui lui firent mépriser les autres. Et comment les obtint-il? par le culte aussi éclairé qu'assidu qu'il rendait à son *dieu* spécial, à son esprit.

Si donc on désire entrer en possession des biens véritables, il faut pareillement étudier et cultiver son propre Génie, c'est-à-dire, son intelligence, sa raison, son cœur. Ainsi l'on s'élèvera au dessus du vulgaire; ainsi l'on se rapprochera de la divinité; ainsi l'on obtiendra des éloges spéciaux, et qui ne seront pas motivés par des objets étrangers à l'homme même.

APULÉE.

DU DIEU DE SOCRATE.

APULEII

DE DEO SOCRATIS

LIBER.

PLATO omnem naturam rerum, quod ejus ad animalia præcipue pertineat, trifariam divisit : censuitque, esse deos secundum summum, medium, et infimum. Fac intelligas non modo loci disclusione, verum etiam naturæ dignitate : quæ et ipsa neque uno, neque gemino modo, sed pluribus cernit.

Ordiri tamen manifestius fuit a loci dispositione. Nam proinde ut majestas postulabat, diis immortalibus cœlum dicavit.

Quos quidem deos cœlites partim visu usurpamus; alios intellectu vestigamus. Ac visu quidem cernimus

. . . . .Vos, o clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum.

Nec modo ista præcipua : solem diei opificem, lunamque solis æmulam, noctis decus : seu corniculata, seu dividua, seu protumida, seu plena sit; varia ignium

APULÉE.

DU DIEU DE SOCRATE.

Platon, considérant la nature sous le rapport spécial des êtres animés, la divise en trois classes. Selon lui, il existe des dieux supérieurs, des dieux intermédiaires, et des dieux inférieurs, distincts, bien entendu, non-seulement par les lieux, mais encore par l'excellence de la nature ; et sa théorie se fonde, non pas sur un ou deux aperçus, mais sur un très-grand nombre.

Pour plus de clarté, Platon commence par établir la distinction de lieux; et, comme le demande leur majesté, il assigne le ciel aux dieux immortels.

Ces dieux célestes sont en partie apparens à nos yeux, en partie découverts par notre intelligence. Ainsi, nous vous voyons avec les yeux,

> Astres, qui, poursuivant votre course ordonnée,
> Conduisez dans les cieux la marche de l'année.

Notre vue ne se borne pas à ces dieux principaux : au soleil, créateur du jour; à la lune, rivale du soleil, honneur des nuits : soit qu'elle paraîsse en croissant, à

face : quanto longius facessat a sole, tanto longius collustrata : pari incremento itineris et luminis, mensem suis auctibus, ac dehinc paribus dispendiis æstimans : sive illa proprio, seu perpeti candore, ut Chaldæi arbitrantur, parte luminis compos, parte altera cassa fulgoris, pro circumversione oris discolor, multijuga, pollens speciem suî variat : seu tota proprii candoris expers, alienæ lucis indiga, denso corpore seu lævi, ceu quodam speculo radios solis obstiti vel adversi usurpat, et, ut verbis utar Lucretii,

.....Notham jactat de corpore lucem.

Utra harum vera sententia est, nam hoc postea videro, tamen neque de luna, neque de sole quisquam Græcus aut Barbarus facile cunctaverit, deos esse.

Nec modo istos, ut dixi, verum etiam quinque stellas, quæ vulgo vagæ ab imperitis nuncupantur : quæ tamen indeflexo et certo et stato cursu meatus longe ordinatissimos diutinis vicibus æternos efficiunt, varia quippe curriculi sui specie, sed una semper et æquabili pernicitate, tunc progressus, tum vero regressus mirabili vicissitudine assimilant pro situ et flexu, et obstito circulorum, quos probe callet qui signorum ortus et obitus comperit.

moitié, aux trois quarts, ou dans son plein; astre à clarté variable, d'autant plus lumineux qu'il s'éloigne davantage du soleil; qui s'agrandissant et s'avançant dans des proportions régulières, mesure le mois par des accroissemens et ensuite par des décroissemens égaux. (L'éclat de la lune lui appartient-il en propre, comme le pensent les Chaldéens, qui la croient lumineuse d'un côté, obscure de l'autre, et attribuent à la révolution de son globe ces différences de forme, de couleur, d'étendue? ou bien, tout-à-fait privée d'éclat par elle-même et corps opaque et poli, n'absorbe-t-elle les rayons du soleil que comme un miroir, tantôt obliquement, tantôt de face; et, pour me servir des paroles de Lucrèce,

Son corps ne répand-il qu'une lueur bâtarde?

Quelle est de ces deux opinions la véritable? nous nous en occuperons plus tard. Dans tous les cas, il est certain que la lune et le soleil sont reconnus sans hésitation, par les Barbares comme par les Grecs, pour être des dieux.)

Ce ne sont pas là, ai-je dit, les seuls dieux principaux que l'on reconnaisse. Il en est de même des cinq étoiles qui par le vulgaire ignorant sont appelées d'ordinaire errantes; bien que pourtant, d'un cours invariable, fixe et certain, elles accomplissent dans l'éternité des révolutions merveilleusement régulières. Il est vrai que leur route ne paraît pas être à toutes la même; mais toutes elles ont une semblable, une égale vitesse; elles opèrent leurs progressions, leurs rétrogradations avec une vicissitude admirable, selon la situation, le diamètre et l'obliquité de leurs courbes, lesquelles sont parfaitement connues de ceux qui ont étudié le lever et le coucher des signes du zodiaque.

In eodem visibilium deorum numero, cetera quoque sidera, qui cum Platone sentis, locato

Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones,

aliosque itidem radiantes deos, quibus cœli chorum comtum et coronatum suda tempestate visimus, pictis noctibus severa gratia, torvo decore : suspicientes in hoc perfectissimo mundi, ut ait Ennius, clypeo, miris fulgoribus variata cælamina.

Est aliud genus deorum, quod natura visibus nostris denegavit : nec non tamen intellectu eos rimabundi contemplamur, acie mentis acrius contemplantes. Quorum in numero sunt illi duodecim, numeroso situ nominum in duos versus ab Ennio coartati :

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,
Mercurius, Jovi', Neptunus, Vulcanus, Apollo;

ceterique id genus, quorum nomina quidem sunt nostris auribus jam diu cognita : potentiæ vero animis conjectatæ, per varias utilitates in vita agenda animadversæ in iis rebus, quibus eorum singuli curant.

Ceterum profana philosophiæ turba imperitorum, vana sanctitudinis, priva veræ rationis, inops religionis, impos veritatis, scrupulosissimo cultu, insolentissimo spretu deos negligit; pars in superstitione, pars in contemtu, timida vel tumida. Hos namque cunctos deos, in sublimi ætheris vertice locatos, ab humana

Placez encore au nombre de ces dieux visibles, vous qui suivez le sentiment de Platon,

Les Hyades, l'Arcture avec l'une et l'autre Ourse;

placez-y ces autres dieux rayonnans que, par un temps serein, nous voyons embellir et couronner la voûte céleste, sévères beautés, sombres ornemens des nuits étincelantes, et qui sur cet admirable bouclier du monde, comme dit Ennius, représentent des ciselures aussi variées qu'admirables.

Il est une autre classe de dieux que la nature a refusés à nos regards, mais que les méditations de l'intelligence nous font apercevoir quand nous les considérons attentivement des yeux de l'esprit. Dans ce nombre sont les douze suivans, dont Ennius a su placer et réunir harmonieusement les noms dans deux vers :

Junon, Vesta, Pallas, Cérès, Phébé, Jupin,
Mars, Neptune, Apollon, Vénus, Hermès, Vulcain;

et tous les autres du même genre, dont les noms depuis long-temps sont familiers à nos oreilles, et dont notre esprit conçoit les pouvoirs par les services qu'ils nous rendent dans la pratique de la vie, selon leurs diverses attributions.

Disons, en passant, que le vulgaire grossier, profane aux yeux de la philosophie, étranger à tout ce qu'il y a de saint, de raisonnable, de religieux, de vrai, déshonore ces mêmes divinités par un culte superstitieux ou par le mépris le plus insolent. Sans doute tous ces dieux qui résident dans les hautes régions célestes loin de tout contact humain sont généralement honorés; mais c'est d'un culte illégitime ; ils sont una-

contagione procul discretos, plurimi, sed non rite, venerantur; omnes, sed inscie, metuunt; pauci, sed impie, diffitentur.

Quos deos Plato existimat naturas incorporales, animales, neque fine ullo, neque exordio, sed prorsus ac retro æviternas, corporis contagione suapte natura remotas, ingenio ad summam beatitudinem perfecto, nullius extrarii boni participatione, sed ex sese bonas, et ad omnia competentia sibi promtu facili, simplici, libero et absoluto.

Quorum parentem, qui omnium rerum dominator atque auctor est, solutum ab omnibus nexibus patiendi aliquid gerendive, nulla vice ad alicujus rei munia obstrictum, cur ego nunc dicere exordiar? quum Plato cœlesti facundia præditus, æquiparabilia diis immortalibus disserens, frequentissime prædicet, hunc solum majestatis incredibili quadam nimietate et ineffabili, non posse, penuria sermonis humani, quavis oratione vel modice comprehendi; vix sapientibus viris, quum se vigore animi, quantum licuit, a corpore semoverunt, intellectum hujus dei (id quoque interdum, velut in artissimis tenebris, rapidissimo coruscamine lumen candidum), intermicare.

Missum igitur hunc locum faciam, in quo non mihi quidem tantum, sed ne Platoni quidem meo quiverunt

nimement craints ; mais c'est une terreur ignorante ; ils sont désavoués d'un petit nombre ; mais c'est par impiété.

Platon estime que ces dieux sont des natures incorporelles, animées, qui n'auront pas de fin, de même qu'elles n'ont pas eu de commencement, éternelles d'avenir et de passé, étrangères par essence à tout commerce avec les corps ; destinées par leur organisation première à jouir d'une béatitude parfaite, ne participant à aucun bien extérieur, mais bonnes par elles-mêmes, et se portant à ce qui leur convient d'un mouvement facile, simple, libre et sans entraves.

Ces dieux ont pour père le créateur et maître de ce qui existe. Exempt de toute passivité comme de toute activité, cet être supérieur n'est assujéti aux soins d'aucune attribution. Mais comment entreprendrais-je de parler de lui, lorsque Platon, qui était doué d'une éloquence céleste, d'une profondeur de raison égale à celle des dieux immortels, déclare à chaque instant que cet être seul, par son incroyable et ineffable grandeur, échappe à la pauvreté du langage humain ; qu'il n'est pas de discours capable de le retracer même insuffisamment ; qu'à peine les sages, lorsque l'énergie de leur âme les a, autant qu'il est en eux, détachés du corps, peuvent-ils s'élever jusqu'à le comprendre (et encore n'est-ce le plus souvent que comme l'éclair dont la trace rapide sillonne un instant les plus épaisses ténèbres).

Je ne m'arrêterai donc pas à cet endroit, où je ne suis pas le seul frappé d'impuissance, puisque Platon,

ulla verba pro amplitudine rei suppetere : ac jam in rebus mediocritatem meam et quidem longe superantibus, receptui canam, tandemque orationem de cœlo in terram devocabo; in qua præcipuum animal homines sumus; quamquam plerique se, incuria disciplinæ, ita depravarint, omnibus erroribus ac piacularibus sceleribus imbuerint, et prope exosa mansuetudine generis sui immane efferarint, ut possit videri nullum animal in terris homine postremius. Sed nunc non de errorum disputatione, sed de naturæ distributione disserimus.

Igitur homines ratione plaudentes, oratione pollentes, immortalibus animis, moribundis membris, levibus et anxiis mentibus, brutis et obnoxiis corporibus, dissimillimis moribus, simillimis erroribus, pervicaci audacia, pertinaci spe, casso labore, fortuna caduca, singillatim mortales, cunctim tamen universo genere perpetui, vicissim sufficienda prole mutabiles, volucri tempore, tarda sapientia, cita morte, querula vita terras incolunt.

Habetis interim bina animalia : deos ab hominibus plurimum differentes, loci sublimitate, vitæ perpetuitate, naturæ perfectione, nullo inter se propinquo communicatu; quum et habitacula summa ab infimis tanta

mon maître, n'a pu trouver lui-même aucune expression digne de la grandeur du sujet. En présence d'une matière qui dépasse de si loin ma médiocrité, je me hâte de battre en retraite. Du ciel je ramène enfin mon discours sur la terre, où l'homme tient le premier rang parmi les animaux. Et pourtant la plupart de nous, par leur insouciance de tous principes, se sont tellement dépravés, tellement souillés d'erreurs et de crimes épouvantables, ont tellement abjuré la douceur naturelle à leur espèce pour devenir des brutes et des furieux, que l'homme peut paraître ici-bas le dernier des animaux. Mais il s'agit pour le moment, non pas de développer ses erreurs, mais de procéder à une division de la nature.

Les hommes donc sont doués de la raison, possèdent la parole; leur âme est immortelle, leur corps est périssable; ils ont un esprit inquiet et léger, des organes grossiers et sujets à faillir; différens par les mœurs, ils se ressemblent par les erreurs; ils sont entreprenans jusqu'à l'audace et toujours soutenus par l'espoir; ils se livrent à d'inutiles travaux; ils sont les jouets d'une fortune inconstante; mortels, si vous les prenez isolément, ils sont néanmoins immortels, si vous les considérez en général dans leur espèce, qui se renouvelle et se reproduit tour-à-tour; dévorés de bonne heure par le temps, ils ne possèdent que tard la sagesse; toujours ils se livrent à des plaintes amères; la terre est leur demeure.

Vous avez ainsi deux espèces d'êtres animés : les hommes, puis les dieux, qui diffèrent essentiellement des hommes par l'élévation du séjour, par l'éternité de la vie, par le perfectionnement de la nature. Aucune affinité ne les rapproche de nous, puisque leurs sublimes

intercapedo fastigii dispescat, et vivacitas illic æterna et indefecta sit; hic caduca et succidua : et ingenia illa ad beatitudinem sublimata sint; hæc ad miserias infimata.

Quid igitur? nullone connexu natura se vinxit, sed in divinam et humanam partem sectam se et interruptam, et veluti debilem passa est? Nam, ut idem Plato ait, nullus deus miscetur hominibus; sed hoc præcipuum eorum sublimitatis specimen est, quod nulla adtrectatione nostra contaminantur. Pars eorum tantummodo obtutu hebeti visuntur; ut sidera : de quorum adhuc et magnitudine et coloribus homines ambigunt; ceteri autem solo intellectu, neque prompto, noscuntur. Quod quidem mirari super diis immortalibus nequaquam congruerit; quum alioquin et inter homines, qui fortunæ munere opulenti elatus, et usque ad regni nutabilem suggestum et pendulum tribunal evectus est, raro aditus, longe remotis arbitris, in quibusdam dignitatis suæ penetralibus degens. Parit enim conversatio contemtum, raritas conciliat admirationem.

Quid igitur, oro te (objecerit aliqui), post istam, cœlestem quidem, sed pæne inhumanam tuam sententiam faciam? si omnino homines a diis immortalibus procul repelluntur, atque ita in hæc terræ Tartara relegantur, ut omnis sit illis adversus cœlestes deos com-

demeures sont séparées de ces lieux bas par les plus vastes abîmes; que, d'un côté, l'existence est toujours jeune, toujours impérissable; que, de l'autre, elle est fragile et fugitive; que les esprits des dieux s'élèvent à la béatitude, et que ceux des hommes rampent dans une vallée de misères.

Quoi donc! n'est-il aucun lien par lequel la nature se soit unie à elle-même? a-t-elle voulu, se divisant, se scindant en une portion divine et en une portion humaine, se frapper en quelque sorte d'impuissance? Car, comme le dit encore Platon, aucun dieu ne se mêle aux hommes; et la preuve la plus évidente de leur sublimité, c'est qu'ils ne se souillent jamais de notre contact. Une partie d'entre eux sont visibles à nos faibles yeux; ce sont les astres; et même les hommes ne s'accordent pas sur leur grandeur et sur leur couleur. Mais pour les autres, il est donné à l'intelligence seule de pouvoir les connaître, et encore bien lentement. Du reste, aurait-on le droit de s'en étonner à propos des dieux immortels, puisque, même parmi les hommes, celui que les hautes faveurs de la fortune ont élevé à ce poste chancelant et incertain qu'on appelle un trône, se laisse rarement approcher, éloigne de lui tous témoins, et passe sa vie comme dans le sanctuaire de la grandeur; sachant que la familiarité engendre le mépris, et que la rareté des rapports fait naître l'admiration?

Eh bien donc, dira quelqu'un, que me reste-t-il à faire d'après votre opinion (qui a quelque chose de divin, sans doute, mais qui est presque inhumaine), si les dieux immortels repoussent les hommes tout-à-fait loin d'eux, et que ceux-ci, relégués sur cette terre comme dans un vrai Tartare, soient privés de toute communication avec

munio denegata; nec quisquam eos e cœlitum numero velut pastor, vel equiso, vel bubsequa seu balantium, vel hinnientium, vel mugientium greges intervisat, qui ferocibus moderetur, morbidis medeatur, egenis opituletur? Nullus, inquis, deus humanis rebus intervenit. Cui igitur preces allegabo? cui vota nuncupabo? cui victimam cædam, quem miseris auxiliatorem, quem bonis fautorem, quem adversatorem malis in omni vita ciebo? quem denique (quod frequentissimum est) jurijurando arbitrum adhibebo? an ut Virgilianus Ascanius,

Per caput hoc juro, per quod pater ante solebat?

At enim, o Iule, pater tuus hoc jurejurando uti poterat inter Trojanos stirpe cognatos, et fortassean inter Græcos prœlio cognitos: at enim inter Rutulos recens cognitos, si nemo huic capiti crediderit, quis pro te deus fidem dicet? An, ut ferocissimo Mezentio, dextra et telum? quippe hæc sola advenerat, quibus propugnabat,

Dextra mihi deus, et telum, quod missile libro.

Apagesis tam cruentos deos, dexteram cædibus fessam, telumque sanguine rubiginosum; utrumque idoneum non est, propter quod adjures; ne ut per ista juretur, quum sit summi deorum hic honor proprius. Nam et jusjurandum Jovis jurandum dicitur, ut ait Ennius.

les dieux du ciel ; si aucun des dieux n'a l'œil sur les hommes, comme le pâtre sur ses brebis, l'écuyer sur ses chevaux, le bouvier sur ses bœufs; si aucun d'eux ne s'occupe de mettre un frein à la fureur des méchans, de guérir les malades, de soulager l'indigence? Non, dites-vous, aucun dieu n'intervient dans les choses humaines. A qui donc adresserai-je mes prières? à qui offrirai-je des vœux? à qui immolerai-je une victime? Qui invoquerai-je dans tout le cours de ma vie, comme appui des malheureux, protecteur des innocens, ennemi des coupables? Qui enfin prendrai-je (ce qui arrive en tant de circonstances) pour témoin de mes sermens? dirai-je, comme l'Ascagne de Virgile :

> J'en jure sur ma tête, elle par qui mon père
> Auparavant faisait son serment ordinaire ?

Sans doute, Iule, votre père pouvait employer ce serment au milieu des Troyens qui étaient de la même race que lui, et peut-être même au milieu des Grecs qu'il avait connus daus les batailles. Mais parmi les Rutules, que vous ne connaissez au contraire que tout récemment, si personne n'a foi en cette tête, quel dieu se portera votre garant? Sera-ce votre droite et votre javelot? Direz-vous comme l'implacable Mézence, qui ne vénère, lui, que les armes avec lesquelles il combat :

> Mon seul dieu, c'est mon bras; c'est le trait que je lance?

Loin de nous des dieux aussi cruels : une main fatiguée de meurtres, un javelot rouillé par le sang, ne sont pas dignes que vous les invoquiez. Non, ne jurez pas par eux : cet honneur n'est dû qu'au maître des Immortels. Car qui dit serment (*jusjurandum*) dit jurement de Jupiter (*Jovis jurandum*), comme le remarque Ennius.

Quid igitur censes? Jurabo per Jovem lapidem, romano vetustissimo ritu? Atqui, si Platonis vera sententia est, nunquam se Deum cum homine communicare, facilius me audierit lapis, quam Jupiter. Non usque adeo (responderit enim Plato pro sententia sua, mea voce), non usque adeo, inquit, sejunctos et alienatos a nobis deos prædico, ut ne vota quidem nostra ad illos arbitrer pervenire. Neque enim ipsos cura rerum humanarum, sed contrectatione sola removi. Ceterum sunt quædam divinæ mediæ potestates, inter summum æthera et infimas terras, in isto intersitæ aeris spatio, per quas et desideria nostra et merita ad deos commeant; hos Græci nomine δαίμονας nuncupant.

Inter terricolas cœlicolasque vectores, hinc precum, inde donorum; qui ultro citro portant, hinc petitiones, inde suppetias, ceu quidam utriusque interpretes et salutigeri. Per hos eosdem, ut Plato in Symposio autumat, cuncta denuntiata, et magorum varia miracula, omnesque præsagiorum species reguntur. Eorum quippe de numero præditi curant singula, proinde ut est eorum cuique tributa provincia : vel somniis conformandis, vel extis fissiculandis, vel præpetibus gubernandis, vel oscinibus erudiendis, vel vatibus inspirandis, vel fulminibus jaculandis, vel nubibus coruscandis, ceterisque adeo, per quæ futura dinoscimus. Quæ cuncta cœlestium voluntate et numine et auctoritate, sed dæmonum obsc-

Quel est donc votre sentiment? Jurerai-je par *Jupiter pierre*, selon l'antique coutume des Romains? Sans doute si Platon a dit vrai, si un dieu ne communiqua jamais avec un homme, cette pierre m'entendra plus facilement que Jupiter. Mais voilà où est l'erreur (et Platon vous développe ses doctrines par ma bouche); voilà où est l'erreur. Je ne proclamé point les dieux tellement distincts et séparés de nous, que, d'après moi, nos vœux ne leur puissent parvenir. Je ne les écarte pas du soin, mais seulement de l'administration des choses humaines. Du reste, il existe certaines puissances divines intermédiaires, qui habitent les espaces aériens placés entre la voûte des cieux et le sol de l'univers; et c'est par leur moyen que nos désirs et nos hommages parviennent jusqu'aux dieux. Les Grecs les nomment *démons*.

Entre les habitans de la terre et ceux du ciel ils sont messagers de prières et de bienfaits: portant et reportant des uns aux autres, d'ici des demandes, de là des secours; interprètes auprès des uns, anges de salut auprès des autres. Ce sont eux encore, comme pense Platon dans son *Banquet*, qui président à toutes les révélations, aux divers miracles des magiciens et aux prodiges de toute espèce. Chacun d'eux remplit des attributions spéciales dont le soin lui a été réparti, soit en composant les songes, soit en découpant les fibres des victimes, soit en gouvernant le vol des oiseaux, soit en leur dictant ce qu'ils doivent chanter, soit en inspirant les devins, soit en lançant la foudre, soit en faisant briller les éclairs dans les nues, en un mot en dirigeant tout ce qui nous sert à connaître l'avenir. Soyons convaincus que si les phénomènes que je viens de rappeler

quio et opera et ministerio fieri arbitrandum est. Horum enim munus et opera atque cura est, ut Annibali somnia orbitatem oculi comminentur, Flaminio extispicia periculum cladis prædicant, Atto Navio auguria miraculum cotis addicant; item ut nonnullis regni futuri signa præcurrant, ut Tarquinius Priscus aquila obumbretur ab apice, Servius Tullius flamma colluminetur a capite; postremo cuncta ariolûm præsagia, Tuscorum piacula, fulguratorum bidentalia, carmina Sibyllarum : quæ omnia, ut dixi, mediæ quæpiam potestates inter homines ac deos obeunt. Neque enim pro majestate deûm cœlestium fuerit, ut eorum quisquam vel Annibali somnium pingat, vel Flaminio hostiam corrodat, vel Atto Navio avem velificet, vel Sibyllæ fatiloquia versificet, vel Tarquinio velit apicem rapere, sed reddere, Servio vero inflammare verticem, nec exurere. Non est operæ diis superis ad hæc descendere. Mediorum divorum ista sortitio est, qui in aeris plagis terræ contiguis, nec minus confinibus cœlo, perinde versantur, ut in quacunque parte naturæ propria animalia, in æthere volantia, in terra gradientia.

Nam quum quatuor sint elementa notissima ; veluti quadrifariam natura magnis partibus disterminata, sintque propria animalia terræ, aquæ, flammarumque (si-

émanent de la volonté, de la puissance et de l'autorité des dieux célestes, c'est à la docilité, au zèle et au ministère des démons que l'exécution en est confiée. C'est par leur entremise, par leur activité, par leur soin, qu'Annibal est en songe menacé de perdre un œil; que la vue des entrailles de la victime annonce à Flaminius le danger d'une défaite; que les augures indiquent à Navius Attus le prodige de la pierre à repasser. Ce sont encore ces démons qui indiquent à quelques mortels des signes précurseurs de leur royauté future, comme l'aigle qui coiffe d'un bonnet la tête de Tarquin l'Ancien; la flamme qui illumine le front de Servius Tullius; enfin les prédictions des augures, les expiations des Étruriens, les lieux frappés de la foudre, les vers des Sibylles : tout cela, comme je l'ai dit, rentre dans les attributions dévolues à certaines divinités qui tiennent le milieu entre les dieux et les hommes. Car il ne convient pas à la majesté des dieux célestes qu'aucun d'eux présente des songes à Annibal, mutile les entrailles de la victime entre les mains de Flaminius, dirige l'aile de l'oiseau que consulte Attus Navius, mette en vers les prophéties de la Sibylle, enlève le bonnet de Tarquin pour le lui rendre, enfin mette en feu, sans la brûler, la tête de Servius. L'affaire des dieux immortels n'est pas de descendre si bas. Ces détails sont le partage de dieux intermédiaires qui habitent les plaines de l'espace contiguës à la fois à la terre et au ciel, de la même manière que les autres occupent différentes places dans la nature, les uns volant dans les airs, les autres marchant sur le globe.

En effet, puisqu'il y a quatre élémens bien connus, établissant en quelque sorte dans la nature quatre grandes divisions; puisqu'il y a des animaux propres à

quidem Aristoteles auctor est, in fornacibus flagrantibus quædam propria animalia pennulis apta volitare, totumque ævum suum in igni diversari, cum eo exoriri, cumque eo exstingui); præterea, quum totjuga sidera, ut jam prius dictum est, sursum in æthere, hoc est, in ipso liquidissimo ignis ardore compareant; cur hoc solum quartum elementum aeris, quod tanto spatio intersitum est, cassum ab omnibus, desertumque a cultoribus suis natura pateretur? quin in eo quoque aere animalia gignerentur, ut in igni flammida, in unda fluxa, in terra glebulenta? Nam quidem qui aves aeri attribuat, falsum sententiæ meritissimo dixeris : quippe nulla earum ultra Olympi verticem sublimatur; qui quum excellentissimus omnium perhibeatur, tamen altitudinem perpendiculo si metiare, ut geometræ autumant, stadia decem altitudo fastigii non æquiparat; quum sit aeris agmen immensum usque ad citimam lunæ helicem, quæ porro ætheris sursum versus exordium est.

Quid igitur tanta vis aeris, quæ ab humillimis lunæ anfractibus, usque ad summum Olympi verticem interjacet? quid tandem? vacabitne animalibus suis, atque erit ista naturæ pars mortua ac debilis? Immo enim, si sedulo advertas, ipsæ quoque aves terrestre animal, non aerium, rectius perhibeantur. Enim semper illis victus omnis in terra, ibidem pabulum, ibidem cubile,

la terre; d'autres, à l'eau; d'autres, au feu (suivant Aristote, il voltige dans les fournaises ardentes certains animaux particuliers qui sont munis d'ailes et qui passent toute leur vie dans le feu, naissant et s'éteignant avec lui); puisque, d'un autre côté, tant d'astres différens, comme il a été dit plus haut, brillent au dessus de nous dans l'empyrée, c'est-à-dire, au milieu même du feu le plus pur; pourquoi l'air, ce quatrième élément dont l'étendue est si vaste, serait-il seul vide de toutes choses? Pourquoi la nature souffrirait-elle qu'il fût privé d'êtres destinés à l'habiter? Pourquoi dans cet air aussi ne se produirait-il pas des animaux, comme le feu en produit de flamboyans, l'eau de fugitifs, la terre d'attachés au sol? Car, assigner l'air pour demeure aux oiseaux, ce serait commettre indubitablement une erreur; attendu d'abord qu'aucun oiseau ne s'elève au dessus de la cime de l'Olympe, la plus haute des montagnes, et qui cependant d'après le calcul des géomètres n'a pas dix stades en hauteur verticale; attendu ensuite qu'il y a un immense espace d'air jusqu'au cercle extérieur de la lune, au delà duquel commence à proprement dire le feu élémentaire.

Or, d'après cela, que décider à l'égard de ce grand espace d'air, qui des dernières anfractuosités de la lune descend jusqu'aux plus hauts sommets de l'Olympe? Est-ce à dire qu'il sera vide d'animaux qui lui soient propres! Cette partie de la nature sera-t-elle frappée d'impuissance et de mort? Car, si vous y faites bien attention, les oiseaux même doivent plutôt être regardés comme terrestres que comme aériens: c'est sur la terre qu'ils passent constamment leur vie, qu'ils prennent leur nour-

tantum quod aera proximum terræ volitando transverberant. Ceterum, quum illis fessa sunt remigia pennarum, terra ceu portus est.

Quod si manifestum flagitat ratio, debere propria etiam animalia in aere intelligi; superest, ut, quæ tandem et cujusmodi ea sint, disseramus. Igitur terrena nequaquam, devergant enim pondere; sed ne flammida, ne sursum versus calore rapiantur. Temperanda ergo nobis pro loci medietate media natura, ut ex regionis ingenio sit etiam cultoribus ejus ingenium. Cedo igitur mente formemus, et gignamus animo id genus corporum texta, quæ neque tam bruta quam terrea, neque tam levia quam ætherea, sed quodammodo utrimque sejugata, vel enim utrimque commixta sint, sive amolita, seu modificata utriusque rei participatione. Sed facilius ex utroque, quam ex neutro, intelligentur.

Habeant igitur hæc dæmonum corpora et modicum ponderis, ne ad superna incedant; et aliquid levitatis, ne ad inferna præcipitentur. Quod ne vobis videar poetico ritu incredibilia confingere, dabo primum exemplum hujus libratæ medietatis. Neque enim procul ab hac corporis subtilitate nubes concretas videmus, quæ si usque adeo leves forent, ut ea, quæ omnino carent pondere, nunquam infra juga, ut sæpenumero animad-

riture, qu'ils dorment; seulement, quand ils volent, ils traversent l'air qui est le plus voisin de notre globe; et d'ailleurs, lorsqu'ils ont fatigué leurs ailes qui leur servent de rames, la terre est pour eux comme un port.

Que si la raison demande à l'évidence que l'on reconnaisse dans l'air aussi des animaux propres à cet élément, il nous reste à examiner quelle est enfin leur nature et leur espèce. Ils ne sont nullement terrestres, car leur poids les ferait descendre; ils ne sont point ignés, car la chaleur les volatiliserait. Combinons donc les bases de cette nature intermédiaire, en raison de l'espace qu'elle occupe, afin que l'atmosphère même de la région établisse le caractère des habitans. Autrement dit, imaginons et concevons des corps tellement constitués, qu'ils ne soient ni aussi grossiers que ceux de la terre, ni aussi légers que ceux du ciel; des corps qui diffèrent par certains attributs des premiers et des seconds, ou qui tiennent de tous les deux, selon que l'on voudra écarter ou admettre participation des deux natures; mais hâtons-nous de dire que la dernière hypothèse, qui admet le mélange, est plus facile à concevoir que celle qui l'exclurait.

En conséquence, les corps de ces démons devront avoir un peu de pesanteur, pour n'être pas enlevés en haut, et aussi quelque légèreté, pour ne pas être précipités en bas. Mais, afin que je ne paraisse pas vous présenter des chimères invraisemblables à la façon des poètes, je vous donnerai tout d'abord un exemple de cet état intermédiaire et d'équilibre. Nous voyons quelque chose qui ne s'éloigne pas trop de cette subtilité des corps dans la formation des nuées. Si les nuées étaient par trop légères, comme ce qui manque absolument de pesanteur, jamais elles ne

vertimus, gravatæ, caput editi montis ceu quibusdam curvis torquibus coronarent. Porro, si suapte natura tam spissæ ac graves forent, ut nulla illas vegetioris levitatis admixtio sublevaret, profecto non secus quam plumbi rodus, et lapis, suopte nisu caducæ, terris illiderentur. Nunc enimvero pendulæ et mobiles huc atque illuc vice navium in aeris pelago ventis gubernantur, paululum immutantes proximitate et longinquitate. Quippe si aquæ humore fœcundæ sunt, veluti ad fœtum edendum, deorsum degrassantur. Atque ideo humectiores humilius meant, aquilo agmine, tractu segniore : sudis vero sublimior cursus, et tum lanarum velleribus similes aguntur, cano agmine, volatu perniciore. Nonne audis, quid super tonitru Lucretius facundissime disserat :

Principio tonitru quatiuntur cærula cœli,
Propterea quia concurrunt sublime volantes
Æthereæ nubes, contra pugnantibu' ventis.

Quod si nubes sublime volitant, quibus omnis et exortus est terrenus, et retro defluxus in terras est ; quid tandem censes dæmonum corpora, quæ sunt concretu multo tanto subtiliori ? Non enim sunt ex hac fæculenta nubecula, tumida caligine conglobata, sicuti nubium

s'abaisseraient, comme nous le voyons souvent, au-dessous des crêtes des montagnes, entourant d'une sorte de couronne ou de collier la cime de quelque pic gigantesque. D'un autre côté, si elles étaient naturellement d'une densité et d'une pesanteur telles que le mélange d'aucun principe léger ne les soulevât, elles tomberaient de leur propre poids, comme une pierre, comme un disque de plomb, et viendraient se briser contre la terre. Mais loin de là, suspendues et mobiles, elles volent semblables à des vaisseaux que les vents gouverneraient dans l'océan des airs, et changent peu à peu de figure selon qu'elles s'éloignent ou se rapprochent de nous. Lorsqu'elles sont grosses des eaux du ciel, elles s'abaissent, comme pour accoucher en quelque sorte de leur fardeau. Aussi, sont-ce les plus humides qui cheminent le plus près de la terre et dont les flancs noirs s'avancent avec le plus de lenteur; mais celles qui ne sont pas aussi chargées voyagent plus haut dans les airs, et, comme les flocons d'une ouate éblouissante, elles disparaissent avec rapidité. N'entendez-vous pas ce que Lucrèce dit avec tant d'élégance sur le tonnerre:

Quand le bruit de la foudre ébranle au loin les airs,
C'est que les vents fougueux se renvoient les nuages
Dont les chocs redoublés enfantent les orages.

Que si les nuages voltigent dans les cieux, étant nés de la terre et y retombant ensuite, que vous reste-t-il à penser des corps des démons, infiniment moins compactes et plus subtils? car ceux-ci ne sont pas une agglomération informe et épaisse de vapeurs impures, comme les nuages : ils sont formés de l'élément le plus subtil, le

genus est; sed ex illo purissimo aeris liquido et sereno elemento coalita, eoque nemini hominum temere visibilia, nisi divinitus speciem suî offerant, quod nulla in illis terrena soliditas locum luminis occuparit, quæ nostris oculis possit obsistere, qua soliditate necessario offensa acies immoretur; sed fila corporum possident rara, et splendida, et tenuia, usque adeo ut radios omnis nostri tuoris et raritate transmittant, et splendore reverberent, et subtilitate frustrentur.

Hinc est illa Minerva Homerica, quæ mediis cœtibus Graiûm cohibendo Achilli intervenit. Versum græcum,

Οἴῳ φαινομένη, τῶν δ' ἄλλων οὔτις ὁρᾶτο,

si paullisper operiamini, latine enuntiabo : atque adeo hic sit inpræsentiarum. Minerva igitur, ut dixi, Achilli moderando jussu Junonis advenit,

Soli perspicua est, aliorum nemo tuetur.

Hinc et illa Virgiliana Juturna, quæ mediis millibus auxiliabunda fratri conversatur,

Misceturque viris, neque cernitur ulli :

potius quam quod Plautinus miles super clypeo suo gloriatur,

Præstringens oculorum aciem hostibus.

Ac ne ceteros longius persequar, ex hoc ferme dæ-

plus limpide, le plus serein de l'air. Aussi n'est-il pas donné au premier venu de les apercevoir; il faut l'ordre des dieux pour qu'ils deviennent visibles, parce qu'il n'y a en eux rien de cette solidité matérielle qui intercepte la lumière, oppose de la résistance aux regards, et concentre nécessairement les rayons visuels en les arrêtant. Le tissu de leur corps est d'une finesse, d'un éclat, d'une transparence telle, que par l'une ils échappent à notre vue, que par l'autre ils l'éblouissent, et qu'enfin, grâce à la dernière, ils ne donnent pas prise sur eux.

C'est dans cette catégorie qu'il faut ranger la Minerve d'Homère, quand elle intervient au milieu des Grecs pour réprimer le courroux d'Achille. Voici le vers grec:

> Oiô phainomenê, tôn d'allôn outis orâto;

veuillez attendre un instant, je vais le traduire..... M'y voilà: Minerve, ai-je dit, arrive par l'ordre de Junon pour modérer Achille; et

> Visible pour lui seul, nul autre ne la voit.

Il faut y ranger aussi la Juturne de Virgile, qui se mêle aux nombreux guerriers pour secourir son frère·

> Au milieu des soldats nul ne saurait la voir;

et elle produit un effet tout contraire à ce soldat de Plaute, si fier de son bouclier avec lequel

> De ses fiers ennemis il éblouit les yeux.

Pour ne pas m'étendre davantage sur de pareils

monum numero poetæ solent, haudquaquam procul a veritate, osores et amatores quorumdam hominum deos fingere, hos evehere et secundare, illos adversari et affligere : igitur et misereri, et indignari, et angi, et lætari, omnemque humani animi faciem pati, ac simili motu cordis et salo mentis ad omnes cogitationum æstus fluctuare.

Quæ omnes turbelæque tempestatesque procul a deorum cœlestium tranquillitate exsulant. Cuncti enim cœlites, semper eodem statu mentis, æterna æquabilitate potiuntur, quia nunquam illis nec ad dolorem versus, nec ad voluptatem finibus suis pellitur, nec quoquam a sua perpetua secta ad quempiam subitum habitum dimovetur, nec alterius vi; nam nihil est deo potentius : neque suapte sponte; nam nihil est deo perfectius. Porro autem qui potest videri perfectus fuisse, qui a priore statu ad alium rectiorem statum migrat? quum præsertim nemo sponte capessat nova, nisi quem pœnituit priorum. Non enim potest subsequi illa mutata ratio, sine præcedentium infirmatione.

Quapropter debet deus nullam perpeti vel odii, vel amoris temporalem perfunctionem; et idcirco nec indignatione, nec misericordia contingi, nullo angore contrahi, nulla alacritate gestire; sed ab omnibus animi

exemples, c'est généralement dans cette classe de démons que les poètes (et en cela ils ne s'éloignent pas beaucoup de la vérité) feignent qu'il y a des dieux protecteurs ou ennemis de certains mortels, s'appliquant à élever et à seconder les uns, à persécuter et à abattre les autres. Ils leur supposent de la pitié, de l'indignation, de la tristesse, de la joie, enfin les différentes affections de l'esprit humain; et ils les présentent flottant comme nous au gré d'une imagination tumultueuse sur les abîmes du cœur et les océans de l'âme.

Or, ces tempêtes et ces troubles sont bannis loin de la sphère tranquille occupée par les dieux du ciel. Tous les habitans des voûtes immortelles maintiennent constamment leur âme dans un même état et jouissent d'un calme que rien n'altère. Jamais sentiment de douleur ou de plaisir ne pousse leur âme hors de ses limites; jamais ils ne passent de leur position éternelle et permanente à un changement subit. Ils n'ont à éprouver ni violence, car rien n'est plus puissant qu'un dieu; ni mouvement volontaire, car rien n'est plus parfait qu'un dieu. Et pourrait-on regarder comme parfait un être qui passerait d'un premier état à un autre plus régulier? d'autant plus surtout qu'on ne prend spontanément une nouvelle situation que quand on s'est repenti de la première; et que se résoudre à ce changement, c'est condamner son précédent état.

C'est pourquoi un dieu ne doit ressentir aucune affection temporelle, soit de haine, soit d'amour ; et conséquemment il ne saurait être accessible à l'indignation ou à la pitié, éprouver les angoisses et les étreintes de la douleur ou les élans désordonnés de la joie. Libre de

passionibus liber, nec dolere unquam, nec aliquando lætari, nec aliquid repentinum velle vel nolle.

Sed et hæc cuncta, et id genus cetera, dæmonum mediocritati rite congruunt. Sunt enim inter nos ac deos, ut loco regionis, ita ingenio mentis intersiti, habentes communem cum Superis immortalitatem, cum inferis passionem. Nam, proinde ut nos, pati possunt omnia animorum placamenta vel incitamenta : ut et ira incitentur, et misericordia flectantur, et donis invitentur, et precibus leniantur, et contumeliis exasperentur, et honoribus mulceantur, aliisque omnibus ad similem nobis modum varientur.

Quippe, ut fine comprehendam, dæmones sunt genere animalia, ingenio rationabilia, animo passiva, corpore aeria, tempore æterna. Ex his quinque, quæ commemoravi, tria a principio eadem nobiscum, quartum proprium, postremum commune cum diis immortalibus habent; sed differunt ab his passione. Quæ propterea passiva non absurde, ut arbitror, nominavi, quod sunt iisdem, quibus nos, perturbationibus mentis obnoxii. Unde etiam religionum diversis observationibus, et sacrorum variis suppliciis fides impertienda est. Et sunt nonnulli ex hoc divorum numero, qui nocturnis vel diurnis, promtis vel occultis, lætioribus vel tristioribus hostiis, vel cærimoniis, vel ritibus gau-

toutes les passions de l'âme, il doit ne jamais s'affliger, ne jamais se réjouir, ne jamais passer brusquement d'une volonté à la volonté contraire.

Mais aussi, ces mouvemens et ceux du même genre conviennent en tout à l'état mitoyen des démons, qui tiennent le milieu entre les dieux et nous, en raison du lieu qu'ils occupent et de la nature de leur substance, étant immortels comme les dieux et sujets aux passions comme nous. Ils sont accessibles à toutes les affections qui ébranlent nos âmes ou qui les apaisent; et conséquemment la colère les irrite, la pitié les fléchit, les offrandes les intéressent, les prières les adoucissent, les outrages les exaspèrent, les honneurs les désarment; en un mot ils éprouvent toutes les altérations qui nous modifient nous-mêmes.

Pour donner d'eux une définition exacte, les démons sont des êtres animés et raisonnables dont l'âme est passive, le corps aérien, la durée éternelle. Des cinq attributs que je viens d'énoncer, les trois premiers leur sont communs avec nous; le quatrième leur est spécial. Ils partagent le dernier avec les dieux immortels : mais ils diffèrent de ceux-ci par la passivité. Aussi crois-je avoir eu raison de les appeler passifs, parce qu'ils sont exposés aux mêmes perturbations d'âme que nous. C'est ce qui explique d'une manière tout-à-fait satisfaisante les diverses pratiques religieuses et les différens modes de supplications usités dans chaque liturgie. Parmi toutes ces divinités, les unes aiment un culte de nuit; les autres, un culte de jour; d'autres veulent être adorées publiquement; d'autres, en secret; celles-ci veulent que la joie, celles-là que l'allégresse préside aux sacrifices et aux

deant : uti ægyptia numina ferme plangoribus, græca plerumque choreis, barbara autem strepitu cymbalistarum et tympanistarum et choraularum. Itidem pro regionibus et cetera in sacris differunt longa varietate : pomparum agmina, mysteriorum silentia, sacerdotum officia, sacrificantium obsequia : item deorum effigies et exuviæ, templorum religiones et regiones, hostiarum cruores et colores. Quæ omnia pro cujusque more loci solemnia et rata sunt, ut plerumque somniis et vaticinationibus et oraculis comperimus sæpenumero indignata numina, si quid in sacris socordia vel superbia negligatur.

Cujus generis mihi exempla affatim suppetunt; sed adeo celebrata et frequentata sunt, ut nemo ea commemorare adortus sit, quin multo plura omiserit, quam recensuerit. Idcirco supersedebo inpræsentiarum in his rebus orationem occupare; quæ si non apud omnes certam fidem, at certe penes cunctos notitiam promiscuam possident. Id potius præstiterit latine dissertare, varias species dæmonum a philosophis perhiberi, quo liquidius et plenius de præsagio Socratis, deque ejus amico numine cognoscatis.

Nam quodam significatu et animus humanus, etiam nunc in corpore situs, δαίμων nuncupatur.

. . . . .Diine hunc ardorem mentibus addunt,
Euryale? an sua cuique deus fit dira cupido?

cérémonies qu'on leur offre. Ainsi les dieux de l'Égypte veulent presque tous être honorés par des gémissemens; ceux de la Grèce, par des danses; ceux des Barbares, par le bruit des tambours et du hautbois. La même différence s'observe d'une manière aussi prononcée, selon les pays et les différens climats, dans la marche des cérémonies, dans le silence des mystères, dans les fonctions des sacrificateurs; et encore, dans les effigies des dieux, dans les dépouilles qui leur sont présentées; dans la consécration et l'emplacement de leurs temples, dans la couleur et l'immolation des victimes. Tous ces détails sont réglés solennellement d'après les usages locaux, comme on le reconnaît au courroux manifesté par les dieux dans les songes, dans les divinations, dans les oracles, lorsque par mépris ou par insouciance on a négligé quelques détails de leur culte.

En ce genre, une foule d'exemples s'offrent à moi; mais ils sont tellement cités, tellement rebattus, qu'entreprendre de les rappeler ce serait s'exposer à en omettre plus qu'on n'en présenterait. C'est pourquoi je ne m'arrêterai pas à l'énumération de ces faits, qui, s'ils ne sont crus de tous, sont du moins connus de tous. Il est plus à propos de discourir des diverses espèces de démons cités par les philosophes; par là, je vous amènerai à une connaissance plus claire, plus complète de l'instinct de pressentiment que possédait Socrate et du génie qui le protégeait.

En un sens l'âme humaine, même quand elle est dans le corps, s'appelle aussi un dieu:

Cette ardeur, ces transports nous viennent-ils des cieux?
Ou de nos passions nous faisons-nous des *dieux*?

Igitur et bona cupido animi, bonus deus est. Unde nonnulli arbitrantur, ut jam prius dictum est, εὐδαίμονας dici beatos, quorum dæmon bonus, id est, animus virtute perfectus est. Eum nostra lingua, ut ego interpretor, haud sciam an bono, certe quidem meo periculo, poteris Genium vocare; quod is deus, qui est animus suî cuique, quamquam sit immortalis, tamen quodammodo cum homine gignitur : ut eæ preces, quibus Genium et Genitam precamur, conjunctionem nostram nexumque videantur mihi obtestari, corpus atque animum duobus nominibus comprehendentes, quorum communio et copulatio sumus.

Est et secundo significatu species dæmonum, animus humanus emeritis stipendiis vitæ corpori suo abjurans; hunc vetere latina lingua reperio Lemurem dictitatum. Ex hisce ergo Lemuribus, qui posterorum suorum curam sortitus, placato et quieto numine domum possidet, Lar dicitur familiaris; qui vero ob adversa vitæ merita, nullis bonis sedibus, incerta vagatione, ceu quodam exsilio, punitur, inane terriculamentum bonis hominibus, ceterum noxium malis, id genus plerique Larvas perhibent. Quum vero incertum est, quæ cuique eorum sortitio evenerit, utrum Lar sit, an Larva; nomine Manem deum nuncupant; scilicet honoris gratia dei vocabulum additum est. Quippe tantum eos deos

Ainsi une bonne inspiration de l'âme, c'est un dieu favorable. C'est sous ce point de vue, comme nous l'avons déjà dit, que suivant quelques-uns les hommes heureux sont appelés *eudêmones*, dont le démon est bon, c'est-à-dire dont l'âme possède la vertu parfaite. Dans notre langue, pour hasarder une traduction dont je n'ose répondre, l'expression équivalente sera *génie*. Je choisis ce mot, parce que le dieu qu'il représente et qui est notre âme, tout en jouissant de l'immortalité, naît en quelque sorte (*gignitur*) avec l'homme. Et ces prières qui se formulent au nom du *Génie* et de *Genita*, me semblent établir à l'évidence comment est composé notre être, parce qu'elles réunissent sous ces deux mots l'idée de l'âme et du corps, dont nous sommes en effet l'assemblage et la réunion.

Nous appelons encore démons, dans un autre sens, les âmes humaines, qui, après avoir fait leur temps sur la terre, abjurent les liens du corps, et que l'on trouve nommées *Lémures* chez les anciens Latins. De ces Lémures, ceux qui, ayant reçu pour attribution le soin de leur postérité, président à une famille en divinités pacifiques et propices, s'appellent *Lares familiers*. Ceux au contraire qui pour les démérites de leur vie sont privés d'une résidence agréable, et qui errant au hasard sont punis d'une sorte d'exil, ceux-là, vain effroi des bons et fléau des méchans, sont communément désignés sous le nom de *Larves*. Mais comme on ne sait jamais distinguer leurs différentes attributions particulières et reconnaître quels sont les Lares, quels sont les Larves, on les généralise sous le nom de *dieux Mânes*. Ce titre de *dieux* est ajouté par respect; car, à proprement parler, on n'appelle dieux que ceux de cette même classe

appellant, qui ex eodem numero juste ac prudenter vitæ curriculo gubernato, pro numine postea ab hominibus proditi, fanis et cærimoniis vulgo advertuntur : ut in Bœotia Amphiaraus, in Africa Mopsus, in Ægypto Osiris, alius aliubi gentium, Æsculapius ubique.

Verum hæc omnis distributio eorum dæmonum fuit, qui quondam in corpore humano fuere. Sunt autem non posteriore numero, præstantiori longe dignitate, superius aliud augustiusque genus dæmonum, qui semper a corporis compedibus et nexibus liberi, certis potestatibus curant. Quorum e numero Somnus atque Amor, diversam inter se vim possident : Amor vigilandi, Somnus soporandi.

Ex hac ergo sublimiori dæmonum copia Plato autumat, singulis hominibus in vita agenda testes et custodes singulos additos, qui nemini conspicui, semper adsint, arbitri omnium non modo actorum, verum etiam cogitatorum. At ubi vita edita remeandum est, eumdem illum, qui nobis præditus fuit, raptare illico et trahere veluti custodiam suam ad judicium, atque illic in causa dicunda assistere : si qua commentiatur, redarguere : si qua vera dicat, asseverare : prorsus illius testimonio ferri sententiam.

Proinde vos omnes, qui hanc Platonis divinam sententiam, me interprete, auscultatis, ita animos vestros

qui, après avoir pris la justice et la prudence pour guides de leur conduite, ont été ensuite divinisés par les hommes et honorés de temples et de cérémonies : comme Amphiaraüs en Béotie, Mopsus en Afrique, Osiris en Égypte, tel autre chez tel peuple, tel autre chez tel autre, et chez tous Esculape.

Cette distribution regarde les âmes qui furent autrefois dans le corps humain. Mais il existe une autre espèce de démons moins nombreux, supérieurs de beaucoup à ceux-là par l'excellence de leur nature auguste et sainte, et qui, ayant toujours été libres des entraves et des liens du corps, ont un pouvoir et des attributions déterminées. De ce nombre sont le Sommeil et l'Amour, ayant chacun une puissance contraire, l'Amour, celle de tenir éveillé, le Sommeil, celle d'endormir.

Eh bien, c'est dans cette catégorie plus relevée, que, d'après Platon, chaque homme a son génie témoin et arbitre de sa conduite : invisible à tous, et toujours présent ; instruit, non-seulement des actions, mais encore des pensées. Au terme de la vie, quand il faut revenir au sein des dieux, ce même génie qui fut constitué à la garde de l'homme l'enlève aussitôt, et traîne devant le juge celui qui fut en quelque sorte son prisonnier. Là il assiste à la défense : si le comparant commet un mensonge, il le redresse ; s'il dit vrai, il confirme ses paroles. Enfin, c'est sur son témoignage qu'est portée la sentence.

Ainsi donc, vous tous qui entendez par ma voix ces théories divines de Platon, réglez chacun de vos actes,

ad quæcunque vel agenda, vel meditanda formate, ut sciatis, nihil homini præ istis custodibus, nec intra animum, nec foris, esse secreti, quin omnia curiose ille participet, omnia visat, omnia intelligat, in ipsis penitissimis mentibus vice conscientiæ deversetur.

Hic, quem dico, prorsus custos, singularis præfectus, domesticus speculator, proprius curator, intimus cognitor, assiduus observator, individuus arbiter, inseparabilis testis, malorum improbator, bonorum probator, si rite animadvertatur, sedulo cognoscatur, religiose colatur, ita ut a Socrate justitia et innocentia cultus est; in rebus incertis prospector, dubiis præmonitor, periculosis tutator, egenis opitulator; qui tibi queat tum in somniis, tum in signis, tum etiam fortasse coram, quum usus postulat, mala averruncare, bona prosperare, humilia sublimare, nutantia fulcire, obscura clarare, secunda regere, adversa corrigere.

Igitur quid mirum, si Socrates, vir apprime perfectus, et Apollinis quoque testimonio sapiens, hunc deum suum cognovit et coluit, ac propterea ejus custos, et prope dicam, Lar contubernio familiaris, cuncta, quæ arcenda sunt, arcuit; quæ cavenda, præcavit; et præmonenda præmonuit? sicubi tamen interfectis sapientiæ officiis, non consilio, sed præsagio indigebat;

chacune de vos pensées sur un principe incontestable : c'est qu'en présence de ce génie l'homme ne saurait cacher au dedans ou au dehors de son âme le moindre secret; c'est que rien n'échappe à sa curiosité; c'est qu'il voit tout, comprend tout; et que, comme la conscience, il pénètre jusque dans les replis les plus cachés du cœur.

Oui, c'est un véritable gardien, un préposé spécial, un observateur intime, un curateur particulier, un observateur assidu, un témoin personnel, un surveillant inséparable, blâmant les mauvaises actions comme il sait approuver les bonnes. Appliquez-vous convenablement à le connaître, étudiez-le sincèrement, honorez-le d'un culte pieux, faites-lui, comme Socrate, hommage de votre justice, de votre pureté; et dans l'incertitude il vous aidera de sa prévoyance, dans vos irrésolutions il vous prémunira de ses avis ; il vous garantira dans le péril, vous assistera dans l'indigence. Il pourra, soit en songes, soit par des signes, peut-être même sous une forme visible si la nécessité l'exige, prévenir vos malheurs ou vous préparer des succès; il pourra vous relever de l'abaissement, raffermir votre fortune chancelante, éclaircir votre horizon, seconder pour vous la bonne fortune et corriger la mauvaise.

D'après cela, y a-t-il lieu de s'étonner si Socrate, homme essentiellement parfait et déclaré sage par Apollon lui-même, connut et cultiva son dieu particulier? si conséquemment celui-ci, devenu son gardien, je dirai presque son Lare commensal et familier, écarta de lui tout ce qui devait être écarté, prit dans son intérêt toutes les précautions indispensables, lui donna les avertissemens dont il avait besoin; dans les occasions toutefois où, les conseils de la sagesse étant en défaut, il lui fallait, non pas

ut ubi dubitatione clauderet, ibi divinatione consisteret. Multa sunt enim, multa, de quibus etiam sapientes viri ad ariolos et oracula cursitent.

An non apud Homerum, ut in quodam ingenti speculo, clarius cernis hæc duo distributa, seorsus divinationis, seorsus sapientiæ officia? Nam quum duo columina totius exercitus dissident, Agamemnon regnó pollens, et Achilles bello potens, desideraturque vir facundia laudatus, et peritia memoratus, qui Atridæ superbiam sedet, Pelidæ ferociam compescat, atque eos auctoritate advertat, exemplis moneat, oratione permulceat: quis igitur tali in tempore ad dicendum exortus est? Nempe Pylius orator, eloquio comis, experimentis catus, senecta venerabilis; cui omnes sciebant corpus annis hebere, animum prudentia vigere, verba dulcedine affluere. Itidem quum rebus creperis et afflictis speculatores deligendi sunt, qui nocte intempesta castra hostium penetrent; nonne Ulixes cum Diomede deliguntur? veluti consilium et auxilium, mens et manus, animus et gladius. Enimvero quum Aulide desidibus, et obsessis ab ventis, ac tædio abnuentibus difficultati belli, et facultas itineris, et tranquillitas maris, et clementia ventorum, per fibrarum notas, et alitum vias, et serpentium escas exploranda: tacent nempe mutuo

de la prudence, mais des inspirations, et où il était nécessaire qu'une communication divine fixât ses pensées irrésolues et flottantes? car il y a beaucoup, oui, beaucoup de circonstances, dans lesquelles les sages eux-mêmes recourent aux devins et aux oracles.

Homère ne nous montre-t-il pas, comme dans un grand miroir, ces deux principes d'action clairement distincts; d'un côté ce qui regarde la divination, de l'autre ce qui regarde la sagesse? Lorsque la dissension s'établit entre les deux colonnes de l'armée entière, entre Agamemnon et Achille, l'un puissant par sa souveraine royauté, l'autre redoutable par son bras; lorsqu'il est question de trouver un homme loué pour son éloquence et célébré pour sa sagesse, qui fléchisse l'orgueil d'Atride et apaise la fierté du fils de Pélée, qui les contienne l'un et l'autre par son ascendant, les instruise par ses exemples, les attendrisse par son discours; qui voit-on se lever en un pareil moment pour prendre la parole? C'est l'orateur de Pylos, à l'élocution pleine de douceur, à l'expérience consommée, aux vénérables cheveux blancs; celui que tout le monde connaissait pour avoir un corps affaibli par les années, mais une âme vigoureuse en sagesse et une bouche d'où la persuasion découlait. Pareillement, lorsque des revers viennent affliger l'armée, et qu'il faut choisir des émissaires chargés de pénétrer au milieu de la nuit dans le camp des Troyens, n'est-ce pas Ulysse et Diomède que l'on choisit, comme représentant la pensée et l'action, l'esprit et la main, la raison et le glaive? Mais, d'un autre côté, lorsque les Grecs, réduits à l'inaction dans le port d'Aulide et assiégés par les vents, cèdent au désespoir et reculent devant les difficultés de l'expédition; lorsque, pour obtenir

duo illa sapientiæ graiæ summa cacumina, Ithacensis et Pylius. Calchas autem longe præstabilis ariolari, simul alites et altaria et arborem contemplatus est, actutum sua divinatione et tempestates flexit, et classem deduxit, et decennium prædixit.

Non secus etiam in trojano exercitu, quum divinatione res indigent, tacet ille sapiens senatus, nec audet aliquid pronuntiare vel Hicetaon, vel Lampo, vel Clytius : sed omnes silentio auscultant aut ingrata auguria Heleni, aut incredita vaticinia Cassandræ.

Ad eumdem modum Socrates quoque, sicubi locorum aliena sapientiæ officiis consultatio ingruerat, ibi vi dæmonis præsaga regebatur, ejus monitis sedulo obediebat, eoque erat deo suo longe acceptior. Quod autem incepta Socrati quæpiam dæmon ille ferme prohibitum ibat, nunquam adhortatum, quodammodo ratio prædicta est. Enim Socrates, utpote vir apprime perfectus ex sese, et ad omnia congruentia sibi officia promtus, nullo adhortatore unquam indigebat; at vero prohibitore nonnunquam, si quibus forte conatibus ejus periculum suberat, ut monitus præcaveret, omitteret cœpta inpræsentiarum, quæ tutius vel postea capesseret, vel alia via adoriretur.

la facilité du départ, le calme des flots, la clémence des vents, il faut interroger les fibres des victimes, examiner comment volent les oiseaux, ce que mangent les serpens; alors ces deux organes éclairés de la sagesse grecque, le roi d'Ithaque et celui de Pylos, gardent l'un et l'autre le silence; et c'est Calchas, l'incomparable devin, qui, après avoir un instant contemplé les oiseaux, l'autel et l'arbre, a bientôt de sa voix prophétique calmé les tempêtes, lancé les vaisseaux sur la mer, et prédit un siège de dix ans.

Il n'en est pas non plus autrement dans l'armée troyenne. Quand les circonstances exigent le secours de la divination, le silence règne dans ce sénat si sage; et aucun d'eux n'ose émettre un avis, ni Hicétaon, ni Lampo, ni Clytius: tous restent muets, pour écouter ou les augures odieux d'Hélénus, ou les prophéties de Cassandre, condamnée à n'être jamais crue.

De la même manière, Socrate aussi, dans toutes les circonstances où il fallait consulter des règles prises en dehors de la prudence, se dirigeait d'après les présages de son démon, obéissait avec exactitude à ses avis, et n'en était que plus agréable à son dieu. Si ce démon allait presque toujours retenir Socrate au moment d'une action et s'il ne l'excitait jamais, la raison en a été en quelque sorte pressentie déjà plus haut. C'est que Socrate, en homme essentiellement parfait et empressé d'accomplir tous ses devoirs, n'avait jamais besoin d'être excité, et qu'au contraire il avait besoin d'être quelquefois retenu en présence de certaines déterminations qui cachaient un danger. Il était bon que des avertissemens le décidassent à différer l'exécution de semblables projets, sauf à ce qu'il y revînt ensuite plus sûrement, ou par une marche différente.

In hujuscemodi rebus, vocem quampiam divinitus exortam dicebat se audire; ita enim est apud Platonem, ne quispiam arbitretur, omina eum vulgo loquentium captitasse. Quippe etiam semotis arbitris, una cum Phædro extra pomœrium, sub quodam arboris opacæ umbraculo, signum illud adnuntium sensit, ne prius transcenderet Ilissi amnis modicum fluentum, quam increpitu indignatum Amorem recinendo placasset: quum præterea, si omina observitaret, aliquando eorum nonnulla etiam hortamenta haberet, ut videmus plerisque usu venire, qui nimia ominum superstitione, non suopte corde, sed alterius verbo, reguntur: ac per angiporta reptantes, consilia ex alienis vocibus colligunt, et, ut ita dixerim, non animo, sed auribus, cogitant. Verum enimvero utut ista sunt, certe qui ominum arioli, vocem audiunt sæpenumero auribus suis usurpatam, de qua nihil cunctentur ex ore humano profectam. At enim Socrates non *vocem* sibi, sed *vocem quampiam*, dixit oblatam: quo additamento profecto intelligas, non usitatam vocem, nec humanam significari; quæ si foret, frustra *quæpiam*, quin potius aut *vox*, aut certe *cujuspiam vox* diceretur; ut ait illa Terentiana meretrix:

Audire vocem visa sum modo militis.

Dans ces sortes de rencontres, il disait entendre (ce sont les termes de Platon) *une certaine voix divine.* Or, n'allons pas croire qu'il eût recueilli des présages tombés de la bouche du premier venu. Car un jour qu'il était assis avec Phèdre, hors de la ville et sans témoins, à l'ombre d'un arbre épais, il entendit cette voix lui annoncer de ne pas franchir les eaux de la petite rivière de l'Ilissus, avant d'avoir calmé par une rétractation l'Amour dont il avait excité le courroux en se permettant contre lui une sortie amère. D'ailleurs, s'il avait eu l'habitude d'observer les oracles, il en aurait quelquefois trouvé qui l'eussent excité à agir; comme nous voyons arriver si souvent à des personnes qui, dans leur superstitieuse confiance aux présages, se laissent guider non par leur cœur, mais par la parole d'un autre; hommes qui se traînant de rue en rue forment leur opinion de ce qu'ils entendent dire, et pensent par les oreilles en quelque sorte, au lieu de penser par l'esprit. Mais quoi qu'il en soit, ceux qui écoutent les paroles des interprètes de présages entendent une voix semblable à celles qui vingt fois ont frappé leurs oreilles, et qu'ils ne peuvent hésiter à croire sortie d'une bouche humaine. Au lieu que Socrate déclare avoir entendu non pas *une voix*, mais *une certaine voix*. Par cette addition, il fait comprendre qu'il ne s'agit pas d'une voix ordinaire, d'une voix humaine; car si c'était ce dernier sens, il aurait été inutile d'ajouter *une certaine*; il aurait plutôt fallu dire *une voix*, ou la *voix de quelqu'un*, comme quand la courtisane de Térence s'écrie :

N'ai-je pas entendu la voix de mon soldat?

Qui vero vocem dicat *quampiam* audivisse, aut nescit, unde ea exorta sit, aut in ipsa aliquid addubitat, aut eam quiddam insolitum et arcanum demonstrat habuisse, ita ut Socrates eam, quam sibi ac divinitus editam tempestive aiebat. Quod equidem arbitror non modo auribus eum, verum etiam oculis signa dæmonis sui usurpasse. Nam frequentius non vocem, sed signum divinum sibi oblatum præ se ferebat. Id signum potest et ipsius dæmonis species fuisse, quam solus Socrates cerneret, ita ut Homericus Achilles Minervam.

Credo, plerosque vestrûm hoc, quod modo dixi, cunctantius credere, et impendio mirari, formam dæmonis Socrati visitatam. At enim Pythagoricos mirari oppido solitos, si quis se negaret unquam vidisse dæmonem, satis, ut reor, idoneus auctor est Aristoteles. Quod si cuivis potest evenire facultas contemplandi divinam effigiem, cur non apprime potuerit Socrati obtingere, quem cuivis amplissimo numini sapientiæ dignitas coæquarat? Nihil enim est Deo similius et gratius, quam vir animo perfecte bonus, qui tam hominibus ceteris antecellit, quam ipse a diis immortalibus distat.

Quin potius nos quoque Socratis exemplo et commemoratione erigimur? ac nos secundo studio philosophiæ

Mais dire, J'ai entendu *une certaine voix*, c'est ignorer de quel endroit elle est partie, ou douter même si on l'a entendue, ou faire comprendre qu'elle a quelque chose d'insolite, de mystérieux, comme celle qui, au rapport de Socrate, parvenait à lui d'une manière divine dans les circonstances nécessaires. Il y a plus ; je crois que non-seulement les oreilles, mais encore les yeux lui révélaient par des signes sensibles la présence de son démon. Car le plus souvent, c'était non pas une voix, mais un signe divin qu'il disait s'être offert à lui ; et ce signe peut avoir été la figure du démon lui-même, que Socrate seul apercevait, comme Achille, dans Homère, aperçoit Minerve.....

Je crois que le plus grand nombre d'entre vous hésite à croire cette dernière assertion, et regarde comme une chose par trop merveilleuse que Socrate ait pu voir la forme de ce démon. Mais les pythagoriciens (et c'est un témoin assez grave, c'est Aristote qui nous l'apprend), les pythagoriciens étaient étonnés toutes les fois que quelqu'un prétendait n'avoir jamais vu de démons. Or, si chacun peut avoir occasion de contempler leur divine image, pourquoi ce privilège n'aurait-il pas été grandement dévolu à Socrate, que son éclatante sagesse avait rendu l'égal de n'importe quelle puissante divinité ? Car rien ne ressemble plus, ne plaît plus à un dieu qu'un mortel au cœur parfaitement pur, l'emportant autant sur les autres hommes qu'il est lui-même loin des dieux immortels.

Que ne trouvons-nous plutôt, nous aussi, dans l'exemple et dans le souvenir de Socrate des motifs

paris, similium numinum caventes, permittimus? de quo quidem nescio qua ratione dirapimur. Et nihil æque miror, quam quum omnes et cupiant optime vivere, et sciant non alia re quam animo vivi, nec fieri posse quin, ut optime vivas, animus colendus sit; tamen animum suum non colant. At, si qui velit acriter cernere, oculi curandi sunt, quibus cernitur : si velis perniciter currere, pedes curandi sunt, quibus curritur : itidem si pugillare valide velis, brachia vegetanda sunt, quibus pugillatur. Similiter in omnibus ceteris membris, sua cuique cura pro studio est. Quod quum omnes facile perspiciant, nequeo satis mecum reputare, et, proinde ut res est, admirari, cur non etiam animum suum ratione excolant. Quod quidem ratio vivendi omnibus æque necessaria est; non ratio pingendi, nec ratio psallendi; quas quivis bonus vir sine ulla animi vituperatione, sine turpitudine, sine labe contemserit. Nescio, ut scivit Ismenias, tibiis canere; sed non pudet me tibicinem non esse : nescio, ut Apelles, coloribus pingere, ut Lysippus fingere; sed non pudet me non esse significem : et idem in ceteris artibus, ne omnes persequar, licet tibi nescire, nec pudet. At enimvero dic sodes, nescio bene vivere, ut Socrates, ut Plato, ut Pythagoras vixerunt; nec pudet me nescire bene vivere; nunquam hoc dicere audebis.

d'encouragement! Pourquoi ne pas nous livrer sous d'heureux auspices à l'étude d'une semblable philosophie, en craignant de déplaire à ces mêmes dieux? Je ne sais pas, en vérité, quel travers nous éloigne d'une telle route; et si quelque chose me paraît inexplicable, c'est de voir tous les humains aspirer au souverain bonheur dans ce monde, savoir d'un autre côté qu'on ne vit que par l'âme, qu'on ne peut se dispenser pour vivre heureux de cultiver son âme, et pourtant ne pas la cultiver. Et pourtant, si l'on veut avoir une vue perçante, il faut prendre soin de ces yeux, par lesquels on voit. Si l'on veut courir avec agilité, il faut prendre soin de ces pieds, avec lesquels on court. De même, si vous voulez être un pugile vigoureux, il faut fortifier ces bras, avec lesquels vous devez lutter. Semblablement pour les autres membres : tous réclament des soins particuliers, selon l'usage auquel on les destine. Ces principes étant des plus faciles à comprendre, je ne puis assez réfléchir à tant de contradiction, ni assez m'étonner (la chose en vaut la peine) de ce que conséquemment les hommes ne cultivent pas leur âme au moyen de la raison. Car enfin la science de bien vivre est également nécessaire à tous. Il n'en est pas de même de l'art du peintre, de celui du musicien : ce sont là des talens qu'un homme de bien peut dédaigner sans qu'on doive blâmer son âme et crier à la honte, au scandale. Je ne sais pas jouer de la flûte comme Isménias; mais je ne suis pas humilié de n'être point joueur de flûte. Je ne suis pas peintre comme Apelle, ou sculpteur comme Lysippe; mais je n'ai pas honte de ne savoir faire ni statues ni tableaux; et de même des autres arts, pour terminer ici cette énumération. On a le droit de

Sed quumprimis mirandum est, quod ea, quæ minime videri volunt nescire, discere tamen negligunt, et ejusdem artis disciplinam simul et ignorantiam detrectant. Igitur quotidiana eorum æra dispungas; invenies in rationibus multa prodige profusa, et in semet nihil : in sui dico dæmonis cultum; qui cultus nihil aliud quam philosophiæ sacramentum est. Plane quidem villas opipare exstruunt, et domos ditissime exornant, et familias numerosissime comparant; sed in istis omnibus, in tanta affluentia rerum, nihil est præterquam ipse dominus pudendum : nec injuria; cumulata enim habent, quæ sedulo percolunt, ipsi autem horridi, indocti, incultique circumeunt.

Igitur illa spectes, in quæ patrimonia sua profuderunt, amœnissima et exstructissima deprehendas : villas æmulas urbium conditas, domus vice templorum exornatas, familias numerosissimas et calamistratas, opiparam supellectilem, omnia affluentia, omnia opulentia, omnia ornata, præter ipsum dominum; qui

les ignorer sans rougir. Mais dites, si vous l'osez : « Je ne sais pas bien vivre ; je ne sais pas vivre comme les Socrate, les Platon, les Pythagore, et je n'ai pas honte de ne point savoir vivre. » Voilà ce que vous n'aurez jamais le front de proclamer.

Eh bien, n'est-ce pas chose des plus singulières! ce que pour tout au monde on ne voudrait pas paraître ignorer, on néglige cependant de l'apprendre ; et on recule à la fois devant l'ignorance et devant l'étude de cet art! Ainsi, pointez la dépense journalière des hommes, vous trouverez dans leurs comptes une foule de profusions outrées, sans que rien s'applique à eux directement : j'entends au culte de leur démon ; lequel culte n'est autre que le saint exercice de la philosophie. Sans doute, ils élèvent d'opulentes maisons de campagne ; ils ornent leurs maisons de ville avec la dernière magnificence ; ils acquièrent une foule nombreuse d'esclaves ; mais dans tout cela, dans une telle affluence de richesses, il y a toujours quelque chose qui doit faire honte, c'est le maître lui-même. Et la raison en est bien simple : tandis qu'ils amoncèlent des trésors auxquels ils vouent un culte passionné, ils se promènent eux-mêmes à l'entour, dans toute la laideur, dans toute la barbarie de l'ignorance.

Ainsi, regardez ces constructions dans lesquelles ils ont jeté leur patrimoine : rien n'est plus riant, rien n'est mieux bâti ; ce sont des châteaux dont l'étendue le disputerait à des villes ; des maisons ornées comme des temples ; des esclaves nombreux et coiffés avec recherche ; c'est une vaisselle somptueuse : tout présente un aspect d'opulence, d'éclat et de parure, excepté le maître lui-même. Il est isolé ; et comme Tantale, au sein de ses

solus, Tantali vice, in suis divitiis inops, egens, pauper, non quidem fructum illum fugitivum captat, et fallacis undæ sitit, sed veræ beatitudinis, id est, secundæ vitæ et prudentiæ fortunatissimæ esurit et sitit. Quippe non intelligit, æque divites spectari solere, ut equos mercamur. Neque enim in emendis equis phaleras consideramus, et baltei polimina inspicimus, et ornatissimæ cervicis divitias contemplamur; si ex argento et auro et gemmis monilia variæ gazæ dependent, si plena artis ornamenta capiti et collo circumjacent, si frena cælata, si ephippia fucata, si cingula aurata sint : sed istis omnibus exuviis amolitis, equum ipsum nudum, et solum corpus ejus et animum contemplamur, ut sit ad speciem honestus, et ad cursuram vegetus, et ad vecturam validus. Jam primum in corpore si sit

> Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga,
> Luxurietque toris animosum pectus honestis.

Præterea, si duplex agitur per lumbos spina : volo enim non modo perniciter, verum etiam molliter pervehat.

Similiter igitur et in hominibus contemplandis, noli illa aliena existimare, sed ipsum hominem penitus considera : ipsum, ut meum Socratem, pauperem specta. Aliena autem voco, quæ parentes pepererunt, et quæ

richesses, il est dénué de ressources, indigent et pauvre; cherchant à saisir non pas des fruits qui lui échappent; altéré non pas d'une onde fugitive; mais affamé, mais altéré du véritable bonheur, c'est-à-dire, d'une vie tranquille et d'une sagesse heureuse. Insensé! apprends donc qu'on a coutume de considérer les riches comme on marchande les chevaux. Quand nous voulons acheter un cheval, nous ne contemplons point son harnais, nous n'examinons pas les ornemens de sa sous-ventrière; nous ne regardons pas les richesses dont sa tête est surchargée; si l'argent, l'or, les pierreries pendent à son précieux licou; si sa tête et son poitrail sont couverts d'ornemens pleins d'art; si son mors est ciselé; sa selle, teinte en pourpre; sa sangle, dorée. Non : on écarte toutes ces dépouilles; c'est le cheval lui-même, le cheval nu; c'est son corps seul et ses dispositions naturelles que l'on examine : s'il est d'une taille noble, vigoureux à la course, solide pour porter; si, avant tout,

Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie;
Si l'on voit son poitrail de muscles se gonfler.

Ensuite, si ses reins et l'épine de son dos sont doubles; car on veut qu'il porte son cavalier non-seulement avec rapidité, mais encore avec douceur.

Eh bien, pareillement, quand il s'agit de considérer les hommes, ne comptez pour rien ces accessoires étrangers; allez droit à l'homme pour l'examiner, et considérez-le à l'état d'indigence, comme mon Socrate. Or, j'appelle étranger ce qu'on tient de ses parens, des lar-

fortuna largita est, quorum nihil laudibus Socratis mei admisceo : nullam generositatem, nullam prosapiam, nullos longos natales, nullas invidiosas divitias. Hæc enim cuncta, ut dico, aliena sunt. Sata e Protaonio gloria est, qui talis fuit, ut nepotem ejus non puderet. Igitur omnia similiter aliena numeres licebit. Generosus est; parentes laudas. Dives est; non credo fortunæ. Nec magis ista dinumero. Validus est; ægritudine fatigabitur. Pernix est; abibit in senectutem. Formosus est; exspecta paulisper, et non erit. At enim bonis artibus doctus et apprime est eruditus, et, quantum licet homini, sapiens, et boni consultus; tandem aliquando ipsum virum laudas. Hoc enim nec a patre hereditarium est, nec casu pendulum, nec a suffragio anniculum, nec a corpore caducum, nec ab ætate mutabile. Hæc omnia meus Socrates habuit, et ideo cetera habere contemsit.

Quin ergo et tu ad studium sapientiæ te ingeris vel propere? saltem ut nihil alienum in laudibus tuis audias : sed ut, qui te volet nobilitare, æque laudet, ut Accius Ulixeu laudavit in Philocteta suo, in ejus tragœdiæ principio :

gesses de la fortune, avantages que je ne fais entrer pour rien dans le mérite de mon Socrate. Ne me parlez pas de naissance, de suite d'aïeux, de généalogie ancienne, de richesses à faire envie; tout cela, comme je viens de le dire, est étranger. A qui est cette gloire? à un aïeul bien éloigné, qui fut tel que ses descendans n'eussent qu'à se glorifier de son nom; et ainsi de tous les avantages que vous énumérerez. Tel homme est d'une bonne naissance : vous louez ses parens. Il est riche : je n'ai pas confiance dans la fortune. Je ne tiens pas plus compte des autres biens que vous allez m'énumérer. Il est vigoureux : vienne une maladie, il n'en pourra plus. Il est alerte : laissez-le atteindre la vieillesse. Il est beau : attendez un peu, et il ne le sera plus. Mais il a cultivé les arts libéraux; il y est fort versé; il est sage autant qu'homme peut l'être; il est de bon conseil. Ah! voilà qu'enfin vous louez l'homme lui-même. Car les mérites que vous citez ici ne lui viennent point de l'héritage de son père; ils ne dépendent pas du hasard; ils ne sont pas donnés pour un temps, par suffrages; ils ne tiennent pas de ce corps périssable; ils ne changeront pas avec l'âge. Ce sont là les avantages que mon Socrate posséda tous sans exception, et c'est pour cela qu'il dédaignait d'avoir les autres.

Pourquoi ne vous livrez-vous donc pas, vous aussi, et avec grand empressement à l'étude de la sagesse? ne fût-ce que pour n'entendre mêler à vos louanges rien qui vous soit étranger; ne fût-ce que pour obliger celui qui voudrait vanter votre personne à le faire dans les termes qu'emploie Accius, en louant Ulysse dans son *Philoctète*, au commencement de la tragédie de ce nom:

Inclyte, parva prodite patria,
Nomine celebri, claroque potens
Pectore, Achivis classibus auctor,
Gravis Dardanis gentibus ultor,
Laertiade.

Novissime patrem memorat. Ceterum omnes laudes ejus viri audistis. Nihil inde nec Laertes sibi, nec Anticlea, nec Arcesius vindicat. Hæc tota, ut vides, laudis hujus propria Ulixi possessio est. Nec aliud te in eodem Ulixe Homerus docet, qui semper ei comitem voluit esse prudentiam : quam poetico ritu Minervam nuncupavit. Igitur, hac eadem comitante, omnia horrenda subiit, omnia adversa superavit. Quippe, ea adjutrice, Cyclopis specus introivit, sed egressus est : Solis boves vidit, sed abstinuit : ad inferos demeavit, sed adscendit. Eadem sapientia comitante, Scyllam præternavigavit, nec ereptus est : Charybdi conseptus est, nec retentus est : Circæ poculum bibit, nec mutatus est : ad Lotophagos accessit, nec remansit : Sirenas audiit, nec accessit.

Noble et brillant héros, sorti d'une île obscure;
Cœur aussi généreux qu'âme prudente et sûre;
Toi de qui les conseils font le salut des tiens,
Et dont le bras vengeur foudroyait les Troyens;
Fils de Laërte.......

Il ne nomme son père qu'en dernier; et, du reste, vous entendez qu'il lui donne des louanges toutes personnelles : rien n'en saurait être réclamé par Laërte, par Anticlée, par Arcésius. C'est, comme vous le voyez, un éloge qui appartient à Ulysse en pleine propriété; et c'est là précisément ce qu'Homère nous fait remarquer dans le même Ulysse, en lui attribuant pour compagne inséparable la Prudence, qu'il a poétiquement appelée Minerve. C'est accompagné d'elle, en effet, qu'Ulysse subit et surmonte tout ce que l'adversité a de plus affreux. Aidé par elle, il s'engage dans l'antre du Cyclope, mais il en sort; il voit les bœufs du Soleil, mais il s'abstient d'y toucher; il descend aux Enfers, mais il remonte. C'est encore accompagné de la Sagesse qu'il navigue devant Scylla sans être entraîné par elle; qu'il tournoie au sein de Charybde sans y être retenu; qu'il boit le breuvage de Circé sans subir de métamorphose; qu'il aborde chez les Lotophages sans y rester; qu'il entend les Sirènes sans les approcher.

IV.

DE LA DOCTRINE DE PLATON.

TROIS LIVRES :

1. Philosophie appliquée a la nature ;
2. Philosophie appliquée a la morale ;
3. Philosophie appliquée au raisonnement.

AVANT-PROPOS

SUR LA DOCTRINE DE PLATON.

Sous ce titre commun, *de la Doctrine de Platon*, nous avons réuni trois traités qu'un grand nombre d'éditions présentent comme des ouvrages isolés et distincts. Chacun d'eux, il est vrai, a gardé son titre spécial : le premier, celui de *Philosophie appliquée à la nature;* le deuxième, celui de *Philosophie appliquée à la morale;* le troisième, celui de *Philosophie appliquée au raisonnement.* Mais ils n'en doivent pas moins être considérés comme les subdivisions d'une œuvre unique.

Le chanoine Fleury, commentateur d'Apulée dans l'édition du Dauphin; Bosscha, son plus récent éditeur, et Wower avant eux, ont adopté cette disposition, dont la justesse et l'exactitude se confirment par plusieurs passages de notre auteur.

« Je me propose, dit à peu près Apulée au début du premier livre, de reproduire ce que Platon a écrit sur la philosophie, sur la morale, sur l'éloquence. Le premier de tous les philosophes, Platon a su faire concorder entre elles ces diverses parties de la sagesse. Comme lui, je vais les passer tour-à-tour en revue; et je commencerai par la philosophie appliquée à la nature..... » Le troisième livre, *de la Philosophie appliquée au raisonnement,* commence ainsi : « L'étude de la sagesse, que nous appelons philosophie, est reconnue pour présenter trois points de vue, trois divisions : l'étude de la nature, celle de la morale, et enfin celle du raisonnement. Je vais ici m'occuper de la dernière... »

A ces motifs de division, puisés dans l'écrivain même, s'est jointe encore pour nous une considération particulière : c'est, et nous avons déjà eu occasion d'en parler, le désir de classer d'une manière méthodique les emprunts qu'Apulée a faits aux trois grands philosophes de la Grèce, Socrate, Platon, Aristote. Nous avons indiqué, dans l'avant-propos du Démon de Socrate, comment nous avons entendu cette classification *du Démon de Socrate*, de *la Doctrine de Platon*, et *du Monde*. Et, pour la continuer, il nous importe que comme le premier ouvrage représente Socrate, et le dernier, Aristote, de même celui-ci représente Platon; les trois livres sur les trois espèces de philosophie se rattachant ainsi à une pensée unique, à savoir, l'exposé de la doctrine de Platon.

C'est en étendant cet aperçu que nous avons été amené à traduire le titre *de Dogmate Platonis* par ces mots, *de la Doctrine de Platon*. Le but d'Apulée n'est pas de nous présenter ce que l'on appelle dans notre langue *des dogmes*, des instructions religieuses ou mystiques; il veut évidemment nous donner une idée sommaire de toute la philosophie de Platon et de son enseignement. Or, nous ne connaissons pas de terme en français qui représente mieux cette idée que le mot *doctrine*.

Il est inutile, après ce que nous venons de dire sur le fond de ces trois traités, de rappeler que rien n'y appartient en propre à notre auteur. La tournure habituelle des phrases l'indique d'ailleurs à chaque instant; ce sont toujours les formules : « *Platon prétend,... Platon établit,... Platon nous prouve,... d'après Platon, etc.* » Mais le style d'Apulée, ou, si l'on veut, celui de sa traduction, est bien visiblement à lui. On y reconnaît une plume qui, fort exercée sur les deux idiomes, le grec et le latin, évite pourtant avec une sorte de soin les expressions et les formes les plus familières aux beaux âges de la langue latine. Sa principale étude porte sur les mots, comme il est trop facile de le voir; les alliances qu'il sait en faire, la prodigalité qu'il affecte dans les synonymies,

la complaisance avec laquelle il substitue à toute pensée philosophique une image sensible, ses détails minutieux dans ce qui regarde, entre autres, la partie physiologique, tout fait de *la Doctrine de Platon* un ouvrage curieux eu égard à la manière dont il est écrit. Mais il faut convenir que *Platon* traduit par Apulée ne ressemble presqu'en rien au même philosophe reproduit à grands traits, et pourtant d'une manière bien plus fidèle, par l'immortel auteur de *la République* et du traité *des Devoirs*. Nous dirons plus : la traduction latine faite par Apulée, et conséquemment notre version française, ne sauraient caractériser aussi nettement le mérite supérieur de l'illustre disciple de Socrate, que, par exemple, le Discours sur Platon, composé par l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique*.

« La logique de Platon, dit le savant abbé Claude Fleury[1], est effective et naturelle. Il enseigne plus par exemples que par préceptes ; il prend toujours des sujets familiers, et souvent utiles pour les mœurs. . . . .
C'est à mon sens la partie de la philosophie en laquelle il a excellé ; aussi était-ce l'unique que son maître eût cultivée ; ou s'il s'était appliqué aux autres, ce n'était qu'autant qu'il les avait crues nécessaires pour celle-ci. La morale de Platon me paraît également élevée et solide. Rien de plus pur, quant à ce qui regarde le désintéressement, le mépris des richesses, l'amour des autres hommes et du bien public. Rien de plus noble, quant à la fermeté du courage, au mépris de la volupté, de la douleur et de l'opinion des hommes, et à l'amour du véritable plaisir et de la souveraine beauté. . .

« Platon bat en ruine, dans plusieurs de ses traités, les principes de la mauvaise morale et de la mauvaise politique. Après les avoir fait poser dans toute leur force, il revient

1. Cet habile et consciencieux écrivain ne doit être confondu ni avec Jules Fleury, chanoine du diocèse de Chartres et commentateur de l'*Apulée* du Dauphin, ni avec le célèbre cardinal de ce nom, qui fut précepteur et ministre de Louis xv.

toujours au bon sens, à ce qui est utile et effectif; il prêche partout la frugalité, la vie simple et réglée. . . . .
Je ne connais point d'auteur qui ait été plus loin que lui pour la manière d'écrire : ses discours sont du même caractère que les plus beaux monumens, les plus belles statues, et les plus belles poésies qui nous restent de l'antiquité. . .
Platon peut être fort utile pour la morale, c'est-à-dire pour désabuser des erreurs vulgaires et des préjugés de l'enfance : pour ramener au bon sens et à la conduite solide, et inspirer des sentimens nobles. Il est plein de cette politique qui tend, non pas à rendre ceux qui gouvernent puissans, mais les particuliers heureux; et de cette jurisprudence qui ne cherche pas tant à juger des différens qu'à les prévenir, et qui s'attache plus aux mœurs qu'à leur intérêt pécuniaire. Il me semble même y voir les fondemens du droit romain; et, en effet, du temps que Platon écrivait, il n'y avait que soixante ou quatre-vingts ans que les Romains étaient venus à Athènes chercher des lois pour composer les Douze-Tables..... »

Il y a loin du Platon qu'un si magnifique éloge inspire l'envie de connaître à celui dont on ne se ferait une idée que d'après les trois traités qui suivent. En effet, nous craignons bien que l'on n'y voie autre chose que les cahiers assez confus d'un médiocre élève en philosophie, reproduisant avec fatras, avec obscurité, bien que parfois avec quelque bonheur de style, les spéculations hardies et profondes d'un maître sublime. Certes, ce ne sont pas là de bonnes fortunes pour un traducteur.

APULÉE.

DE LA DOCTRINE DE PLATON.

I.

DE LA PHILOSOPHIE APPLIQUÉE A LA NATURE.

ARGUMENT

DU PREMIER LIVRE

DE LA DOCTRINE DE PLATON

INTITULÉ

DE LA PHILOSOPHIE APPLIQUÉE A LA NATURE.

PLATON, qui se fit remarquer de bonne heure par sa famille, par quelques particularités merveilleuses de son enfance, et surtout par ses admirables dispositions, montra toujours un zèle extrême pour l'étude. Il avait acquis d'abord une foule de talens divers; mais Socrate lui persuada de tout sacrifier aux nobles travaux de la philosophie.

Après avoir recueilli les élémens les plus purs de la morale de son illustre maître, et avoir interrogé toutes les autres sectes, Platon voulut porter l'ordre et la lumière dans la philosophie. Il créa un enseignement, une *doctrine,* que l'on entreprend de reproduire ici, ou de laquelle, pour mieux dire, on présente en quelque sorte le programme.

Philosophie appliquée à la nature, Philosophie appliquée aux mœurs, Philosophie appliquée au raisonnement : telles sont les trois divisions qu'on établit et que l'on va successivement passer en revue. Ce premier livre traite de *la Philosophie appliquée à la nature.*

D'après Platon, il existe trois principes de toutes choses, à savoir Dieu, la matière, et les formes des choses, qu'il appelle

idées. Dieu est incorporel, incommensurable, essentiellement parfait, créateur universel. La matière est incréable, incorruptible; c'est Dieu, l'artiste par excellence, qui lui donne sa conformation générale. Pour dire que la matière est corps, et pour prétendre le contraire, on aurait à opposer des argumens aussi solides les uns que les autres : il vaut donc mieux admettre que cette essence est ambiguë. Pour les idées, autrement dit les types de toutes choses, elles sont simples, éternelles, immatérielles : c'est dans leur nombre que Dieu prend les modèles de ce qui existe ou existera.

En reproduisant les mêmes aperçus sous une classification un peu différente, on peut dire qu'il existe deux essences : la première comprend Dieu, puis la matière, puis les formes des choses, et enfin l'âme; la seconde substance comprend tout ce qui est engendré, tout ce qui tire son origine d'un des types précédens, tout ce qui peut subir des changemens ou des métamorphoses.

Le principe de tous les corps est la matière, recevant sa figure de l'impression des types. De là sont nés les premiers élémens, l'eau et le feu, la terre et l'air; et chacun des quatre élémens peut être représenté par une figure géométrique : la pyramide indiquera le feu; l'octaèdre, l'air; l'icosaèdre, l'eau; et enfin le cube, la terre.

Abandonnant un moment ces considérations générales et universelles, Platon s'arrête à quelques détails sur ce qui se passe sur notre globe en particulier. Il explique la raison de son mouvement circulaire. Il est difficile, selon lui, d'établir si le monde a eu un commencement, ou bien s'il a dû naître; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, tenant de Dieu le principe de sa naissance, il doit jouir d'une durée éternelle.

Outre l'âme des êtres animés, laquelle est immatérielle et essentiellement impérissable, il existe une autre âme céleste, source de toutes les âmes, et force génératrice, que Dieu applique et inspire selon les secours et les desseins de sa providence toujours active et toujours bienveillante.

Ces deux espèces d'âmes figurent en première ligne dans l'étude de la psychologie ou des objets immatériels, science que l'on peut appeler toute d'intelligence, par opposition à celles qui s'aident du concours des sens. Il faut encore ranger

dans cette première science la compréhension

> Du temps, cette image mobile
> De l'immobile éternité.

Rattachons-y pareillement les lois qui président aux révolutions du monde, au retour périodique des jours, des nuits, des mois, des années; surtout au cours des astres, du soleil, de la lune, et des autres corps lumineux qui tous ont leurs propriétés, leurs vertus, leur influence, et qui forment même une des trois espèces de dieux : les deux autres étant d'abord Dieu, seul et unique souverain, ensuite ces divinités que les anciens Romains appellent Medioxymes, c'est-à-dire inférieures à Dieu, supérieures à la nature humaine.

Considérant ces dieux sous un autre point de vue, Platon les place parmi les êtres animés. En effet, il divise à leur tour les êtres animés en quatre classes : une est d'une nature identique au feu que nous voyons dans le soleil et dans la lune; une autre tient de l'air : ce sont les démons; la troisième, ce sont les arbres et autres productions fixées au sol; enfin, la quatrième, ce sont les animaux proprement dits, et l'homme.

L'homme occupe la place la plus importante dans ce vaste ensemble. Dirigé, surveillé, protégé par la Providence, mis en rapport avec Dieu par les démons, il est en outre destiné ici-bas à rencontrer diverses circonstances, dont la réunion est ce qu'on appelle le bonheur et le malheur.

A ne considérer que l'homme en lui-même, c'est un admirable ouvrage, dans l'économie duquel le Créateur s'est en quelque sorte surpassé. La tête domine le corps, parce qu'elle est le siége de la pensée et de la raison. Les sens ont des propriétés infinies, et pourtant bien distinctes. La langue, les lèvres, les dents, les yeux, les narines, sont des organes d'une application précieuse. L'anatomie nous révèle plus de merveilles encore. Le cœur, le foie, la rate, les viscères, les tubes de l'estomac, les veines, les poumons, concourent sans confusion à la vie et au jeu de toute cette machine admirable qui s'appelle le corps humain. De quoi dépend l'existence, le maintien d'un aussi admirable système? de l'équilibre parfait du principe sec et du principe humide, d'un mélange égal du chaud et du froid. Si ces élémens sont combi-

nés irrégulièrement et sans mesure, l'ensemble entier se vicie; et l'individu ne tarde pas à ressentir les funestes effets de cette altération.

Le livre se termine par un examen rapide de l'âme humaine. L'âme est composée de trois parties: la raisonnable, l'excandescente, l'appétitive, trinité dont l'union peut seule garantir la paix et la tranquillité morale. Il est pour l'âme un état de maladie: c'est la sottise, qui se subdivise en impéritie et en folie. D'un autre côté, au bien-être de l'âme se rattache essentiellement celui du corps, la régularité et le concours le plus parfait devant régner entre ces deux principes d'une nature pourtant si contraire.

ejus gremio residisse : et postea olorem illum pennis cœlum petisse, canore musico auditus hominum deorumque mulcentem. Quum hoc Socrates in conventu hominum referret, Ariston Platonem puerum oblaturus Socrati magistro, commodum prosequebatur. Quem ubi adspexit ille, ingeniumque intimum de exteriore conspicatus est facie : Hic ille erat, amici, inquit, de Academia Cupidinis cycnus.

Talis igitur, ac de talibus Plato, non solum heroum virtutibus præstitit, verum etiam æquiparavit divûm potestatibus. Nam Speusippus, domesticis instructus documentis, et pueri ejus acre in percipiendo ingenium, et admirandæ verecundiæ indolem laudat : et pubescentis primitias labore atque amore studendi imbutas refert : et in viro harum incrementa virtutum et ceterarum convenisse testatur. Ex iisdem genitoribus Glaucus et Adimantus ei fratres fuerunt. Doctores habuit in prima litteratura Dionysium : at in palæstra Aristonem Argis oriundum, tantosque progressus exercitatio ei contulit, ut Pythia et Isthmia de lucta certaverit. Picturæ non aspernatus artem. Tragœdiis et dithyrambis se utilem finxit. Jamque carminum confidentia elatus, certatorem se profiteri cupiebat, nisi Socrates humilitatem cupidinis ex ejus mentibus expulisset, et veræ laudis gloriam in ejus animum inserere curasset.

de ses accords pleins de mélodie et les dieux et les hommes. Comme Socrate racontait ce songe au milieu de ses disciples, précisément Ariston venait derrière lui pour lui présenter le petit Platon. Dès que le maître eut envisagé cet enfant, et que d'après son extérieur il eut reconnu le fond de sa belle âme : « Voilà, mes amis, dit-il, quel était mon cygne du Cupidon de l'Académie! »

Né de tels auteurs et sous de tels auspices, Platon ne s'éleva pas seulement au dessus de la vertu des demi-dieux; il atteignit encore à la puissance des dieux eux-mêmes. En effet, Speusippe, qui avait recueilli sur son compte des détails de famille, vante la facilité de perception et l'admirable modestie qui le caractérisaient dans son enfance. Il rapporte que dès sa première jeunesse, Platon s'étant pénétré de l'amour du travail et d'habitudes sérieuses, ces vertus se développèrent chez lui ainsi que toutes les autres quand il fut devenu homme. Il eut deux autres frères germains, Glaucus et Adimante. Ses maîtres furent, pour les premiers principes, Denis; pour la gymnastique, Ariston d'Argos : et dans ce dernier genre d'exercice il fit de si grands progrès, qu'il disputa le prix de la lutte aux jeux Pythiens et aux jeux Isthmiques. Il ne dédaigna pas l'art de la peinture. Il se mit en état de composer des tragédies et des dithyrambes; et déjà, encouragé par la confiance qu'il avait dans son talent poétique, il voulait se mettre sur les rangs pour disputer cette palme. Mais Socrate bannit de sa pensée cette ambition misérable, et prit soin de lui inspirer l'amour

Et antea quidem Heracliti secta fuerat imbutus. Verum quum se Socrati dedisset, non solum ingenio atque doctrina ceteros socraticos vicit, verum etiam labore et elegantia illustravit sapientiam ab eo sibi traditam : labore, quo eam adserere nisus est : elegantia, per quam venustate et majestate verborum plurimum ei adhibuit dignitatis.

Sed posteaquam Socrates homines reliquit, quæsivit unde proficeret, et ad Pythagoræ disciplinam se contulit. Quam etsi ratione diligenti et magnifica instructam videbat, rerum tamen continentiam et castitatem magis cupiebat imitari. Et, quod pythagoreorum ingenium adjutum aliis disciplinis sentiebat, ad Theodorum Cyrenas, ut geometriam disceret, est profectus : et astrologiam adusque Ægyptum ivit petitum, ut inde prophetarum etiam ritus addisceret. Et ad Italiam iterum venit, et pythagoreos, Eurytum Tarentinum, et seniorem Archytam sectatus. Atque ad Indos et Magos intendisset animum, nisi eum bella tunc vetuissent asiatica. Quapropter inventa Parmenidæ ac Zenonis studiosius exsecutus, ita omnibus, quæ admirationi sunt singula, suos libros explevit, ut primus tripartitam philosophiam copularit, sibique invicem necessarias partes, neque pugnare inter se tantummodo, sed etiam mutuis adjuvare auxiliis ostenderit. Nam quamvis de diversis offi-

de la véritable gloire. Il s'était d'abord pénétré des principes de la secte d'Héraclite; mais quand il se fut livré à Socrate, non-seulement il surpassa en génie et en instruction les autres socraticiens, mais son travail et l'élégance de son esprit acquirent plus d'éclat encore à la sagesse qu'il reçut du philosophe : ses efforts tendirent à la populariser; et l'élégance de son esprit la rehaussa singulièrement par les charmes et par la majesté du style.

Mais lorsque Socrate eut quitté les hommes, Platon chercha où il pourrait profiter, et il s'appliqua à la doctrine de Pythagore. Tout en reconnaissant qu'elle était l'ouvrage d'une raison aussi exacte qu'élevée, il se proposait plutôt d'imiter la continence et la chasteté qui la caractérisent. Ainsi, comme il remarquait que les pythagoriciens fortifiaient leur intelligence par d'autres études, il se rendit à Cyrène auprès de Théodore, pour apprendre la géométrie: il alla chercher l'astrologie jusque dans l'Égypte, pour s'y instruire même de la religion des prêtres. Il revint encore en Italie, s'attachant à Euryte de Tarente et au vieil Archytas, tous deux pythagoriciens. Il aurait même tourné ses vues du côté de l'Inde et des mages, s'il n'en eût été empêché par les guerres dont l'Asie était alors le théâtre. C'est pour cela qu'ayant fait des principes de Parménide et de Zénon une étude spéciale, il remplit ses ouvrages de toutes les beautés que ces philosophes offraient isolément à l'admiration. La philosophie jusque-là divisée en trois sections fut réunie par lui en un seul corps : et il démontra que ces diverses parties étaient mutuellement indispensables les unes aux autres; que non-seulement elles ne se combattaient pas, mais qu'encore elles se prêtaient

cinis hæc ei essent philosophiæ membra suscepta, naturalis ab Heracliteis, intellectualis a pythagoreis, moralis ex ipso Socratis fonte; unum tamen ex omnibus, et quasi proprii partus corpus effecit. Et quum principes harum familiarum impolitas sententias et inchoatas auditoribus tradidissent, eas hic, quum ratione limando, tum ad orationis augustæ honestissimam speciem induendo, perfectas atque etiam admirabiles fecit.

Multi auditorum ejus utriusque sexus in philosophia floruerunt. Patrimonium in hortulo, qui Academiæ junctus fuit, et in duobus ministris, et in patera, qua diis supplicabat, reliquit. Auri tantum, quantum puer nobilitatis insigne in auricula gestavit. Ceterum tres ejus ad Siciliam adventus mali quidam carpunt, diversis opinionibus disserentes. Sed ille primo historiæ gratia, ut naturam Ætnæ et incendia concavi montis intelligeret: secundo, petitu Dionysii, ut Syracusanis adsisteret, profectus est, et ut municipales leges ejus provinciæ addisceret. Tertius ejus adventus fugientem Dionem, impetrata a Dionysio venia, patriæ suæ reddidit.

Quæ autem consulta, quæ δόγματα græce licet dici, ad utilitatem hominum, vivendique et intelligendi et loquendi rationem extulerit, hinc ordiemur. quo-

un mutuel secours. En effet, bien qu'il eût emprunté à différens maîtres ces différentes parties de la science philosophique, à savoir, ce qui regardait la nature à Héraclite, la logique à Pythagore, la morale à Socrate même; de tous ces élémens détachés il sut pourtant faire un seul corps, qui était en quelque sorte sa propre création. Et tandis que les chefs de ces écoles n'avaient livré à leurs auditeurs que des pensées mal polies et ébauchées, lui, en les soumettant à sa critique judicieuse et en les revêtant du charme puissant de son style enchanteur, leur donna une perfection véritablement admirable.

Un grand nombre de ses auditeurs de l'un et de l'autre sexe se firent un nom célèbre en philosophie. Le patrimoine qu'il laissa consistait en un petit jardin attenant à l'Académie, en deux esclaves, en une coupe avec laquelle il accomplissait ses dévotions envers les dieux, et en autant d'or qu'en portent comme insigne à leur oreille les enfans de famille noble. Pour ce qui est de ses trois voyages en Sicile, la malveillance les a quelquefois calomniés, et on a cherché à accréditer diverses opinions. Mais la première fois il y alla comme naturaliste, pour étudier la nature de l'Etna et les éruptions de ce volcan; la deuxième fois, ce fut sur la demande de Denys, pour assister les Syracusains et donner à leur contrée des institutions avec un gouvernement. La troisième, ce fut pour rendre à la Sicile Dion, qui avait été exilé de sa patrie, et dont Denys lui avait accordé la grâce.

Nous entreprenons de faire connaître ici les méditations, ou, comme on dirait en grec, les dogmes que ce grand philosophe a laissés pour l'utilité du genre humain, [illegible]tière de physique, de morale, et de dialec-

niam tres partes philosophiæ congruere inter se primus obtinuit, nos quoque separatim dicemus de singulis, a naturali philosophia facientes exordium.

Initia rerum esse tria arbitratur Plato : Deum, et materiam, rerumque formas, quas ἰδέας idem vocat, inabsolutas, informes, nulla specie nec qualitatis significatione distinctas. Sed hæc de Deo sentit, quod sit incorporeus. Is unus, ait, ἀπερίμετρος, rerumque genitor, rerumque omnium exornator, beatus et beatificus, optimus, nihil indigens, ipse conferens cuncta. Quem quidem cœlestem pronunciat, indictum, innominabilem, et ut ait ipse, ἄῤῥητον, ἀκατωνόμαστον : cujus naturam invenire difficile est; si inventa sit, in multos eam enunciari non posse. Platonis hæc verba sunt : Θεὸν εὑρεῖν τε ἔργον, εὑρόντα δὲ εἰς πολλοὺς ἐκφέρειν ἀδύνατον.

Materiam vero improcreabilem incorruptamque commemorat, non ignem, neque aquam, nec aliud de principiis et absolutis elementis esse : sed ex omnibus primam figurarum capacem, factionique subjectam : adhuc rudem, et figurationis qualitate viduatam, Deus artifex conformat universam. Infinitam vero idcirco, quod ei sit interminata magnitudo. Nam quod infinitum est, indistinctam magnitudinis habet finem; atque ideo, quum viduata sit fine, infinibilis recte videri potest. . . .

tique. Nous avons déjà dit que le premier il parvint à coordonner entre elles les trois parties constitutives de la philosophie. Nous allons parler de chacune d'elles séparément, en commençant par la philosophie naturelle.

Platon pense qu'il existe trois principes de toutes choses, à savoir : Dieu, la matière, et les formes des choses qu'il appelle encore *idées*, lesquelles ne sont qu'ébauchées, informes, n'ayant ni apparence ni qualités précises et caractéristiques. Son opinion sur Dieu, c'est qu'il est incorporel. Lui seul, dit-il, est incommensurable, *apérimetros;* c'est lui qui est le créateur de l'univers, qui embellit toutes choses; toute béatitude réside en lui et part de lui : il est essentiellement parfait; il n'a besoin de rien, et c'est lui qui donne tout. Il l'appelle être céleste, être ineffable, être sans nom, *Arrhîton*, *Acatônomaston.* Il ajoute qu'il est difficile de découvrir sa nature, et que si on y est parvenu on ne saurait la révéler au milieu de beaucoup d'hommes. Ce sont les termes mêmes de Platon : *Theon hevrin te ergon, hevronda ze is pollous ekpherin azinaton.*

Pour la matière, il déclare qu'elle est incréable, incorruptible : n'étant ni feu, ni eau, ni tout autre principe ou élément parfait; mais que, de ce qui existe, c'est elle qui est avant tout capable de prendre une figure et susceptible d'être modifiée. Primitivement informe et sans configuration caractéristique, elle reçoit de Dieu, l'artiste par excellence, sa conformation générale. Platon la nomme infinie, parce que sa grandeur ne connaît point de bornes. Car le propre de l'infini, c'est de n'être pas borné dans son étendue; et comme la sienne, en effet, ne l'est pas, il est permis de l'appeler infinie.

Sed neque corpoream, neque sane incorpoream esse concedit. Ideo autem non putat corpus, quod omne corpus specie qualicunque non careat. Sine corpore vero esse, non potest dicere, quia nihil incorporale corpus exhibeat : sed vi et ratione sibi eam videri corpoream, atque ideo nec actu solo, neque tamen sola opinione cogitationis intelligi. Namque corpora, propter insignem evidentiam suî, simili judicio cognosci. Sed quæ substantiam non habent corpoream, cogitationibus ea videri; unde adulterata opinione, ambiguam materiæ hujus intelligi qualitatem.

Ἰδέας vero, id est, formas omnium simplices et æternas esse, nec corporales tamen : esse autem ex iis, quæ Deus sumserit, exempla rerum, quæ sunt, eruntve : nec posse amplius, quam singularum specierum singulas imagines in exemplaribus inveniri : gignentiumque omnium, ad instar ceræ, formas et figurationes ex illa exemplorum impressione signari.

Οὐσίας, quas essentias dicimus, duas esse, ait : per quas cuncta gignantur, mundusque ipse; quarum una, cogitatione sola concipitur : altera, sensibus subjici potest. Sed illa, quæ mentis oculis comprehenditur, semper et eodem modo, et suî par ac similis invenitur, et quæ vere sit. At enim altera opinione sensibili et irrationabili æstimanda est, quam nasci et interire

La matière est-elle corporelle? est-elle incorporelle? Il n'accorde ni l'un ni l'autre. Il ne la croit pas corps, parce que tout corps ne saurait se passer d'une apparence quelconque : il ne peut pas non plus dire qu'elle soit sans corps, parce qu'un corps ne présente rien d'incorporel. Si donc quelque considération la lui fait regarder comme corporelle, c'est la force des choses et le raisonnement. Mais par le fait seul et par le seul témoignage des sens, on ne saurait arriver à cette dernière croyance; en effet les corps, en raison de leur évidence matérielle, sont reconnus au moyen d'un jugement qui lui-même est en quelque sorte matériel; tandis que ce qui n'a pas une substance corporelle n'est vu que par la pensée. Il faut donc, selon lui, combiner ces deux opinions, et admettre que l'essence de la matière est ambiguë.

Pour les idées, autrement dit les types de toutes choses, elles sont simples, éternelles, immatérielles. C'est dans leur nombre que Dieu a pris les modèles de ce qui existe ou qui existera. Entre ces différens modèles on ne peut trouver qu'une seule apparence pour chaque création; et tout ce qui naît est comme une cire molle qui reçoit de l'empreinte de ces types sa conformation et sa figure.

Il existe deux essences, *ousiai*, comme il les nomme, par la vertu desquelles tout, et le monde lui-même est créé. L'une d'elles n'est conçue que par la pensée, l'autre peut tomber sous les sens. Mais celle qui est saisie par les yeux de l'esprit est toujours une, toujours semblable et pareille à elle-même; c'est celle qui existe véritablement. L'autre ne peut être reconnue que par les sens, par une perception tout irrationnelle; c'est celle-là

ait. Et, sicut superior vere esse memoratur, hanc non esse vere, possumus dicere.

Et primæ quidem substantiæ vel essentiæ primum Deum esse, et materiem, formasque rerum, et animam: secundæ substantiæ, omnia quæ informantur, quæque gignuntur, et quæ ab substantiæ superioris exemplo originem ducunt; quæ mutari et converti possunt, labentia, et ad instar fluminum profuga; ad hoc illa, quam dixi, intelligendi substantia quoniam constanti nititur robore, etiam quæ de illa disputantur, ratione stabili et fide plena sunt. At hujus, quæ veluti umbra et imago est superioris, rationes quoque et verba, quæ de ea disputantur, inconstanti sunt disciplina.

Initium omnium corporum materiam esse memoravit; hanc et signari impressione formarum. Hinc prima elementa esse progenita, ignem et aquam, terram et aera. Quæ si elementa sunt, simplicia esse debent, neque ad instar syllabarum nexu mutuo copulari. Quod istis evenit, quarum substantia multimoda potestatum coitione conficitur. Quæ quum inordinata, permixtaque essent, ab illo ædificatore mundi Deo ad ordinem numeris et mensuris in ambitum deducta sunt. Hæc e plurimis elementis ad unum redacta esse; et ignem

qu'il dit naître et mourir. Et de même que la première est dite exister véritablement, on peut dire de la seconde qu'elle n'existe vraiment point.

La première substance, ou première essence, comprend d'abord Dieu, puis la matière, puis les formes des choses, et enfin l'âme. La seconde substance comprend tout ce qui reçoit une forme; tout ce qui est engendré et qui tire son origine d'un des types de la substance précédente; tout ce qui peut subir des changemens, des métamorphoses; tout ce qui s'écoule et s'échappe à l'instar de l'eau des fleuves. De plus, la substance intelligente dont j'ai parlé, étant solidement assise, mérite, comme les conséquences qui en découlent, une croyance complète et un respect inébranlable; la seconde substance, au contraire, qui n'est en quelque sorte que l'ombre et l'image de la précédente, n'a pour base, aussi bien que les argumens et les mots qui la soutiennent, qu'une théorie tout-à-fait incertaine.

Le principe de tous les corps, dit donc notre philosophe, est la matière, laquelle reçoit sa figure de l'empreinte des types. De là sont nés les premiers élémens, l'eau et le feu, la terre et l'air; et, attendu que ce sont des élémens, ils doivent être simples, et ne sauraient être combinés les uns avec les autres, comme seraient des syllabes; ce mélange ne pouvant avoir lieu que pour les substances mixtes, dont la composition est le résultat de divers principes. Les quatre élémens, selon notre philosophe, étaient primitivement confus et désordonnés; ce fut Dieu qui, en construisant l'univers, leur assigna un rang, des nombres, une figure, et décrivit leurs contours. De plus, les divers élémens se

quidem et aera, et aquam habere originem atque principium ex trigono, qui fit trianguli recti non paribus angulis. Terram vero directis quidem angulis, trigonis, et vestigiis paribus esse. Et prioris quidem formæ tres species exsistere, pyramidem, octangulam, et vigintiangulam. Sphæram et pyramidem figuram ignis in se habere, octangulam vero aeris, angulatam vicies sphæram aquæ dicatam esse : æquipedum vero trigonum efficere ex sese quadratum, quadratum vero cubum, quæ terræ sit propria. Quapropter mobilem pyramidis formam igni dedit, quod ejus celeritas agitationi hujus videatur esse consimilis. Secundæ velocitatis octangula sphæra est; hanc aeri detulit, qui levitate et pernicitate post ignem secundus esset. Vicenalis sphæra est loco tertio; hujus forma fluida et volubilis aquæ similior est visa. Restat tesserarum figura : quæ quum sit immobilis, terræ constantiam non absurde sortita est.

Et alia initia inveniri forsitan posse, quæ aut Deo nota sunt, vel ei, qui sit diis amicus. Sed de primis elementis igni et aqua, ceterisque, et illa constare particulatim animalium et inanimantium corpora. Mundumque omnem ex omni aqua, totoque igni, et aeris universitate, cunctaque terra esse factum : et non solum nullam horum partem extra orbem relinqui, sed vim quidem ejus extrinsecus inveniri. Hæc autem invi-

ramènent à un même type; c'est-à-dire que le feu, l'air et l'eau empruntent leur mode de formation au triangle rectangle scalène, et que la terre l'emprunte au triangle rectangle isoscèle. En effet, il existe trois modifications de la première de ces deux figures : la pyramide, l'octaèdre, l'icosaèdre; or, la forme de la pyramide représente le feu, celle de l'octaèdre l'air, celle de l'icosaèdre l'eau. Pareillement le triangle rectangle isoscèle forme le carré; le carré forme le cube, et celui-ci représente proprement la terre. Maintenant la forme mobile de la pyramide a été donnée au feu, parce que la mobilité de la figure offre de l'analogie avec l'agitation de l'élément. L'octaèdre étant susceptible d'un mouvement moins rapide a été attribué à l'air, dont la rapidité et la légèreté viennent après celle du feu. L'icosaèdre est placé en troisième lieu, parce que sa forme fluide et arrondie a paru se rapprocher davantage de l'eau. Reste la forme cubique; et cette dernière, en raison de sa fixité, a servi à reproduire celle de notre univers.

Il y a peut-être à découvrir encore d'autres principes, connus des dieux ou de celui que les dieux chérissent; mais c'est des élémens primordiaux, de l'eau, du feu et des autres, que se composent spécialement les êtres animés et les êtres inanimés. Ce monde est fait de toute l'eau, de tout le feu, de tout l'air, de toute la terre qui existent; et non-seulement il n'en reste aucune parcelle hors de cet univers, mais encore l'influence ne s'en retrouve nulle part hors de ce globe. Ces élémens sont entre eux dans des rapports de connexité et de juxta-

cem ex se intra se apta et connexa esse. Idcircoque in igne, terra, aqua, et aere esse situs. Et, sicut ignis aeri cognatione conjungitur, ita humor affinitati terrenæ jungatur. Hinc unum esse mundum, in eoque omnia : nec relictum locum, in quo alius, neque elementa superesse, ex quibus alterius mundi corpus possit esse. Ad hæc attributa est ei perpetua juventas, et inviolata valetudo. Eoque nihil præterea extrinsecus est relictum, quod corrumpere posset ejus ingenium; et si superesset, non eum læderet, quum ita apud se ex omni parte compositus atque ordinatus foret, ut adversantia et contraria naturæ disciplinæque ejus officere non possent.

Idcirco autem perfectissimo et pulcherrimo mundo instar pulchræ et perfectæ sphæræ a fabricatore Deo quæsitum est, ut sit nihil indigens : sed operiens omnia coercensque contineat, pulcher et admirabilis, suî similis, sibique respondens. Quumque illi septem motus locorum habeantur : processus et retrocessus, dexterioris ac sinistri, sursum etiam deorsumque nitentium, et quæ in gyrum circuitumque torquentur, sex superioribus remotis, hæc una mundo relicta est sapientiæ et prudentiæ propria, ut rationabiliter volveretur.

Et hunc quidem mundum nunc sine initio esse dicit : alias originem habere, natumque esse : nullum autem

position. C'est ce qui explique la localité qu'occupent l'eau, la terre, le feu et l'air. Comme l'air se rapproche du feu par sa similitude, ainsi la terre et l'eau sont juxta-posés. De là, le monde ne fait qu'un; tout y est contenu; et il ne reste ni espace où un autre monde trouverait à se placer, ni autres élémens qui pourraient le construire. En outre, une jeunesse éternelle et une vigueur inaltérable lui ont été attribuées. C'est pour cela que rien en dehors du système n'a été laissé qui pût altérer sa constitution; et même quelque chose eût-il été laissé, l'influence en serait nulle : car l'ensemble est de toutes parts tellement organisé, tellement réglé, que rien ne saurait ou vicier sa nature ou contrarier sa marche.

Dans la composition de ce monde, chef-d'œuvre de perfection et de beauté, figure si belle et si parfaite, Dieu s'est principalement attaché à ce que rien n'y laissât à désirer, à ce qu'il recouvrît tout, contînt tout; à ce que, dans son admirable beauté, il se ressemblât, se correspondît à lui-même. Or, des sept mouvemens selon lesquels on peut se diriger, en avant, en arrière, à droite, à gauche, en haut, en bas, enfin le mouvement circulaire et sphérique, les six premiers ont été par lui écartés, pour qu'il ne restât à l'univers que le mouvement de rotation, mouvement particulier à la raison et à la prudence, et pour que sa révolution même indiquât la sagesse.

Platon dit tantôt que ce monde n'a point de commencement, et d'autres fois qu'il a une origine, une

ejus exordium atque initium esse, ideo quod semper fuerit : nativum vero videri, quod ex his rebus totius substantia ejus et natura constet, quæ nascendi sortitæ sunt qualitatem. Hinc et tangitur, et videtur, sensibusque corporeis est obvius. Sed quo ei nascendi causam Deus præstitit, ideo immortali perseverantia est semper futurus.

Animam vero animantium omnium non corpoream esse, nec sane perituram, quum corpore fuerit absoluta, omniumque gignentium esse seniorem, atque ideo et imperitare et regere ea, quorum curam fuerit diligentiamque sortita, ipsamque semper et per se moveri, agitatricem aliorum, quæ natura suî immota sunt atque pigra. Sed illam cœlestem animam, fontem animarum omnium, optimam et sapientissimam, virtutem esse genetricem, subservire etiam fabricatori Deo, et præsto esse ad omnia inventa ejus, pronunciat. Verum substantiam mentis hujus numeris et modis confici congeminatis ac multiplicatis augmentis, incrementisque per se et extrinsecus partis : et hinc fieri, ut musice mundus et canore moveatur.

Naturasque rerum binas esse : et earum alteram esse, quæ videri oculis et attingi manu possit, quam quidem δοξαστὴν, opinabilem appellat ille ; et alteram, quæ veniat in mentem, διανοητικὴν, cogitabilem et intelligibi-

naissance. Pour établir qu'il n'a pas eu de commencement, il argumente de ce qu'il a toujours existé; et, pour prouver qu'il a dû naître, il s'appuie sur ce que tout ce qui constitue sa substance et sa nature a lui-même eu une naissance. De là vient qu'il est tangible, visible, et qu'il tombe sous les sens. Mais, en tous cas, parce que c'est de Dieu qu'il tient le principe de sa naissance, il est destiné à jouir d'une durée éternelle.

L'âme de tous les animaux est immatérielle; elle est par dessus tout impérissable, attendu qu'elle est tout-à-fait distincte du corps, qu'elle est antérieure à tous les objets créés. En conséquence elle domine et dirige ce dont le soin et la surveillance rentrent dans ses attributions. Elle a un mouvement éternel et spontané, qu'elle communique elle-même à la matière inerte et immobile. Mais il existe encore une autre âme céleste, source de toutes les âmes, essentiellement parfaite, essentiellement sage, force génératrice, qui reconnaît à son tour les lois de Dieu son créateur, et se plie à toutes ses combinaisons. La substance de cette âme se compose de nombres, de modes, d'accroissemens qui se combinent et se modifient indéfiniment, soit qu'elle les tire d'elle-même ou hors d'elle. C'est le jeu de tous ces ressorts qui fait ainsi mouvoir le monde en musique et avec mélodie.

Il y a deux natures pour les choses, l'une qui peut être vue par l'œil, touchée par la main : Platon l'appelle sensible, *doxastîn;* l'autre se révèle à l'esprit : il la nomme *dianoïtikîn;* elle est du ressort de la réflexion, de l'intelligence. (Qu'on me pardonne ces alliances de mots

lem; detur enim venia novitati verborum, rerum obscuritatibus servienti. Et superiorem quidem partem mutabilem esse, ac facilem contuenti : hanc autem, quæ mentis acie videtur, et penetrabili cogitatione percipitur atque concipitur, incorruptam, immutabilem, constantem, eamdemque, et semper esse. Hinc et duplicem rationem interpretationemque dicit. Namque illa visibilis, fortuita et non ita perseveranti suspicione colligitur : at hæc intelligibilis, vera, perenni et constanti ratione probatur esse.

Tempus vero ævi esse imaginem; siquidem tempus movetur, perennitatis fixa et immota est natura; et ire in eam tempus, et in ejus magnitudinem finiri ac dissolvi posse : si quando hoc decreverit fabricator mundi Deus. Ejusdem temporis spatiis mensuras mundanæ conversionis intelligi. Solis quippe et lunæ globum hoc agere, ceterasque stellas, quas nos non recte erroneas et vagas dicimus; nostræ enim super earum cursibus opiniones disputationesque possunt errorem intellectus incidere.

Ceterum ille rerum ordinator ita reversiones earum, ortus, obitus, recessus, moras, progressusque constituit, ut ne modico quidem errori locus esset. Dies quippe cum noctibus mensium spatia complere, menses vicissim annorum orbes involvere : nec prius, quam

commandées par l'obscurité du sujet.) La première de ces natures est sujette aux changemens et facile à voir. L'autre, au contraire, qui est reconnue par les yeux de l'esprit, qui est saisie et perçue par la pénétration de l'intelligence, est inaltérable, immuable, constante, éternelle, toujours la même. De là deux raisons, deux logiques, d'après Platon. L'une visible, résultant de perceptions qui ne sont que fortuites et isolées; l'autre intelligible, dont l'existence s'appuie sur la base vraie, durable et constante de la raison.

. . . .

Le temps, cette image de l'éternité, marche tandis que l'éternité est essentiellement fixe et immobile. Il va s'y réunir, et c'est comme un gouffre immense où il peut s'anéantir et s'abîmer, si telle est jamais la décision du créateur de l'univers. C'est par la mesure du temps que l'on peut apprécier les lois qui président aux révolutions du monde, et qui régissent le globe du soleil, celui de la lune, ainsi que les étoiles, faussement appelées par nous errantes et vagabondes; car disons en passant que les contradictions de nos théories sur les courses de ces dernières peuvent être attribuées aux erreurs de notre intelligence.

Du reste, le grand économe a établi les révolutions des astres, leurs levers, leurs couchers, leurs oscillations, leurs retards, avec une précision telle, qu'il ne saurait y avoir lieu à la moindre erreur. Les jours avec les nuits complettent les mois; les mois à leur tour s'enferment dans le cercle des années. Ce ne fut que quand

signa hæc in luce siderea ardere cœperunt, iniri potuisse temporum numeros. Perituram quoque esse observationem computationis hujus, si hic olim chorus antiquus steterit. Namque ut mensuræ et reversiones temporum noscerentur, circuitusque mundi videretur, Solis incensa sunt lumina : et vicissim, ut quies desiderata proveniret animantibus, opacitas est inventa noctis; mensesque effici, quum Luna, circuli sui completo curriculo, ad eumdem locum, a quo discesserit, revertatur. Anni vero spatia concludi, quum Sol quadrinas temporum contigerit vices, et ad idem signum fuerit invectus. Horum enumerationem in se revertentium, et a se proficiscentium, intellectu cogitationis invenit.

Esse autem stellarum nihilominus certos ambitus, legitimis curriculis perpetuo servatos, quos vix hominum sollertia comprehendit. Unde fit, ut et Magnus ille vocitatus annus facile noscatur : cujus tempus implebitur, quum vagantium stellarum comitatus ad eumdem pervenerit finem, novumque sibi exordium et itinera per vias mundi reparaverit.

Globorum vero cœlestium inter se nexorum per vices mutuas, omnium supremum esse eum, qui inerrabili

ces signaux commencèrent à briller dans la voûte lumineuse du firmament que l'on put assujétir le temps à des calculs. Mais les observations qui se rattachent à ces calculs mêmes auraient été perdues, si un aussi admirable concert avait été suspendu une fois dans le cours antique des âges. En effet, c'est pour que la mesure et la révolution des temps fussent connues, pour que le mouvement de rotation de l'univers fût visible, qu'a été allumé ce brillant soleil; et, réciproquement, c'est pour qu'un sommeil désiré vînt rafraîchir les créatures, que les ténèbres de la nuit ont été imaginées. Les mois sont complets quand la lune, ayant parcouru sa courbe elliptique, est revenue au point d'où elle était partie. Pour l'année, elle a terminé son cours lorsque le soleil a passé successivement par les quatre saisons et qu il est revenu au même signe du zodiaque. L'énumération de ces corps lumineux, qui retournent sur eux-mêmes pour repartir ensuite, est du reste une découverte que Platon doit à la force de son intelligence et de son raisonnement.

Quant aux étoiles, il pense que leur marche n'est pas moins certaine, et qu'elles conservent sans interruption une route régulière difficilement comprise par l'esprit humain. Grâce à cette régularité, on conçoit ce que c'est que la grande année. C'est celle dont la durée aura été accomplie par cela seul que le cortège mouvant des étoiles aura atteint un seul et même terme, pour recommencer dans les champs de l'espace une nouvelle carrière, un nouveau chemin.

Les globes célestes, liés entre eux par une affinité réciproque, reconnaissent pour maître souverain celui

meatu censetur : ejus amplexu ceteros coerceri. Et esse ἀπλανέσι primum ordinem, secundum Saturno datum, Jovi tertium, Martem quartum tenere, quintum Mercurio dari, sextum Veneris esse, septimum Solis itineribus incendi, octavum metiri Lunam. Exinde elementis omnia ac principiis occupari. Ignem ante alia superiorem esse, mox aeris locum : hinc aquæ proximum : et tunc globum terræ in medio situm æqualem loco, ac figura immobilem stare. Hos astrorum ignes sphæris adfixos, perpetuis atque indefessis cursibus labi : et hos animales deos dicit esse. Sphærarum vero ingenium ex igni coalitum et fabricatum.

Jam ipsa animantium genera in quatuor species dividuntur : quarum una est ex natura ignis ejusmodi, qualem Solem et Lunam videmus, ceterasque siderum stellas : alterum ex aeria qualitate; hanc etiam dæmonum dicit : tertium ex aqua terraque coalescere, et mortale genus corporum ex eo dividi terrenum atque terrestre; sic enim χοϊκὰ et χερσαῖα censuit nuncupanda. Terrenumque esse arborum, ceterarumque frugum, quæ humi fixæ vitam trahunt : terrestria vero, quæ alit, ac sustinet tellus.

Deorum trinas nuncupat species : quarum est prima unus et solus summus ille, ultramundanus, incorporeus : quem patrem et architectum hujus divini

qui passe pour n'éprouver aucun égarement. Tous les autres gravitent dans sa sphère d'attraction. Le premier rang a été donné aux astres non errans; le second à Saturne, le troisième à Jupiter; Mars occupe le quatrième, Mercure le cinquième, Vénus le sixième; le septième est celui du Soleil à la course lumineuse, le huitième celui de la ponctuelle Phébé. Après cette première catégorie, les élémens et les principes occupent l'univers. D'abord le feu est placé au dessus des autres : c'est ensuite la place de l'air, puis celle de l'eau; enfin le globe terrestre est placé exactement au centre, où il est fixe et sans mouvement. Les astres, qui sont placés au ciel, se meuvent d'un cours perpétuel et infatigable. Platon les appelle des dieux animés. C'est le feu qui entre dans la substance et dans la composition de leurs natures.

Les espèces d'animaux à leur tour sont divisées en quatre classes. Une d'elles est d'une nature identique au feu que nous voyons dans le Soleil, dans la Lune et dans les étoiles du firmament. Une autre tient de l'air; c'est celle que notre philosophe appelle encore démons. La troisième et la quatrième se composent d'eau et de terre : ce sont les créatures mortelles qui se subdivisent en êtres territoriaux et êtres terrestres (car il les nomme ainsi : *choïca* et *chersaïa*). Les êtres territoriaux sont les arbres et les autres productions fixées au sol; les êtres terrestres sont ceux que nourrit et porte la terre.

Platon reconnaît trois espèces de dieux : dans la première il fait figurer comme étant seul et unique le dieu souverain, qu'aucun monde ne renferme, que n'enchaîne

orbis superius ostendimus. Aliud genus est, quale astra habent, ceteraque numina, quos cœlicolas vocamus. Tertium habent, quos Medioxumos Romani veteres appellant, quod et suî ratione, et loco, et potestate diis summis sunt minores, hominum natura profecto majores.

Sed omnia quæ naturaliter, et propterea recte feruntur, providentiæ custodia gubernantur : nec ullius mali causa Deo poterit adscribi. Quare nec omnia ad fati sortem arbitratur esse referenda. Ita enim definit : Providentiam esse divinam sententiam, conservatricem prosperitatis ejus, cujus causa tale suscepit officium : divinam legem esse fatum, per quod inevitabiles cogitationes Dei atque incepta complentur. Unde si quid providentia geritur, id agitur etiam fato : et quod fato terminatur, providentia debet susceptum videri. Et primam quidem providentiam esse summi exsuperantissimique deorum omnium, qui non solum deos cœlicolas ordinavit, quos ad tutelam et decus per omnia mundi membra dispersit; sed natura etiam mortales deos, qui præstarent sapientia ceteris terrenis animantibus, ad ævitatem temporis edidit : fundatisque legibus reliquarum dispositionem ac tutelam rerum, quas quotidie fieri necesse est, diis ceteris tradidit. Unde susceptam

aucun corps; c'est lui que nous montrons comme père, comme architecte de ce divin univers. Une autre espèce est celle des astres et des autres puissances que nous appelons divinités célestes. La troisième est celle des dieux que les anciens Romains appellent Médioxymes, attendu que par leur essence, leur place et leur pouvoir, ils sont inférieurs aux dieux souverains, mais incontestablement supérieurs à la nature humaine.

Tout ce qui arrive selon les lois de la nature, et par conséquent avec régularité, s'opère par les soins de la providence, et on ne pourrait imputer à Dieu la cause d'aucun mal. Il ne faut donc pas non plus, selon notre philosophe, rapporter tout à la fatalité du destin; car voici la distinction qu'il établit : La providence est l'expression d'une sympathie toute divine, conservatrice de la prospérité des êtres pour qui elle a entrepris un tel office; le destin par qui s'accomplissent les inévitables projets et les plans de Dieu, c'est l'expression de sa loi divine. Conséquemment, si une chose est maintenue par la providence, c'est qu'elle est également faite par le destin, et ce que le destin accomplit doit paraître garanti également par la providence. Or, il existe une première providence, celle du premier, du plus excellent de tous les dieux, qui non-seulement a créé une hiérarchie entre les dieux du ciel dispersés par lui dans toutes les parties de l'univers pour le protéger et pour l'embellir, mais qui encore a institué pour un temps des dieux mortels qui l'emportassent en sagesse sur les autres créatures terrestres. Ainsi, après avoir fondé les lois, il a laissé aux autres dieux la disposition et le maintien de tout ce qui restait à faire journelle-

providentiam dii secundæ providentiæ ita gnaviter retinent, ut omnia etiam, quæ cœlitus mortalibus exhibentur, immutabilem ordinationis paternæ statum teneant. Dæmonas vero, quos Genios et Lares possumus nuncupare, ministros deorum arbitratur, custodesque hominum et interpretes, si quid a diis velint. Nec sane omnia referenda ad vim fati putat : sed esse aliquid in nobis, et in fortuna esse nonnihil; et fortunæ quidem improvidos casus ignorari a nobis, fatetur. Instabile enim quiddam et incurrens intercedere solere, quæ consilio fuerint et meditatione suscepta, quod non patiatur meditata ad finem venire. Et tunc quidem, quum impedimentum istud utiliter provenerit, res illa felicitas nominatur : at ubi repugnationes istæ nocivæ erunt, infelicitas dicitur.

Omnium vero terrenorum nihil homine præstabilius providentia dedit. Quare idem bene pronunciat, hominis animam esse corporis dominam. At enim quum tres partes animæ dicat esse : rationabilitatem, id est, mentis optimam portionem, hanc ait capitis arcem tenere : irascentiam vero procul a ratione, ad domicilium cordis deductam esse, obsequique eam, et in loco respondere sapientiæ : cupidinem atque appetitus, postremam mentis portionem, infernas abdominis sedes tenere, ut popinas quasdam et latrinarum latebras, diversoria ne-

ment. De là viennent les attributs des dieux d'une providence secondaire; providence si active, que tout ce qui dans les cieux frappe les regards des mortels, conserve immuablement l'état primitif où l'a placé le père souverain. Les Démons, que nous pouvons appeler Génies et Lares, sont à ses yeux les gardiens et les interprètes des hommes, quand ceux-ci veulent quelque chose des dieux. Platon, nous l'avons dit, est loin de penser pourtant que tout doive être rapporté à l'empire du destin; mais il croit qu'il y a quelque chose qui dépend de nous, et quelque chose aussi qui dépend de la fortune. Il avoue que les catastrophes imprévues de la fortune sont ignorées de nous, parce que, d'ordinaire, des contre-temps irréguliers et soudains viennent se jeter au travers des entreprises les mieux raisonnées et les mieux combinées, pour les empêcher d'arriver à leur fin. Dans le cas où ces incidens proviennent d'une manière utile, cela s'appelle du bonheur; si au contraire ce sont des obstacles, on dit que c'est du malheur.

Mais, de toutes les créatures terrestres, la providence n'a rien créé de supérieur à l'homme. Aussi Platon dit-il avec justesse, que l'âme humaine est la reine du corps. Il existe, selon lui, trois parties de l'âme : le principe raisonnable, à savoir la portion la plus noble, dont le siège est dans la tête; le principe irascible, qui loin de la raison réside dans le cœur, lequel principe doit obéir à la sagesse et ne répondre qu'à ses appels; la passion et les appétits sont la dernière portion de l'âme, et occupent les régions inférieures de l'abdomen, espèces de tavernes, de latrines sombres où résident le désordre et la luxure. Si cette partie a été reléguée si loin de la sagesse, il semble que ce soit de peur qu'im-

quitiæ atque luxuriæ. Relegatam vero idcirco longius a sapientia hanc partem videri, ne importuna vicinitate ratio consultans desuper cunctorum saluti, in ipsa cogitationum utilitate turbaretur.

Totum vero hominem in capite vultuque esse. Nam prudentiam, sensusque omnes, non alias quam illa parte corporis contineri. Cetera enim membra ancillari et subservire capiti, cibos et alia subministrare. Verticem etiam sublime positum, ut dominum atque rectorem, providentiaque ejus a periculis vindicari. Sed et machinamenta, quibus ad sentiendas dijudicandasque quantitates et qualitates sensus instructi sunt, ibidem erga regiam capitis constituta esse, in conspectu rationis, ut intelligendi ac persentiscendi veritas adjuvetur.

Sensus vero ipsi ad ea, quæ sunt sensibilia, apte compositi a natura, intelligentiam cognatam tenent. Et primo oculorum acies gemellas perlucidas esse, et quadam luce visionis illustres, noscendi luminis officium tenere: auditionem vero aeriæ naturæ participem, aeriis nunciis percipere sonores. Jam gustatus solutiores esse sensus, ideoque humidioribus potius et aquosis commodatos. Tactum etiam terrenum atque corporeum, solidiora, quæque contingi offendique possunt, sentire. Eorum etiam, quæ corrupta mutantur, separata intel-

portunée d'un tel voisinage, la raison, qui de là-haut veille sur la conservation de l'ensemble, n'éprouvât quelque désordre dans l'économie de ses utiles réflexions.

L'homme est tout entier dans la tête et dans la face; car la sagesse et toutes les pensées ne sont contenues nulle part ailleurs que dans cette partie du corps. Les autres membres sont les serviteurs, les esclaves de la tête, lui procurant les alimens et les diverses substances. Le chef est placé en haut comme un maître, un guide, qui par sa prévoyance écarte tous périls. Les différens organes dont les sens sont pourvus, afin d'apprécier, de juger les quantités et les qualités, sont également disposés dans la tête, véritable palais, véritable métropole; et tous agissent dans les intérêts de la raison, dans le but de seconder la perception et l'intelligence.

Les sens eux-mêmes sont admirablement disposés par la nature pour les objets sensibles, et leurs propriétés s'y rattachent par de remarquables analogies. D'abord les deux yeux, qui ont leur prunelle transparente et comme éclairée par la lumière de la vision, sont chargés de voir. L'ouïe, qui participe de la nature aérienne, perçoit les sons par des messagers aériens. Le goût, ne s'appliquant qu'aux objets solubles, ne perçoit que les matières humides et aqueuses. Le toucher, qui est tout positif, tout matériel, s'applique aux corps solides que l'on peut atteindre et heurter. Les objets même qui s'altèrent par corruption ont en leur faveur un mode de perception à part. En effet, au milieu du visage, la nature

Sed et totius corporis habitus et figura membrorum alia conditione sunt optima, alia longe pejora. Inferiora reguntur optimatium præstantia, et ipsa ministerium suggerunt victuale. Pedes denique humerorum tenus capiti obediunt. At superciliorum sepes præmuniunt oculos; ne desuper proruat, quod teneras visiones mollesque perturbet. Pulmones loco, ac suî genere, cordi plurimum consulunt. Quum exardescit ira, trepidansque celerioribus motibus vertex cordis ipsius madens sanguine, pulmonum excipitur mollitia, siti, frigore. Lienem vero jecinori, nec frustra, esse finitimum, ut ejus redundantiam participatis haustibus relevet, abstergeatque ea, quæ sordium fuerint, purumque ac sincerum præstet; quod maxime fibris est commodum. Ventrem hiris intestinorum circumplexum, et nexibus impeditum esse, ne esculenta et poculenta sese penetrarent, sed ut retenta paulisper utilitatem suî accessu animantibus exhiberent, ne exhaustis et labentibus iis quæ inferuntur, momentis omnibus adpetendi cibi necessitas immineret, et ad hoc unum occupari nobis dies noctesque esset necesse.

Visceribus ossa sunt tecta; eadem revincta sunt nervis. Et tamen ea, quæ sunt internuntia sentiendi, sic sunt operta visceribus, ne crassitudine sensus hebeten-

L'ensemble de tout le corps se compose d'organes de formes différentes, dont les uns ont un rang plus relevé, les autres des fonctions moins nobles. Les inférieurs reconnaissent la suprématie de ceux qui l'emportent; et ce sont eux qui se chargent du ministère de l'alimentation. Des pieds jusqu'aux épaules, tout obéit à la tête. Les sourcils sont un rempart qui protège les yeux, afin que d'en haut rien ne tombe qui puisse troubler l'organe de la vue, si délicat et si susceptible. Les poumons, par l'endroit qu'ils occupent et par leur nature, sont de la dernière utilité pour le cœur. Quand celui-ci s'enflamme de colère, et que des palpitations trop accélérées font jaillir à son sommet un sang qui l'inonde, les poumons, toujours altérés, reçoivent ce sang dans leur masse spongieuse et l'y rafraîchissent. Si la rate est placée dans le voisinage du foie, ce n'est pas sans utilité : c'est pour qu'elle remédie à la plénitude de ce dernier par des absorptions réciproques; pour qu'elle en purifie les liquides et le garantisse de toute lésion, ce qui est absolument indispensable. Le ventre contient les circonvolutions des intestins, et ceux-ci sont roulés en replis nombreux, de peur que les alimens liquides et les solides ne circulent avec trop de promptitude et ne s'évacuent aussitôt, précipités qu'ils seraient par leur pesanteur. Car alors, ils ne pourraient être d'aucune utilité à l'animal par leur introduction; à chaque instant, nous serions tourmentés du besoin de prendre quelque nourriture, et ce deviendrait nuit et jour notre occupation.

La charpente osseuse est recouverte par les viscères, et elle est attachée d'une manière solide par des ligamens. Toutefois, les organes qui sont les intermédiaires du sentiment sont revêtus par ces viscères de façon à

tur. Illa etiam, quæ juncturis et copulis nexa sunt, ad celeritatem facilius se movendi haud multis impedita sunt visceribus.

Denique ipsius capitis verticem specta : contectum tenui cute, capillisque hirsutum videbis, adversus vim frigoris et caloris. At enim illæ opimæ sunt partes, quas labor subigit : ut femina ipsa, qua sessitandi regio est. Quid de cibatu ipso loquar? quem itinera ex utero manantia fibris jecoris adjuncta dispertiunt, in cruoris habitudinem versum, ut eum ex eo loco per omnes artus natura solers derivari faciat. Sed e regione cordis venarum meatus oriuntur, per pulmonum spiracula vivacitatem transferentes, quam de corde susceperint : et rursus ex illo loco divisæ per membra totum hominem juvant spiritu. Hinc illæ anhelandi vices haustæ, redditæque alterno modo, ne mutuis impediantur occursibus. Venarum diversæ sunt qualitates, quas ad procreandum e regione cervicum, per medullas renum commeare, et suscipi inguinum loco certum est : et rursum venarum genitale seminium humanitatis exire.

At quum totius corporis diversas dicat esse substantias : primam vult videri ex igni et aqua, et ceteris elementis; aliam ex consimilibus partibus viscerum,

ce que l'épaisseur de ces derniers ne neutralise pas leur énergie; et les parties osseuses, qui sont attachées par des jointures et par des cartilages, ne présentent que peu de ces mêmes viscères, afin de se mouvoir avec promptitude et facilité.

Regardez enfin le sommet de la tête elle-même : il est recouvert d'un cuir peu épais, et fourni de cheveux qui le garantissent contre l'excès du froid et celui de la chaleur. Les parties les plus charnues sont celles sur lesquelles porte le poids du corps, comme les cuisses à l'endroit où l'on s'assied. Parlerai-je des alimens eux-mêmes? Reçus dans différens tubes partis de l'estomac et qui sont joints au foie par des vaisseaux, ils se décomposent en un sang que de ce point la nature fait habilement circuler dans toutes les parties du corps. De la région du cœur partent en effet, comme autant de canaux, des veines qui transportent par les appareils respiratoires des poumons le principe vital qu'elles ont reçu du cœur; et de nouveau, ces veines se partageant tous les membres par leurs ramifications animent et vivifient le corps entier. De là vient la respiration qui s'exhale et se reprend par alternatives, pour que les deux mouvemens opposés ne se contrarient pas. Il est des veines qui ont un autre usage : celui de servir à la procréation; nées de la région cervicale, elles parcourent le parenchyme des reins, et s'épanouissent aux aines, pour donner issue au sperme générateur qui féconde l'espèce humaine.

Platon dit que le corps entier se compose de diverses substances. La première est formée du feu, de l'eau et des autres élémens; une deuxième, de parties analogues entre elles, des viscères, des os, du sang et des autres

ossiculorum, cruoris, et ceterorum; tertiam de discrepantibus diversisque membris, id est, capite, utero, et articulis disparibus. Unde et substantia, quæ de simplicibus constat elementis, si id quod necessitate victus extrinsecus adrogatur, quomodo congruit et generi singulorum, qualitatem corporis temperiemque custodit: at illis, quæ de consimilibus, robur auget, his, quæ inter se disparia supra diximus, pulchritudinem nutrit: et simul æqualitas ista sicci, humidi, ferventis ac frigidi, sanitatem, vires, speciemque largitur: sicut illa intemperans atque immoderata permixtio, singulis universisque vitiatis, animal celeri exitio corrumpit.

Tripartitam animam idem dicit; primam ejus rationabilem esse partem; aliam excandescentiam, vel irritabilitatem: tertiam appetitum; eamdem cupiditatem possumus nuncupare. Sed tunc animanti sanitatem adesse, vires, et pulchritudinem, quum ratio totam regit, parentesque ei inferiores duæ partes, concordantesque inter se, iracundia et voluptas, nihil adpetunt, nihil commovent, quod inutile esse duxerit ratio. Ejusmodi ad æquabilitatem partibus animæ temperatis, corpus nulla perturbatione frangitur. Alioquin invehit ægritudinem atque invalentiam et fœditatem: quum incompositæ et inæquales inter se erunt: quum

parties du corps; la troisième, de membres à fonctions tout-à-fait contraires et opposées; à savoir, de la tête, du ventre, et d'organes fort différens les uns des autres. Il en résulte, que si la substance composée d'élémens simples est du dehors satisfaite en ses besoins de nourriture comme il convient à chaque espèce de ces élémens, elle garantit à l'individu la conservation de sa qualité et de son tempérament. Les parties analogues entre elles lui garantissent la force. Celles qui, comme nous l'avons dit, sont dissemblables, entretiennent sa beauté. C'est cet équilibre du sec et de l'humide, du chaud et du froid, qui donne la santé, la force, la fraîcheur; de même que, si ces principes sont mélangés irrégulièrement et sans mesure, l'ensemble entiér se vicie, et l'individu ne tarde pas à ressentir les funestes effets de cette altération.

Platon dit encore que l'âme se compose de trois parties. La première est la partie raisonnable; la seconde, la partie excandescente ou l'irritabilité; la troisième, la partie appétitive, que nous pouvons appeler du nom général de passion. La créature jouit de sa santé, de ses forces, de sa beauté, quand la raison gouverne l'âme entière; quand les deux autres parties secondaires, à savoir la colère et la volupté, s'accordent entre elles, et qu'elles n'ont aucun appétit, aucun élan jugé inutile par la raison. L'âme étant constituée dans un tel équilibre, jamais le corps n'éprouvera de perturbation. Mais il y aura faiblesse, prostration, désordre dans le cas contraire, c'est-à-dire s'il y a inégalité de proportions; si l'irascibilité et la prudence ont été soumises et dominées par la passion; enfin, si cette raison qui doit être la reine

irascentiam et consilium subegerit, sibique subjecerit cupiditas : aut quum dominam illam reginamque rationem, obsequente licet et pacata cupidine, ira flagrantior vicerit.

Sed ægritudinem mentis stultitiam dicit esse, eamque in partes duas dividit. Harum unam imperitiam nominat, aliam insaniam vocat; et imperitiæ morbum ex gloriosa jactatione contingere, quum eorum, quorum ignarus est, doctrinam aliquis scientiamque mentitur : furorem vero, pessima consuetudine et libidinosa vita solere evenire. Hancque insaniam nominari, quam vitiosa qualitas corporis prodit, quum ea, quæ sunt rationi parata in ipso vertice, importunis angustiis coarctantur.

At enim tunc hominem esse perfectum, quum anima et corpus æqualiter copulantur et inter se conveniunt, sibique respondent : ut firmitas mentis prævalentibus corporis viribus non sit inferior. Corpus vero tunc nativis incrementis augetur, quum valetudinis portio procurata salubriter modum necessarii victus nescit excedere : nec valetudo obteritur magnitudine externorum laborum, nec pabuli sarcina immoderatius invecti, vel non ut oportet digesti distributique per corpus. Tunc enim artus ac membra vigoris debiti modum et vires retinent, quum id, quod infertur ad totius

et la maîtresse se laisse subjuguer par le despotisme de l'irascibilité, la passion restât-elle même obéissante et paisible.

L'état de la maladie de l'âme, selon notre philosophe, est la sottise, qu'il classe en deux espèces : il appelle l'une impéritie, l'autre folie. L'impéritie vient d'une prétention orgueilleuse, lorsqu'ignorant une chose on se donne faussement pour la posséder et pour en être instruit. Quant à la folie, elle est d'ordinaire le résultat de mauvaises habitudes et d'une vie débauchée. Elle tient du reste à une constitution vicieuse, comme, par exemple, lorsque ce qui est disposé pour la raison dans les parties supérieures de la tête, se trouve resserré à l'étroit et comprimé d'une manière nuisible.

Quand l'homme est-il parfait? lorsque l'âme et le corps s'harmonisent, se conviennent et s'entendent parfaitement; lorsque la force de l'intelligence n'est pas inférieure à l'énergie de la matière. Dans cet heureux état le corps prend ses développemens naturels, parce que la portion de santé qui lui est nécessaire lui est habilement ménagée et n'a rien d'excessif; parce que cette santé n'est pas accablée par l'excès de travaux extérieurs, par la trop grande abondance d'une nourriture immodérément répandue et distribuée dans tout l'individu. Alors en effet les membres et les organes conservent dans son activité et dans ses proportions la force qui leur est nécessaire; tout ce qui doit contribuer à la con-

corporis conservationem, veluti singillatim exæquatum, cunctis partibus dividitur. Verum enimvero quum id minime fit, tunc sequi exitium corporis.

---

servation du corps entier présente une fusion homogène, un équilibre parfait; mais quand cette régularité n'existe plus, la destruction du corps s'ensuit toujours infailliblement.

APULÉE.

DE LA DOCTRINE DE PLATON.

II.

DE LA PHILOSOPHIE APPLIQUÉE A LA MORALE.

ARGUMENT

DU DEUXIÈME LIVRE

DE LA DOCTRINE DE PLATON

INTITULÉ

DE LA PHILOSOPHIE APPLIQUÉE A LA MORALE.

Le principe de la philosophie morale, c'est de savoir par quels moyens on peut parvenir à la vie heureuse; et l'auteur, convaincu que rien ne saurait mieux l'apprendre aux hommes que les doctrines professées par Platon, entreprend de les reproduire dans ce livre.

Les biens (et sous ce titre, Platon range l'ensemble de tout ce qui constitue la vie heureuse), les biens sont ou existans par eux-mêmes ou produits par des perceptions. Dans les premiers se rangent Dieu, l'intelligence, et secondairement les vertus dans leur ordre respectif. Les biens sont encore ou d'essence divine, ou applicables seulement à l'humanité; les premiers sont aussi excellens, aussi incontestables, aussi précieux, que les seconds sont éventuels, fugitifs, et souvent médiocres:

L'homme, pour qui sont faits tant de biens précieux,

ne naît pas seulement pour lui-même, il naît encore pour l'humanité: pour sa patrie d'abord, puis pour sa famille, puis pour ses semblables.

En venant au monde, l'homme n'est ni absolument bon, ni absolument mauvais; et ce sont les principes de l'éducation qu'il

reçoit, qui doivent développer chez lui les bons ou les mauvais penchans. Il existe pour les hommes trois sortes de naturels, un supérieur, un deuxième tout-à-fait immoral et dépravé, puis un troisième qui est mixte. C'est de cet état mixte que Platon veut voir participer l'enfant docile et l'homme disposé à suivre les voies de la modération en alliant le mérite et les grâces. Du reste, dans la plupart des organisations, on retrouve cet état mixte, cette lutte à peu près indécise de la prudence contre l'indocilité, de l'insensibilité contre l'audace, de la libéralité contre le désordre.

La vertu, essentiellement une et simple, est l'attribut le plus noble et le plus parfait des âmes. Mais l'idée renfermée sous ce mot de vertu n'est pour ainsi dire qu'une belle abstraction; et, en le précisant, Platon compte des vertus supérieures et des vertus moyennes, d'autres parfaites et d'autres imparfaites; il trace des unes et des autres la nomenclature et les rapports mutuels; il insiste spécialement sur la Justice, dont les développemens s'étendent à l'infini; et c'est à l'occasion de la pratique de cette vertu, qu'il se trouve amené à parler de la Rhétorique et de la Politique; il fait également deux sciences de ces deux dernières vertus, trop souvent remplacées, selon lui, par le métier de rhéteur et par celui de juriste sans conscience. Pour en finir sur les vertus, il regarde les unes comme étant le produit de l'étude, les autres comme naissant de la pratique et de l'expérience.

Parmi les biens, il en est qu'il faut rechercher pour eux-mêmes; d'autres, pour les résultats qu'ils donnent; d'autres, pour ces deux considérations. Pareillement, il en est qui doivent être appelés sans restriction du nom de biens; d'autres qui n'ont qu'une utilité toute spéciale : de même pour les maux.

Comme dans les biens se classent les vertus, de même au nombre des maux il faut ranger les vices. Ceux-ci tiennent de notre libre arbitre; et pourtant, ce n'est pas précisément de notre plein gré que nous les contractons; il n'y a que mauvais calculs, et projets de bien-être maladroitement concertés de la part des hommes vicieux. Car concevrait-on des hommes aspirant au mal, pour le mal lui-même? Un grand principe, c'est que ce qui est honteux ne saurait être bien. L'amitié, ce sentiment si beau, l'amour,

cette source de tant de jouissances, n'existent vraiment, aux yeux de la morale, que si ces affections n'ont rien de matériel.

Les coupables peuvent se diviser en trois catégories : dans chacune desquelles l'état de l'âme, suivant une fiction assez bizarre de l'auteur, représente successivement l'aristocratie, la démagogie, la tyrannie. Il est une dernière limite qui ne se classe pas; c'est la perversité fondée sur l'athéisme, et dont les excès ne sauraient que difficilement être décrits : ce ne sont que vues criminelles, appétits désordonnés, irréflexion, démence et folie furieuse.

Néanmoins Platon n'hésite pas à dire que les âmes sont originellement bonnes; c'est à l'occasion des choses extérieures que le vice vient les infecter; et de même que celui-ci est le mobile premier de tous leurs désordres, c'est aussi lui qui est l'instrument de leurs punitions.

Qu'il y a loin de ces natures vicieuses et dégradées à l'âme vertueuse et sereine du sage! Tous les actes, toutes les croyances, toutes les convictions de ce dernier tendent à lui garantir le bonheur dans cette vie, et les espérances les plus riantes dans un autre monde, sans que pourtant il se perde en spéculations purement contemplatives; et c'est la science du positif, jointe aux méditations philosophiques, qui lui garantit ici-bas ce bonheur inaltérable. Du reste, bien qu'il sache devoir, en abandonnant ce séjour terrestre, entrer en possession d'un avenir meilleur, néanmoins le sage ne doit point hâter l'heure de son trépas.

La dernière partie du traité reproduit les vues de Platon sur la constitution des républiques et sur les théories gouvernementales. La cité-modèle, réunion d'une multitude d'hommes, ne peut se maintenir que si l'obéissance aux lois est unanime, et que si la raison en est la base. Elle doit être organisée à l'instar de l'âme : c'est-à-dire que la sagesse et la prudence ayant la primauté, les autres élémens doivent obéir sous les peines même les plus sévères. Le désintéressement le plus absolu doit caractériser les gouvernans. Ils présideront aux mariages, et en excluront toute disproportion funeste. Ils exigeront que tous les enfans soient élevés et instruits en commun, sans différence de condition, ni même de sexe.

Mais cette cité, Platon lui-même convient qu'elle n'est qu'une utopie tout idéale; et arrivant à des idées plus immédiatement applicables, il se propose un problème qui est à peu près celui-ci: « Étant donné tel emplacement, étant donnée telle réunion d'hommes, par quels procédés le législateur pourra-t-il, eu égard à la situation des choses et à la nature des habitans, faire régner dans cet état les bonnes lois et les bonnes mœurs? » Ici, comme plus haut, il maintient l'éducation commune pour tous les enfans; mais il retire le mariage des attributions des gouvernans, attendu que les disproportions n'y sont point préjudiciables, comme dans la première espèce. Bien plus, les combinaisons sagement mélangées des différens caractères, pourront avoir sur les générations les plus heureux résultats. Dans cette république, les propriétés devront être individuelles et particulières. Les lois devront être réunies dans un code rédigé avec le concours des citoyens les plus recommandables par leurs lumières. Le meilleur mode de gouvernement sera le tempérament des trois pouvoirs. Les chefs de l'état devront de leur conduite un compte d'autant plus sévère qu'ils sont placés plus haut. Ils auront, du reste, à leur disposition un grand pouvoir; mais s'ils savent le tempérer et s'attacher surtout à améliorer les mœurs, la population qu'ils seront appelés à régir ne répondra que par de l'amour, par du zèle et de l'obéissance, à leur vive et infatigable sollicitude.

Le traité se termine par un exposé rapide de quatre pouvoirs, aussi coupables les uns que les autres et aussi funestes à une république : l'aristocratie, l'oligarchie, la démocratie, et la tyrannie ou pouvoir absolu.

APULEII

DE DOGMATE PLATONIS

LIBER II

SIVE

PHILOSOPHIA MORALIS.

Moralis philosophiæ caput est, Faustine filî, ut scias, quibus ad beatam vitam perveniri rationibus possit. Verum ad beatitudinem, bonorum finem, ante alia contingere ostendam, quæ de hoc Plato senserit.

Bonorum igitur alia eximia ac prima per se ducebat esse : per perceptionem cetera fieri bona existimabat. Prima bona esse Deum summum, mentemque illam, quam *νοῦν* idem vocat : secundum ea, quæ ex priorum fonte profluerent, esse animi virtutes, prudentiam, justitiam, pudicitiam, fortitudinem. Sed his omnibus præstare prudentiam. Secundam numero ac potestate continentiam posuit. Has justitiam sequi. Fortitudinem quartam esse. Differentiam hanc bonorum esse constituit : Partim divina per se et prima, simplicia

APULÉE.

DE LA DOCTRINE DE PLATON

LIVRE II

OU

PHILOSOPHIE APPLIQUÉE A LA MORALE.

Le principe de la philosophie morale, mon fils Faustinus, c'est de savoir par quels moyens on peut parvenir à la vie heureuse; or, j'entreprends de prouver que rien ne saurait mieux nous mettre en possession de cette vie heureuse, complément de tous les biens, que les doctrines professées à cet égard par Platon.

D'entre les biens, selon lui, les uns existent par eux-mêmes (et ce sont les premiers et les plus excellens); les autres sont les résultats d'une perception. Les premiers sont, le maître souverain de toutes choses, et cette intelligence, que le même Platon appelle *Noun*. Viennent ensuite les biens qui découlent des premiers, et qui sont les vertus : la prudence, la justice, la pudeur, le courage. Mais de toutes celles-ci, la première est la prudence; la seconde, pour le rang et les effets, c'est la continence; après elles, vient la justice; enfin le courage est la quatrième. Platon établit entre les biens cette différence, que les uns ont un caractère divin, sont de premier ordre et essentiellement sim-

duci bona : alia hominum : nec eadem omnium existimari. Divina quapropter esse atque simplicia, virtutes animi : humana autem bona ea, quæ quorumdam essent, quæ cum corporis commodis congruunt, et illa, quæ nominamus externa : quæ sapientibus et cum ratione ac modo viventibus sunt sane bona : stolidis et eorum usum ignorantibus oportet esse mala. Bonum primum est verum, et divinum illud optimum, et amabile, et concupiscendum, cujus pulchritudinem rationabiles appetunt mentes, natura duce, instinctæ eadem ad ejus ardorem. Et quod non omnes id adipisci queunt, neque primi boni adipiscendi facultatem possunt habere, ad id feruntur, quod hominum est. Secundum, nec commune multis est, nec quidem omnibus similiter bonum. Namque appetitus, et agendi aliquid cupido, aut vero bono incitatur, aut eo, quod videatur bonum; unde natura duce cognatio quædam est cum bonis ei animæ portioni, quæ rationi consentit. Accidens autem bonum esse putat, quod corpori, rebusque venientibus extrinsecus copulatur.

Et illum quidem, qui natura imbutus est ad sequendum bonum, non modo sibimet ipsi natum putat, sed omnibus etiam hominibus : nec pari aut simili modo, verum patriæ unumquemque conceptum esse, dehinc proximis, et mox ceteris, qui familiari usu vel notitia junguntur.

ples; les autres tiennent à l'humanité, et ne sont pas regardés comme les mêmes pour tous. Les biens qui ont un caractère divin et qui sont simples, sont les vertus de l'âme. Les biens qui tiennent à l'humanité sont ceux qui n'appartiennent qu'à quelques-uns, qui se rattachent aux avantages corporels, et ceux que nous appelons étrangers. Aux yeux des sages, des hommes qui vivent avec raison et mesure, ce sont des biens sans doute; mais pour les sots, et pour ceux qui en ignorent l'usage, il est inévitable que ce soient des maux. De tous les biens, le premier est celui qui, véritable, divin, et d'une excellence incontestable, mérite tout notre amour, toute notre ambition, bien après la beauté duquel soupirent les âmes raisonnables, portées d'ailleurs à cet amour par un instinct de nature; et c'est parce que tout le monde ne peut pas y atteindre, ne peut pas avoir la faculté d'atteindre à ce bien, le premier de tous, que l'on se rabat sur ce qui tient à l'humanité. Le second bien n'est pas commun à tous, et n'est même pas un bien pour tous. Car l'activité, les appétits sont mis en mouvement, ou par le véritable bien, ou par ce qui en a l'apparence. La nature a donc établi une affinité réelle entre les biens et cette portion de l'âme qui est raisonnable. Mais Platon regarde comme éventuels les biens qui tiennent au corps et aux choses venant de l'extérieur.

Selon lui, le mortel qui songe par nature à rechercher le vrai bien, est né non-seulement pour lui-même, mais encore pour l'humanité tout entière; non pas toutefois avec des obligations égales et semblables : chacun naît d'abord pour la patrie, puis pour ses proches, puis pour les autres hommes avec qui il a des rapports de parenté ou de connaissance.

Hominem ab stirpe ipsa neque absolute bonum, nec malum nasci : sed ad utrumque proclive ingenium ejus esse. Habere quidem semina quædam utrarumque rerum cum nascendi origine copulata, quæ educationis disciplina in partem alteram debeant emicare; doctoresque puerorum nihil antiquius curare oportere, quam ut amatores virtutum velint esse; vel moribus et institutis eos ad id prorsus imbuere, ut regere et regi discant magistra justitia. Quare præter cetera induci ad hoc eos oportere, ut sciant, quæ sequenda fugiendaque sint, honesta esse, ac turpia : illa voluptatis ac laudis; hæc vero dedecoris ac turpitudinis. Honesta eadem quæ sunt bona, confidenter optare nos oportere.

Tria genera ingeniorum ab eo sunt comprehensa, quorum præstans et egregium appellat unum : alterum, teterrimum pessimumque : tertium ex utroque modice temperatum, medium nuncupavit. Mediocritatis hujus vult esse participes puerum docilem, et virum progredientem ad modestiam, eumdemque commodum ac venustum. Ejusmodi quippe medietates inter virtutes et vitia intercedere dicebat, tertium quiddam : ex quo alia laudanda, alia culpanda essent. Inter scientiam validam, alteram falsam, pervicaciæ vanitate jactatam : in-

L'homme, en venant au monde, n'est ni absolument bon, ni absolument mauvais; sa nature le porte aussi bien vers l'un de ces états que vers l'autre. Des germes de ces deux penchans sont inhérens à son être par le fait de sa naissance; et ce sont les différens modes d'éducation qui doivent développer les uns ou les autres. Aussi ceux qui instruisent les enfans ne doivent-ils s'attacher à rien plus ardemment qu'à leur inspirer l'amour de la vertu; et, par la morale qu'ils leur prêchent, par les principes dont ils les pénètrent, ils doivent les habituer à obéir, soit comme subordonnés soit comme maîtres, aux lois de la justice. Conséquemment, s'il est un principe auquel il faille surtout les soumettre, c'est à reconnaître que telle chose est à suivre, telle chose à éviter, que ceci est honnête, ceci honteux; que tels actes sont tout à la fois honneur et plaisir; tels autres, honte et infamie; qu'enfin nous devons avec une conviction profonde désirer les biens qui sont honorables.

Platon reconnaît trois espèces de naturels. Il en appelle un, supérieur et excellent; un autre, tout-à-fait immoral et dépravé; et le troisième, qui tient des deux premiers, est par lui qualifié de moyen. C'est à cet état moyen qu'il veut voir participer l'enfant docile et l'homme disposé à suivre les voies de la modération en même temps qu'il alliera le mérite et les grâces. Pareillement, il conçoit un troisième état intermédiaire entre celui des vertus et celui des vices, état d'où résultent des moralités louables et d'autres dignes de blâme. Entre la science solide et l'ignorance, il est une troisième catégorie, celle que caractérisent l'audace et la jactance; entre la pudeur et la débauche, viennent se placer l'abstinence et

ter pudicitiam libidinosamque vitam, abstinentiam et intemperantiam posuit : fortitudini ac timori medios pudorem et ignaviam fecit. Horum quippe quos mediocres vult videri, neque sinceras esse virtutes; nec vitia tamen mera et intemperata, sed hinc atque inde permixta esse. Malitiam vero deterrimam et omnibus vitiis imbuti hominis dicebat esse : quod accidere censebat, quum optima et rationabilis portio, et quæ etiam imperitare ceteris debeat, servit aliis; illæ vero vitiorum ducatrices, iracundia et libido, ratione sub jugum missa, dominantur. Eamdem malitiam de diversis constare, abundantia, inopiaque. Nec solum eam inæqualitatis vitio claudicare arbitratur, sed etiam incumbere dissimilitudinem. Neque enim posset cum bonitate congruere, quæ a semetipsa tot modis discrepet; et non solum disparilitatem, sed et inconcinnitatem præ se gerat.

Tres quapropter partes animæ tribus dicit vitiis urgeri. Prudentiam indocibilitas impugnat : quæ non abolitionem infert scientiæ, sed contraria est disciplinæ discendi. Hujus duas ab eo species accepimus, imperitiam et fatuitatem : quarum imperitia sapientiæ, fatuitas prudentiæ inveniuntur inimicæ. Iracundiam, audacia; ejus comitatum sequuntur indignatio et incommobilitas, dicta græce ἀοργησία : ita enim dixerim, quæ

l'intempérance. Entre le courage et la crainte, se placent la honte et la lâcheté. Car les naturels qui tiennent de cet état mixte n'ont pas de vertus sans mélange ; comme aussi ils ne présentent pas de vices exagérés et portés à l'extrême, et ils sont un composé de l'un et de l'autre. L'état le plus criminel est celui qu'il appelle méchanceté; *malitia.* C'est celui de l'homme souillé de tous les vices, de l'homme chez qui la meilleure partie, la partie raisonnable, celle qui doit même commander aux autres, est assujettie à l'esclavage; attendu que les inspiratrices de tout mal, la colère et la débauche, dominent la raison et conduisent l'attelage. Cette malice est formée de deux élémens contraires, le trop et le moins. Selon notre philosophe, ce n'est pas seulement l'infériorité de nature qui la caractérise, c'est encore un état de dissemblance; car il ne saurait y avoir la moindre analogie avec le bien dans ce qui diffère de soi-même à tant d'égards, dans ce qui présente non-seulement disparité, mais encore désordre.

Aussi prétend-il que contre les trois parties de l'âme sont dirigées les attaques de trois vices : la prudence est assaillie par l'indocilité qui, sans prétendre anéantir la science, repousse cependant un enseignement méthodique. Platon nous montre deux variétés de ce défaut, l'impéritie et la fatuité : la première, s'attaquant à la science, la seconde à la réflexion. Le principe irascible a pour antagoniste l'audace, à la suite de laquelle marchent l'indignation et l'insensibilité, appelée en grec *aorguisia.* C'est ainsi que j'appelle une disposition qui ne

[illegible] castigat quidem incitamenta irarum, sed ea stupore de-igit immobili. Cupiditatibus adplicat luxuriam, id est, adpetitus voluptatum et desideriorum, ad fruendum potiundumque haustus inexplebiles. Ex hac manat avaritia atque lascivia : quarum altera liberalitatem coercet, altera immoderatius fundendo patrimonia prodigit facultates.

Sed virtutem Plato habitum esse dicit mentis optime et nobiliter figuratum, quæ concordem sibi et quietum, constantem etiam facit eum, cui fuerit fideliter intimata, non verbis modo, sed etiam factis secum et cum ceteris congruentem. Hoc vero proclivius, si ratio in regni sui solio constituta, adpetitus et iracundias semper domitas et in frenis habet : ipsique ita obediunt, ut tranquillo ministerio fungantur.

Unimodam vero esse virtutem, quod bonum suapte natura adminiculo non indiget; perfectum autem quod sit, solitudine debet esse contentum. Nec solum qualitas, verum etiam similitudo cum virtutis ingenio conjungitur; ita enim secum ex omni parte congruit, ut ex se apta sit, sibique respondeat. Hinc et medietates, easdemque virtutes ac summitates vocat : non solum quod careant redundantia et egestate, sed quod in meditullio quodam vitiorum sint sitæ. Fortitudo quippe

comprime pas l'élan de la colère, mais qui la remplace par une apathie voisine de la stupeur. Aux passions s'attaque la luxure, c'est-à-dire, l'appétit des voluptés, des désirs, une soif inépuisable de jouissances et de sensualités. De la luxure naissent l'avarice et le désordre: celle-là, procédant en sens inverse de la libéralité; celui-ci, épuisant par des prodigalités excessives toutes les ressources d'un patrimoine.

Suivant Platon, la vertu est l'état le plus noble et le plus parfait de l'âme. Elle garantit au mortel avec qui elle s'est identifiée un accord, un calme, une fermeté même, qui le maintiendront constamment en une harmonie réelle et non supposée avec lui-même comme avec tout ce qui l'entoure. Or, cet état ne devient que plus facile à acquérir, si la raison, solidement constituée dans le siège de son empire, maîtrise, tient toujours en bride les appétits et l'irascibilité; et si ces principes tumultueux lui obéissent comme des serviteurs tranquillement dévoués à accomplir leur tâche.

La vertu est une, simple; parce qu'il est dans l'essence de ce qui est bon de n'avoir pas besoin de secours, et que ce qui est parfait doit être un. Ce n'est pas seulement par son excellence réelle, c'est encore par la régularité de ses formes que la vertu se reconnaît. En effet, elle est si bien en rapport avec elle-même, qu'elle trouve en elle ses accords et ses proportions. Secondairement Platon reconnaît des vertus moyennes, et d'autres supérieures: les premières, n'ayant ni excès ni défectuosités; et les secondes, se trouvant comme sur un terrain limitrophe de celui des vices. Ainsi le courage touche

circumsistitur, hinc audacia, inde timiditate. Audacia quidem confidentiæ fit abundantia; metus vero vitio deficientis audaciæ. Virtutum perfectæ quædam sunt, imperfectæ aliæ. Et imperfectæ sunt illæ, quæ in omnibus beneficio solo naturæ proveniunt, vel quæ solis disciplinis traduntur, et magistra ratione discuntur. Eas igitur, quæ ex omnibus constant, dicimus esse perfectas. Imperfectas virtutes semet comitari negat. Eas vero, quæ perfectæ sunt, individuas sibi, et inter se connexas esse, ideo maxime arbitratur, quod ei, cui sit egregium ingenium, si accedat industria, usus etiam et disciplina, quam dux rerum ratio fundaverit, nihil relinquetur, quod non virtus administret.

Virtutes omnes cum animæ partibus dividit : et illam virtutem, quæ ratione sit nixa, et est spectatrix dijudicatrixque omnium rerum, prudentiam dicit, atque sapientiam : quarum sapientiam disciplinam vult videri divinarum humanarumque rerum ; prudentiam vero, scientiam esse intelligendorum bonorum et malorum, eorum etiam, quæ media dicuntur. In ea vero parte, quæ iracundior habeatur, fortitudinis sedes esse et vires animæ, nervosque ad ea implenda, quæ nobis severius agenda legum imponuntur imperio. Tertia pars mentis est cupidinum et desideriorum, cui necessario ...ntia comes est : quam vult esse servatricem con-

d'un côté à l'audace, de l'autre à la timidité. L'audace est un excès de confiance; la peur est un autre excès en sens inverse. Il y a des vertus parfaites; il y en a d'imparfaites : les imparfaites sont celles qui naissent chez tous les individus par le bienfait de la nature réduite à elle seule, ou bien qui ne sont que le fruit de l'étude, que la conquête de la raison. Nous appelons parfaites celles qui se composent de ces élémens réunis. Platon pense que les vertus imparfaites ne se suivent point les unes les autres; tandis que les parfaites sont indivises et se tiennent entre elles. Or, ce qui le détermine le plus puissamment à penser ainsi, c'est que le mortel doué d'une nature supérieure, s'il appelle à son secours les ressources du travail, de l'habitude, d'une méthode savante fondée sur une haute raison, ne rencontrera rien dont son mérite ne puisse venir à bout.

Platon fait concorder les différentes vertus avec les différentes fonctions de l'âme. Sur la raison s'appuie cette vertu, qui contemple, qui discerne les objets; et il l'appelle prudence et sagesse : sagesse, en tant qu'elle s'applique à la connaissance des choses humaines et des choses divines; prudence, en tant qu'elle est la science du bien, du mal, et la possession de ce qu'il appelle état moyen. La partie irascible de l'âme est celle où résident le courage, la force d'âme et l'énergie nécessaire pour l'accomplissement des actes que nous impose la sévère autorité des lois. Enfin, la troisième partie de l'âme, celle des désirs et des appétits, est nécessairement le siège de l'abstinence, attendu que celle-ci, par son accession, produit l'équilibre nécessaire entre ce qu'il y a chez l'homme de bons et de

venientiæ eorum, quæ natura recta pravaque sunt in homine. Ad placentiam ac mediocritatem libido flectitur, actusque voluptarios ratione hujus dicit ac modestia coerceri. Per has tres animæ partes quartam virtutem justitiam æqualiter dividentem se, scientiamque ejus causam esse dicit, ut unaquæque potiori rationi ac modo ad fungendum munus obediat. Hanc ille heros justitiam modo nominat, nunc universæ virtutis nuncupatione complectitur, et item fidelitatis vocabulo nuncupat : sed quum ei, a quo possidetur, est utilis, benivolentia est; at quum foras spectat, et est fida speculatrix utilitatis alienæ, justitia nominatur.

Est et illa justitia, quæ quartum vulgata divisione virtutum locum possidet, quæ cum religiositate, id est, ὁσιότητι copulatur : quarum religiositas deûm honori ac suppliciis divinæ rei mancipata est; illa vero hominum societatis et concordiæ remedium atque medicina est.

Duabus autem æqualibus de causis utilitatem hominum justitia regit : quarum est prima, numerorum observantia, et divisionum æqualitas, et eorum quæ pacta sunt symbolum; ad hæc ponderum mensurarumque custos, et communicatio opum publicarum : secunda finalis est, et veniens ex æquitate partitio, ut singulis

mauvais penchans. Car si, d'un côté, la sensualité nous porte à satisfaire nos goûts et à vivre dans un état peu relevé; de l'autre, l'abstinence est une force raisonnée et grave, qui tient en bride les voluptés. Sur ces trois parties de l'âme se reflète une quatrième vertu, la justice, qui se répand et se partage entre elles d'une manière égale, et dont la salutaire influence les met toutes à même d'accomplir plus fidèlement leurs diverses attributions. Cette dernière est, par notre divin Platon, tantôt appelée justice, comme nous disons ici, tantôt désignée sous le nom général de vertu; d'autres fois il la nomme fidélité. Mais dans tous les cas, considérée sous le point de vue de l'utilité qu'elle procure à son possesseur, elle est la bienveillance; considérée dans les rapports extérieurs et comme s'occupant avec zèle de ce qui est utile aux autres, elle est la justice.

Il est encore une autre espèce de justice, qui dans la division ordinaire des vertus tient le quatrième rang; c'est celle qui se confond avec la sainteté, *osiotis*. Cette sainteté se subdivise en connaissance de la liturgie, des choses mystiques; et en science de maintenir ou de ramener la concorde et l'union parmi les hommes.

Deux soins également importans doivent occuper la justice qui préside aux intérêts de la société humaine. Il faut d'abord qu'elle fasse observer les comptes, opérer équitablement les partages; qu'elle établisse des contrats pour toutes transactions; qu'elle garantisse l'invariabilité des poids et des mesures, la répartition égale des charges publiques. Il faut encore, mais cela secondairement, que, par un partage auquel du reste l'équité

in agros dominatus congruens deferatur, ac servetur bonis potior, minor non bonis. Ad hoc, bonus quisque natura et industria in honoribus et officiis præferatur : pessimi cives luce careant dignitatis. Sed ille justus in deferendo honore, ac servando, modus est ei, qui est suffragator bonorum, et malorum subjugator : ut semper in civitate emineant, quæ sunt omnibus profutura, jaceant et subjecta sint cum suis auctoribus vitia. Quod facilius obtinebitur, si duobus exemplis instruamur : unius, divini, et tranquilli, et beati; alterius, irreligiosi et inhumani, ac merito intestabilis; ut pessimo quidem alienus et aversus a recta vivendi ratione facultates suas, divino illi ac cœlesti bonus similiores esse velit.

Hinc rhetoricæ duæ sunt apud eum partes; quarum una est disciplina contemplatrix bonorum, justi tenax, apta et conveniens cum secta ejus, qui politicus vult videri : alia vero adulandi scientia est, captatrix verisimilium, usus nulla ratione collectus. Sic enim ἄλογον τριβὴν elocuti sumus, quæ persuasum velit, quod docere non valeat. Hanc δύναμιν τοῦ πείθειν, ἄνευ τοῦ

servira de base, les individus soient propriétaires, les uns de plus grandes, les autres de moindres quantités de terrain : les citoyens honnêtes en ayant davantage, les mauvais citoyens n'en possédant que peu. Il faut encore que celui que sa nature ou que son travail a mis en possession d'une supériorité réelle, soit préféré quand il s'agit d'honneurs et de charges; que les citoyens les moins bons ne soient point mis en évidence et promus aux dignités. En général, quand il s'agit de conférer ou de proroger les charges, le principe de tout citoyen qui veut faire réussir les gens de bien et comprimer les factieux, c'est que tout dans le gouvernement doit être subordonné à l'utilité générale, et que les projets séditieux doivent être frappés d'impuissance ainsi que leurs auteurs. Nous ferons mieux saisir notre pensée, si nous représentons le citoyen honnête et le citoyen pervers par une allégorie : l'un étant l'essence divine qui jouit d'une calme béatitude; l'autre, l'irreligion à l'humeur farouche et sauvage. Sur ce dernier modèle se règlera celui que son penchant entraîne loin de la justice et de la vertu; le premier au contraire, type divin et céleste, excitera l'émulation de l'homme vertueux.

Passant à la rhétorique, notre philosophe la divise en deux parts : l'une est la science qui enseigne à méditer le bien, à marcher avec fermeté dans les voies de la justice, science parfaitement en rapport avec les plans et les desseins de celui qui veut briller sur la scène politique. L'autre est la science de flatter, de trouver des argumens vraisemblables, exercice dans lequel le raisonnement n'entre pour rien (car c'est ainsi que nous traduisons les mots *alogon trivîn*), « exercice qui veut

διδάσκειν definivit Plato : quam civilis particulæ umbram, id est, imaginem nominavit.

Civilitatem vero, quam πολιτικὴν vocat, ita vult a nobis intelligi, ut eam esse ex virtutum numero sentiamus ; nec solum agentem, atque in ipsis administrationibus rerum, spectari ab ea universa atque discerni. Nec solum providentiam prodesse civilibus rebus, sed omnem sensum ejus atque propositum, fortunatum et beatum statum facere civitatis. Hæc eadem utilitati animæ procurat duobus modis. Altera namque legalis est, juridicialis altera. Sed prior consimilis est exercitationi, per quam pulchritudo animæ et robur acquiritur : sicut exercitatione valetudo corporis gratiaque retinetur. Juridicialis illa medicinæ par est; nam morbis animæ medetur; sicut illa corporis. Has disciplinas vocat, plurimumque earum curationem commoditatis afferre profitetur. Harum imitatrices esse coquinam et unguentariam. Sed et artem sophisticam, professionemque juris blandam, et assentationum illecebras turpes profitentibus, inutiles cunctis; quarum sophisticen coquinæ conjungit. Nam ut illa medicinæ professione interdum opinionem imprudentium captat, quasi ea, quæ agit, cum morborum medela conveniant : sic sophistice

persuader ce qu'il ne saurait enseigner. » Ce que confirment d'ailleurs ces autres expressions de Platon : *zynamis tou pithin anev tou zizaskin.* Il l'appelle encore l'ombre, c'est-à-dire l'image, d'une section fort peu importante de la science gouvernementale.

Pour cette dernière, qu'il appelle *politikî*, il veut nous la faire considérer comme devant être rangée au nombre des vertus. La prévoyance qu'il exige en politique ne doit pas seulement se manifester par des actes de gouvernement; mais toutes les vues, toutes les intentions doivent contribuer d'une manière égale à la prospérité et au bonheur du pays. Ainsi, par exemple, cette prévoyance aura deux manières de servir les interêts moraux de la cité, en établissant l'autorité de la loi et l'autorité judiciaire : celle-là, figurant un exercice qui tend à rendre l'âme belle et vigoureuse, comme la gymnastique assure au corps la grâce et la santé; celle-ci, ayant quelque ressemblance avec la médecine, puisqu'elle tend à prévenir les maladies de l'âme, comme la médecine, celles du corps. Platon appelle science l'étude de ces deux théories, et il proclame leur application comme étant la source d'une foule d'avantages. Il signale deux fausses sciences qui ne les imitent que d'une manière bâtarde, et qui se rapprochent plutôt du métier du cuisinier et de celui du parfumeur. C'est la sophistique d'abord, et ensuite cette jurisprudence toute confite en douceur, pleine d'artifices perfides aussi honteux pour qui les emploie qu'inutiles pour tous. La sophistique est celle qui paraît à Platon se rapprocher le plus de la cuisine. Car comme celle-ci, vantant ses procédés hygiéniques, captive quelquefois la confiance des imprudens, en donnant à croire que

imitata juridicialem statum, dat opinionem stultis, quasi justitiæ studeat, quam iniquitati favere constat. Unguentariam vero professores juris imitantur; nam sicut illa remedio vult esse, per quod species corporibus ac valetudo serventur, et non modo utilitatem corporum minuit, sed robur etiam viresque frangit, et verum colorem ad desidiam sanguinis mutat : sic hæc scientiam imitata juris, simulat quidem virtutem se animis augere, enervat autem quod in illis nativæ fuerit industriæ.

Virtutes eas doceri et studeri posse arbitratur, quæ ad rationabilem animam pertinent, id est, sapientiam et prudentiam : et illas, quæ vitiosis partibus pro remedio resistunt, id est, fortitudinem et continentiam, rationabiles quidem esse. Superiores autem virtutes pro disciplinis haberi. Ceteras, si perfectæ sunt, virtutes appellat : si semiperfectæ sunt, non illas quidem disciplinas vocandas esse censet; sed nec in totum existimat disciplinis alienas. Justitiam vero, quod trinis animæ regionibus sparsa sit, artem vivendi, ac disciplinam putat : et nunc docilem esse, nunc usu et experiendo provenire.

Bonorum autem quædam suî gratia asserit adpetenda, ut beatitudinem, ut bonum gaudium : alia non

ses recettes guérissent les maladies; de même la sophistique, affectant une parfaite intelligence des lois, persuade aux sots qu'elle se consacre à la justice, quand il est constant qu'elle favorise l'iniquité. D'un autre côté, il y a plusieurs traits de concordance entre le métier de parfumeur et celui de ces soi-disant juristes. Le parfumeur prétend que les produits de son art conservent au corps la force et la beauté; et loin de là, non-seulement ils le rendent moins dispos, mais encore ils l'affaiblissent, l'énervent, et flétrissent la vivacité de la carnation en rendant le sang paresseux; de même, ces charlatans de justice s'annoncent faussement pour augmenter les facultés de l'âme, tandis qu'ils brisent les ressorts de son énergie native.

Platon regarde comme pouvant être enseignées et étudiées les vertus qui tiennent à la rationalité de l'âme, à savoir la sagesse et la prudence. Il range encore au nombre des vertus de rationalité celles qui ont pour but de remédier aux principes vicieux, à savoir la fermeté et la continence. Seulement, les premières de ces vertus sont par lui regardées comme des sciences; pour les secondes, il ne les appelle des vertus que quand elles sont parfaites; et quand elles ne sont qu'imparfaites, il leur refuse même le titre de sciences, sans pour cela les exclure à jamais de cette dernière catégorie. La justice, qu'il répartit entre les trois divisions de l'âme, est, selon lui, l'art de vivre, et constitue une science due tantôt à l'étude, tantôt à la pratique et à l'expérience.

Parmi les biens il en est qu'il faut rechercher, dit-il, pour eux-mêmes, comme la sérénité parfaite, les joies

suî, ut medicinam : alia et suî et alterius, ut providentiam, ceterasque virtutes, quas et suî causa expetimus, ut præstantes per se et honestas; et alterius, id est, beatitudinis, qui est virtutum exoptatissimus fructus. Hoc pacto etiam mala quædam suî causa fugitanda sunt, alia ceterorum, pleraque et suî et aliorum : ut stultitia, et ejusmodi vitia, quæ et suî causa vitanda sunt, et eorum quæ accidere ex his possunt, id est, miseriæ atque infelicitatis. Eorum quæ adpetenda sunt, quædam absolute bona dicimus, quæ semper atque omnibus, quum adsunt, invehunt commoda; ut virtutes, quarum beatitas fructus est: alia quibusdam, nec cunctis, vel perpetuo bona; ut vires, valetudo, divitiæ, et quæcunque corporis ac fortunæ sunt. Pari pacto, et eorum quæ declinanda sunt, quædam omnibus ac semper videri mala, quando nocent atque obsunt; ut sunt vitia et infortunia : quædam aliis, nec ea semper nocere; ut ægritudinem, egestatem, et cetera. . . . .

Sed virtutem liberam, et in nobis sitam, nobisque voluntate adpetendam : peccata vero esse non minus

pures; il en est d'autres qui ne doivent pas être recherchés pour eux, comme la médecine; il en est d'une troisième essence qui doivent être recherchés pour ces deux considérations à la fois; par exemple la prudence et les autres vertus, que nous recherchons d'abord pour elles-mêmes, vu qu'elles sont essentiellement supérieures et honorables, ensuite pour un motif étranger à elles, à savoir pour le bonheur parfait, ce résultat si désirable des vertus. C'est encore dans ce sens que certains maux doivent être évités pour eux-mêmes; d'autres, pour des motifs étrangers; d'autres enfin, pour les deux raisons réunies : la sottise, par exemple, et les vices analogues, qui doivent être évités pour eux-mêmes d'abord; ensuite pour les conséquences fâcheuses qui peuvent en provenir, à savoir la misère et l'infortune. Des choses qui sont à désirer il en est que nous nommons sans restriction des biens : ce sont celles qui en tout temps et pour tous constituent des avantages réels par leur présence seule, comme les vertus dont le résultat est un bonheur parfait. Il en est d'autres dont l'utilité toute spéciale ne s'applique ni à tous les instans ni à tous les individus : comme les forces, la santé, les richesses, et tout ce qui tient au corps et à la fortune. Pareillement dans les choses qui sont à éviter, les unes paraissent des maux dans tous les temps et à tous les yeux quand on en éprouve l'obstacle et la contrariété, comme les vices et les infortunes; les autres nuisent à quelques personnes seulement, et encore n'est-ce pas toujours, comme la maladie, l'indigence et les autres calamités.

La vertu tient essentiellement à notre libre arbitre; elle dépend de nous, et doit réunir tous les efforts de

libera, et in nobis sita, non tamen ea suscipi voluntate. Namque ille virtutis spectator, quum eam penitus intellexit bonam esse, et benignitate præstare, eam affectandam profecto, et sectandam existimabit suî causa. At item ille qui senserit vitia non solum turpitudinem existimationi invehere, sed nocere alio pacto, fraudique esse, quî potest sponte se ad eorum consortium jungere? Sed, si ad ejusmodi mala pergit, ac sibi usuram eorum utilem credit; deceptus errore, et imagine boni sollicitatus quidem, sciens vero ad mala præcipitatur. Discrepes quippe a communi sententia, si non quidem ignores, quid inter pauperiem ac divitias intersit : et quum hæc in proclivi sita sint, nec pauperies honestatem, vel turpitudinem divitiæ allaturæ sint, si egestatem rerum victui necessariarum copiis præferas, ineptire videaris : et adhuc illud absurdius, si qui sanitatem corporis spernat, eligens morbos. Sed illud postremæ dementiæ est, quum, qui virtutis pulchritudinem oculis animæ viderit, utilitatemque ejus usu et ratione perspexerit, non ignarus quantum dedecoris atque incommodi adipiscatur ex participatione vitiorum; tamen addictum se velit vitiis.

notre volonté. Les vices ne tiennent pas moins à notre libre arbitre, ne sont pas moins placés en nous; mais cependant ce n'est pas notre volonté qui nous les impose. En effet, qu'un homme s'applique à la contemplation de la vertu, il se sera bientôt profondément convaincu qu'elle est bonne, que son excellence est incontestable, qu'elle mérite tous efforts et toute recherche pour elle-même. Que d'un autre côté il étudie les conséquences du vice, il reconnaîtra que non-seulement pour l'estime personnelle, mais encore sous d'autres considérations, il est extrêmement préjudiciable. Comment donc concevoir alors que cet homme en subisse spontanément le joug? C'est que, tout en suivant la voie où l'engagent ses passions, tout en courant après les jouissances dont il espère qu'elles le feront jouir, il est alors même séduit par un fantôme de bien et qu'il se précipite dans le mal avec une sorte de calcul. Car enfin aurait-on le sens commun si, tout en reconnaissant la dissemblance de la pauvreté et de la richesse, tout en ayant les facilités d'échapper à une pauvreté qui n'aurait rien d'honorable et d'obtenir au contraire une opulence qui n'aurait rien d'infamant, on allait préférer à celle-ci la privation complète de tout ce qui est nécessaire? Pour aller plus loin encore dans l'absurde, concevrait-on un homme qui dédaignât la santé du corps et lui préférât les maladies? De même le type de la dernière démence ne serait-il pas un homme qui des yeux de l'âme verrait la beauté de la vertu, qui par l'expérience et par le raisonnement reconnaîtrait son utilité, qui n'ignorerait pas tout le déshonneur et tous les désastres qui naissent du contact des vices, et qui pourtant préfèrerait s'y vouer?

Corporum sanitatem, vires, indolentiam, ceteraque ejusmodi bona extraria, item divitias, et cetera quæ fortunæ commoda ducimus, ea non simpliciter bona nuncupanda esse. Nam, si quis ea possidens, usu se abdicet, ea illi inutilia erunt : si quis autem eorum usum converterit ad malas artes, ea illi etiam noxia videbuntur. Si quis autem iis abutitur, obnoxius erit vitiis : qui ea possidet, habere hæc etiam, quum obit, non potest. Unde colligitur, bona hæc simpliciter dici non oportere : nec etiam ea quæ sunt morbosa, ut pauperiem, ceteraque, existimari mala oportet. Nam qui tenuis est, si modificetur in sumtibus, nullam noxam ex eo sentiet : et qui recte pauperie sua utitur, non solum nihil capiet incommodi, verum ad toleranda cetera melior atque præstantior fiet. Si igitur nec habere pauperiem, neque eam ratione regere contrarium est ; paupertas per se malum non est. Voluptatem vero neque bonum esse absolute, neque simpliciter malum : sed eam, quæ sit honesta, nec pudendis rebus, sed gloriosis actibus veniat, non esse fugiendam : illam vero, quam aspernatur natura ipsa, turpi delectatione quæsitam, vitari oportere censebat.

Sollicitudinem et laborem, si naturabiles essent, et

La santé du corps, la vigueur, l'exemption des souffrances et tous les autres biens extérieurs de ce genre, comme encore les richesses et tous les autres avantages que nous attribuons à la fortune, ne doivent donc pas être appelés biens d'une manière absolue. Car si tout en les possédant on en abdique l'usage, ils seront inutiles : d'un autre côté, si on les applique à une direction coupable, ils iront même jusqu'à paraître nuisibles. Enfin si on en abuse, on s'exposera à tomber dans les vices; et comme l'état d'avoir des vices est incompatible jusqu'au dernier moment avec l'état de jouir de ces biens, il faut rigoureusement en conclure que ces derniers ne méritent pas leur nom d'une manière absolue. D'un autre côté, ce qui constitue une souffrance, comme la pauvreté et les autres situations de ce genre, ne doit pas être regardé absolument comme mal. En effet qu'un homme possède une très-médiocre fortune, s'il sait régler ses dépenses il n'éprouvera aucun dommage; et celui qui sait habilement ménager sa pauvreté, non-seulement ne se trouvera jamais dans la gêne, mais deviendra plus ferme et plus capable de supporter les autres incommodités. Si donc il n'y a pas incompatibilité entre se trouver dans la pauvreté et s'y conduire suivant les règles de la raison, le pauvreté en soi n'est point un mal. La volupté ne saurait non plus être appelée un bien ou un mal d'une manière générale et absolue. Car s'il est une volupté honnête, acquise par des actions honorables et glorieuses et qu'on ne doit pas éviter, il en est une autre que repousse la nature même, parce qu'elle est le fruit de honteux plaisirs et qu'elle doit être proscrite.

Les inquiétudes et les travaux dirigés dans les voies

ab ipsa virtute descenderent, et essent pro aliqua præclara administratione susceptæ, adpetibiles ducebat esse: sed, si adversum naturam turpissimarum rerum causa gignerentur, malas intestabilesque esse. Non sola vitia voluntate accidere animis, et venire corporibus, sed esse medium quemdam statum : qualis est, quum abest tristitia, nec tamen lætitiam adesse sentimus. Ex his quæ in nobis sunt, primum bonum atque laudabile est virtus, bonum studenti. Adeo honestum appellari oportet; solum quippe, quod honestum est, bonum dicimus : ut et malum, turpe; ac merito, quod turpe est, bonum non potest esse.

Amicitiam ait sociam, eamque consensu consistere: reciprocamque esse, ac delectationis vicem reddere, quando æqualiter redamat. Hoc amicitiæ commodo provenit, quum amicus eum quem diligit, pariter ac se cupit prosperis rebus potiri. Æqualitas ista non aliter provenit, nisi similitudo in utroque parili caritate conveniat. Nam ut pares paribus irresolubili nexu junguntur : ita discrepantes, et inter se disjuncti sunt, nec aliorum amici. Inimicitiarum autem vitia gignuntur ex malevolentia per morum dissimilitudinem, et distantiam vitæ, et sectas, atque ingenia contraria.

de la nature, s'ils naissaient de la vertu même et s'ils étaient acceptés pour quelques glorieuses entreprises, Platon les regardait comme dignes d'envie; mais si c'était contrairement à la nature et dans des vues honteuses qu'on s'y livrait, il les flétrissait du nom de pervers et de détestables. Car ce ne sont pas seulement les vices, disait-il, qui par suite de notre volonté souillent nos âmes et affligent nos corps; il y a en outre une sorte d'état moyen, comme quand on n'a pas de tristesse et que néanmoins on ne ressent pas de joie. Des choses qui sont en nous, ce qui avant tout est bon et louable, c'est la vertu. C'est parce qu'elle est un bien pour qui s'y applique qu'elle doit être appelée honorable; car nous ne qualifions d'honnête que ce qui est bien, comme de honteux que ce qui est mal. Et en effet, ce qui est honteux ne saurait être un bien.

L'amitié, selon Platon, est essentiellement sociable, et consiste dans les sympathies; elle est réciproque, et c'est un échange de rapports délicieux quand il y a retour égal de part et d'autre. Précieux effets de ce sentiment! L'ami désire que celui qu'il aime jouisse comme lui de la prospérité. Mais une pareille union ne saurait exister que si des analogies de caractère motivent de part et d'autre une égale tendresse. Car comme les natures semblables s'enchaînent par des liens qu'on ne saurait détacher; de même celles qui diffèrent ne sauraient s'unir et former entre elles des amitiés. Les haines funestes, de leur côté, sont produites par une malveillance qui prend sa source dans l'incompatibilité des humeurs, dans la distance des rangs, dans la divergence des opinions et des systèmes.

Alia etiam amicitiæ genera dicit esse : quarum pars voluptatis gignitur causa, pars necessitatis. Necessitudinum et liberorum amor naturæ congruus est : ille alius abhorrens ab humanitatis clementia, qui vulgo amor dicitur, est adpetitus ardens, cujus instinctu per libidinem capti amatores corporum, in eo, quod viderint, totum hominem putant. Ejusmodi calamitates animarum, amicitias idem appellari vetat, quod nec mutuæ sunt, nec reciprocari queant, ut ament, quæ redamantur; nec constantia illis adsit, et diuturnitas desit, amoresque ejusmodi satietate ac pœnitentia terminentur. Plato tres amores hoc genere dinumerat; quod sit unus divinus, quum incorrupta mente et virtutis ratione conveniens, non pœnitendus : alter degeneris animi, et corruptissimæ voluptatis : tertius ex utroque permixtus, mediocris ingenii, et cupidinis modicæ. Animas vero fusciores impelli cupidine corporum, unumque illis propositum esse, ut eorum usura potiantur, atque ejusmodi voluptate et delectatione ardorem suum mulceant. Illæ vero facetæ et urbanæ sunt. Animas bonorum deamare, et studere illis, factumque velle uti quam plurimum potiantur bonis artibus, et meliores præstantioresque reddantur. Medias ex utroque constare : nec delectationibus corporum prorsus carere, et lepidis animarum ingeniis capi posse. Ut igitur ille amor teterri-

Platon établit qu'il existe encore d'autres espèces d'amitiés, les unes formées à l'occasion du plaisir, les autres par une loi impérieuse de nature : l'amour de ses proches et de ses enfans tient à cette dernière. Il en est une autre qui est indigne du caractère honorable de l'homme et qu'on appelle vulgairement amour : c'est une concupiscence effrénée, dont la violence inspire de la passion pour les corps seuls ; comme si l'homme n'existait que dans ce qu'il offre aux regards ! De telles pestes des âmes, Platon défend qu'on les appelle même des amitiés, parce qu'elles ne sont pas mutuelles, et qu'elles ne sauraient être payées de retour, puisque celui qui aime ne saurait se faire aimer ; puisqu'en outre elles n'ont pas de constance, pas de durée, et que le résultat où aboutit un semblable commerce est toujours le dégoût et le repentir. Platon compte trois espèces d'amour : le premier est l'amour divin, s'alliant à la pureté de l'âme et avec la vertu raisonnée, lequel n'amène jamais les remords ; le second est d'une âme dégénérée, et a pour but la volupté la moins pure ; le troisième, mélange des deux précédens, tient moitié à l'âme, moitié aux sens. Les âmes les plus impures à leur tour n'obéissent qu'aux plaisirs sensuels ; elles n'ont qu'un but, celui de jouir des corps et d'assouvir leur ardeur par les voluptés et les jouissances du corps. D'autres âmes, douées d'un instinct de noble préférence, aiment les âmes de gens de bien, s'attachent à elles, voudraient faire en sorte de les constituer le plus possible sur de salutaires principes et de les élever au point le plus haut d'excellence et de supériorité. Les âmes moyennes tiennent des deux natures : sans se priver complètement des jouissances du corps, elles peu-

mus, ac inhumanissimus, atque turpis, non ex rerum natura, sed ægritudine corporali morboque colligitur: sic ille divinus, Deorum munere beneficioque concessus, adspirante cœlesti cupidine in animos hominum credatur venire. Est amoris tertia species, quam diximus mediam. Divini atque terreni proximitate collectus, nexuque et consortio parili copulatus, et rationi propinquus est, ut divinus ille; ut terrenus ille cupidini junctus est voluptatis.

Culpabilium autem virorum quatuor formæ sunt: quarum prima honoripetarum est, sequens abstemiorum, tertia popularis, tyrannicæ dominationis ultima. Evenit quapropter primum illud mentibus vitium, quum vigor rationis elanguerit, superiorque et robustior fuerit animæ portio, in qua ira dominatur. At quæ Ὀλιγαρχία dicitur, ea sic nascitur, quum propter pessimum pastum ejus partis animæ, quæ ex cupiditatibus constat, non solum rationabilis et irascentiæ loca possidentur, sed ejus etiam, quæ non necessarias cupidines acuunt. Hunc talem Plato lucricupidinem, atque accipitrem pecuniæ nominavit. Qualitas popularis exsistit, quum indulgentia cupidines laboratæ, non solum justis desideriis exardescunt, sed his etiam quasi obviæ atque

vent être charmées par les nobles attraits de l'esprit. Conséquemment, comme l'amour impur et indigne de l'homme, l'amour déshonorant, provient non pas de la nature, mais d'un vice et d'une maladie toute corporelle, de même l'amour divin, concédé par la bienveillance et la faveur des dieux, doit être regardé comme ne descendant chez les âmes humaines que par l'inspiration d'une volonté toute céleste. Il existe une troisième espèce d'amour, que nous avons appelée moyenne. Elle doit sa formation au voisinage de l'amour divin et de l'amour terrestre : tenant à cette double alliance, à cette double parenté, en même temps qu'elle participe de la raison comme l'amour divin, elle est esclave des attraits de la volupté comme l'amour terrestre.

Les hommes coupables se divisent en quatre catégories. Les premiers sont ceux qui briguent les honneurs, les deuxièmes ceux qui désirent les richesses, les troisièmes sont les démagogues, les derniers sont les tyrans. De ces inclinations coupables, la première se déclare lorsque, la vigueur de la raison s'affaiblissant, l'âme laisse prendre la primauté et l'empire à cette partie d'elle-même où domine la colère. Le système oligarchique se développe de son côté dans une âme, lorsque, par suite de la mauvaise nourriture donnée à la partie de l'âme qui se compose de passions, il y a envahissement, non-seulement de cette partie rationnelle et irascible, mais encore de celles qui mettent en mouvement les appétits non nécessaires. C'est ce que Platon a nommé amour du gain et chasse aux honneurs. Le penchant à la démocratie existe lorsque les passions, traitées avec trop d'indulgence, non-seulement s'enflamment de désirs légitimes, mais encore s'élancent comme au devant

occursantes, et illam consiliariam, et illam alteram iratiorem animam conditionibus suis presserunt. Τύραννις est luxuriosa et plena libidinis vita; quæ, ex infinitis et diversis et illicitis voluptatibus conflata, mente tota dominatur. Qui sit autem pessimus, eum non solum turpem, et damnosum, et contemtorem Deorum, et immoderatam, et inhumanam, atque insociabilem vitam ait vivere, sed nec cum proximis secumve congruere, atque ideo non modo a ceteris, verum etiam a se discrepare: nec aliis tantum, sed etiam sibi inimicum esse, et idcirco hunc talem neque bonis, nec omnino cuiquam, nec sibi quidem amicum esse; sed eum pessimum videri, quem nulla malignitatis superlatio possit excedere. Hunc talem nunquam in agendis rebus expedire se posse, non solum propter inscientiam, sed quod ipse etiam sibimet sit ignotus, et quod perfecta malitia seditionem mentibus pariat, impediens incepta ejus atque meditata consilia, nec permittens quidquam eorum, quæ volet. Pessimo quapropter deterrimoque non ea tantum vitia, quæ secundum naturam sunt, pariunt exsecrabilitatem, ut est invidentia, ut est de alienis incommodis gaudium; sed etiam quæ natura non respuit, voluptatem dico, atque ægritudinem, desiderium, amorem, misericordiam, metum, pudorem, iracundiam. Idcirco autem hoc evenit, quod

de ces désirs, de façon que la partie qui doit conseiller l'irascible subisse au contraire sa loi. La tyrannie fait de l'âme comme une ville toute pleine de divagations et de désordres, dominée par l'ascendant de plaisirs aussi nombreux qu'illicites. Mais le dernier degré de dépravation est représenté par l'être aussi ignoble que redoutable qui se déclare contempteur des dieux. Un tel monstre, dit Platon, mène une existence hors de toute règle, une existence subversive de toute humanité et de toute société; il ne peut sympathiser ni avec ses proches ni avec lui-même, et ainsi il est non-seulement l'ennemi des autres, mais encore le sien propre. Ce n'est pas seulement des autres, c'est encore de lui-même qu'il se constitue l'adversaire, et conséquemment, dans un tel état, il n'est pas ami des gens de bien; il ne l'est de personne, ni même de lui. Ce degré extrême de la dépravation est celui au delà duquel il semble que rien ne puisse s'élever. Un homme ainsi réprouvé ne saurait se tirer d'affaire dans le commerce habituel de la vie, d'abord à cause de son impéritie, ensuite parce qu'il ne se connaît pas lui-même, et que la dépravation consommée jette le trouble dans les âmes, embarrasse tous projets, toutes méditations, et déconcerte toute volonté. Or, cet être méchant et dépravé doit son exécrable caractère d'abord aux vices qui sont contraires à la nature, comme est la jalousie ou la joie du malheur d'autrui, et ensuite aux impressions que ne désavoue pourtant pas la nature : je veux dire la volupté, le chagrin, le regret, l'amour, la miséricorde, la crainte, la honte, la colère. Cela vient de ce qu'un esprit déréglé, dans quelque direction qu'il se lance, n'a pas de mesure, et que par conséquent

immoderatum ingenium, in quæcunque proruerit, modum non habet, atque ideo semper ei aut deest aliquid, aut redundat. Hinc ejusmodi hominis amor omni tenore est corruptus, quod non solum effrenatis cupiditatibus et inexplebili siti haurire avet omnia genera voluptatis, sed quod etiam formæ judicio, irrationabili errore distrahitur, ignorans veram pulchritudinem, et corporis effœtam, et enervem, et fluxam cutem deamans; nec saltem coloratos sole, aut exercitatione solidatos, sed opacos umbra, vel molles desidia, sed cura nimia medullatos artus magni facit.

Non sponte grassari malitiam, multis modis constat. Namque injuriam, inordinatam passionem et ægritudinem mentis esse ait; unde liquido ad eam arbitratur homines non sponte ferri. Quis enim tantum mali voluntate susciperet, ut in optima mentis suæ parte scelus et flagitium sciens veheret? Quum ergo possessio mali ab imprudentibus capitur, usum ejus et actiones oportet ab ignorantibus sustineri. Idcircoque pejus est nocere, quam noceri : quod enim his rebus nocetur, quæ sunt viliores, corporis scilicet et externis; quæ vel imminui possunt, vel fraudibus interire, illæsis potioribus, quæ ad ipsam attinent animam. Sed nocere longe pejus esse.

il y a toujours en lui insuffisance ou excès. Aussi l'amour conçu par un homme de cette sorte est-il essentiellement corrompu, parce que non-seulement dans ses désirs effrénés et dans sa soif inextinguible il désire savourer tous les genres de plaisir, mais parce qu'encore le jugement qu'il porte sur les formes le jette dans les erreurs les plus déraisonnables. Ne connaissant pas la véritable beauté, il n'aime que la beauté corporelle, beauté sans consistance, sans vigueur et sans durée. Ce n'est point aux corps brunis par le soleil ou raffermis par l'exercice qu'un tel homme accorde ses préférences, mais à ceux qui se sont épaissis à l'ombre, amollis dans l'inaction, engraissés par l'excès des soins.

Les développemens de la malice ne sont pas spontanés, comme la chose se démontre de beaucoup de manières; car, selon notre philosophe, l'injustice étant une affection désordonnée et une maladie de l'âme, il en conclut qu'évidemment les hommes ne sauraient y être portés de leur propre mouvement. Quel homme d'ailleurs voudrait par simple amour du mal faire entrer sciemment dans la meilleure partie de son âme le crime et le désordre? Lors donc que l'on se met imprudemment sous l'empire du mal, il faut que ce soit à son insu qu'on en subisse et l'usage et les actes. C'est en ce sens que c'est un pire état de faire du dommage que d'en recevoir; car, sur quoi tombe le dommage? sur des choses de peu de prix, sur des corps, sur des objets extérieurs : or, ces objets peuvent subir des altérations ou être anéantis par de frauduleuses manœuvres, sans qu'il y ait préjudice pour les parties plus nobles qui tiennent à l'âme même. Faire le dommage est donc un état beaucoup plus fâcheux.

Ex quo intelligi potest, quod animis bonis eo vitio pernicies infertur : plusque sibi obest, qui alium cupit perditum, quam illi nocet, adversum quem talia machinatur; et quum nocere alteri malorum omnium maximum sit; multo gravius est, si, qui nocet, abeat impune : graviusque et acerbius est omni supplicio, si noxio impunitas deferatur, nec hominum interim animadversione plectatur : sicut gravius est, acerbissimorum morborum carere medicina, medentes fallere, nec uri aut secari eas partes, quarum dolore incolumitati residuarum partium consulatur. Quare, ut optimi medici conclamatis desperatisque corporibus non adhibent medentes manus, ne nihil profutura curatio doloribus spatia promulget : ita eos, quorum animæ vitiis imbutæ sunt nec curari queunt medicina sapientiæ, emori præstat. Namque eum cui non ex natura, nec ex industria, recte vivendi studium conciliari potest, vita existimat Plato esse pellendum : vel si cupido vitæ eum teneat, oportere sapientibus tradi, quorum arte quadam ad rectiora flectatur. Et est sane melius talem regi, nec ipsum regendi alios habere potestatem : nec dominari, sed servire servitium, impotem ipsum aliorum addici potestati, parendi potius quam jubendi officia sortitum.

De là on peut comprendre que c'est le vice qui perd les âmes originellement bonnes, et qu'un homme qui veut en perdre un autre se nuit plus à lui-même qu'il ne fait de tort à celui contre lequel il machine ses coupables complots. Mais si nuire à un autre est un mal funeste entre tous, c'en est un bien plus funeste encore que de causer du dommage et de rester impuni. Oui, c'est un état plus terrible, plus affreux que tous les supplices, lorsqu'un coupable se trouve dans l'impunité et que la vengeance des hommes ne le châtie pas; de même qu'une situation désespérée c'est de n'avoir pas de secours dans les maladies les plus dangereuses, de voir son état échapper à la médecine, de ne pas être débarrassé par le fer ou par le feu de parties dont la douloureuse amputation garantirait le salut de toutes les autres. Mais de même que les meilleurs médecins, quand ils ont affaire à des malades complètement désespérés, n'emploient point auprès d'eux les ressources de leur art, de peur qu'un traitement qui serait inutile ne contribue à prolonger le temps des souffrances; de même, lorsque des hommes sont gangrenés de vices à tel point qu'ils ne puissent trouver de guérison dans les remèdes de la sagesse, il vaut mieux qu'ils meurent. Un mortel que ni sa nature ni son amour-propre ne peuvent déterminer à suivre avec ardeur le chemin de la vertu, mérite, selon Platon, d'être rayé du nombre des vivans; ou, s'il tient à la vie, il faut qu'il soit livré aux sages, dont la morale pourra le familiariser avec les inclinations vertueuses : et bien certainement il est de beaucoup meilleur qu'un tel individu soit gouverné, et qu'il n'ait pas le pouvoir de gouverner les autres. Loin d'être le maître, il faut qu'il soit l'esclave; et du moment qu'il

Virum pessimum non solum deteriorem etiam dicebat esse, quod distrahatur semper editione vitiorum, et desideriorum æstibus differatur : qui quanto plurium cupidior sit, tanto egentior sibimet, et propterea aliis videri potest. Sperata quippe atque exoptata vix pauca, et cum maxima ærumna proveniunt; iisque flagrantiores cupidinum furores succedunt : nec futuris modo angitur malis, verum etiam præteritis transactisque torquetur. Quos omnes morte sola ab ejusmodi malis deduci posse manifestum est.

Sed apprime bonos, et sine mediocritate deterrimos, paucos admodum rarioresque, et, ut ipse ait, numerabiles esse : eos autem qui nec plane optimi, nec oppido deterrimi sint, sed quasi medie morati, plures esse. Sed neque superiores obtinere recta omnia, neque culpabiles in omnibus labi. Horum vitia nec gravata nec intempestiva sunt, aut nimium criminosa; quorum substantia est ex redundantia, vel defectu. Quibus et adprobationis integritas et modus est, et qui inter laudem vituperationemque mediam viam vadunt, usque rerum capessendarum ejusmodi studio excitantur, ut nunc boni atque honesti eos ratione invitent, nunc inhonesta lucra et turpes illiciant voluptates. Talibus

est dans l'incapacité d'être préposé comme chef à des subordonnés, son rôle est d'obéir bien plutôt que de commander.

Quand un homme est dépravé, disait Platon, non-seulement il est moralement inférieur aux autres, parce que le désordre de ses vices le bouleverse en tous sens, et qu'il est livré aux orages de ses désirs; mais encore la multiplicité de ces mêmes désirs augmente son indigence réelle, à ses propres yeux d'abord, et ensuite à ceux des autres; c'est à peine s'il voit s'accomplir quelques-unes de ses espérances, se réaliser quelques-uns de ses souhaits, et encore n'est-ce qu'au prix des plus vives alarmes. Bientôt à ces désirs ardens succèdent des fantaisies plus furieuses, et il est à la fois poignardé par les maux qu'il prévoit et bourrelé par le remords du passé qu'il a derrière lui.

Les hommes parfaitement vertueux, comme les scélérats consommés, sont du reste en petit nombre : ils sont fort rares, et, pour me servir de ses expressions, on les compte. Mais pour ceux qui ne sont ni tout-à-fait vertueux ni parfaitement criminels, c'est-à-dire qui sont d'une moralité moyenne, ceux-là constituent la pluralité. Il faut noter toutefois et que les meilleurs de cette catégorie ne marchent pas toujours bien droit, et que les coupables ne commettent pas constamment le mal. Les vices de ces derniers ne sont ni l'excès de la dépravation, ni le résultat d'un désordre et d'une perversité hors de mesure; ils naissent d'un excès ou d'une défectuosité dans la nature de l'individu. Ceux chez qui il y a matière à estime parfaite comme à éloge restreint, et qui cheminent entre la louange et le blâme, n'ont jamais de mobile certain dans leur conduite. Ils obéiront tantôt à la voix de la

viris nec amicitiarum fides perseverat, et amores non semper improbi, nec honesti tamen, eorum animos incurrunt.

Perfecte sapientem esse non posse dicit Plato, nisi ceteris ingenio præstet, artibus et prudentiæ partibus absolutus, atque iis jam tum a puero imbutus, factis congruentibus et dictis assuetus : purgata et effæcata animi voluptate, electis ex animo hinc abstinentia atque patientia, atque doctrinis ex rerum scientia eloquentiaque venientibus. Eum qui per hæc profectus fidenti et securo gradu virtutis via graderetur, adeptum solidam vivendi rationem, repente fieri perfectum, hoc est, repente præteriti futurique ævi ultimas partes attingere, et esse quodammodo intemporalem. Tum post hoc vitiis exclusis, insertisque et immissis omnibus quæ ad beatam vitam ferunt, non ex aliis pendere, nec ab aliis deferri sibi posse, sed in sua manu esse, sapiens recte putat. Quare nec in secundis rebus effertur, nec contrahitur in adversis : quum se ornamentis suis ita instructum sciat, ut ab iis nulla vi segregetur.

Hunc talem non solum inferre, sed ne referre qui-

raison, proclamée par les hommes honnêtes et vertueux, tantôt à l'appât que leur présenteront les gains illégitimes et les voluptés honteuses. De tels hommes ne savent point ce que c'est que la persévérance du dévoûment en fait d'amitié; et quant aux amours qui traversent leurs âmes, sans être précisément criminels, ils ne sont néanmoins pas honorables.

La parfaite sagesse ne saurait exister, dit Platon, qu'avec la supériorité du génie, des talens, de la prudence; supériorité qui a dû être préparée dès l'enfance par une série d'actions et de paroles qui la laissaient pressentir. Pour qu'elle se maintienne, il faut que l'âme soit vierge, pure de la fange des voluptés, qu'une sainte ardeur l'embrase pour le désintéressement, la patience, et pour le mérite que donnent l'éloquence et l'instruction solide. Honneur au mortel animé d'inspirations semblables! il s'avance d'un pas ferme et confiant dans le sentier de la vertu; et, fort du système vrai selon lequel il a réglé sa vie, il atteint comme d'un trait à la perfection; autrement dit, il touche tout d'un coup aux limites les plus extrêmes du passé comme de l'avenir, et il plane en quelque façon au dessus de l'éternité. C'est une âme qui, ayant rompu pour jamais avec le vice, ne se familiarise plus, ne s'identifie plus qu'avec ce qui peut contribuer à la vie heureuse; et conséquemment le sage, loin de dépendre des autres, de croire qu'il puisse rien recevoir d'eux, croit avec raison que son bonheur est entre ses mains : aussi n'est-il pas plus enorgueilli par la prospérité qu'il n'est abattu par le malheur; car il se sent pourvu de ressources dont aucune violence ne saurait le priver.

Un tel homme s'abstiendra non-seulement de faire le

dem oportet injuriam. Non enim eam contumeliam putat, quam improbus faciat: sed eam non putat, quam patientia firmiter toleret. Qua quidem naturæ lege in animo ejus sculptum sit, quod nihil horum possit nocere sapienti, quæ opinantur ceteri mala esse. Equidem sapientem illum, conscientia sua fretum, securum et confidentem in omni vita dicit futurum, et quod omnia accidentia reputet, ad meliores rationes trahens, et quod nihil morose vel difficulter excipiat, sibique persuadeat, pertinere res suas ad immortales deos. Idem ille diem mortis suæ propitius, nec invitus exspectat, quod de animæ immortalitate confidat. Nam vinculis liberata corporeis sapientis anima remigrat ad deos, et pro merito vitæ purius castiusve transactæ, hoc ipso usu deorum se conditioni conciliat.

Eundem sapientem optimum nominat, ac bonum, ac prudentem recte arbitratur: cujus sane consilia cum factis rectissimis congruunt, et cui principia profecta sunt a justi ratione. At hunc sapientem et fortissimum dicit esse, ut qui vigore mentis ad omnia perpetienda sit paratus. Inde est, quod fortitudinem nervos animi, ipsasque cervices ait: ut ignaviam animæ dicit imbecillitati esse finitimam.

Divitem hunc solum quidem recte putat: quippe quum thesauris omnibus pretiosiores solus videatur pos-

mal, mais encore de le rendre. En effet, il ne regarde comme outrageantes ni les injures du méchant ni toutes autres, par cela seul qu'il peut leur opposer une résignation patienté et ferme. Une loi de la nature a gravé dans son âme cette vérité, que rien de ce que le vulgaire croit être du mal ne saurait nuire au sage, et conséquemment, fort de sa bonne conscience, il goûte une sécurité, un calme qui ne l'abandonne pas durant toute sa vie; d'abord parce qu'il explique ce qui lui arrive selon les théories d'un optimisme absolu, ensuite parce que nul évènement n'excite en lui trouble ou colère, et qu'il est convaincu que le soin de sa destinée appartient aux dieux immortels. Pareillement, lorsqu'approche le jour de la mort, il l'attend avec sérénité et sans angoisse, parce qu'il a foi en l'immortalité de l'âme. Dégagée des liens du corps, l'âme, il le sait, retourne au sein des dieux; et, grâce aux mérites d'une vie chaste et irréprochable, cette vie mortelle même est une épreuve qui lui assure la béatitude céleste.

Le sage reçoit encore de Platon le titre d'homme parfait; notre philosophe proclame sa bonté, sa prudence; et c'est avec raison, car ses principes sont d'accord avec la vie pratique la plus exemplaire, et la base de sa conduite est l'observance absolue de la justice. Le sage est encore, selon lui, d'un courage à l'épreuve, attendu que par sa fermeté d'âme il est préparé à tout souffrir; et c'est sous ce point de vue que Platon appelle le courage le nerf, et en quelque sorte la moelle épinière de l'âme, de même qu'il regarde la lâcheté de l'âme comme une véritable infirmité.

Il estime que le sage seul est riche; et il a tout-à-fait raison, puisqu'en possédant les vertus le sage

sidere virtutum opes; etiam quia solus sapiens potest in usibus necessariis regere, videri ditissimus debet. Nam ceteri, quamvis sint opibus affluentes, tamen quod vel usum earum nesciant, vel deducant eas ad pessimas partes, inopes videntur. Egestatem namque non absentia pecuniæ, sed præsentia immoderatarum cupidinum gignit.

Philosophum oportet, si nihil indigens erit, et omnium contumax, et superior iis quæ homines acerba toleratu arbitrantur, nihil sic agere, quam ut semper studeat animam corporis consortio separare: et ideo existimandam philosophiam esse mortis affectum, consuetudinemque moriendi.

Bonos omnes inter se oportet amicos esse, etsi sint minus noti : et, potestate ipsa qua mores eorum sectæque conveniunt, amici sunt habendi; paria quippe a similibus non abhorrent. Unde inter solos bonos fidem amicitiæ esse constat.

Sapientia boni amatorem adolescentem facit, sed eum qui probitate ingenii sit ad artes bonas promptior. Nec deformitas corporis talem poterit abigere appetitum. Nam quum ipsa anima complacita est, homo totus adamatur : quum corpus expetitur, pars ejus deterior est cordi. Jure igitur putandum est, eum qui sit gnarus bonorum, cupidum quoque ejusmodi rerum

paraît posséder des richesses plus précieuses que tous les trésors du monde. Et d'ailleurs, comme le sage seul peut indiquer la route à suivre dans les occasions nécessaires, il ne peut manquer de paraître le plus riche; car, quelle que soit l'opulence des autres, toujours est-il que, faute d'en connaître l'usage ou parce qu'ils les appliquent de la manière la plus extravagante, ils semblent être dans l'indigence. La pauvreté d'ailleurs tient moins à l'absence de l'or qu'à la présence de désirs immodérés.

Quelle sera la conduite du philosophe qui veut ne manquer de rien, s'endurcir à tout, se montrer supérieur aux épreuves que les hommes regardent comme pénibles à supporter? Son étude constante doit être de tenir l'âme séparée du corps; et c'est en ce sens qu'il devra regarder la sagesse comme un état de mort, comme un moyen de s'habituer à mourir.

Tous les gens de bien doivent être amis entre eux, même sans se connaître beaucoup; et c'est l'ascendant de supériorité qui rapproche leur conduite et leurs principes, qui doit établir entre eux cette amitié; car les pareils ne se contrarient jamais, et conséquemment entre les gens de bien seuls existe réellement une amitié digne de ce nom.

La sagesse garantit la vigueur de l'adolescence à celui qui tout en aimant le bien se sera senti particulièrement porté à la pratique des bons principes par la pureté de son âme; et il n'y aura pas de difformités corporelles qui puissent exclure ces honorables penchans : car, quand l'âme s'est fait chérir pour elle-même, l'homme tout entier devient aimable, et quand c'est le corps seul qui est désiré, c'est la partie la moins noble de l'être qui se trouve aimée. On est donc fondé en

esse. Is enim solus bonis desideriis accenditur, qui bonum illud oculis animi videt : hoc est esse sapientem. Istud vero quoniam qui est ignarus, osor quoque, nec amicus virtutum sit necesse est. Nec frustra hic talis amator est turpium voluptatum. Sapiens non modo meræ voluptatis quidem alicujus gratia veniet ad agendum, nisi præstò fuerint honesta emolumenta virtutis. Hunc eundem cum hujusmodi voluptate oportet vitam vivere honestam, et admirabilem, plenamque laudis et gloriæ : neque harum modo rerum causa ceteris omnibus præferri, verum etiam jucunditate et securitate solum et semper frui. Nec angetur carissimis orbatus affectibus : vel quod ex se omnia sunt apta, quæ ad beatitudinem pergunt; vel quod decreto et lege rectæ rationis interdicitur ejusmodi afflictatio; et quod si de tali se causa discruciet, vel illam ægritudinem propter eum qui est emortuus, suscipiat, quasi in pejore sit parte; aut sua gratia, quod tali necessitudine doleat se privatum esse. Sed neque obiti causa lamentationes suscipi oportet, si sciamus illum neque aliquid mali passum : ac si fuerit bonæ voluntatis, etiam melioribus aggregatum; neque suî gratia, ut qui in se reponit omnia, nec cujusquam absentia, virtutis esse indigens potest, cujus perpetuam possessionem sibi vindicat. Igitur sapiens non erit tristis. Sapientiæ finis est, ut ad

raison à croire que celui qui a la connaissance du bien aspire à ce qui est analogue au bien; car celui-là seul est enflammé de bons désirs, qui voit ce bien avec les yeux de l'âme : c'est même là ce qui s'appelle être sage, attendu qu'ignorer les vrais biens, c'est les détester; et, nécessairement, c'est aussi ne pas aimer la vertu. La conséquence ne saurait manquer : un homme qui déteste la vertu laisse prédominer en lui l'amour des voluptés honteuses. Le sage au contraire est tel que la perspective d'un plaisir, quelque vif qu'il doive être, ne le déterminera point à agir s'il ne voit pas pour sa plus belle récompense une satisfaction honorable à sa vertu. Mais aussi, passionné pour de si nobles plaisirs, il ne peut manquer de couler une vie honorable et de se conquérir avec l'admiration générale un tribut certain d'éloges et de gloire. Grâce à ces heureux privilèges, non-seulement il aura le pas sur tous les autres, mais encore la joie et la sécurité seront son partage exclusif et perpétuel. Il ne se livrera point au désespoir, quand il sera privé de ses plus chères affections; et cela, tant parce qu'il tire de lui-même tout ce qui va droit à la félicité, que parce que les principes et la voix de la saine raison lui interdisent de semblables douleurs. D'ailleurs s'il s'affligeait pour un tel motif, ce serait ou à cause de celui qui serait mort parce qu'il le croirait réduit à un état pire, ou par rapport à lui-même parce qu'il s'affligerait d'avoir vu briser une aussi intime liaison. Mais d'abord il faut s'interdire toutes douleurs conçues pour l'amour des morts eux-mêmes, puisqu'on sait qu'ils ne souffrent aucun mal, et que si leurs intentions ont été pures ils ont pris rang parmi des créatures plus parfaites; ensuite il ne faut pas se livrer à ces dou-

Dei meritum sapiens provehatur : hanc namque futuram ejus operam, ut æmulatione vitæ ad Deorum actus accedat. Verum hoc ei poterit provenire, si virum perfecte justum, pium, prudentem se præbeat. Unde non solum in prospectandi cognitione, verum etiam agendi opera sequi eum convenit, quæ Diis atque hominibus sint probata. Quippe quum summus Deorum cuncta hæc non solum cogitationum ratione consideret, sed prima, media et ultima obeat, compertaque intime, providæ ordinationis universitate et constantia regat.

Verum enimvero illud omnibus beatum videri, cui et bona suppetunt, et quemadmodum carere vitiis debeat, callet. Una quidem beatitudo est, quum ingenii nostri præsentia tutamur, quæ perficimus : alia, quum ad perfectionem vitæ nihil deest, atque ipsa sumus contemplatione contenti. Utrarumque autem felicitatum origo ex virtute manat; et ad ornamentum quidem genialis loci, vel virtutis, nullis extrinsecus eorum quæ bona ducimus, adminiculis indigemus. Ad usum autem vitæ communis, corporis cura, et eorum quæ extrin-

leurs par rapport à soi-même, attendu que quand on place tout en soi il n'y a nulle privation qui puisse entraîner celle de la vertu, ce domaine dont la possession n'échappe jamais : ainsi donc le sage ne sera point triste. Le but de la sagesse est que le sage atteigne au mérite de Dieu; son travail spécial doit donc être de rivaliser par sa conduite avec la perfection qui caractérise les dieux. Et ce résultat il pourra certainement l'obtenir s'il se montre parfaitement juste, pieux, prudent. En conséquence ce n'est pas seulement par des théories purement contemplatives, mais encore par une laborieuse pratique, qu'il réalisera un plan de conduite également agréé et des dieux et des hommes; car le souverain des dieux ne se contente pas d'embrasser dans son intelligence le système de ce monde; il en parcourt encore toute l'immensité, les premières parties comme les dernières, comme les moyennes; il les connaît intimement; et c'est sa providence, si admirablement régulière, qui surveille cet immortel ensemble.

On ne saurait manquer de paraître heureux, dit Platon, quand on possède les biens et quand on sait comment s'abstenir des vices. Une première espèce de bonheur consiste à pouvoir garantir par la supériorité de son esprit les résultats auxquels on a atteint. L'autre, à ne manquer de rien de ce qui constitue la vie parfaite et à s'en tenir à la contemplation seule : or, ces deux félicités prennent l'une et l'autre leur source dans la vertu; et pour embellir l'âme ou pour se perfectionner dans la vertu, on n'a besoin d'aucun de ces appuis extérieurs que les hommes regardent comme des biens. Cependant les usages de la vie commune exigent que l'on donne au corps les soins indispensables, et que l'on se

secus veniunt, præsidiis opus est: ita tamen, ut hæc eadem fiant virtute meliora, ejusque suffragio beatitudinis commodis copulentur, sine qua hæc in bonis minime sunt habenda. Nec frustra est, quod sola virtus fortunatissimos potest facere; quum absque hac ex aliis prosperis non possit felicitas inveniri. Sapientem quippe pedissequum et imitatorem Dei dicimus, et sequi arbitramur Deum. Id est enim ἕπου Θεῷ.

Non solum autem oportet, dum vitam colit, digna Diis dicere, nec ea agere, quæ eorum majestati displiceant, verum et tunc, quum corpus relinquit; quod non faciet invito Deo. Nam etsi in ejus manu est mortis facultas, quamvis sciat, se terrenis relictis consecuturum esse meliora; nisi necessario perpetiendum esse istud lex divina decreverit, arcessire sibi tamen eum mortem non debere; et si anteactæ vitæ ornamenta cohonestant, honestiorem tamen et rumoris secundi oportet esse, quum securus de posteritatis suæ vita, ad immortalitatem animam ire permittit, et eam, quod pie vixerit, præcipit fortunatorum habituram loca, Deorum choreis semideûmque permixtam.

De civitatum vero constitutione, et de observatione

mette en possession des ressources qui viennent du dehors; à ces conditions toutefois qu'on les sanctifie en quelque sorte par la vertu et qu'elles ne deviennent pour nous une occasion de bonheur que par le concours de celle-ci; sans quoi on ne pourrait en aucune façon les regarder comme des biens. Et ce n'est pas une vaine proposition que celle-ci, que la vertu seule peut procurer le parfait bonheur, puisque sans elle on ne saurait trouver la félicité dans toutes les autres jouissances. Oui, c'est notre intime persuasion, le sage est l'acolythe, l'imitateur de Dieu; il se dirige sur les traces de Dieu. C'est ce que dit le précepte : *Epou Theô*, suis Dieu.

Mais ce n'est pas seulement dans le cours de sa vie que le sage doit parler d'une manière digne des dieux et se garder de ce qui peut déplaire à leur sainte majesté; il doit en être encore de même quand il dépouille son enveloppe mortelle, ce qu'il ne fera jamais sans le consentement de Dieu. Car bien qu'il tienne en ses mains la puissance de se donner la mort, bien qu'il sache qu'en abandonnant ce séjour terrestre il entrera en possession d'un avenir meilleur, cependant, à moins qu'une loi divine ne lui impose cette détermination comme une nécessité, le sage ne doit pas hâter l'heure de son trépas; et si la pureté de sa vie antérieure l'honore, il doit tenir à ce qu'il en soit de même de sa fin : il faut que sa réputation le rende jusqu'au dernier moment tranquille sur l'existence de sa postérité. Puis, lorsqu'il rentrera au séjour immortel, la philosophie pour récompense de sa vie pieuse lui promet le séjour des créatures fortunées, où il sera confondu avec les chœurs des dieux et des demi-dieux.

Platon parle ensuite sur la constitution des répu-

regendarum rerumpublicarum, ita jubet Plato. Jam principio civitatis definit formam ad hunc modum : civitatem esse conjunctionem inter se hominum plurimorum, in quibus sunt regentes, alii citeriores, conjuncti inter se concordia, et invicem sibi opem atque auxilium deferentes, iisdem legibus, rectis tamen, officia sua temperantes; unamque civitatem, iisdem mœnibus illam futuram, et, si eadem velle atque eadem nolle incolarum mentes adsueverint. Quare suadendum est fundatoribus rerumpublicarum, ut usque ad id locorum plebes suas taliter augeant, ut eidem rectori noti omnes esse possint, nec sibimet incogniti; sic enim fiet, ut omnes una mente sint, æquumque sibi factum velint. Magnam sane civitatem non habitantium multitudine, eorumque magnis viribus niti oportet. Vires enim non corporis, nec pecuniæ, collectas dominationi multorum, æstimandas putat, quum vecordia impotentiaque, sed quum decreto communi virtutibus omnibus ornati viri et omnes incolæ fundati legibus obsequuntur. Ceteras vero, quæ non ad hunc modum forent constitutæ, non arbitrabatur sanas civitates, sed tetras et morbis tumentes respublicas. Eas demum fundatas ratione dicebat esse, quæ ordinatæ ad instar animarum forent : ut pars optima, quæ sapientia prudentiaque præcellit, imperitet multitudini; et, ut illa totius habet curam cor-

bliques, sur les théories gouvernementales, et voici quelles sont ses prescriptions. D'abord il définit la cité en ces termes : La cité est une agrégation de plusieurs hommes, les uns gouvernans, les autres subordonnés, qui s'assemblent sous les auspices de la concorde pour établir entre eux échange de ressources et de secours et pour régler par des lois communes et équitables leurs rapports mutuels. Une cité, continue-t-il, ne sera une, ne sera bien réellement renfermée dans l'enceinte des mêmes murailles, que si les esprits des habitans se sont accoutumés à vouloir et à ne pas vouloir les mêmes choses. C'est pour cela qu'il conseille aux fondateurs des républiques de ne pas laisser s'accroître démesurément la population, afin que les citoyens puissent toujours être parfaitement connus du chef de l'état en même temps que connus les uns des autres; car c'est à cette condition que tous pourront se trouver animés d'un même esprit, et voudront que la justice leur soit rendue également à tous. Si une cité est vraiment grande, ce n'est ni la multitude de ses habitans ni l'importance de leurs ressources personnelles qui doivent constituer sa force; car les forces du corps et la puissance des richesses appliquées au commandement d'une multitude ne méritent aucune estime si le désordre et le despotisme président à leur emploi. Il faut que les citoyens les plus éclairés d'une part et de l'autre tous les citoyens protégés par la loi obéissent à un pacte commun. Mais pour les républiques qui ne seraient pas établies sur ces plans, Platon ne les regarde pas comme des cités saines; ce sont à ses yeux des réunions viciées et renfermant des germes funestes. Les républiques dont la raison est la base, disait Platon, sont celles qui sont organisées à l'instar de l'âme, c'est-

poris, ita prudentiæ dilectus tueatur universæ commoda civitatis.

Fortitudo etiam, pars virtutis secunda, ut via sua appetentiam castigat et reprimit; ita in civitate vigilet. Excubitorum loco quidem militet juventus pro utilitate cunctorum; sed inquietos et indomitos, ac propterea pessimos cives refrenet, contineat, ac, si necesse est, frangat potioris consilii disciplina.

Illam vero desideriorum tertiam partem plebi et agricolis parem ducit, quam existimat moderatis utilitatibus sustinendam. At enim rempublicam negat posse consistere, nisi is qui imperitet, habeat sapientiæ studium; aut is ad imperandum deligatur, quem esse inter omnes sapientissimum constet.

Moribus etiam hujuscemodi cunctos cives imbuendos esse dicit, ut iis, in quorum tutelam atque fidem respublica illa credatur, auri atque argenti habendi cupido nulla sit; nec specie communi privatas opes appetant : nec hujusmodi hospitia succedant, ut ceteris janua non reclusa : cibos victumque ita sibi curent, ut acceptam mercedem ab his quos protegunt, communibus epulis insumant.

à-dire dans lesquelles la sagesse et la prudence ayant la primauté, tout le reste de l'être se soumet à l'obéissance; et de même que l'âme préside exclusivement aux soins de tout le corps, de même le législateur sage doit veiller seul aux intérêts de la république entière.

De plus le courage qui est la deuxième partie de la vertu ne se borne pas à maîtriser et à restreindre par son énergie les appétits blâmables, il doit encore veiller dans le sein de l'état. Les hommes en âge de porter les armes doivent, comme de vigilantes sentinelles, se tenir prêts à combattre pour l'utilité de tous. Quant aux esprits remuans, indisciplinés et par conséquent dangereux, le soin de les réprimer, de les contenir, et, s'il le faut même, de les anéantir, appartient à une discipline plus prudente et plus éclairée.

Enfin il existe une troisième condition dont l'observance, également désirable selon notre philosophe pour le peuple et pour les gens de la campagne, tient à l'utilité générale, c'est que le gouvernant (et sans cela point de république possible), c'est que le gouvernant ait l'amour de la sagesse ou que l'empire soit déféré à celui que la voix commune proclame le plus sage.

Tel doit être, dit-il encore, le fond de la moralité générale, que ceux à la garde et au dévoûment de qui est ainsi confiée une république ne soient accessibles à aucun amour de l'or et de l'argent; qu'ils n'aspirent point sous prétexte des intérêts généraux à s'enrichir personnellement; que leur hospitalité ne s'exerce pas en faveur de certains privilégiés à l'exclusion des autres; que leur table et leur intérieur soient réglés de telle façon qu'ils dépensent en repas publics les revenus que leur affectent leurs administrés.

Matrimonia quoque non privatim maritanda esse, sed fieri communia, despondentibus ipsis ejusmodi nuptias publice civitatis sapientibus et magistratibus, et sorte quadam ei negotio præditis; idque præcipue curantibus, ne dispares suî, vel inter se dissimiles copulentur. His adnectitur utilis necessariaque confusio, ut permixta nutrimenta puerorum ignotorum adhuc, agnitionis parentibus afferant difficultatem : ut, dum suos liberos nesciunt, omnes quos viderint ejus ætatis, suos credant, et veluti communium liberorum omnes omnium sint parentes. Hæc ipsorum connubiorum quæritur tempestiva conjunctio, cujus futuram stabilem fidem credit, si cum harmonia musicæ dierum consonent numeri : et qui de talibus nuptiis erunt orti, studiis congruentibus imbuentur, et optimis disciplinis communi præceptorum magisterio docebuntur, non virile secus modo, verum etiam feminarum; quas vult Plato omnibus artibus, quæ proprie virorum putantur, conjungendas esse, bellicis etiam; quippe utrisque quum natura una sit, eamdem esse virtutem. Ejusmodi civitatem nullis extrinsecus latis legibus indigere; regia quippe prudentia et ejusmodi institutis ac moribus, quibus dictum est, fundata, ceteras leges non requirat. Et hanc quidem, ut figmentum aliquod veritatis, exempli causa per se compositam vult esse rempublicam.

Platon parle aussi des mariages qui doivent, dit-il, non pas se conclure comme une affaire privée, mais devenir un acte public; le droit de fiancer devant être une attribution dévolue aux sages, aux magistrats et à d'autres que la voix du sort aura désignés. Ils veilleront principalement à ce que les mariages ne soient disproportionnés ni sous le rapport de la fortune ni sous celui des sympathies. A ces recommandations notre philosophe en joint une autre non moins utile et nécessaire. Il veut que dès leur première éducation tous les enfans soient confondus sans différence aucune, afin qu'étant ainsi mêlés il devienne difficile aux parens de les reconnaître. De cette manière ceux-ci ne connaissant pas les leurs regarderont comme tels tous ceux qu'ils verront avoir l'âge de leurs enfans, et il n'y aura plus qu'une seule et grande famille. Pour les mariages eux-mêmes, il existe une certaine réunion de circonstances que Platon développe : ainsi un mariage s'annonce avec des conditions de stabilité si les nombres du jour sont en rapport avec certains accords de la musique. Les enfans qui seront nés de tels mariages seront imbus de goûts analogues les uns aux autres, et à l'école des mêmes maîtres ils puiseront les meilleurs principes, aussi bien garçons que filles. Pour ces dernières, Platon veut les voir initiées à tous les arts qu'on regarde comme attributs exclusifs des hommes, aux fatigues mêmes de la guerre : ayant même nature, elles ont mêmes aptitudes. Une cité de ce genre n'aura besoin de rien emprunter aux législations étrangères : la prudence du souverain, soutenue par de telles mœurs et de telles institutions, dispensera de toutes autres lois. Du reste une semblable république n'est en quelque sorte qu'un

Est et alia optima quidem, et satis justa, et ipsa quidem specie et dicis causa civitas fabricata, non ut superior sine evidentia, sed jam cum aliqua substantia. In hac non suo nomine, de statu et de commodis civitatis, requirens originis ejus principia et fundamenta, disponit; sed eo tendit, quemadmodum civilis gubernator ejusmodi locum conventusque multitudinum nactus, juxta naturam præsentium rerum et convenarum debeat facere civitatem plenam bonarum legum et morum bonorum. In hac equidem easdem puerorum nutricationes, easdem vult esse artium disciplinas. Sed in connubiis, et partubus, et patrimoniis ac domibus desciscit a prioris observatione reipublicæ.

Matrimonia privata et singularia faciens, procorumque ipsorum. Et si in contrahendo matrimonio consulere ex voluntate sua debeant, universæ tamen civitatis principibus, ut communis commodi causam decernit spectandam esse. Quare et dites inferiores nuptias non recusent, et locupletum consortium inopes consequantur: et, si vires opum congruunt, ingenia tamen diversa miscenda esse; ut iracundo tranquilla jungatur, et sedato homini incitatior mulier applicetur; ut talibus observationum remediis et proventibus soboles na-

emblème de la vérité : c'est une conception de son esprit qu'il présente comme un exemple.

A côté de cette république, il en est une autre également très-morale, très-juste, élevée aussi sous les auspices et sous l'inspiration de l'équité, république qui n'est pas comme la précédente une utopie tout idéale, mais qui a réellement quelque consistance. Dans celle-là le philosophe ne procède pas en son nom, il ne règle pas l'ordre et le bien-être de l'état selon des principes et des fondemens établis par lui-même. Il se propose à peu près le problème suivant : « Étant donnés un emplacement, une réunion d'hommes, par quels procédés un législateur pourra-t-il, eu égard à la situation des choses et à la nature des habitans, y faire régner les bonnes lois et les bonnes mœurs? » Or, dans cette seconde république, Platon veut encore que les enfans soient allaités, soient instruits en commun; mais pour ce qui est des mariages, des enfans, des patrimoines, des intérieurs, il renonce aux plans par lui tracés dans la première république.

Ici les mariages sont une affaire toute privée, toute personnelle, ne regardant que les futurs époux. Seulement, tout en laissant aux parties le droit de contracter mariage comme elles l'entendent, il impose aux chefs de l'état le soin de veiller à ce que les intérêts de la chose publique n'en soient pas compromis. Ainsi, il n'y aura pas empêchement à une alliance entre riches et pauvres, et réciproquement; même, en maintenant des positions égales de fortune, il y aura utilité à ce que les caractères se mélangent; à ce qu'un homme violent épouse une femme tranquille, un homme d'un tempérament calme, une femme à humeur vive; parce que, grâce aux correctifs

tura discrepante confecta, morum proventu meliore coalescat, et ita compositarum domorum opibus civitas augeatur. Puerperia quoque ipsa morum dissimili seminio concepta, quum utriusque instar similitudinis traxerint, neque illis vigorem in rebus gerendis, neque tamen in spectandis consilium defuturum.

Instituendos vero eos esse, utcunque parentes censuerint. Domos vero et possessiones habeant privatas, ut queunt singuli, quæ quidem nec immensum augeri per avaritiam, nec prodigi per luxuriam, aut deseri per negligentiam sinit. Legesque civitati huic promulgari jubet, et legum moderatorem, quum aliquid tale concipiet, ad contemplandas virtutes hortatur.

Imperitandi autem modum eum esse utilem censet, qui ex tribus fuerit temperatus. Nec enim vel optimatium, vel etiam popularis imperii solos et meros status utiles arbitratur.

Nec impunitas rectorum culpas relinquit : sed magis censet his debere constare rationem, qui sint potiores potestate.

Et alii publicarum rerum status definiri ab eo putantur, nitentes ad bonos mores; et super republica, quam vult emendatione constare, rectori mandat, ut prius residuas leges compleat, aut vitiosas leges correctas velit, deinde mores perniciosos, et disciplinas cor-

obtenus par cette fusion des sujets, les naturels divers ne pourront que s'améliorer dans les générations subséquentes, et ainsi sera-t-il contribué encore au bien-être de la république. Les enfans conçus par des parens de caractères opposés, tout en conservant des traits de ressemblance avec chacun de leurs auteurs, ne manqueront ni de vigueur pour agir ni cependant de prudence pour prendre une détermination.

Les enfans devront être élevés selon les vues adoptées par leurs parens. Les maisons et les propriétés devront être particulières, dans les proportions qui peuvent être permises à un seul individu; toutefois notre philosophe ne permet pas qu'elles soient démesurément agrandies par avarice, ou dissipées par désordre, ou abandonnées par négligence. Il veut qu'une telle république soit régie par un code dans la composition duquel le législateur songera surtout à populariser les vertus.

Le mode de gouvernement qui lui paraît par dessus tous utile, est celui qui offre un tempérament des trois pouvoirs; pour l'aristocratique ou le démocratique, exercés seuls et sans restriction, ils lui semblent devoir être funestes.

Loin de croire que les fautes des gouvernans puissent rester impunies, il pense qu'ils doivent de leurs actes un compte d'autant plus sévère qu'ils sont placés plus haut par leur pouvoir.

D'autres formes de républiques également morales lui semblent pouvoir être imaginées; mais pour celle qu'il décrit et où il veut faire régner l'ordre il recommande au législateur de suppléer avant tout au déficit des lois ou de corriger celles qui sont vicieuses, et de faire ensuite porter ses améliorations sur les

rumpentes commoda civitatis ad meliora converterit; a quibus si consilio et suadela depravata multitudo deflecti non poterit, abducenda est tamen ab incepto vi et ingratis. In actuosa vero civitate describit, quemadmodum simul omnis hominum multitudo bonitate et justitia conducta habeatur. Hi tales complectentur proximos, honores custodient, intemperantiam arcebunt, injuriam refrenabunt, pudicitiæ ornamentisque ceteris vitæ honores maximos deferentes. Nec temere multitudo convolet ad ejusmodi rerumpublicarum status, nisi qui optimis legibus et egregiis institutis fuerint educati, moderati erga ceteros, inter se congruentes.

Quatuor culpabilium civium genera esse: unum eorum qui sunt honore præcipui : alterum paucorum, penes quos rerum est potestas : tertium omnium : ultimum dominationis tyrannicæ. Et primum quidem confieri, quum prudentiores viri per magistratus seditiosos civitate pelluntur, deferturque potestas ad illos, qui sunt manu tantummodo strenui : nec ii, qui blandiore consilio agere res possint, adipiscuntur imperii facultatem, sed qui turbidi violentique sunt. Paucorum vero status obtinetur, quum inopes criminosi multi simul paucorum divitum impotentiæ subjacentes, dederint se

mœurs qui seront dépravées et sur les institutions qui compromettraient les intérêts de l'état. Or, en supposant que les bons conseils et la persuasion ne puissent agir sur une multitude trop dépravée, il faudra l'arracher à ses habitudes par la violence et contre son gré. Mais dans une cité bien active, comme il le remarque, toute la population se laisse naturellement aller à la voix de la justice et de la bonté. De tels citoyens aiment leurs proches, respectent les magistrats, écartent l'intempérance, répriment l'injustice : la pudeur et les autres qualités qui honorent une existence sont les objets de leurs hommages particuliers. Mais ce ne sera pas à l'improviste qu'une multitude assemblée se régularisera en cité aussi savamment régie; il faudra qu'au préalable elle ait été composée d'hommes à l'éducation desquels auront présidé les meilleures lois et les plus excellens principes, d'hommes qui seront modérés à l'égard des autres, retenus à l'égard d'eux-mêmes.

Selon Platon, il y a quatre classes de coupables : la première, celle des hommes constitués en haute dignité; la deuxième, celle des membres d'un gouvernement oligarchique; la troisième, celle des démocrates; la dernière, celle des tyrans. Les premiers se montrent lorsque les plus sages citoyens étant bannis de la ville par des magistrats séditieux, le pouvoir est déféré à ceux qui n'ont que la force matérielle, lorsque ceux qui pourraient gouverner au nom de la persuasion n'occupent plus le pouvoir et l'ont résigné entre des mains turbulentes et brutales. L'oligarchie existe lorsqu'une majorité d'hommes sans ressources et sans aveu se met à la discrétion de quelques riches, se livre à eux corps et âmes, et qu'ainsi la souveraine puissance devient l'apa-

atque permiserint : omnemque regendi potestatem non mores boni, sed opulentia fuerit consecuta. Popularis factio roboratur, quum inops multitudo viribus obtinuerit adversus divitum facultates, lexque ejus jussu populi fuerit promulgata, ut ex æquo liceat omnibus honores capessere. Ad hæc tyrannidis illius singulare caput tunc oritur, quum is, qui leges contumacia sua ruperit, simili illegum conjuratione adoptatus imperium invaserit : constituens deinceps, ut omnis civium multitudo, desideriis ejus et cupiditatibus parens, obsequium suum tali fine moderetur.

nage non pas d'hommes éclairés mais de quelques parvenus opulens. La démocratie se constitue lorsque la multitude indigente prévaut sur la fortune des riches et que le peuple a pu faire proclamer cette devise, « chances égales pour tous d'arriver aux honneurs. » Enfin le pouvoir tyrannique se développe lorsqu'un homme, s'affranchissant avec audace des entraves de la légitimité, envahit par une agression non moins audacieuse l'empire désormais sans lois, établit pour unique code que la multitude entière des citoyens obéira à ses désirs, à ses caprices, et ne met plus de bornes aux hommages qu'il prétend exiger.

APULÉE.

DE LA DOCTRINE DE PLATON.

III.

DE LA PHILOSOPHIE APPLIQUÉE AU RAISONNEMENT.

APULEII
DE DOGMATE PLATONIS
LIBER III,
SIVE
PHILOSOPHIA RATIONALIS.

Studium sapientiæ, quam philosophiam vocamus, plerisque videtur tres species seu partes habere : naturalem, moralem, et, de qua nunc dicere proposui, rationalem, qua continetur ars disserendi.

Sed quum disseramus de oratione, cujus variæ species sunt, ut imperandi, vel mandandi, narrandi, succensendi, optandi, vovendi, irascendi, odiendi, invidendi, favendi, miserandi, admirandi, contemnendi, objurgandi, pœnitendi, deplorandi, tum voluptatem afferendi, tum metum incutiendi; in quibus oratoris excellentis est, lata anguste, angusta late, vulgata de-

N. B. Ce traité, n'offrant presque d'un bout à l'autre qu'une longue nomenclature et qu'une série de déductions, n'était nullement susceptible d'être résumé dans un *argument sommaire* comme les deux traités qui précèdent.

APULÉE.

DE LA DOCTRINE DE PLATON.

LIVRE III,

OU

PHILOSOPHIE APPLIQUÉE AU RAISONNEMENT.

L'ÉTUDE de la sagesse, étude que nous appelons philosophie, paraît généralement embrasser trois spécialités ou parties : une qui s'applique à la nature, une qui s'applique à la morale, et une troisième, dont je me propose de parler maintenant, qui s'applique au raisonnement dans le discours et qui constitue la logique.

Puisque nous allons parler du discours, disons d'abord qu'il se produit sous une variété infinie de formes : il commande, il informe, il raconte; il exprime le courroux, le souhait, le vœu, la colère, la haine, l'envie, la faveur, la pitié, l'admiration, le mépris, le reproche, le repentir, la douleur; il est tantôt voluptueux, tantôt terrible; et dans ces genres divers, l'orateur excellent sait restreindre les pensées qui sont trop vastes, développer celles qui ne le sont pas assez; il met son talent à présenter des idées ordinaires sous une tournure élégante, des idées neuves sous une physionomie qui semble tout habituelle, et réciproquement des idées communes sous une

center, nova usitate, usitata nove proferre, extenuare magna, maxima e minimis posse efficere, aliaque id genus plurima.

Est una inter has ad propositum potissima, quæ pronuntiabilis appellatur, absolutam sententiam comprehendens, sola ex omnibus veritati aut falsitati obnoxia; quam vocat Sergius effatum, Varro proloquium, Cicero enuntiatum, Græci protasin, tum axioma; ego verbum e verbo, tum protensionem, tum rogamentum; familiarius tamen dicetur propositio.

Propositionum igitur, perinde ut ipsarum conclusionum, duæ species sunt : altera prædicativa, quæ etiam simplex est; ut si dicamus, *Qui regnat, beatus est :* altera substitutiva, vel conditionalis, quæ etiam composita est; ut si aias : *Qui regnat, si sapit, beatus est.* Substituis enim conditionem, qua, nisi sapiens est, non sit beatus. Nos nunc de prædicativa dicemus, quæ natura prior est, ac velut elementum substitutivæ. Sunt aliæ differentiæ, quantitatis et qualitatis. Quantitatis quidem, quod aliæ universales sunt, ut, *Omne spirans vivit;* aliæ particulares, ut, *Quædam animalia non spirant;* aliæ indefinitæ, ut, *Animal spirat :* non enim definit, utrum omne, an aliquod; sed tamen pro particulari semper valet, quia tutius est, id ex incerto accipere, quod

physionomie nouvelle; à affaiblir les grandes pensées, à faire naître des plus petits moyens les plus grands effets; son art enfin se compose d'une foule de secrets du même genre.

Parmi les différentes formes sous lesquelles se présente le discours, il en est une sur laquelle nous nous proposons d'insister : c'est la forme énonciative, *pronuntiabilis*. Cette forme procède par sens finis, et elle est la seule pour laquelle on puisse reconnaître erreur ou vérité. Sergius l'appelle *effatum* (principe), Varron, *proloquium* (idée première), Cicéron, *enuntiatum* (énoncé), les Grecs, protase, d'autres fois axiôme, ce qui signifie à la lettre protension ou question; j'emploierai le terme plus usité de proposition.

Les propositions donc, comme les conclusions mêmes auxquelles elles aboutissent, sont de deux espèces. Les unes sont positives et en même temps simples, comme quand on dit : *Celui qui règne est heureux ;* les autres sont subordonnées ou conditionnelles et en même temps composées, comme quand on dit : *Celui qui règne, s'il est sage, est heureux;* car on subordonne une condition par laquelle s'il n'y a pas sagesse il n'y aura pas bonheur. Nous allons présentement parler des positives, qui par leur nature sont les premières et sont en quelque sorte l'élément des propositions subordonnées. Il existe encore d'autres différences entre les propositions, selon qu'elles ont ou plus d'extension ou plus de compréhension. Ce qui constitue la différence d'extension, c'est que les unes sont générales, comme : *Tout ce qui respire est vivant ;* les autres, particulières, comme : *Certains animaux ne respirent pas ;* d'autres sont indéfinies, comme : *Un animal respire ;* car on ne

minus est. Qualitatis autem, quod aliæ *dedicativæ* sunt, quod *dedicant* aliquid de quopiam; ut, *Virtus bonum est;* dedicat enim, virtuti inesse bonitatem; aliæ *abdicativæ,* quæ abdicant aliquid de quopiam; ut, *Voluptas non est bonum;* abdicat enim, voluptati inesse bonitatem. At Stoici hanc quoque dedicativam putant, quum inquiunt, *Evenit cuidam voluptati bonum non esse;* ergo dedicat, quid evenerit ei, id est quid sit. Idcirco dedicativa, inquiunt, est, quia, ei, in quo negavit esse, dedicat id, quod non videtur esse. Solum autem abdicativum vocant, cui negativa particula præponitur. Verum hi quidem quum in aliis, tum in hac re vincuntur; si qui ita rogaverit, *Quod nullam substantiam habet, non est;* cogentur enim secundum quod dicunt, confiteri esse quod non est, quod nullam substantiam habet.

Ceterum est propositio, ut ait in Theæteto Plato, duabus paucissimis orationis partibus constans, nomine et verbo : ut, *Apuleius disserit;* quod aut verum, aut falsum est : et ideo propositio est. Unde quidam rati sunt, has duas solas orationis partes esse, quod ex iis

précise pas si c'est tout animal, ou certain animal : du reste, ces dernières sont toujours regardées comme particulières, parce que, dans l'incertitude, il est plus prudent de se décider pour ce qui a le moins d'extension. Ce qui constitue leur différence de compréhension, c'est que les unes sont attributives, en ce sens qu'elles attribuent un état à tel ou tel sujet, comme : *La vertu est un bien :* cette proposition indique que la vertu a le bien pour attribut. Les autres sont négatives, en ce sens qu'elles nient l'existence de tel attribut chez tel ou tel sujet, comme : *La volupté n'est point un bien :* on nie que le bien soit un attribut inhérent à la volupté. Les stoïciens croient faire aussi une proposition attributive, quand ils disent : *Il arrive à certaine volupté de n'être point un bien.* C'est indiquer ce qui arrive à la vertu ou indiquer ce qu'elle est. Conséquemment, disent-ils, c'est là une proposition attributive, parce qu'il y est parlé de l'existence d'un attribut à propos d'un sujet dans lequel cet attribut paraît ne pas exister. En un mot les stoïciens n'appellent propositions dénégatives, que celles qui sont précédées de la particule négative. Mais en ce point, comme en d'autres, ils ne peuvent appuyer leur dire ; car, qu'on pose ainsi la formule : *Ce qui n'a aucune substance n'est pas*, ils seront contraints, d'après leur énoncé, de reconnaître que ce qui n'est pas, ce qui n'a aucune substance, existe pourtant.

Du reste, la proposition, comme dit Platon dans le *Theætète*, se réduit rigoureusement à deux des parties du discours, le nom et le verbe : comme *Apulée disserte;* ce qui est vrai ou faux, et par conséquent forme une proposition. Quelques-uns même ont cru pouvoir en induire que ce sont les deux parties uniques du dis-

solis fieri possit perfecta oratio, id est, quod abunde sententiam comprehendant. Adverbia autem, et pronomina, et participia, et conjunctiones, et id genus cetera, quæ grammatici numerant, non magis partes orationis esse, quam navium aplustria, et hominum pilos, aut certe in universa compage orationis vice clavorum, et picis, et glutinis deputanda. Porro ex duabus prædictis partibus altera subjectiva nominatur, velut subdita; ut *Apuleius* : altera declarativa; ut, *disserit*, vel *non disserit;* declarat enim, quid faciat Apuleius. Licet autem, eadem vi manente, utramvis partem in plura verba protendere; ut si pro *Apuleio*, dicas *Philosophum Platonicum Madaurensem* : item, pro *disserendo*, dicas eum *uti oratione*. Plerumque autem subjectiva minor est, declarativa major : et non hanc modo, sed alias quoque subjectivas comprehendens. Non enim solum Apuleius disserit, sed et alii plurimi, qui sub eadem declaratione possunt contineri; nisi forte proprium cujuspiam de eo declaretur : ut si dicas, *Qui equus est, hinnibile est;* at proprium est equi, hinnire. Et idcirco in his propriis par est declarativa, par subdita; ac non, ut in ceteris, major : quippe quum eadem possit, mutata vice, subdita fieri, et quam prius habuerit subditam, nunc habere suî declarativam, ut si, verso ordine, ita dicas, *Quod hinni-*

cours, parce qu'à elles seules elles peuvent constituer le discours parfait, autrement dit, parce qu'elles renferment un sens complet. Suivant cette opinion, les adverbes, les pronoms, les participes, les conjonctions, et les autres termes énumérés par les grammairiens, ne sont pas plus des parties du discours que les ornemens ne font partie intégrante du vaisseau, que les poils ne font partie de l'homme; ou au moins, le discours étant comparé à un bâtiment, toute cette nomenclature grammaticale n'en représentera que les clous, la poix et le goudron. Quoi qu'il en soit, des deux parties ci-dessus énoncées, l'une est appelée sujet, comme étant effectivement subordonnée : c'est *Apulée;* l'autre est l'attribut, *disserte,* ou bien *ne disserte pas :* elle attribue effectivement à Apulée tel ou tel fait. Il est permis, en laissant la même valeur à chacun de ces élémens, de développer l'un ou l'autre en un plus grand nombre de mots; par exemple, au lieu d'*Apulée,* on peut dire : *Le philosophe platonicien de Madaure.* De même, au lieu de *disserte,* on peut dire : *Se livre à une dissertation.* D'ordinaire, le sujet a moins d'extension, et l'attribut en a davantage, pouvant s'appliquer non-seulement au sujet de la proposition mais encore à d'autres; car Apulée n'est pas le seul qui soit discourant : un grand nombre d'autres sont dans le même cas, et le même attribut peut leur convenir pareillement. Toutefois, l'attribut peut être l'énoncé d'un fait exclusivement propre au sujet, comme quand on dit : *L'être appelé cheval a la propriété de hennir.* C'est un fait particulier au cheval que celui de hennir; et dans ces phrases toutes particulières, il y a parité d'extension dans le sujet et dans l'attribut. Ce dernier,

bile est, *equus est*. At non itidem, ubi impares partes sunt, convertere vices possis. Non enim quia verum est, *Omnem hominem animal esse;* idcirco, si convertas, verum erit, *Omne animal hominem esse*. Neque enim ut proprium est equi, hinnibile, ita proprium est homini, animal esse; quum sint animalia alia innumera. Agnoscitur hinc de pluribus declarativa, licet converso ordine rogamentum proponatur : primo, quod plura comprehendere potest declarativa, quam subdita; dehinc, quod nunquam vocabulo, sed semper verbo terminatur; quo præcipue etiam in illis proprietatibus a pari subjectiva discernitur. Id etiam pro similitudine tenendum est, quia ut sunt propositiones definitæ et indefinitæ, ita etiam constat, particulas tam subjectivas, quam declarativas partim definitas esse, ut, *homo*, *animal;* partim indefinitas, ut *non homo*, *non animal*. Non enim definiunt, quid sit, quum hoc non sit, sed tantum ostendunt, aliud præter hoc esse.

Nunc dicendum est, quemadmodum quatuor illæ

contrairement aux autres cas, n'a pas plus d'extension; si bien qu'il est possible de renverser l'ordre et de mettre pour sujet ce qui était d'abord l'attribut en disant d'une manière inverse : *L'être qui a la propriété de hennir est l'être appelé cheval.* Or, on ne peut intervertir ainsi quand les deux termes n'ont pas même extension. Effectivement, bien qu'il soit vrai que *tout homme est un animal,* néanmoins, si vous prenez l'inverse, il ne sera pas vrai pour cela *que tout animal soit un homme;* attendu que l'état d'animal n'est pas exclusivement le partage de l'homme, comme l'état de hennissant l'est du cheval, et qu'au contraire il y a outre l'homme une quantité innombrable d'animaux. Conséquemment, lorsque les termes de la proposition sont intervertis, l'attribut se reconnaît à plusieurs traits distinctifs. D'abord, cet attribut peut avoir plus d'extension que le sujet; ensuite, il n'est jamais exprimé par un nom, il l'est toujours par un verbe, et même cette dernière propriété empêcherait à elle seule de confondre entre eux le sujet et l'attribut, ce dernier se trouvât-il avoir autant d'extension que le sujet. Pareillement, si l'on étudie leurs points de ressemblance, on verra que, comme il y a des propositions déterminées et des propositions indéterminées, de même il est constant que le sujet et l'attribut sont tantôt déterminés, comme *animal, homme;* tantôt indéterminés, comme *qui n'est pas animal, qui n'est pas homme.* En effet, on ne détermine pas ce qu'est tel sujet ou tel attribut, quand il n'est pas animal, quand il n'est pas homme; on indique seulement qu'il est autre chose que cela.

Maintenant, il faut dire quel est le rapport des quatre

propositiones inter se affectæ sint : quas non ab re est in quadrata formula spectare. Sint igitur in superiore linea, ut infra scriptum est, universalis dedicativa et abdicativa : ut *Omnis voluptas bonum est, nulla voluptas est bonum;* dicanturque hæ inter se incongruæ. Item in inferiori linea sub utraque particulares subnotentur : *Quædam voluptas bonum est, quædam non est bonum :* dicanturque hæ inter se subpares. Deinde ducantur obliquæ lineæ angulares : altera pertinens ab universali dedicativa ad particularem abdicativam; altera a particulari dedicativa ad universalem abdicativam : quæ inter se, et quantitate et qualitate contrariæ, alterutræ nominentur, quod jam necesse est alterutram veram esse, quæ dicitur perfecta pugna et integra. At inter subpares et incongruas pugna dividua est; quod incongruæ nunquam quidem fiant simul veræ, interdum tamen simul mentiuntur : subpares autem, mutata vice, nunquam quidem simul mentiuntur, interdum tamen fiunt simul veræ; et ideo utriusvis harum revictio confirmat alteram, non tamen et utriusvis confirmatio revincit alteram. De incongruis qui utramvis posuit, utique alteram tollit : non tamen, mutata vice, qui utramvis tollit, utique alteram ponit. Enimvero de alterutris qui utramvis comprobat, nunquam alteram refutat : et qui alteram refutat, utique alteram com-

propositions entre elles*, et il sera bon de les considérer d'après une figure linéaire. Soit donc sur une ligne supérieure (*voyez* ci-après) une proposition générale attributive, et une proposition générale dénégative, comme : *Toute volupté est un bien ; — Nulle volupté n'est un bien ;* et soient appelées ces deux propositions, propositions contraires. De même, sur une ligne inférieure et au dessous de chacune des deux générales, plaçons leurs particulières corrélatives : *Certaine volupté est un bien ; — Certaine volupté n'est pas un bien ;* et appelons ces deux dernières sous-contraires entre elles. Ensuite menons des lignes obliques qui se coupent, l'une allant de la générale attributive à la particulière dénégative; l'autre, de la particulière attributive à la générale dénégative. De cette manière, nous établirons un nouveau rapport de propositions à extension et à compréhension inverses, que nous appellerons contradictoires. De ces dernières, il faut absolument que l'une ou l'autre soit vraie, ce qui constitue l'entière et parfaite contradiction; mais entre les deux propositions sous-contraires et entre les deux propositions contraires, il n'y a qu'une demi-contradiction. Sans doute deux contraires ne sont jamais vraies ensemble, mais quelquefois elles sont fausses ensemble; réciproquement, deux sous-contraires ne sont, à la vérité, jamais fausses ensemble, mais quelquefois elles sont vraies ensemble; et par conséquent la réfutation de laquelle des deux l'on voudra est précisément la preuve de l'autre, sans que pourtant, par réciproque,

* A savoir : 1° la proposition générale affirmative ou attributive; 2° la générale dénégative; 3° la particulière attributive; 4° la particulière dénégative. (*Note du Traducteur.*)

probat. Ceterum universalis utravis particularem suam comprobata utique confirmat : revicta non utique infirmat. Particularis autem, versa vice, universalem suam revicta utique infirmat; probata non utique firmat. Hæc omnia ita esse, ut dicimus, ex ipsis propositionibus facile ostendunt infra scripta.

Omnis voluptas bonum est	Incongruæ	*Nulla voluptas bonum est*

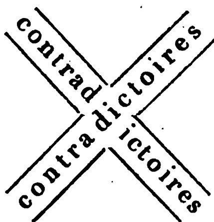


Quædam voluptas bonum est	Subpares	*Quædam voluptas non est bonum*

Certum est enim, quid concedat, qui aliquid proposuerit.

la preuve de la vérité de l'une soit la réfutation de l'autre. Démontrer la vérité de laquelle on voudra des contraires, c'est par le fait même nier l'autre, sans que néanmoins la réciproque soit vraie et que réfuter l'une ce soit prouver l'autre. A l'égard des contradictoires, prouver n'importe laquelle c'est toujours réfuter l'autre, et réfuter l'une c'est toujours prouver l'autre. Enfin, chacune des deux propositions générales, quand elle est établie, établit sa particulière, et néanmoins peut être réfutée sans la détruire; de même que, *vice versâ*, toute proposition particulière infirme par sa réfutation la générale correspondante, et ne l'établit pourtant pas par sa preuve. On vérifiera sans peine tous ces principes, en jetant les yeux sur les propositions elles-mêmes combinées dans la figure que voici :

Toute volupté est un bien	Contraires	*Nulle volupté n'est un bien*



Certaine volupté est un bien	Sub-contraires	*Certaine volupté n'est pas un bien*

Il est certain, du reste, qu'il y a concession faite du moment qu'il y a proposition.

Destruitur autem utravis universalis trifariam : dum aut particularis ejus falsa ostenditur, aut utravis ex duabus ceteris vera, sive incongrua, sive subneutra. Instruitur autem uno modo, si alterutra ejus falsa ostenditur. Contra, particularis uno quidem modó destruetur, si alterutra vera ostenditur. Instruitur autem trifariam : si aut universalis ejus vera est, aut utravis ex duabus ceteris falsa, sive subpar ejus, sive alterutra. Eadem servabimus etiam in æquipollentibus propositionibus. Æquipollentes autem dicuntur, quæ alia enunciatione tantumdem possunt, et simul veræ fiunt, aut simul falsæ : altera ob alteram scilicet, sicut indefinita et particularis. Item omnis propositio, si assumat in principio negativam particulam, fit alterutra ejus æquipollens; ut quum sit universalis dedicativa, *Omnis voluptas bonum :* si ei negatio præponatur, fiet, *Non omnis voluptas bonum;* tantumdem valens, quantum valebat alterutra ejus, *Quædam voluptas non est bonum.* Hoc in ceteris tribus propositionibus intelligendum est.

Deinde de conversione. Convertibiles propositiones dicuntur universalis abdicativa, et alterutra ejus, id est, particularis dedicativa : eo quod particulæ earum, subjectiva et declarativa, possunt semper servare inter

On détruit l'une ou l'autre des propositions générales de trois manières : en démontrant ou que sa proposition particulière est fausse, ou que sa contraire est vraie, ou encore que sa sub-contraire est vraie; mais on n'établit cette même proposition générale que d'une seule manière, en démontrant que sa contradictoire est fausse. Pareillement, on détruit la proposition particulière d'une seule manière, en démontrant la vérité de sa contradictoire; et on l'établit de trois manières, en démontrant ou que la proposition générale correspondante est vraie, ou que l'une des deux autres, à savoir sa sub-contraire ou sa contradictoire, est fausse. Nous observerons la même chose dans les propositions équipollentes. Or, on appelle équipollentes celles qui sous des énoncés différens ont la même valeur : elles sont ou vraies ensemble ou fausses ensemble, et se prouvent conséquemment l'une par l'autre, comme la proposition indéfinie et la proposition particulière. De plus, si une proposition quelconque prend à son commencement la particule négative, elle équivaut à sa contradictoire; soit, par exemple, la proposition générale affirmative : *Toute volupté est un bien :* si on la fait précéder d'une négation, on aura : *Toute volupté n'est pas un bien;* proposition qui équivaut à la contradictoire de la précédente : *Certaine volupté n'est pas un bien.* Il faut savoir qu'il en est de même pour les trois autres propositions.

Passons maintenant à la conversion *. Les propositions qui peuvent être converties sont la générale né-

* Il y a conversion d'une proposition quand le sujet devient l'attribut, et *vice versâ* quand l'attribut devient le sujet, étant maintenues les mêmes conditions de vérité, de fausseté, d'affirmation ou de négation. (*Traduct.*)

se vices, permanente conditione veritatis aut falsitatis. Nam ut vera est hæc propositio, *Nullus prudens est impius;* ita, si convertas partium vices, verum erit, *Nullus impius prudens.* Item, ut falsum est, *Nullus homo est animal;* ita, si convertas, falsa erit, *Nullum animal homo.* Pari ratione et particularis dedicativa convertitur, *Quidam grammaticus, homo est;* et, *Quidam homo, grammaticus est.* Quod duæ ceteræ propositiones semper facere non possunt, quamquam interdum convertantur : nec tamen idcirco convertibiles dicuntur; nam quod alicubi fallit, incertum repudiatur. Ergo unaquæque propositio per omnes significationes reperienda est, an etiam conversa congruat.

Nec innumeræ sunt istæ, sed quinque solæ; aut enim proprietas declaratur alicujus, aut genus, aut differentia, aut finis, aut accidens : nec præter hæc unquam quidquam inveniri potest in ulla propositione; ut si *hominem* substituas, quidquid de eo dixeris, aut proprium ejus significaveris, ut *cachinnabile;* aut genus, ut *animal;* aut differentiam, ut *rationale;* aut defini-

gative et sa contradictoire, c'est-à-dire la particulière affirmative. Cela tient à ce que les élémens constitutifs de ces propositions, c'est-à-dire le sujet et l'attribut, peuvent toujours changer de place entre eux sans qu'elles cessent d'être vraies ou fausses comme auparavant. En effet, comme cette proposition-ci est vraie : *Nul homme sensé n'est impie;* de même, si vous changez les deux membres de place, il sera vrai de dire : *Nul impie n'est sensé.* Pareillement, comme c'est une proposition fausse que celle-ci : *Nul homme n'est animal;* de même, en l'intervertissant, elle sera fausse encore : *Nul animal n'est homme.* Le même procédé de conversion s'applique à la particulière affirmative : *Certain grammairien est homme*, et *Certain homme est grammairien.* On ne peut pas toujours opérer de même sur les deux autres propositions. Ce n'est pas que parfois on ne les intervertisse; mais néanmoins elles ne sont pas pour cela appelées conversibles; car il suffit qu'une opération trompe dans quelques cas, pour qu'on la regarde comme incertaine et qu'on la rejette. Il faut donc pour chaque proposition s'assurer par tous les sens qu'elle présente si elle conserve encore son caractère distinctif après la conversion.

Ces propositions qui ne se convertissent pas simplement ne sont pas très-nombreuses : elles se réduisent à cinq seulement. En effet, on énonce d'un sujet ou sa nature propre, ou son genre, ou sa différence, ou son essence, ou son accident; hors ces cinq espèces d'attributs, on ne saurait en trouver d'autres pour établir une proposition. Par exemple, que le sujet soit *homme*, tout ce que vous pourrez dire de lui se rapportera ou à une propriété, comme *ayant la faculté d'éclater de rire;*

tionem, ut *animal rationale mortale;* aut accidens, ut *orator.* Quippe omne declarativum alicujus, aut potest ejus vicissim fieri subjectivum, aut non potest. Sed si potest; aut significat quid sit, et est definitio; aut non significat, et est proprium. Sin autem non potest; aut id est, quod in definitione poni debeat, atque est genus, vel differentia; aut quod non debeat, et est accidens. Igitur per hæc agnoscetur particularis abdicativa non esse convertibilis.

Universalis autem dedicativa et ipsa quidem non est convertibilis, sed particulariter tamen potest converti : ut, quum sit *Omnis homo animal,* non potest ita converti, ut sit *Omne animal homo;* sed particulariter potest, *Quoddam animal homo.* Verum hoc in simplici conversione, quæ in conclusionum illationibus reflexio nominatur. Est enim et altera propositionum conversio, quæ non tantum ordinem, sed etiam ipsas particulas in contrarium perducit : ut quæ definita est, indefinita fiat; et contra, quæ indefinita est, definita. Hanc conversionem vicissim reliquæ duæ admittunt, universalis dedicativa, et particularis abdicativa : ut, *Omnis homo, animal; omne non animal, non homo,* item, *Quoddam animal non est rationale; quoddam non rationale, animal.* Id ita esse perpetuo, ut di-

ou au genre, comme *animal;* ou à la différence, comme *raisonnable;* ou à la définition, comme *animal raisonnable mortel;* ou à une circonstance accidentelle, comme *orateur.* En effet, tout attribut peut à son tour devenir sujet ou bien ne le peut pas; or, quand il le peut, il exprime ce qu'est la chose, et c'est une définition, ou il ne l'exprime pas, et c'est une propriété. Si au contraire il ne le peut pas, ou il est ce qui doit figurer dans toute définition, c'est-à-dire il est ou genre ou différence; ou il est ce qui ne doit pas y figurer, et il est une manière d'être purement accidentelle. En appliquant ces principes on reconnaîtra qu'une particulière négative n'est pas susceptible d'être convertie.

Une proposition générale affirmative elle-même n'est pas susceptible d'être convertie; mais pourtant si la proposition, en restant affirmative, devient particulière, elle peut subir ce changement. Ainsi, soit la proposition : *Tout homme est un animal,* elle ne peut être ainsi convertie : *Tout animal est un homme;* et si on en fait une proposition particulière, on pourra dire : *Certain animal est un homme.* Mais cela n'a lieu que pour la conversion la plus simple de toutes, laquelle en logique se nomme réflexion. En effet il y a une autre manière de convertir les propositions, qui change non-seulement l'ordre mais encore la qualité même de leurs parties constitutives. Ainsi un sujet, un attribut particuliers deviennent généraux et *vice versâ.* Or, ce mode de conversion s'applique aux deux propositions qui restent, à savoir, la générale affirmative et la particulière négative; exemples : *Tout homme est un animal; Tout ce qui n'est pas animal, n'est pas homme;* et encore : *Certain animal n'est pas raisonnable; Certain être non raisonnable est animal.*

cimus, per illas quinque prædictas species explorabis.

Conjugatio autem propositionum, dicitur ipsa connexio earum per aliam communem particulam, qua inter se copulantur; ita enim possunt ad unam conclusionem consentire; quæ particula communis necesse est aut in utraque propositione subjecta sit, aut in utraque declarans: aut in altera subjecta, in altera declarans. Tres igitur formulæ fiunt; quarum prima dicatur, quum illa communis particula in altera subjecta, in altera declarans est; qui ordo non tantum enumeratione, sed conclusionum dignitate contentus est. Quippe ultima est formula tertia, quia nihil in ea nisi particulare concluditur. Hac superior est secunda, quæ habet conclusiones universales, sed tamen abdicativas tantum. Et ideo sic prima pollet, quia in omne genus illationum concluditur.

Dico autem illationem vel illativum rogamentum, quod ex acceptionibus colligitur et infertur. Porro acceptio est propositio, quæ conceditur a respondente; ut, si quis ita proponat, *Estne omne honestum bonum?* propositio est; et, si assentire se dicet, fit acceptio, remota interrogatione: quæ et ipsa tamen communiter appellatur propositio, *Omne honestum bonum est.* Huic junge alteram acceptionem similiter propositam et concessam, *Omne bonum utile est.* Ex hac conjugatione, ut mox ostendemus, primi modi fit illativum: si di-

Il en est constamment ainsi, comme on peut s'en convaincre au moyen des cinq espèces d'attributs précitées.

Il y a des cas où plusieurs propositions peuvent concourir à former un même raisonnement : c'est quand elles ont un terme commun qui les unit les unes aux autres. Ce terme commun, que l'on nomme *moyen terme*, peut être ou sujet dans les deux propositions, ou attribut dans chacune d'elles, ou sujet dans l'une et attribut dans l'autre. De là par conséquent, trois formes que les logiciens nomment *figures*. La première, quand le terme commun est sujet dans une proposition et dans l'autre attribut. Or, nous donnons à cette forme le nom de première, non pas seulement parce que dans l'énumération il faut commencer par une, mais en outre parce qu'elle donne les conclusions les plus importantes. La dernière est la troisième, parce qu'elle ne conclut qu'au particulier; et la deuxième passe avant elle, parce que si elle n'aboutit, il est vrai, qu'à des conclusions négatives, ces conclusions du moins sont générales. La supériorité de la première tient à ce qu'elle conduit à des conclusions de toute espèce.

J'appelle conclusion ou proposition déduite celle qui s'infère et se conclut d'un fait concédé par l'adversaire, d'une concession. Une concession, c'est une proposition dont cet adversaire accorde la vérité. Soit, par exemple, cette phrase : *Toute chose honnête est-elle bonne ?* Voilà une proposition. Or, si l'adversaire déclare y donner son assentiment, elle devient une concession; on supprime la forme interrogative, et on a une proposition générale : *Toute chose honnête est bonne.* Joignez-y une seconde concession, ou, en d'autres termes, une seconde proposition : *Toute chose bonne est utile.* De ce rapprochement, comme bientôt nous le montrerons, résulte

rectim, universale, *Omne igitur honestum, utile est;* si reflexim, particulare, *Quoddam igitur utile, est honestum :* quia particulariter tantum in reflexionibus converti potest universalis dedicativa. Directim autem dico inferri, quum eadem particula subjecta est tam in conjugatione, quam in ipsa illatione : itemque declarans se eadem, quum est utrobique : reflexim vero, quum hoc fit versa vice.

Ceterum tota ratiocinatio ista, quæ acceptionibus et illatione constat, collectio vel conclusio nominetur. Secundum Aristotelem commodissime potest ita definiri : *Oratio, in qua, concessis aliquibus, aliud quiddam præter illa, quæ concessa sunt, necessario evenit, sed per illa ipsa concessa.* In qua definitione et orationis species non alia, quam pronuntiabilis intelligenda est, quæ, ut supra diximus, sola aut vera est aut falsa. Et, *concessis aliquibus*, pluraliter ideo dictum est, quia ex una acceptione non fit collectio *. Item, quia concludere volumus, non quod concessum est nobis, sed quod negatum : idcirco in definitione *aliud quiddam, præter*

* Licet Antipatro Stoico contra omnium sententiam videatur plena conclusio esse, *Vides, vivis igitur :* quum sit illo modo plena, *Si vides, vivis : atqui vides, vivis igitur.* (Apul.)

un premier mode de proposition concluante, laquelle est générale si la conclusion est directe ; comme par exemple : *Donc toute chose honnête est utile ;* et particulière, si la conclusion est formée en convertissant : *Donc certaine chose utile est honnête.* Car en convertissant des propositions générales affirmatives, on ne peut obtenir que des propositions particulières. Or, je dis qu'il y a conclusion directe quand le sujet est le même aussi bien dans les propositions concédées que dans la proposition concluante; et pareillement, quand l'attribut est le même dans l'une et dans l'autre. Il y a conclusion indirecte, quand le contraire de ce que nous venons de dire a lieu.

Du reste, tout ce raisonnement, qui consiste en propositions concédées et propositions concluantes, s'appelle conclusion ou syllogisme. Suivant Aristote on peut très-convenablement définir le syllogisme : *Un discours dans lequel certaines choses étant accordées, il en résulte nécessairement quelque autre chose outre ce qui est accordé, mais par suite de ce même qui a été accordé.* Dans cette définition il ne s'agit d'autre forme de discours que de la forme assertive, laquelle seule est absolument vraie ou absolument fausse. On y dit exprès au pluriel, *certaines choses étant accordées,* parce qu'une seule proposition ne suffirait pas pour faire un raisonnement*. Nous voulons toujours conclure non à ce qu'on nous accorde, mais à ce qu'on ne nous accorde pas; c'est pour cela que la définition porte : *Il résulte nécessaire-*

* Disons ici que ce n'est pas l'opinion du stoïcien Antipater, qui, contrairement à tous les philosophes, voit un raisonnement complet dans ces mots ; *Tu vois, donc tu vis ;* tandis qu'il n'est véritablement complet que de la manière suivante : *Si tu vois, tu vis ; or tu vois, donc tu vis.* (Apul.)

*illa, quæ concessa sunt, necessario evenire**. Multum autem refert, itane nunc adfirmes aliquid esse, an tantum solere esse, quum aliud quiddam præcesserit : item illud, quod in eadem definitione necessitas comprehensa est, factum est, ut conclusionis vis a similitudine inductionis distingueretur. Nam et in inductione quædam conceduntur : ut puta, *Homo inferiorem malam movet; equus inferiorem malam movet : item bos et canis.* Ex istis acceptionibus in conclusione aliud quid infertur : *Ergo et omne animal inferiorem malam movet;* quod quum sit in crocodilo falsum, potes, superioribus concessis, illationem ipsam non recipere, quam tibi in conclusione non licuisset recusare : quippe cujus illatio in ipsis acceptionibus continetur, et ideo in ea additum est, *necessario evenire.* Ne ultima quidem pars definitionis vacat, sed ostendit per ipsa, quæ concesserit,

* Quapropter supervacanei sunt moduli stoicorum, non idem differenter peragentes : ut, *Dies est, aut nox : atqui dies est.* Item idem geminantes, *Si dies est, dies est : dies igitur est.* Frustra enim colligunt, quod sine controversia ultro conceditur. Illud potius verisimile est, quum dico, *Si dies est, lucet : atqui dies est, igitur et lucet :* non male colligere præter quod accepi. Nam quod est in conclusione *lucet,* fuerat et in propositione; hoc tamen ita refutabimus, aliter dici in conclusione, *igitur lucet,* ut ostendatur nunc lucere : aliter in propositione acceptum, in qua non est dictum, nunc lucere; sed tantum consequens esse, ut, si dies sit, utique et luceat. (Apul.)

*ment quelque autre chose outre ce qui est accordé**. Il importe beaucoup de distinguer s'il s'agit d'une chose qui existe actuellement ou d'une chose qui n'arrivera que sous certaines conditions préalables. La définition dit encore : *Il résulte nécessairement*; elle s'exprime ainsi, pour qu'on distingue le syllogisme rigoureux de la simple induction qui argumente d'après des similitudes. Car dans l'induction aussi certaines choses sont accordées; comme, par exemple : *L'homme meut sa mâchoire inférieure; le cheval meut sa mâchoire inférieure : de même le bœuf et le chien*. De ces concessions on arrive à quelque autre induction; à celle-ci, par exemple : *Ainsi pareillement tout animal meut sa mâchoire inférieure*. Or, c'est ce qui n'est pas vrai à l'égard du crocodile; on peut, tout en accordant les premières propositions, se refuser ici à leur conséquence; tandis que s'il y avait eu syllogisme, on n'aurait pu se refuser à cette conclusion, qui existe virtuellement dans ce qu'on a ac-

* C'est pour cela qu'il y a superfluité dans les formules des stoïciens, qui aboutissent diversement à une conclusion dissemblable, comme : *Il fait jour ou il fait nuit; or il fait jour;* ou qui redoublent un des trois termes : *S'il fait jour, il fait jour, donc il fait jour.* Car c'est contre toute logique qu'ils transforment en conclusion un fait qui leur est accordé de lui-même sans controverse. Il y aurait plus apparence de raisonnement à dire : *S'il est jour, il fait clair; or il est jour, donc il fait clair.* Car enfin ce n'est pas là reproduire la proposition concédée; et le terme *il fait clair,* qui se trouve dans la conséquence, s'était aussi trouvé dans la majeure. Mais, dans ce cas même encore, nous dirions qu'il y a mal raisonné, attendu que quand la conséquence dit *il fait clair,* cela veut dire qu'il fait jour maintenant, tandis que la majeure n'indique pas qu'il fasse clair maintenant, mais établit seulement que toutes les fois qu'il fait jour, il fait clair. (APULÉE.)

evenire debere illationem, ceterum ratam non fore. Ac de his quidem satis dictum.

Nunc tradendum est, quibus modis et conjugationibus fiant intra certum numerum prædicativi generis veræ conclusiones; quippe in prima formula novem soli moduli, sex autem conjugationes reperiuntur : in secunda quatuor moduli, tres conjugationes : in tertia sex moduli, quinque conjugationes. De quibus hic jam suo ordine demonstrabo : præfatus, neque ex particularibus solis, neque abdicativis solis ratam fieri conclusionem, quia sæpe possunt et falsa conducere. Item quamlibet multis dedicativis, si utravis abdicativa jungatur, non dedicativam, sed abdicativam fieri illationem; tantum vel una mixta ceteris prævalet. Similis etiam particularium vis est. Utravis enim mixta universalibus, particularem facit illationem.

Igitur in prima formula modus primus est, qui conducit ex universalibus dedicativis dedicativum universale directim : ut,

Omne justum honestum :
Omne honestum bonum :

cepté : c'est ce qui motive ces mots, *il résulte nécessairement*. Enfin, la dernière partie de la définition n'est pas elle-même sans portée : elle montre que c'est par suite de ce qui a été accordé qu'on doit arriver à la conclusion, et qu'autrement celle-ci est illusoire. Mais voilà assez de développemens à cet égard.

Disons maintenant de quelles manières et par quelles combinaisons on pourra en se renfermant dans un certain nombre de propositions assertives arriver à des conclusions véritables : c'est ce qu'on appelle figures. Par une première figure on trouve seulement neuf modes, dont six sont concluans; dans la deuxième, quatre modes, dont trois sont concluans; dans la troisième, six modes, dont cinq sont concluans. Je parlerai prochainement de chacun de ces modes en leur ordre; mais je dois dire à l'avance que les particulières seules ou les négatives seules ne sauraient donner des conclusions logiquement satisfaisantes, attendu que souvent même elles peuvent en donner de fausses. Pareillement, quel que soit le nombre des propositions affirmatives, si on les combine avec une seule qui soit négative, la conclusion devient non pas affirmative, mais négative; tant est grande l'influence d'une seule de cette espèce mêlée aux autres! Semblable est la force des propositions particulières : une d'elles, quelle qu'elle soit, mêlée à des générales, donne pour concluante une proposition particulière.

Dans la première figure, le premier mode est celui qui de prémisses générales affirmatives tire directement une conclusion générale affirmative; exemple:

Toute chose juste est honnête:
Toute chose honnête est bonne :

Omne igitur justum, bonum est.

At si reflexim inferas,

Quoddam igitur bonum, justum,

fit ex eadem conjugatione quintus modus; nam sic tantum reflecti posse universalem dedicativam, supra docui. Secundus modus est, qui conducit ex universalibus dedicativa et abdicativa abdicativum universale directim : ut,

Omne justum, honestum :
Nullum honestum, turpe :
Nullum igitur justum, turpe.

At si reflexim inferas,

Nullum igitur turpe, justum,

sextum modum effeceris; nam, ut dictum est, reflectitur in se universalis abdicativa. Tantum meminisse debemus, subjectum ex dedicativa trahendum ad illationem in secundo modo, atque ideo eam priorem æstimandam, licet ante abdicativa enuntietur. Similiter et in ceteris quæ prior est potestate, prior intelligatur. In sexto autem modo trahitur subjectiva ex abdicativa; hæc sola differentia eorum. Item tertius modus, qui conducit ex dedicativis particulari et universali dedicativum particulare directim : ut,

Quoddam justum, honestum :

Donc toute chose juste est bonne.

Mais si vous concluez par conversion :

Donc certaine chose bonne est juste,

la même combinaison donnera le cinquième mode. Car une générale affirmative ne peut être convertie que de cette manière, comme je l'ai indiqué précédemment. Le deuxième mode est celui dans lequel on conclut directement à une négative générale d'une générale affirmative et d'une générale négative ; exemple :

Toute chose juste est honnête :
Nulle chose honnête n'est honteuse :
Donc nulle chose juste n'est honteuse.

Mais si vous concluez par conversion,

Donc nulle chose honteuse n'est juste,

vous obtiendrez le sixième mode. Car, comme nous avons dit, la proposition générale négative se convertit simplement. Seulement, n'oublions pas que c'est de l'affirmative que doit être tiré le sujet de la proposition concluante dans le deuxième mode ; c'est pour cela qu'il faut considérer cette proposition affirmative comme la majeure, quand même on énoncerait d'abord la négative. Et en général c'est la proposition la plus influente du syllogisme qui doit être considérée comme la majeure. Dans le sixième mode, le sujet est tiré d'une proposition négative. Voilà la seule différence qui distingue ces deux modes. Il y a, en outre, le troisième mode dans lequel d'une affirmative particulière et d'une affirmative générale on conclut directement à une particulière affirmative ; exemple :

Certaine chose juste est honnête :

Omne honestum, utile:
Quoddam igitur justum, utile.

Sed si reflexim inferas,

Quoddam igitur utile, justum,

septimum modum effeceris; nam, ut dictum est, reflectitur in se particularis dedicativa. Quartus modus est, qui conducit ex particulari dedicativa et universali abdicativa abdicativum particulare directim: ut,

Quoddam justum, honestum est:
Nullum honestum, turpe:
Quoddam igitur justum, non est turpe.

Ex hoc modo contrariæ vices inveniuntur prioribus. Octavus et nonus quippe servant ejus illationem: non ut illi reflexam. Conjugationem ipsam tantum reflectunt propositionibus æquipollentibus, mutatoque ordine, ut prior fiat abdicativa; atque ideo conducere dicuntur ambo per conjugationis conversionem.

Nam et si abdicativam universalem quarti convertas, et subjicias ei universalem dedicativam, quam converterit particularis dedicativa, fiet octavus modus, qui conducit ex universalibus abdicativa et dedicativa particulare abdicativum reflexim: velut,

Nullum turpe, honestum:

Toute chose honnête est utile :
Donc certaine chose juste est utile.

Mais si vous concluez par conversion :

Donc certaine chose utile est juste,

vous produirez le septième mode, attendu, comme il a été dit, qu'une particulière affirmative se convertit d'elle-même. Le quatrième mode est celui où, d'une particulière affirmative et d'une générale négative, on conclut directement à une particulière négative; exemple :

Certaine chose juste est honnête :
Nulle chose honnête n'est honteuse :
Donc certaine chose juste n'est pas honteuse.

Ce quatrième mode a des propriétés qui sont opposées à celles des précédentes. En effet, le huitième et le neuvième mode auxquels il donne naissance conservent sa conclusion, et cela sans la convertir comme on l'a fait pour les autres modes. Ils convertissent seulement les prémisses elles-mêmes en les remplaçant par des propositions équivalentes, et ils en changent l'ordre, mettant la négative en premier. C'est pourquoi on dit qu'ils concluent par conversion de prémisses.

En effet, convertissez la prémisse universelle négative du quatrième mode, faites-la suivre de l'universelle affirmative obtenue par la conversion de la particulière affirmative, et vous aurez le huitième mode qui par conversion tire de deux universelles, l'une négative et l'autre affirmative, une concluante particulière négative; exemple :

Nulle chose honteuse n'est honnête :

Omne honestum, justum :
Quoddam igitur justum, non est turpe.

Nonus quoque modus per similem conversionem ex universali abdicativa et particulari dedicativa abdicativum particulare conducit reflexim :

Nullum turpe, honestum :
Quoddam honestum, justum :
Quoddam igitur justum, non est turpe.

Cur autem solus quartus modus duos genuerit, ceteri singulos, illa ratio est, quia primi modi si utramque propositionem convertamus, fiet conjugatio irrita duarum particularium : sin alteram tantum, fiet aut secunda formula, aut tertia. Ita secundi modi si utramque convertas, fiet conjugatio noni, quam jam ostendimus ex quarto gigni, quia universalis dedicativa secundi modi non nisi particulariter converti potest : sin alteram tantum, fiet secunda formula aut quarta.

Ex hisce igitur in prima formula modis novem, primi quatuor indemonstrabiles nominantur : non quod demonstrari nequeant, ut universim Aristo æstimat, aut quod nondum demonstratum ei sit ut circuli quadratura; sed quod tam simplices tamque manifesti sunt,

Toute chose honnête est juste :
Donc certaine chose juste n'est pas honteuse.

Le neuvième mode est le produit d'une semblable conversion : d'une générale négative et d'une particulière affirmative, il conclut par conversion à une particulière négative :

Nulle chose honteuse n'est honnête :
Certaine chose honnête est juste :
Donc certaine chose juste n'est pas honteuse.

Veut-on savoir pourquoi à lui seul le quatrième mode en a formé deux, tandis que tous les autres n'en donnent chacun qu'un seul? la raison en est que si dans le premier mode les deux prémisses sont converties, il y aura une combinaison de deux particulières qui ne conclura à rien. Si on convertit l'une seulement, on obtiendra la deuxième ou la troisième figure. De même, si dans le deuxième mode on convertit ces deux mêmes prémisses, on aura la combinaison du neuvième, laquelle nous avons déjà démontré naître du quatrième, attendu que la générale affirmative du deuxième mode ne peut se convertir qu'en une particulière; et si on n'en convertit qu'une, on aura la deuxième figure ou la quatrième.

Or, de ces neuf modes contenus dans la première figure, les quatre premiers sont appelés *indémontrables ;* non pas qu'ils ne puissent se démontrer, comme le pense d'eux tous Ariston, ou qu'on soit à leur égard comme à l'égard de la quadrature du cercle; mais parce que ces modes sont si simples et si évi-

ut demonstratione non egeant; adeo ut ipsi ceteros gignant, fidemque illis ex se impertiant.

Nunc formulæ modos trademus secundæ. Primus modus in secunda formula est, qui conducit ex universalibus dedicativa et abdicativa abdicativum universale directim : velut,

Omne justum, honestum :
Nullum turpe, honestum :
Non igitur justum turpe.

Hæc redigitur in secundum indemonstrabilem, conversa ejus secunda propositione. Secundus modus est, qui conducit ex universalibus abdicativa et dedicativa abdicativum universale directim : velut,

Nullum turpe, honestum :
Omne justum, honestum :
Nullum igitur turpe, justum.

Hic conjugatione non differt a priore, nisi quod subjectivam particulam ex abdicativo trahit ad illationem : quoniam ita variatus est enunciationis ordo, quod in prima formula fieri non potest. Tertius modus est, qui conducit ex particulari dedicativa et universali abdicativa abdicativum particulare directim : velut,

Quoddam justum, honestum :
Nullum turpe, honestum :

dens qu'ils n'ont pas besoin de démonstration ; à tel point que ce sont eux qui engendrent les autres, et leur communiquent le caractère d'évidence qu'ils ont eux-mêmes.

Maintenant nous allons donner les modes de la deuxième figure : le premier mode, dans la deuxième figure, est celui qui, d'une générale affirmative et d'une générale négative, conclut directement à une générale négative ; exemple :

Toute chose juste est honnête :
Nulle chose honteuse n'est honnête :
Donc nulle chose juste n'est honteuse.

Ce mode se ramène au deuxième des modes indémontrables, si on y convertit les termes de la deuxième proposition. Le deuxième mode est celui qui, d'une générale négative et d'une générale affirmative, conclut directement à une générale négative ; exemple :

Nulle chose honteuse n'est honnête :
Toute chose juste est honnête :
Donc nulle chose honteuse n'est juste.

Ce mode ne diffère du précédent par sa combinaison qu'en ceci : à savoir, qu'il prend le sujet de la proposition concluante dans la proposition négative ; or, cela tient à ce que l'ordre des prémisses a été interverti, ce qui ne peut avoir lieu dans la première figure. Le troisième mode est celui qui, d'une particulière affirmative et d'une générale négative, conclut directement à une particulière négative ; exemple :

Certaine chose juste est honnête :
Nulle chose honteuse n'est honnête :

Quoddam igitur justum, non est turpe.

Hujus si convertamus universalem abdicativam, fit indemonstrabilis quartus, ex quo hic nascitur. Quartus modus est, qui conducit ex particulari abdicativa et universali dedicativa abdicativum particulare directim : ut,

Quoddam justum, non est turpe :
Omne malum, turpe :
Quoddam igitur justum, non est malum.

Hic solus modus tantum per impossibile approbatur; de qua propositione dicemus, expositis modis formulæ tertiæ.

In tertia formula primus modus est, qui conducit ex dedicativis universalibus dedicativum particulare tam directim, quam reflexim : ut,

Omne justum, honestum :
Omne justum, bonum :
Quoddam igitur honestum, bonum ;

vel sic,

Quoddam igitur bonum, honestum.

Quippe non interest, quam ex utraque propositione facias particulam subjectivam : quoniam non interest, utram prius enuncies *. Secundus modus est, qui con-

* Ideo non recte arbitratus est Theophrastus, propter hoc non unum modum hunc, sed duos esse. (Apul.)

Donc certaine chose juste n'est pas honteuse.

Intervertissons dans ce syllogisme les deux termes de la générale négative; nous aurons le quatrième mode indémontrable, d'où naît celui-ci. Le quatrième mode est celui qui, d'une particulière négative et d'une générale affirmative, conclut directement à une particulière négative; exemple :

Certaine chose juste n'est pas honteuse :
Toute chose mauvaise est honteuse :
Donc certaine chose juste n'est pas mauvaise.

Ce mode est le seul qui se démontre par l'impossible, procédé dont nous parlerons quand nous aurons exposé les modes de la troisième figure.

Dans la troisième figure, le premier mode est celui qui, de deux générales affirmatives, conclut à une particulière affirmative soit directement soit par conversion; exemple :

Toute chose juste est honnête :
Toute chose juste est bonne :
Donc certaine chose honnête est bonne;

ou bien ainsi :

Donc certaine chose bonne est honnête.

Car peu importe à laquelle des deux prémisses vous empruntiez le sujet de la conclusion, parce que peu importe lequel de leurs attributs vous énonciez le premier *. Le deuxième mode est celui qui, d'une particulière affir-

* Théophraste a donc eu tort de croire, en raison de cette latitude, qu'il y avait là non pas un seul mode, mais deux. (Apul.)

ducit ex dedicativis particulari et universali dedicativum particulare directim : ut,

Quoddam justum, honestum :
Omne justum, bonum :
Quoddam igitur honestum, bonum.

Tertius modus est, qui conducit ex dedicativis universali et particulari dedicativum particulare directim : ut,

Omne justum, honestum :
Quoddam justum, bonum :
Quoddam igitur bonum, honestum.

Quartus modus est, qui conducit ex universalibus dedicativa et abdicativa abdicativum particulare directim : ut,

Omne justum, honestum :
Nullum justum, malum :
Quoddam igitur honestum, non est malum.

Quintus modus est, qui conducit ex dedicativa particulari et abdicativa universali abdicativum particulare directim : ut,

Quoddam justum, honestum :
Nullum justum, malum :
Quoddam igitur honestum, non est malum.

Sextus modus est, qui conducit ex dedicativa universali et abdicativa particulari abdicativum particulare directim : ut,

Omne justum, honestum :

mative et d'une générale aussi affirmative, conclut directement à une particulière affirmative; exemple :

Certaine chose juste est honnête :
Toute chose juste est bonne :
Donc quelque chose honnête est bonne.

Le troisième mode est celui qui, d'une générale affirmative et d'une particulière affirmative, conclut directement à une particulière affirmative; exemple :

Tout ce qui est juste est honnête :
Certaine chose juste est bonne :
Donc certaine chose bonne est honnête.

Le quatrième mode est celui qui, d'une générale affirmative et d'une générale négative, conclut directement à une particulière négative; exemple :

Toute chose juste est honnête :
Nulle chose juste n'est mauvaise :
Donc certaine chose honnête n'est pas mauvaise.

Le cinquième mode est celui qui, d'une particulière affirmative et d'une générale négative, conclut directement à une particulière négative; exemple :

Certaine chose juste est honnête :
Nulle chose juste n'est mauvaise :
Donc certaine chose honnête n'est pas mauvaise.

Le sixième mode est celui qui, d'une générale affirmative et d'une particulière négative, conclut directement à une particulière négative; exemple :

Toute chose juste est honnête :

Quoddam justum, non est malum :
Quoddam honestum, non est malum.

Ex his sex modis primi tres rediguntur ad tertium indemonstrabilem, conversa priore propositione primi et secundi; tertius enim secundo eamdem conjugationem habet : hoc uno differens, quod ex universali trahit particulam subjectivam : propter quod non tantum propositionis, verum etiam illationis conversione redigitur ad tertium. Item quartus et quintus nascuntur ex indemonstrabili quarto, conversis prioribus propositionibus eorum. Sextus autem modus nec utraque nec altera redigi conversa ad indemonstrabilem aliquem potest, sed per impossibile tantum approbatur : sicuti quartus in secunda formula, et ideo utrique novissimi numerantur. Ceterorum autem in omnibus formulis ordinatio facta est pro differentia conjugationum et illationum. Nam quia prius sit dicere, quam negare, potentiusque est universale, quam particulare : priores sunt universales particularibus, et utrisque dedicatio et illatio similes sunt; et is præponitur modus, qui celerius ad indemonstrabilem redigitur, id est, una conversione, quæ una probatio est certos eos ad eludendum modos esse.

Certaine chose juste n'est pas mauvaise :
Donc certaine chose honnête n'est pas mauvaise.

De ces six modes, les trois premiers se ramènent au troisième des indémontrables, si on convertit la première proposition du premier et du deuxième; pour le troisième, il offre la même combinaison que le deuxième, n'en différant qu'en ce qu'il tire son sujet de celle des prémisses du deuxième, qui est une générale. Aussi on le ramène au troisième des indémontrables, en convertissant non-seulement une des prémisses, mais encore la conséquente. De même le quatrième et le cinquième naissent du quatrième indémontrable, si on convertit la première de leurs prémisses. Pour le sixième mode, on ne pourra par la conversion ni d'une ni de deux de ses prémisses le ramener à quelqu'un des indémontrables : il ne peut se prouver que par l'impossible. Il a cela de commun avec le quatrième de la deuxième figure; et c'est pour cela que tous les deux ils sont comptés les derniers. Quant aux autres, leur ordre est disposé, dans toutes les figures, selon l'importance diverse qu'ils prennent en raison des prémisses qui y sont combinées et de leurs conclusions ; car comme l'affirmation s'énonce avant la négation, et que le général a le pas sur le particulier, les propositions générales sont placées avant les particulières, et les propositions affirmatives, soit prémises ou conséquence, passent avant les négatives. Le mode qu'on place avant les autres est celui qui se ramène le plus facilement à l'indémontrable, c'est-à-dire qui s'y ramène par une seule conversion; et du reste, c'est la seule manière de prouver que ces modes arrivent à une conclusion certaine.

Est et altera probatio communis omnium, etiam indemonstrabilium, quæ dicitur per impossibile, appellaturque ab Stoicis prima constitutio, vel primum expositum; quod sic definiunt : *Si ex duobus tertium quid colligitur, alterum cum eorum contrario illationis colligit contrarium relicti.* Veteres autem sic definierunt : *Omnis conclusionis si sublata sit illatio, assumta alterutra propositione tolli reliquam.* Quæ res inventa est adversus eos qui, concessis acceptionibus, id, quod ex illis colligitur, impudenter recusant; per hoc enim compelluntur ad impossibilia; dum ex eo, quod negant, contrarium aliquid invenitur ei, quod ante concesserant. Porro contraria simul esse vera, impossibile est. Ergo per impossibile compelluntur ad conclusionem. Nec frustra constituerunt dialectici, eum verum modum esse, cujus adversum illationis cum altera acceptione tollit reliquam.

At Stoici quidem tantum negativa particula præposita putant illationem recusari, vel ex propositionibus alteram tolli : utpote, *Omnis, non omnis : quidam, non quidam.* Fiunt igitur adversus unamquamque conclusionem contrariæ, quæ opponantur, octo, quoniam utraque acceptio bifariam tollitur : fiuntque conclusiones bis quaternæ, modo negativa particula præposita illationi, modo alterutra illationis accepta. Exemplo sit primus indemonstrabilis :

Il y a encore une manière de prouver commune à tous les modes, même aux indémontrables : c'est celle qui est dite *par l'impossible*, et que les stoïciens appellent première constitution ou premier exposé. Ils la définissent ainsi : *Si de deux prémisses on infère une conclusion, chacune d'elles combinée avec le contraire de la conclusion, inférera nécessairement le contraire de la prémisse restante.* Voici maintenant l'ancienne définition : *Nier la conséquente d'un syllogisme quelconque en même temps qu'on accepte une des deux prémisses, c'est nier la seconde prémisse.* Cet aphorisme a été formulé contre ceux qui en concédant des prémisses se refusent impudemment à la concluante; car il les réduit à l'absurde, attendu que de ce qu'ils nient on tire une conclusion contraire à ce qu'ils avaient concédé auparavant. Or, il est impossible que deux choses contraires soient simultanément vraies. Ils sont donc, sous peine d'absurdité, contraints d'admettre la conséquence; et les dialecticiens ont eu raison de déclarer que ce mode est vraiment celui dans lequel le contraire de la conclusion combiné avec une des deux prémisses détruit l'autre.

Les stoïciens prétendent qu'une conséquence n'est niée ou qu'une des prémisses n'est réfutée, que si on emploie une particule négative, comme *tout est, il n'est pas vrai que tout soit; certaine chose est, il n'est pas vrai que certaine chose soit.* Il se forme donc contre tout syllogisme huit conclusions contraires; attendu que chaque prémisse est réfutée de deux manières; et l'on construit deux fois quatre syllogismes, tantôt en faisant précéder d'une particule négative la conséquence, tantôt en prenant la contradictoire de cette

Omne justum, honestum :
Omne honestum, bonum :
Omne igitur justum, bonum.

Qui hanc illationem concessis propositionibus negat, necesse est dicat,

Quoddam justum non est bonum.

Huic si proponas priorem ex duabus concessis,

Omne justum, honestum;

fit illatio secundum sextum modum in tertia formula,

Quoddam igitur honestum, non est bonum;

quod repugnat secundæ propositioni, quæ concesserat:

Omne honestum, bonum.

Hæc item omnino opposita conclusio est, si iisdem manentibus, æquipollentem ejus inferas : ut,

Non igitur omne honestum, bonum.

Similiter et alteræ fiant duæ conclusiones, si ut nunc proposuimus priorem propositionem, sic assumamus posteriorem,

Quoddam justum non est bonum :
Omne honestum, bonum :

conséquence même. Choisissons pour exemple le premier des modes indémontrables :

Toute chose juste est honnête :
Toute chose honnête est bonne :
Donc toute chose juste est bonne.

Celui qui se refuserait à cette conclusion après avoir accepté les prémisses, dirait nécessairement :

Certaine chose juste n'est pas bonne.

Or, si vous faites précéder cette proposition d'une des deux qui sont accordées :

Toute chose juste est honnête,

vous aurez une conséquence selon le sixième mode de la troisième figure :

Donc certaine chose honnête n'est pas bonne ;

ce qui est le contraire de la deuxième proposition, laquelle avait accordé :

Toute chose honnête est bonne.

Pareillement, si les prémisses restant les mêmes nous concluons par l'équivalente, nous aurons cette conséquente-ci, qui est encore tout l'opposé :

Donc il n'est pas vrai que toute chose honnête soit bonne.

De même, nous ferons deux autres syllogismes, si nous prenons la deuxième proposition comme nous venons de faire la première, à savoir :

Certaine chose juste n'est pas bonne :
Toute chose honnête est bonne :

fit illatio quarti modi secundæ formulæ duplex,

Non igitur omne justum, honestum :

vel,

Quoddam igitur justum, honestum non est.

Quarum utravis æque priori propositioni repugnat, quæ concesserat,

Omne justum, honestum.

His quatuor conclusionibus manentibus, tantum propositione mutata, et pro eo, quod erat,

Quoddam justum non est bonum,

si facias,

Non omne justum, bonum,

ut bifariam sit sublata illatio; erunt alteræ quatuor conclusiones iisdem mutationibus. Item si pro eodem facias,

Nullum justum, bonum,

ut trifariam sit sublata illatio; erunt tertiæ quatuor conclusiones duntaxat in his, quæ habebunt universalem illationem. Ea enim potest sola trifariam tolli; at in ceteris solæ octo.

Quas si quis velit singillatim sub unoquoque, per omnes formulas poterit suggerere ad exemplum, quod proposuimus; ut etiam hypotheticorum more, per literas

on arrive à une conclusion double, qui répond au quatrième mode de la deuxième figure :

Donc il n'est pas vrai que toute chose juste soit honnête;

ou,

Donc certaine chose juste n'est pas honnête.

Or, chacune de ces deux conclusions répugne également à la première proposition, qui avait accordé :

Toute chose juste est honnête.

Maintenant, laissons subsister ces quatre raisonnemens; changeons seulement une prémisse, et, au lieu de celle-ci,

Certaine chose juste n'est pas bonne,

mettons,

Il n'est pas vrai que toute chose juste soit bonne,

de manière à ce que la conclusion soit doublement niée; on obtiendra quatre autres syllogismes avec les mêmes changemens. Pareillement, si vous substituez à cette même prémisse la suivante,

Nulle chose juste n'est bonne,

de manière à réfuter triplement la conclusion, il y aura trois fois quatre raisonnemens, mais seulement dans les syllogismes qui concluront par une générale. Car il n'y a qu'une conclusion générale qui puisse être réfutée de trois manières; et conséquemment les autres formes de syllogisme ne peuvent jamais avoir contre elle plus de huit conclusions.

Du reste, de même que, si on le veut, on pourra formuler toutes ces combinaisons séparément selon chaque mode en particulier d'après la marche que nous indi-

ordine propositionum et partium commutato, sed vi manente sit primus indemonstrabilis :

A de omni B :
Et B de omni C:
Igitur A de omni C.

Incipiunt a declarante, atque ideo et a secunda propositione. Hic adeo modus secundum hos perfectus, retro talis est :

Omne C B :
Omne B A :
Omne igitur C A.

Stoici porro pro literis numeros usurpant : ut,

Si primum, secundum :
Atqui primum :
Secundum igitur.

Verum Aristoteles in prima formula quatuor solos indemonstrabiles prodit : Theophrastus et ceteri quinque enumerant. Nam propositionem jungentes indefinitam, colligunt quoque illationem indefinitam. Hoc supervacaneum est tradere, quum indefinita pro particulari accipiatur, et iidem futuri sint modi, qui sunt ex particulari. Item jam ostendimus in prima formula quatuor; quos si quis velit geminare, indefinitam pro particulari

quons; de même aussi on peut suivre le procédé algébrique, c'est-à-dire employer des lettres pour indiquer l'ordre et le changement des propositions ainsi que de leurs termes; seulement, on procèdera en énumérant les syllogismes par l'ordre d'importance de leurs conclusions. Soit le premier mode des indémontrables représenté par la formule :

A est affirmé de tout B :
Et B est affirmé de tout C :
Donc A est affirmé de tout C.

On commence par l'attribut, et par conséquent par la deuxième proposition. Or, ce deuxième mode, ainsi algébriquement disposé, devient en déplaçant les termes:

Tout C est B :
Tout B est A :
Donc tout C est A.

Les stoïciens, au lieu de lettres, emploient des nombres, et formulent ainsi :

Si le premier a lieu, pareillement le deuxième :
Or le premier a lieu :
Donc le deuxième.

Aristote ne signale que quatre indémontrables dans la première figure; Théophraste et les autres en comptent cinq. Cela tient à ce qu'ajoutant la proposition indéterminée ils y joignent aussi la conclusion indéterminée. Or il est inutile de s'y arrêter, attendu que l'indéterminée est prise comme une particulière, et que les modes seront les mêmes que ceux qui résultent d'une particulière. Pour nous, nous avons déjà montré que dans la première figure il y a quatre modes; si on veut les doubler en prenant l'indéterminée pour une particu-

accipiens, indefinitamque subjiciens illationem; erunt omnes novem et viginti. Aristo autem Alexandrinus, et nonnulli peripatetici juniores quinque alios modos præterea suggerunt universalis illationis: in prima formula tres, in secunda duos, pro quibus illi particulares inferunt; quod perquam ineptum est, cui plus concessum sit, minus concludere. Omnes autem modos in tribus eorum formulis certos non nisi undeviginti esse, quos supra ostendimus, comprobatur.

Quatuor sunt propositiones : duæ particulares, duæ universales. Harum unaquæque, ut ait Aristoteles, ut sit subjecta sibi, et aliis tribus præponatur, quaterne scilicet conjungitur; atque ita senæ denæ conjugationes in singulis formulis erunt. Harum sex æqualiter in omnibus non valent; duæ quidem, quum ex abdicativis utravis alteram præcedit; quatuor autem, quum ex particularibus utravis aut semet præcedit, aut alteri subditur. Nihil enim concludi potest, ubicunque aut duæ particulares sunt, aut duæ abdicativæ. Igitur remanent singulis formulis denæ conjugationes. Porro ex his tam in prima quam in secunda formula duæ non valent, quum universalis dedicativa particulari præponitur. Similiter et in prima et tertia formula duæ recidantur, quibus particularis abdicativa utramvis dedicativam antecedit. Quo fit, ut remaneant primæ formulæ sex conjugationes

lière, et en concluant par une proposition indéterminée, il y aura en tout vingt-neuf modes. Ariston d'Alexandrie et quelques péripatéticiens modernes admettent encore cinq autres modes de conclusions au moyen de générales : dans la première figure, trois; dans la deuxième, deux, en substituant le particulier au général. Mais quand le plus a été accordé, rien n'est plus absurde que de conclure par le moins. Il reste donc prouvé que les modes certains, dans les trois figures qui sont consacrées, ne s'élèvent pas au delà des dix-neuf indiqués ci-dessus.

Il y a quatre propositions : deux particulières, deux générales. Chacune d'elles, comme dit Aristote, se combine de quatre sortes, pouvant être suivie, soit d'une proposition du même genre qu'elle, soit de chacune des trois autres; et de cette manière, dans chaque figure il y a seize combinaisons. Six d'entre elles sont également nulles dans toutes les figures; deux, quand une des négatives, n'importe laquelle, précède une autre négative; quatre, lorsqu'une des particulières, n'importe laquelle, vient avant ou après une autre particulière. Car il n'y a pas de conclusion possible toutes les fois qu'il y a dans les prémisses deux particulières ou deux négatives. Restent donc pour chaque figure dix combinaisons. Or, de ces dix, tant dans la première que dans la deuxième figure, deux sont nulles, lorsqu'une générale affirmative précède une particulière soit affirmative soit négative. Pareillement encore, dans la première et dans la troisième figure, il faut retrancher deux combinaisons, à savoir celles où une particulière négative précède une affirmative quelle qu'elle soit. Ce qui fait qu'à la première

jam in novem modis : reliquis duabus formulis adhuc octonæ; ex quibus una in neutra probatur, quum universalis abdicativa præcedit particularem dedicativam; ex his septenis quæ supersunt, jam propriæ sunt in secunda formula quatuor falsæ : quum universalis dedicativa vel sibimet ipsa, vel particulari suæ utrovis loco jungitur : vel quum præcedit altera. Item propriæ in tertia formula duæ non valent, quum utravis abdicativa universali dedicativæ præponitur; reliquas certas esse tres in secunda, quinque in tertia formula, supra ostendimus, quum eas ad sex conjugationes primæ formulæ redigeremus.

Igitur ex quadraginta octo conjugationibus, quatuordecim solæ probantur. Ceteræ triginta quatuor, quas enumeravi, merito repudiantur, quia possunt ex veris falsa concludere; quod cuivis facile est experiri per illas quinque supradictas significationes generis, proprietatis, etc. At ex illis quatuordecim, quas probavimus, non plures, quam prædictum est, modos fieri, docent ipsæ illationes; ut tum directim sumantur, tum reflexim, quousque ipsa veritas passa est; propterea eorum non potest numerus augeri.

figure il reste pour ses neuf modes six combinaisons; et aux deux autres figures, huit. Dans ces huit, il y en a une qui ne peut se prouver ni dans l'une ni dans l'autre; c'est celle où une générale négative précède une particulière affirmative. Des sept qui restent, il y en a dans la deuxième figure quatre qui sont essentiellement fausses; c'est quand une générale affirmative est jointe à une autre affirmative soit générale soit particulière, et cela quel que soit l'ordre de leurs termes. De même, dans la troisième figure, il y en a deux qui par elles-mêmes n'ont pas de valeur; c'est quand n'importe quelle négative est placée avant une générale affirmative. Les autres combinaisons certaines qui restent sont au nombre de trois dans la deuxième formule, de cinq dans la troisième, comme nous l'avons fait voir ci-dessus, quand nous les ramenions aux six combinaisons de la première figure.

Ainsi des quarante-huit combinaisons, quatorze seulement sont valables. Les trente-quatre autres que j'ai énumérées, sont repoussées et doivent l'être, parce que d'un principe vrai elles peuvent aboutir à une conclusion fausse. C'est ce dont tout le monde peut se convaincre par les cinq espèces d'attributs ci-dessus énoncées, le genre, le propre, etc. De plus, avec ces quatorze que nous admettons, on ne peut pas établir plus de modes que nous n'en avons indiqué, comme il se reconnaît d'après ces conclusions elles-mêmes, soit qu'on les prenne dans leur ordre naturel, soit qu'on les convertisse autant que le permet le bon sens. Conséquemment le nombre de ces modes ne peut être augmenté.

V.

DU MONDE.

(UN LIVRE.)

AVANT-PROPOS

DU TRAITÉ SUR LE MONDE.

Ce traité est une reproduction souvent littérale de celui qu'Aristote a écrit sur la même matière et qui porte le même nom. L'ouvrage du philosophe de Stagyre est dédié à son auguste élève, Alexandre-le-Grand; celui du philosophe de Madaure, à un certain Faustinus, élève ou protecteur infiniment moins illustre.

Nous devons répéter ici ce que nous avons eu occasion de dire dans la Notice bibliographique placée en tête de notre premier volume : tous les savans ne s'accordent pas à voir dans l'œuvre d'Apulée une traduction d'Aristote. Heinsius, entre autres, croit que des deux ouvrages c'est le texte latin qui est l'original; et selon lui, le traité grec en est au contraire une traduction, dont par conséquent Aristote ne saurait être l'auteur, bien que le Περὶ τοῦ Κόσμου se trouve constamment joint aux autres ouvrages de ce grand naturaliste. A l'opinion de Heinsius on oppose le témoignage précis de Jean Philoponus, habile grammairien grec de la fin du vi^e^ siècle, qui, à propos d'un endroit qu'il en cite, attribue l'ouvrage grec à Aristote. On peut opposer encore à Heinsius cette phrase du traité latin, qui indique si positivement un traducteur : *Quorum unum Gallicum dicitur, alterum Africum, quod quidem Aristoteles Sardiniense maluit dicere.* « De ces mers, l'une est appelée mer des Gaules; l'autre, mer d'Afrique; pour celle-ci Aristote a préféré la dénomination de mer de Sardaigne. » Enfin, on ne saurait oublier qu'en plusieurs endroits de son Apologie,

Apulée insiste sur l'étude particulière qu'il a faite des ouvrages d'Aristote : *Quasi vero non paulo prius dixerim, me... libros Aristotelis et explorare studio et augere.* « Comme si je n'avais pas dit un peu auparavant, que je commente assidument et que je développe les livres d'Aristote. » Et ailleurs, après avoir parlé des nombreux ouvrages d'Aristote, il ajoute : *Quæ tanta cura conquisita, si honestum et gloriosum fuit illis scribere, cur turpe sit nobis experiri? præsertim quum ordinatius et cohibitius eadem et græce et latine adnitar conscribere, et in omnibus aut omissa anquirere aut defecta supplere?* « Si les Eudème, les Lycon, les Théophraste, les Aristote, ont bien mérité de la science par de semblables recherches, pourrait-on me faire un crime d'avoir répété leurs expériences; surtout quand je m'attache à les rédiger en grec et en latin d'une manière plus méthodique et plus succincte, à remplir les lacunes ou les omissions que j'y trouve? » Enfin, on ne peut plus conserver de doute, quand on examine les divergences qui existent en quelques endroits des deux traités. On reconnaît dans l'auteur latin des erreurs qui ne peuvent bien visiblement appartenir qu'à une traduction; ne fût-ce que le titre de *consul*, donné quelque part à *Jupiter*, pour reproduire l'épithète grecque de ὕπατος.

La question résolue ainsi, ce traité *du Monde* complette la trilogie philosophique consacrée par notre auteur aux trois plus beaux génies de la Grèce moraliste, logicienne et naturaliste, c'est-à-dire, à Socrate, Platon et Aristote. Nous avons tellement insisté sur cette division dans l'Argument sommaire des deux œuvres précédentes, que nous ne croyons pas devoir y revenir plus longuement ici. Disons que du reste le traité *du Monde* n'est point, à beaucoup près, aussi spéculatif que le *Dogme de Platon*. Il représente d'une manière curieuse l'état où se trouvaient il y a dix-huit siècles les sciences physiques. Le style en est généralement assez clair; et la partie qui traite de la théodicée est écrite avec une pompe et un éclat remarquables.

ARGUMENT

DU TRAITÉ SUR LE MONDE.

Ce n'est pas seulement au milieu des doutes élevés par le scepticisme et des subtilités de la logique que la philosophie sait diriger nos pas incertains; elle entreprend encore de révéler à nos yeux et d'indiquer à notre admiration en l'éclairant les merveilles du monde extérieur. Agrandie et emportée avec elle d'un même essor, la pensée humaine franchit les espaces du vide pour embrasser dans leur ineffable étendue toutes les œuvres de la création. De tous les interprètes de la philosophie, Aristote a le plus activement contribué à ce qu'elle s'appliquât à l'étude des merveilles du monde; et ce sont les théories de ce philosophe qui sont à peu près exclusivement reproduites dans ce traité.

Le monde se compose de l'assemblage du ciel et de la terre, et des substances qui tiennent de ces deux natures; ou encore, le monde, c'est l'ordre embelli par la providence éclairée du souverain créateur.

Au dessus de nos têtes s'étend une atmosphère qui forme comme un voile derrière lequel est la demeure des divinités, le ciel que l'on nomme aussi quelquefois éther. A ses voûtes lumineuses brillent une multitude infinie de constellations reconnues et décrites par la science de l'astronomie. La terre est admirablement appropriée aux besoins des divers animaux qui l'habitent. Les gazons, les forêts, les fleuves lui garantissent une fraîcheur salutaire, et la variété la plus agréable en fait un délicieux séjour. On a cru, mais à tort, pouvoir diviser la terre en îles et en continens; mais c'est l'erreur d'une vue trop bornée: car la mer Atlantique entoure le globe entier d'une vaste et perpétuelle ceinture, et fait une île immense de tous ces îlots et de tous ces

continens, que la géographie classe et distribue d'ailleurs dans une nomenclature raisonnée. Les phénomènes météorologiques de notre globe sont les brouillards, les rosées, les frimas, les nuages, la pluie, la neige, la grêle, les vents, les courans d'air, la foudre et les diverses apparitions célestes. Les phénomènes géologiques sont les tremblemens de terre et les volcans; enfin, ceux de la mer sont les flux et les reflux qui correspondent d'une manière si précise et en même temps si mystérieuse avec les différentes phases de la lune.

Ce qui semblerait, au premier coup d'œil, rendre impraticable la combinaison régulière de tant d'élémens hétérogènes qui composent le monde, est précisément ce qui l'assure et la perpétue, à savoir leurs différences et leurs qualités contraires. Il en résulte en effet un ensemble, une harmonie, un équilibre, que l'intelligence de l'homme ne peut assez admirer, et que sa langue est impuissante à dignement reproduire.

Si de la création on passe au Créateur, on reconnaît un être essentiellement parfait, qui, sans avoir précisément construit le monde comme un artisan, embrasse et retient dans sa providence tout ce qui existe. Le trône extérieur de sa magnificence est placé au delà des espaces célestes; et les différentes créatures participent d'autant plus de son excellence qu'elles sont par leur position plus rapprochées de son trône.

Dieu ne remplit pas lui-même les différens attributs dont se compose sa toute-puissance; et la cour des rois d'Orient, où les monarques abandonnent à une foule de ministres un grand nombre de leurs attributions, représente assez bien la manière dont ce roi suprême gouverne tous les mondes. Oui, Dieu ne se réserve que la haute surveillance sur cette multitude infinie de pouvoirs subalternes qui partout agissent directement dans l'intérêt de l'ensemble. Plusieurs fictions analogues indiquent encore quel est le rôle qu'il s'est ainsi réservé : Dieu, c'est la trompette dont l'éclatant signal organise en un instant les combats, les mêlées, et lance chacun dans la voie de l'honneur et du courage; Dieu, c'est la loi promulguée, la loi en vigueur, dont les saintes exigences astreignent et conduisent le magistrat, le soldat, le pontife; c'est le cultivateur dont la main a confié les germes au sol, et qui voit grandir sous ses yeux la vigne, le palmier, le

platane; c'est le pilote au gouvernail, le conducteur sur son char, le chorège au théâtre, le général sur le champ de bataille; avec cette différence qu'il y a pour Dieu sérénité et calme inaltérable dans la surveillance qu'il exerce, et que jamais la multiplicité de tant de ressorts ne fatigue son regard ou ne trompe son activité.

Ce Dieu unique est désigné sous une multitude infinie de noms: il est Jupiter, Saturne, le Temps; il est le Foudroyant, l'Hospitalier, le Belliqueux, le Triomphateur; et le célèbre Orphée résume poétiquement ses attributions dans quelques vers harmonieux.

A côté de ce pouvoir sans bornes Apulée place quelques autres pouvoirs, sur l'étendue et les attributions desquels la logique de tout son Traité exigeait qu'il s'expliquât mieux qu'il ne le fait: c'est le Destin, *Fatum*, Μοῖρα; c'est Némésis ou Adrastée; ce sont les trois Parques.

Dieu remplit tout de sa présence; il est le principe, la raison et la fin de tout; il est constamment suivi de la Nécessité vengeresse, laquelle tire tôt ou tard du sacrilège un juste châtiment, et garantit une sécurité inaltérable à celui qui dès le berceau s'est voué à connaître Dieu, à l'honorer, à le chérir.

APULEII
DE MUNDO
LIBER.

[Considerantti mihi et diligentius intuenti, et sæpe alias, Faustine, mihi virtutis indagatrix, expultrixque vitiorum, divinarum particeps rerum philosophia videbatur : et nunc maxime, quum naturæ interpretationem, et remotarum ab oculis rerum investigationem sibi vindicet. Nam quum ceteri magnitudine rei territi, ejusmodi laborem arduum et profundum existimarent, sola philosophia suum non despexit ingenium, nec indignam se existimavit, cui divinarum et humanarum rerum disceptatio deferatur; sed conducere ac decere tam bonas artes et ejusmodi operam ingenuitati professionis suæ credidit, et istius modi curam congruere talibus studiis et moribus. Nam quum homines mundum ejusque penetralia corpore adire non possent, et e terreno domicilio illas regiones

APULÉE.

DU MONDE.

[De longues réflexions et un examen approfondi, Faustinus, m'ont amené à reconnaître que si jamais la philosophie a le privilège de suivre avec succès les traces de la vertu, de bannir les vices, de participer aux choses divines, c'est surtout lorsqu'elle s'applique à interpréter la nature et à découvrir les secrets placés loin de nos yeux. En effet, pendant que les autres sciences, effrayées par la grandeur de l'entreprise, regardaient un semblable travail comme trop ardu et trop profond, la philosophie seule, pleine de confiance en son génie, ne se jugea pas indigne d'être appelée à l'étude des choses divines et des choses humaines : elle crut que de si belles études, un semblable travail, s'alliaient bien avec la noblesse de sa destination, et qu'entre de tels soins et la nature de ses goûts, de ses habitudes, il y avait une parfaite conformité. Avant elle les hommes réduits aux organes du corps ne pouvaient parcourir le monde et ses profondeurs, et c'était seule-

inspicerent; philosophiam ducem nacti, ejusque inventis imbuti, animo peregrinari ausi sunt per cœli plagas, his itineribus, quæ exploratione acuminis sui, pervia sapientiæ, solis cogitationibus viderant: ut, quum ipsius intervalli conditione a mundi vicinia natura nos secretos esse voluisset, immensitati tamen ejus volucri curriculo cogitationum nostrarum nos pernicitas intimaret; facillimeque ea, de quibus origo ejus est, anima divinis oculis suis aspexit et agnovit, aliis etiam ejus scientiam tradidit, veluti prophetæ quidam deorum majestate completi effantur ceteris, quæ divino beneficio soli vident. Quare et eos, qui nobis unius loci ingenia qualitatesque describunt, aut mœnia urbis, aut alicujus amnis fluenta, aut amœnitates et magnitudines montium, alia multa descripta ab aliis plerique studiose legunt. Nysæ juga, et penetralia Coryci, et Olympi sacra, et Ossæ ardua, et alia hujuscemodi sola duntaxat et singula extollunt. Quorum miseret me, quum tanto opere nec magnis et oppido paucis inexplebili admiratione capiuntur. Hoc illis evenire adeo non est mirabile, quum nihil majus suspexerint, neque ad aliquid intenderint, quod majore diligentia contemplandum esset. Ceterum, si terrarum orbem, omnemque mundum contemplari pariter aliquando potuissent, minus exiguas ejus et singulas partes dignas laudibus cre-

ment de leur séjour terrestre qu'ils pouvaient apercevoir ces régions. Mais du moment qu'ils eurent trouvé dans la philosophie un guide dont les découvertes les éclairaient ; ils osèrent voyager en esprit dans les espaces célestes, en suivant ces routes que la sagesse leur avait frayées par sa pénétrante exploration et que la réflexion seule leur révélait. Ainsi, bien que la nature eût semblé par les intervalles mêmes vouloir nous tenir loin de tout contact avec l'universalité des mondes, cependant notre pensée, rapide et puissant intermédiaire, nous rapprocha en un instant de leur immensité. L'âme, avec son intuition divine, n'eut pas de peine à voir et à reconnaître les principes auxquels ces mondes doivent leur création; elle en transmit la connaissance à d'autres : de même que certains prophètes remplis de la majesté des dieux révèlent au reste des mortels ce que, par un privilège divin, ils sont appelés seuls à voir. C'est pour cette raison que les écrits qui nous retracent la nature et les qualités d'un lieu, les murailles d'une ville, les courans d'un fleuve, les hauteurs des montagnes et autres détails de ce genre, sont certains d'attacher très-vivement les lecteurs ; que les crêtes de Nysa, les profondeurs du Corycius, les asiles sacrés de l'Olympe, les sommets de l'Ossa et les autres curiosités du même genre, excitent tour-à-tour un enthousiasme exclusif. Or, je ne puis qu'avoir pitié des hommes en les voyant ainsi consacrer une admiration inépuisable à des objets qui, loin d'être importans, ne sont que des misères. Comment s'étonner qu'il leur en arrive ainsi, puisqu'ils n'ont jamais rien soupçonné, rien imaginé qui méritât de leur part une contemplation plus assidue! Si, du reste, jamais ils avaient pu contempler pareillement

didissent, quibus esset universitas comprehensa. Quare nos Aristotelem prudentissimum et doctissimum philosophorum, et Theophrastum auctorem secuti, quantum possumus cogitatione contingere, dicemus de omni hac cœlesti ratione, naturasque et officia complexi, et cur, et quemadmodum moveantur, explicabimus.]

Mundus omnis societate cœli et terræ constat, et eorum naturis quæ utriusque sunt. Vel sic : mundus est ornata ordinatio, Dei munere, deorum recta custodia, cujus cardinem (sic enim dixerim κέντρον) robustum et immobilem, genetrix atque altrix animantium omnium habet tellus : supernis omnibus, ut videri potest, aëris liquiditate, ad modum tegminis, septis et opertis. Ultra deorum domus est, quod vocamus cœlum : quod quidem divinis corporibus onustum videmus, ignibus pulcherrimis et perlucidis solis et lunæ, et reliquorum siderum, cum quibus fertur per orbem dierum noctiumque curriculis, agens stellarum choros intermino lapsu, finem nulla ævi defectione factura. Sed quum omne cœlum ita revolvatur ut sphæra, eam tamen radicibus oportet teneri, quas divina machinatio verticibus affixit, ut in tornando artifex solet forcipe materiam comprehensam reciproco volumine rotundare; eos

tout le globe terrestre et l'étendue des mondes, ils auraient cru devoir accorder moins d'éloges à de petites et minces portions, du moment qu'ils en auraient saisi l'ensemble. C'est pourquoi nous dirigeant d'après Aristote, le plus prudent et le plus éclairé des philosophes, et aussi d'après Théophraste, nous dirons, autant que nos moyens nous le permettront, tout ce qu'il en est de l'ensemble de ces mondes; nous en embrasserons les natures et les fonctions, et nous expliquerons les secrets qui président à leurs mouvemens.]

Le monde entier se compose de l'assemblage du ciel, de la terre et des substances qui tiennent de ces deux natures. Ou encore: le monde, c'est l'ordre embelli par la providence divine et par la vigilance éclairée des dieux, gravitant autour d'un point cardinal (c'est ainsi que je rendrai le mot grec κέντρον), lequel point, solide et immobile, n'est autre que notre terre, où naissent et vivent des animaux de toute espèce. Les parties supérieures sont entourées et couvertes, comme on peut le voir, d'un air limpide qui en est en quelque sorte le tégument; au delà est le séjour des dieux, que nous appelons le ciel. Là rayonnent des myriades de corps divins, le soleil, la lune, en un mot tous les astres; et ces nobles et brillans flambeaux, le ciel les entraîne avec lui dans le mouvement de rotation par lequel il nous dispense et les jours et les nuits; chœur perpétuel de constellations, qui chemine sans devoir jamais s'arrêter dans la série des âges! Mais quoique le ciel entier roule ainsi comme une sphère, il fallait pourtant qu'il fût tenu par des pivots; et un mécanisme divin en a effectivement assujetti deux points opposés, comme l'ouvrier avec des pinces tourne et retourne la pièce qu'il veut ar-

polos dicimus : a quibus, velut a cardinibus, directio quædam profecta, axis est dictus, divisor et disterminator mundi, orbem terræ in medietate constituens. Verum hi vertices, quos immobiles diximus, ita sunt, ut supra caput alter appareat ex parte Boreæ, qui septemtrionalis vocatur : alter Antarcticus humo tegitur, humidus et austrinis vaporibus mollis. Sed cœlum ipsum, stellæque cœligenæ, omnisque siderea compago, Æther vocatur : non, ut quidam putant, quod ignitus sit et incensus : sed quod cursibus rapidis semper rotetur : Elementum, non unum ex quatuor quæ nota sunt cunctis, sed longe aliud, numero quintum, ordine primum, genere divinum et inviolabile.

Jam astrorum innumerabilis multitudo partim labitur cum orbis inerrantis regione, quam circulo suo ambit signifer, obliqua complexione circumdatus, et signis duodecim illuminatus : partim errantibus stellis, quæ neque priorum motus habent, nec sane inter se similes et æquales ; sed affixæ diversis globis, inordinatum, ut sic dixerim, ordinem servant : aliæque ultra sunt, aliæ citra stellæ, quæ propter naturam ejusmodi nullis creduntur erroribus vagæ, et infinitos numero greges ducunt, et simplex ætheris dorsum alma et sacrata amœ-

rondir : c'est ce que nous nommons les pôles. De chacun d'eux comme centre part une ligne droite, dite axe, qui divise et détermine les mondes, par cela même qu'elle place le globe terrestre dans le milieu. Ces points verticaux, que nous avons dit être immobiles, sont placés de telle sorte, que l'un apparaît au dessus de nos têtes du côté du nord : c'est celui qui s'appelle septentrional; l'autre, qui est le pôle antarctique, est comme enfoui dans la terre et noyé en quelque sorte au milieu des vapeurs humides du midi qui l'amollissent. Le ciel lui-même, les étoiles qui naissent au ciel, et tout le système des astres, s'appellent éther : non pas, comme quelques-uns le pensent, parce qu'il est allumé et en feu, mais parce qu'il obéit toujours à une rotation très-rapide. Loin de se ranger dans les quatre élémens connus de tous, l'éther en est entièrement distinct; et si son nombre le met le cinquième, par son rang il est le premier : car son essence est divine et inaltérable.

La multitude innombrable des astres roule avec la partie mobile de l'univers qu'entoure de son cercle le zodiaque aux obliques contours et aux douze signes étincelans; une autre partie se compose d'étoiles errantes qui n'ont pas le mouvement des premiers astres : entièrement distinctes et différentes entre elles, elles sont attachées à différens globes, et n'observent pour ainsi dire qu'un ordre désordonné. En deçà comme au delà sont encore d'autres constellations qui en raison de cette même nature sont crues n'être sujettes à aucune erreur : brillantes conductrices de mille autres clartés, elles entretiennent à la voûte si pure des cieux comme un brillant diadème de douce et sainte lumière. Sept

nitate lucis coronant. Septem vero deorum nominibus illustres, totidem orbibus affixæ sunt, et gradatim sibimet superlatæ, ut superior inferiore sit major, ac vicissim mutuis adhæsionibus nexæ, complexu illius orbis, qui inerrabilis dicitur, continentur. Hic Phænonis globus, quem appellamus Saturnum; post quem Phaethontis secundus est, quem Jovem dicimus : et loco tertio Pyroeis, quam multi Herculis, plures Martis stellam vocant. Hanc sequitur Stilbon, cui quidam Apollinis, ceteri Mercurii nomen dederunt. Quintus Phosphorus, Junonia, immo Veneris stella censetur. Deinde Solis est orbis : et ultima omnium, Luna, altitudinis æthereæ principia disterminans, quæ divinas et immortales vivacitates ignium pascens, ordinatis ac semper æqualibus invectionibus solvitur atque reparatur. Post eam vero partem, quæ sancti ætheris finibus coercetur, cujus mensa adpensaque distinximus, est et natura immutabilis regio, et mortalis, ac jam pæne terrena : cujus primæ sunt partes tenuiores et vaporatæ; quippe quum finitimis ætheris attingantur ardoribus, quantum maximis parva, et quantum rapidis possunt pigriora contingi. Sed ex ea parte, quæ curriculis finitimi inuritur Solis, se jaculari atque emicare et scintillare flammæ quædam ostensæ oculis nostris videntur, quas Græci Cometas, et Docidas, et Bothynos appellant, quasque labi et fluere

étoiles, signalées chacune par le nom d'une divinité, sont fixées à autant de globes, et sont placées graduellement les unes au dessus des autres, de telle façon que la plus élevée soit plus puissante que son inférieure. Unies réciproquement par des attractions mutuelles, elles se rattachent encore à l'ensemble de ces mondes, où rien, comme on dit, ne marche à l'aventure. Ici est le globe de Phénon, que nous appelons Saturne; après lui, en deuxième, le globe de Phaéthon, que nous nommons Jupiter; en troisième lieu Pyroéis, dit par beaucoup d'astronomes étoile d'Hercule, par un plus grand nombre étoile de Mars. Après lui vient Stilbon, à qui quelques-uns ont donné le nom d'Apollon, les autres celui de Mercure. Lucifer, le cinquième, est connu comme étoile de Junon ou encore de Vénus. Ensuite c'est le globe du Soleil, et en dernier lieu la Lune : celle-ci détermine l'horizon des espaces éthéréens, entretient en quelque sorte les étoiles des feux divins et immortels, et par suite d'emprunts périodiques et toujours égaux elle s'efface et se reproduit tour-à-tour. Après ces parties qui sont bornées par les saintes limites de l'éther, espaces dont nous avons indiqué les mesures et l'équilibre, il en est encore d'autres essentiellement immuables et mortelles, et qui déjà sont presque terrestres. Les premières limites de ces espaces sont occupées par une substance délicate et par de la vapeur; attendu qu'elles sont en contact avec l'influence ignée de l'éther qu'elles avoisinent, autant qu'il peut y avoir influence exercée du plus grand sur le plus petit, d'un principe très-actif sur une substance plus inerte. Mais du côté qui se rapproche le plus de la course ardente du soleil, certaines flammes semblent se mon-

frequenter videmus, lucere facile, faciliusque restingui. Exin inferioris aeris qualitas turbidior infunditur, cui permixtus est glacialis rigor; sed superioris vicinia claritatis et propinqui caloris afflatu nitescit, ac sinceriore interdum luce vestitur. Hujus sæpe mutabilis convertitur species : quum sit natura vitiabili, et in nubes cogitur, et reciprocis flabris aperitur, et nimbis vehementibus rumpitur, nivibus etiam et glacie inhorrescit, et præcipiti grandine desuper verberatur : turbine, flatibus, Typhonumque conflictu fit procellosa : sed telis fulminum, et missilium cœlestium jaculis ignescit.

Aeri terra conjungitur, eaque in se suscipit maria. Hæc frequentatur animantibus, hæc silvarum viriditate vestitur, hæc fontium perennitate recreatur, hæc fluminum frigidos lapsus, nunc erroribus terrenis vehit, modo profundo in mari confundit : eadem infinitis coloribus florum, altitudine montium, camporum æquore, nemorum opacitate variatur : sinuosis inflexa litoribus, distincta insulis, villulis urbibusque collucens, quas sapiens genus homo communibus usibus fabricatur.

trer à nos yeux : ce sont des météores rapides, lumineux, étincelans, que les Grecs appellent Comètes, Docides et Bothynes; fréquemment nous les voyons glisser et disparaître : ils s'allument facilement, et s'éteignent plus facilement encore. Vient ensuite l'air inférieur, dont la substance est plus épaisse et qui contient un principe de froid glacial. Toutefois sa partie supérieure, grâce au voisinage d'une atmosphère plus lumineuse et plus chaude, reste constamment brillante et se revêt parfois d'une clarté des plus pures. Là bien souvent les aspects changent et se convertissent, attendu que cette atmosphère est essentiellement corruptible : ce sont des nuages qui se grossissent, des souffles contraires qui se disputent l'espace, des orages violens qui éclatent, des neiges même et des frimas qui se hérissent, une grêle rapide qui se précipite et frappe les airs; ce sont les vents, les tourbillons, les trombes qui conspirent pour provoquer les tempêtes; ce sont les carreaux de la foudre et les feux célestes lancés par l'Éternel.

L'air lui-même est en contact avec la terre, et celle-ci contient dans son sein la vaste étendue des mers. La terre est peuplée d'êtres vivans; de verdoyantes forêts la recouvrent, des sources toujours vives la rafraîchissent; sillonnée par des courans plus vastes encore d'une onde fraîche, elle les voit tantôt borner leur course dans l'enceinte même qui les porte, tantôt se précipiter dans l'abîme des mers. Ce n'est pas tout : le coloris varié de mille fleurs, de hautes montagnes, de vastes plaines, des bois épais y répandent la variété; ses rivages sinueux se replient sur eux-mêmes; elle est parsemée d'îles; elle est comme rayonnante de villages et de

Nec sum nescius, plerosque hujus operis auctores terrarum orbem ita divisisse: partem ejus insulas esse, partem vero continentem vocari: nescii, omnem hanc terrenam immensitatem Atlantici maris ambitu coerceri, insulamque hanc unam esse cum insulis suis omnibus. Nam similes huic alias et alias minores circumfundit Oceanus, quæ tamen merito videntur ignotæ: quum ne hanc quidem, cujus cultores sumus, omnem peragrare possimus. Nam sicut hæ insulæ interfluuntur, quæ sunt in nostro mari: ita illæ in universo salo fretis latioribus ambiuntur.

Elementorum inter se mutui nexus artis affinitatibus implicantur, et quinque conjuges copulæ his ordinatæ vicibus attinentur, ut adhæreant etiam gravioribus leviora. Aquam in se habet tellus: et aqua, ut alii putant, vehit terram: aër ex aqua gignitur: ignis aeria densitate conflatur. Æther vicissim, ignesque illi immortalis Dei vivacitate flammantur. Hujus divini ignis origine incensi, per totius mundi convexa illustribus facibus ignescunt. Superna quapropter Dii superi sedes habent, inferna ceterorum animantium terrena possident genera, per quæ serpunt, et erumpunt, et scatent flumina, fontes et maria, quæ meatus et lacunas et origines habent in gremio terrarum.

villes, que les hommes industrieux ont su construire en réunissant leur communs efforts.

Je n'ignore pas que la plupart des auteurs qui ont traité cette matière ont divisé le globe terrestre en îles et en continens; mais ils ne considèrent pas que cette immensité terrestre est enveloppée de tous côtés par la mer Atlantique, et qu'avec toutes ses îles elle forme à elle seule une grande île. En effet, une foule d'autres terres, soit aussi grandes que notre continent, soit plus petites, sont entourées par l'Océan; et cependant elles sont tout naturellement inconnues, puisque nous ne pouvons pas même parcourir dans son entier le territoire dont nous sommes les habitans. De même que les flots nous séparent des îles qui sont dans nos mers, de même celles-là dans l'Océan universel sont séparées de nous par de plus vastes étendues d'eau.

Les liens mutuels qui associent les élémens entre eux tiennent à des affinités savamment combinées; telle en est la symétrie, qu'aux principes plus lourds s'unissent pourtant les plus légers. L'eau est contenue dans la terre; et l'eau, comme d'autres le pensent, porte la terre. L'air naît de l'eau; le feu est produit par l'air épaissi. L'éther à son tour et les feux dont il brille sont allumés par le dieu immortel en qui toute vie réside. Alimentées par ce feu divin, des myriades de flambeaux étincèlent à la voûte qui recouvre le monde entier. Conséquemment les séjours supérieurs sont ceux des divinités supérieures; les séjours d'en bas sont abandonnés aux autres espèces de créatures terrestres; c'est là que serpentent, s'élancent, jaillissent les fleuves, les sources et les mers, qui ont dans le sein même de la terre leurs courans, leurs lacs, leurs origines.

Ipsarum vero insularum, quæ sunt in nostro mari, digna memoratu Trinacria est, Eubœa, Cypros atque Sardinia, Creta, Peloponnesos, Lesbos : minores autem aliæ, ut nævuli quidam, per apertas ponti sunt sparsæ regiones : aliæ Cyclades dictæ, quæ frequentioribus molibus alluuntur. Maria majora sunt, Oceanus et Atlanticum, quibus orbis nostri terminantur anfractus. Sed occiduarum partium mare per angustias oris artatum, in artissimos sinus funditur : et rursus a columnis Herculis refusum, in immensam latitudinem panditur, sæpiusque coëuntibus terris, veluti quibusdam fretorum cervicibus, premitur, et idem rursus cedentibus terris, est immensum. Primum igitur columnis navigantibus dextrum latus duobus sinibus maximis cingitur, quorum primus duas Syrtes habet, alter imparibus quidem sinuatur figuris, sed in maxima divisus est maria : quorum unum Gallicum dicitur, alterum Africum, quod quidem Aristoteles Sardiniense maluit dicere; tertium, Adriaticum pelagus. His jungitur Siculum, et post Creticum, et, indiscretis finibus, Pamphylium, Syrium, Ægyptium. Sed ante Ægæa et Myrtoa sunt maria. His sane vicinus est Pontus, sinus amplissimus maris nostri, cujus extremus recessus in Mæotin senescit, et ex Hellesponti fontibus concipitur, vestibulumque ejus Propontis vocatur. Ab ortu solis Oceanus est, Indicum et

Parlons des îles qui sont dans notre mer : les premières sont la Trinacrie, l'Eubée, Chypre et la Sardaigne, la Crète, le Péloponnèse, Lesbos. D'autres moins importantes sont comme de petits points semés sur les vastes nappes des mers azurées; d'autres, appelées Cyclades, sont baignées par des flots plus nombreux. Les mers les plus grandes sont l'Océan et l'Atlantique, qui bornent les contours de notre univers. Mais la mer Occidentale, resserrée d'abord dans d'étroits passages, forme des golfes de peu d'étendue; puis encore refoulée aux colonnes d'Hercule, elle se déploie sur une immense latitude. Souvent des terres qui se rapprochent la compriment comme dans un défilé; et ces terres s'écartant ensuite, elle reprend ses dimensions. Ainsi donc, si en naviguant on prend pour point d'arrivée les colonnes d'Hercule, on a à sa droite deux grands golfes dont le premier renferme deux syrtes; l'autre offre des sinuosités inégales, mais forme plusieurs grandes mers, dont l'une est dite mer des Gaules, l'autre mer d'Afrique (Aristote a préféré l'appeler mer de Sardaigne); une troisième est la mer Adriatique. D'autres s'y joignent : la mer de Sicile, puis celle de Crète, et, sans que des limites précises les séparent, celle de Pamphylie, celle de Lycie, celle d'Égypte. Auparavant, sont la mer Égée et celle de Myrtos. Dans le voisinage de celle-ci est le Pont, vaste golfe formé par notre mer. A l'extrémité la plus reculée de ce golfe se trouvent le Palus-Méotide, formé par le détroit de l'Hellespont et précédé de ce qu'on appelle la Propontide. A l'est est l'Océan, qui produit le golfe Persique et celui des Indes. A la suite de ceux-ci se développe le littoral de la mer Rouge, laquelle par une sorte d'étroits et longs canaux va se

Persicum mare conferens. Hinc patescunt finitima Rubri maris, quæ per angustas longinquasque fauces in Hyrcanium et Caspium flectuntur simul : ultra quæ profundæ vastitatis esse maria creduntur. Deinde paulatim Scythicum et Hiberum freta, et rursum mare, per quod Gallicum sinum atque Gaditanas columnas circumvectus Oceanus, orbis nostri metas includit. Sed in altera parte orbis jacent insularum aggeres maximarum : Britanniæ duæ, Albion et Hibernia, iis, quas supra diximus, majores. Verum hæ in Celtarum finibus sitæ. Non minores vero ultra Indos, Taprobana, et Phebol : multæque aliæ orbis ad modum sparsæ hanc nostram insulam (id est, hunc terrarum orbem), quam maximam diximus, ornamentis suis pingunt, et continuatione, ut quibusdam sertis coronant.

At enim hujus terræ, quam nos colimus, latitudo quadraginta, prolixitas septuaginta millia stadiorum tenet. Sed in divisione terrarum orbis, Asiam et Europam, et cum his, vel sicut plures præterea, Africam accepimus. Europa ab Herculis columna usque Ponticum et Hyrcanium mare, ac flumen Tanain fines habet : Asia ab iisdem angustiis usque ad angustias, quæ inter Arabicum sinum et interioris ambitum pelagi, jacet; constringiturque Oceani cingulo et societate nostri maris. Sed alii alio modo, ut quidam ab exordio Tanais usque

jeter dans la mer d'Hyrcanie et dans la mer Caspienne. Au delà s'étendent, à ce que l'on suppose, des mers d'une profondeur incommensurable. En continuant toujours de l'est à l'ouest, on trouve successivement la mer Scythique, la mer d'Hibérie, et de nouveau la mer par laquelle l'Océan, développé depuis le golfe de Gaule jusqu'aux colonnes de Gadès, forme la limite de notre univers. Dans l'autre partie du globe sont semés des groupes d'îles considérables, les deux Bretagnes, Albion et l'Hibernie, plus considérables que celles que nous avons nommées plus haut. Nous parlons des îles situées sur les frontières des Celtes : car au delà des Indes il en existe de non moins grandes, Taprobane et Phébol. Indépendamment des unes et des autres, il en existe un nombre considérable qui, semées en cercle autour de notre grande île (comme j'ai appelé l'univers), l'embellissent de leurs agrémens, et l'enlacent en quelque sorte d'une perpétuelle guirlande.

La terre que nous habitons a quarante mille stades de largeur, et soixante-dix mille de longueur. Dans la division du globe, nous avons compris l'Asie, l'Europe et l'Afrique, d'accord en cela avec la pluralité des géographes modernes. L'Europe est bornée par les colonnes d'Hercule, la mer du Pont, la mer d'Hyrcanie et le fleuve Tanaïs. L'Asie, bornée de ce côté par les mêmes limites, s'étend jusqu'au détroit qui sépare le golfe Arabique et la mer Intérieure. Elle est ainsi enveloppée par l'Océan et par notre mer, qui en fait partie. D'autres géographes adoptent une autre division : ils placent l'Asie depuis la source du Tanaïs jusqu'aux embouchures du Nil ; ils font commencer l'Afrique à l'isthme de la

ad ora Nili, Asiæ terminos metiuntur. Africam vero ab isthmo Rubri maris, vel ab ipsis fontibus Nili oriri putant, ejusque in Gaditanis locis fines esse. Sed ipsam Ægyptum plerique Asiæ, plures Africæ adjungunt: ut insularum situm, sunt qui eum finitimis locis comprehendunt: et sunt, qui in alia divisione eas habendas putent.

De mari satis dictum. Terreni vero casus ita se habent. Exhalationes duas physici esse dicunt, tenues et frequentes, vixque visibiles ad superiora minari; ex gremio telluris nebularum agmina halitu amnium fontiumque constare, matutinis temporibus crassiora. Harum altera arida est, atque fumo consimilis, quæ terrenis eructationibus surgit: altera humida, et egelida; hanc ex fluentis superioris vaporis natura ad se trahit. Et ex hac quidem nebulæ, rores, pruinæ, nubila, imbres, nix atque grando generantur: de illa superiore, quam diximus siccam, venti, animæ, flammæ et fulmina, atque aliæ ignitorum telorum gignuntur plurimæ species. Nebula constat aut ex ortu nubeculæ, aut ex ejus reliquiis. Est autem exhalatio vaporata et humore viduata, aere crassior, nube subtilior, cui serenitas abolitionem infert. Nec aliud est serenitas, quam aer purgatus caligine, et perspicue sincerus. Ros vero nocturnus humor est, quem serenitas tenuiter spargit. Glaciem dicimus humorem, sereno rigore concretum. Huic est

mer Rouge ou aux sources mêmes du Nil, et prétendent qu'elle se termine au détroit de Gadès. Quelques-uns placent l'Égypte en Asie; la majorité en fait une partie de l'Afrique. Enfin, quant aux îles, il en est qui les réunissent avec les pays qu'elles avoisinent, et d'autres qui croient devoir les comprendre dans une catégorie séparée.

Assez parlé de la mer; passons aux phénomènes terrestres. Les naturalistes disent qu'il existe deux sortes d'exhalaisons subtiles, presque continuelles, à peine apparentes, et qui tendent aux régions supérieures. Du sein de la terre s'élèvent des masses de brouillards formées par l'émanation des fleuves et des sources et plus épaisses le matin que dans le reste du jour. De ces exhalaisons, l'une est sèche et ressemble à de la fumée : c'est celle qui jaillit des crevasses du sol; l'autre est humide, tiède, et elle est attirée du sein des eaux par son affinité avec l'atmosphère supérieure. C'est de cette dernière exhalaison que sont engendrés les brouillards, les rosées, les frimas, les orages, les pluies, la neige et la grêle; de la précédente, que nous avons dit être sèche, naissent les vents, les courans d'air, les flammes, la foudre, et une foule d'autres traits enflammés de différentes espèces. Les brouillards sont formés, ou par l'apparition de petites nues amoncelées, ou par leurs restes. C'est une exhalaison vaporeuse, exempte de toute humidité, plus épaisse que l'air, plus subtile que la nue, qui se dissipe devant la sérénité; et la sérénité n'est autre chose qu'un air dégagé de tout mélange et parfaitement pur. La rosée est une vapeur humide formée la nuit, que la sérénité de l'air condense en petites

pruina consimilis, si mollitia roris matutinis frigoribus incanuit. Ergo aer actus in nubem nubilum denset, et ea crassitudo aquarum fœtu se gravidat. Imber exprimitur, quum inter se urguentur nubium densitates, totque diversitatibus pluviæ cadunt, quot modis aer nubilis conditionibus cogitur; raritas enim nubium stillicidia dispergit : quæ, concretæ vehementius, effundunt agmina largiora, et eas aquas, quas imbres vocamus; a quibus hoc differunt nimbi, quod pluvia jugis est : nimbus autem quanto repentinus est, tanto vehementior: et quanto improvisior præcipitatio ejus est, tanto breviore casu restringitur. Nives autem colligi jactatione densarum nubium constat : nam priusquam in aquam defluant, fractæ ac discissæ spumas agitationibus suis faciunt, et mox gelatus humor rigore frigoris inhorrescit. Hæc, victis nubibus, crebrior ad terram venit. Eam tempestatem nos ningorem vocamus. Grandinare vero tunc dicis, quum aqua nubem lapidoso pondere et festinante perrumpit : eademque vi et ad pernicitatem incita, et, cedente aeris mollitie, præcipitata, indignatione vehementi humum verberat. Hæc satis erunt de iis, quæ udis elementis aquosisque contingunt.

gouttelettes. La glace est de l'eau congelée par le froid d'un air serein. Les frimas sont à peu près la même chose ; c'est la rosée qui a été blanchie et solidifiée par les froids du matin. L'air condensé en nuées forme les orages, autrement dit, des masses d'eaux qui se gonflent et grossissent toujours. Que ces nuages épais viennent à se heurter, la pluie s'en échappe aussitôt ; et on remarque autant de variétés dans les diverses pluies qui tombent, qu'il peut y avoir de conditions dans le rapprochement de tous les nuages. Les nuages sont-ils semés clair, ils ne répandent qu'une rosée fine ; sont-ils plus condensés, ils laissent tomber de larges volumes d'eau : c'est alors ce que nous nommons pluie. Il y a encore les averses ; mais il faut observer une différence ; c'est que la pluie peut être de longue durée, tandis que plus une averse est soudaine, violente, et se précipite instantanément, plus elle est prompte à cesser. Les neiges sont, à n'en pas douter, le résultat des secousses qu'éprouvent les nuages, lorsque ceux-ci, avant de se résoudre en eau, se brisent, se déchirent et produisent par leurs agitations des espèces de flocons d'écume : cette écume, bientôt glacée par la rigueur du froid, se détache victorieusement des nuages pour tomber abondamment sur le sol : c'est alors que nous disons qu'il neige. On dit qu'il grêle, lorsque cette eau qui s'échappe ainsi des nuages en les crevant tombe avec la lourdeur et la promptitude d'une pierre ; son poids même augmente alors sa rapidité : elle triomphe de la molle résistance de l'air, écarte ce milieu, et se précipite en frappant la terre avec une sorte de fureur et d'indignation. Nous nous bornerons là pour les phénomènes qui tiennent aux principes humides et aqueux.

Verum aliæ sunt passiones, quum impulsu frigidioris aeris venti generantur. Nec enim aliud est, nisi multum et vehemens in unum coacti aeris flumen. Hunc spiritum dicimus : licet spiritus ille etiam nominetur, qui animalia omnia extrinsecus vitalia tractus sui vitali et fœcunda ope vegetat. Siccos et superiores mundi flatus ventos nominamus : auras vero, humidos spiritus. Sed ventorum binæ sunt species. Qui facti e telluris halitu constant, Terrigenæ nuncupantur : at illi qui excutiuntur e sinibus, Encolpiæ græce sunt nominati. Consimiles his haberi oportet eos, qui de fluminibus, lacubus et stagnis, vel ruptis nubibus per aperta cœli manare adsolent, rursumque in crassam nubium speciem conglobantur, qui Ecnephiæ appellantur : vel quum imber effusus conciet flabra, quæ Exhydriæ Atticorum lingua vocitantur. Nunc nomina exsequemur, regionesque ventorum. Euros oriens, Boreas septemtrio, occidens Zephyros, Austros medius dies mittit. Hos quatuor ventos alii plures interfluunt; nam quamvis Eurus sit ventus orientis, idem tamen a parte Cæcias accipit nomen, quum eum oriens æstivo effundit. Apeliotes autem vocatur, quum meridianis portis procreatur. Eurus est, quando hiemali ortu emittitur : Zephyrus vero, quem romana lingua Favonium novit : hic quum de æstivis occiduis partibus surgit, Iapygis cieri nomine solet. At

Mais il est d'autres phénomènes qui se manifestent lorsque les mouvemens opérés dans l'espace refroidi engendrent les vents. Les vents ne sont autre chose qu'un grand et impétueux volume d'air réuni en une seule masse : c'est là ce que nous appelons souffle; quoique, du reste, on appelle aussi souffle ce principe dont l'exacte périodicité entretient et féconde la vie dans tous les êtres animés. Les souffles secs qui règnent dans les parties supérieures du monde sont appelées *venti;* et les souffles humides, nous les nommons *auræ.* Il y a deux espèces de vents : ceux qui sont produits par les exhalaisons de la terre, on les appelle Terrigènes; d'autres qui prennent naissance dans les golfes et dans les détroits sont appelés en grec Encolpiens. Il faut regarder comme tout-à-fait analogues à ces derniers les vents qui naissent du sein des fleuves, des lacs, des étangs, des nuages déchirés, pour se répandre dans les espaces de l'air et se condenser ensuite en nuages; on appelle ces vents Ecnéphies. Enfin, il y en a encore qui naissent à la suite des pluies, lesquels sont appelés Exhydries par les Attiques. Énumérons à présent les noms des vents, et les régions qu'ils occupent. Eurus souffle à l'orient, Borée au septentrion, Zéphyr à l'occident, Auster au midi. Entre ces quatre vents viennent s'en placer un grand nombre d'autres. En effet, quoique Eurus soit le nom générique du vent d'orient, néanmoins il s'appelle Cécias quand il souffle du sud-est; Apéliotès quand il souffle à l'orient équinoxial, et il n'est spécialement Eurus que quand il souffle du nord-est. Zéphyr s'appelle en latin Favonius. Quand il se lève du sud-ouest, il s'appelle ordinairement Iapyx. A l'occident équinoxial est le Corus ; au nord, l'Aqui-

propior est æquinoctiali plagæ, Notus, et Aquilo, qui septem stellarum regione generatur; et huic vicinus est Aparctias. Hic prior est indidem ad diem medium; Thrascias et Argestes sunt in Indiam flantes. Austrorum in nominibus illa est observanda diversitas; namque quum de abscondito polo flatus adveniunt, Notus est: Euronotus, ille, qui inter Notum atque Eurum medius effringit; ex alio latere Libonotus ex duobus unum facit. Excursores venti habentur, qui directo spirant; reflabri, reciproco; ut Cæcias putatur esse. Et quidam hiemales habentur, ut Noti: Etesiæ frequentiores sunt æstate, animis Septemtrionis ac Zephyri temperati; sed veris Ornithiæ venti appellantur Aquilonum genus ex aere prosati, minori nisu, nec jugi perseverantia spiritus perferentes. At enim procellosus flatus Catægis dicitur, quem præfractum possumus dicere, ventus, qui de superiore cœli parte submissus, inferiora repentinis impulsibus quatiat. Turbo autem dicitur, qui repentinis flabris prosilit, atque universa perturbat. Vortex ille est, vel, uti dicitur, δίνη, quum torquetur humus arida, et ab infimo erigitur ad summum. Ἀναφυσήματα Græci vocant eos spiritus, qui de fundo vel hiatibus terræ explosi ad superna meare solent. Hi quum majore vi torti sunt, fit procella terrestris, a Græcis πρηστήρ nomen accepit. Sed quum tormentum illud ire pergit, densasque et tumidas nubes præ se agit, coactasque collidit, fit sonitus, et

lon; à la droite de celui-ci, l'Aparctias, qui, dans cette direction, est celui qui regarde le mieux le midi. Le Thrascias et l'Argestès soufflent vers l'Inde. Les variétés de noms pour l'Auster sont les suivantes : souffle-t-il du pôle sud, c'est le Notus; est-il entre le Notus et l'Eurus, c'est l'Euronotus. De l'autre côté est le Libonotus, produit également par la combinaison de deux. On appelle excurseurs les vents qui soufflent en droite ligne; réciproques, ceux dont le souffle est alterne, comme le Cécias, selon l'opinion commune. Il y a des vents que l'on regarde comme d'hiver : le Notus, par exemple. Les Étésiens sont plus fréquens en été, et ils se combinent avec le Septentrion et le Zéphyr. Les vents du printemps s'appellent Ornithiens; ils appartiennent à la classe des aquilons, mais ils sont moins fougueux et moins continus. Il y a encore un vent très-orageux, appelé Catégis, qu'on pourrait appeler le briseur, et qui, parti des régions supérieures de l'air, opère sur le globe des secousses aussi violentes que soudaines. La trombe est une irruption subite qui porte partout le ravage. Le tourbillon, *ziní* comme disent les Grecs, a lieu lorsque la poussière ou le sable, tournoyant avec violence, est enlevé du sol dans les airs. Les Grecs appellent *anaphysímata* ces souffles qui du sein ou des crevasses de la terre s'ouvrent violemment un passage pour venir éclater à la surface. Ce phénomène se manifeste-t-il avec plus de violence, c'est alors une tempête terrestre nommée *Prîstîr* par les Grecs. Persiste-t-il dans son intensité, chassant devant lui des nuages épais et gonflés; bientôt ceux-ci éclatent avec une effroyable collision, dont le fracas fait au loin retentir les cieux; on dirait que c'est la mer qui, bouleversée par les vents,

intonat cœlum : non secus ac si commotum ventis mare cum ingenti fragore undas litoribus impingat.

*Nunc de nubium præstigiis referam. Quando perfracta nubecula patefecerit cœlum, ignescunt penetrabiles spiritus, emicatque lux clara; hoc dicitur coruscare : et ordine quidem prius tonare oportet, postea coruscare. Quippe ubi nubes adflictu ignem, ut ignifera saxa adtrita inter se, dant, obtutus velocius illustriora contingit : auditus dum ad aures venit, seriore sensu concipitur; ita et prius coruscare cœlum creditur, et mox tonare; tum quia ignes pernicitate sui claricantes, dicto citius nostræ visioni convibrant, sonus, aere verberato, alterius indicio sentitur. Flamma vero illa, quam nubium adflictus excussit, si robustiore fuerit incendio, impetu devehitur in terras, et fulminis habet nomen, atque formidinem. Presteras vero nominamus, quum flammarum in illis minus fuerit. Sed si ignitum non fuerit fulmen, Typhon vocatur. Sceptos generale omnibus, quæ de nubibus cadunt, nomen est.

Atque ut breviter comprehendam cuncta generis ejus-

* Quum tibi hanc editionem vulgatis conferenti aliquid in textu desiderandum videri debeat, adeas quæsumus ad notas quarti voluminis.

vient, avec un bruit épouvantable, briser ses ondes contre le rivage.

* Je vais parler maintenant des phénomènes que présentent les nues. Quand un nuage orageux en se déchirant laisse revoir l'azur du ciel, il y a inflammation d'un air extrêmement subtil, et une vive lumière se dégage : c'est ce qui s'appelle l'éclair; mais dans l'ordre, c'est le tonnerre qui est le premier; l'éclair ne vient qu'en second lieu. En effet lorsque les nuages font jaillir de la flamme à la suite de leur collision, comme les cailloux nommés pierres à feu quand on les choque l'un contre l'autre, la vue est avant tout frappée de la partie lumineuse du phénomène; le son affecte plus tard l'ouïe, qui est un sens moins agile: voilà pourquoi l'on croit généralement que l'éclair précède le tonnerre. Ajoutons que le feu brille instantanément aux regards, et vient ébranler notre nerf visuel plus promptement qu'on ne saurait l'exprimer, tandis que le son frappe préalablement l'air et ne parvient à nous qu'après avoir franchi ce milieu. Quoi qu'il en soit, si cette flamme que dégage le choc des nuées éclate en un incendie assez considérable, elle se lance impétueusement sur notre globe, y prenant le nom, le terrible nom de foudre. Nous la nommons Prester, lorsque son intensité est moins considérable; si même il n'y a pas eu flamme, le terme usité dans ce cas est Typhon. Le mot *sceptos* est générique pour exprimer tout ce qui tombe des nuages.

Passons rapidement en revue tous les phénomènes du

* Il y a ici une lacune dans le texte latin, si on le rapproche de celui des éditions ordinaires. *Voir*, à ce sujet, les notes placées à la suite du quatrième volume.

dem; eorum, quæ ejusmodi præstigias meras inferunt oculis, alia sunt, quæ speciem tantum spectaculi pariunt; alia, quæ nihil ab eo, quod ostenderunt, mentiuntur. Fallunt imagine irides et arcus, et talia : vere videntur cometæ, fulgores, et similia pleraque. Irin vulgo arcum esse aiunt, quando imago solis vel lunæ humidam et cavam nubem densamque ad instar speculi colorat, et medietatem orbis ejus secat. Rhabdos autem generis ejusdem, ad virgæ rigorem per longum colorata nubecula dicitur. Halysis est catena quædam luminis clarioris, per solis ambitum in se revertens. Hanc et irida illud interest, quod iris multicolora est, et semicirculo figurata proculque a sole et luna : catena clarior est, astrumque ambit orbe incolumi, corona non discolori. Selas autem Græci vocant, incensi aeris lucem. Horum pleraque jaculari credas, alia labi, stare alia. Jaculatio igitur tunc fieri putatur, quum aeris meatu atque impulsu generatus ignis celeritatem sui cursumque rapidæ festinationis ostendit. Stativa lux est, quam sterigmon illi vocant, sine cursu jugi, sed prolixa lux, stellæque fluor ignitusque liquor; qui, quum latius quatitur, cometes vocatur. Sed plerumque luces istæ repentino ortæ, visæ statim occidunt : et item ut se ostenderint, aliquantisper manent. Sunt et alia ejusmodi imaginum genera, quas Græci faces, et docidas,

même genre. De ceux qui présentent à nos yeux des images toutes fantastiques, les uns ne sont que l'apparence d'un spectacle, les autres ne nous abusent pas dans ce qu'ils nous montrent. Les images sans consistance sont l'iris ou arc-en-ciel, et autres analogues. Les visions réelles sont les comètes, les éclairs, et nombre d'autres du même genre. L'arc d'Iris existe ordinairement, à ce que l'on dit, quand l'image du soleil ou de la lune colore un nuage rempli de vapeur et figurant un prisme, et qu'elle s'y reproduit en un lumineux demi-cercle. Le Rhabdos est de la même espèce, sauf que le nuage est coloré en long et forme comme une bande. L'Halo est une chaîne d'une lumière éblouissante qui entoure le soleil et revient sur elle-même. Entre l'halo et l'iris il y a cette différence, que l'iris est multicolore, qu'elle trace seulement un demi-cercle se dessinant loin du soleil et de la lune; tandis que l'halo, plus lumineuse, forme autour du soleil la circonférence complète et n'offre qu'une couleur unique. Les Grecs appellent Selas une traînée d'air en feu. On croit que de ces météores, les uns obéissent à un mouvement d'éjaculation, les autres tombent en glissant, les autres restent en place. Il y a éjaculation, lorsqu'un feu engendré par un courant d'air signale sa présence par un déplacement instantané d'une promptitude extrême. La lumière stationnaire est celle que les Grecs appellent Stérigmon, sans mouvement continuel; c'est une lumière prolongée, étoile flottante, une sorte de flamme limpide, qui quand elle prend plus d'extension s'appelle une comète. La plupart de ces clartés qui naissent soudain, à peine vues s'effacent aussitôt; et d'autres au contraire, après s'être montrées, subsistent encore assez long-temps. Il

et pithos, et bothynos, ad eorum similitudinem, unde dicta sunt, nominant; et quædam vespertina sunt notiora; raro de septemtrione vel meridie videas; nihil horum quippe loci vel temporis in nascendo idem potuit obtingere. De aere tantum habuimus, quod diceremus.

Sed non aquarum modo tellus in se fontes habet, verum spiritu et igni fœcunda est. Nam quibusdam sub terris occulti sunt spiritus, et flantes incendia indidem suspirant: ut Lipare, ut Ætna, ut Vesuvius etiam noster solet. Illi etiam ignes, qui terræ secretariis continentur, prætereuntes aquas vaporant, et produnt longinquitatem flammæ, quum tepidiores aquas reddunt, vicinia ferventiores. Opposito incendio aquæ uruntur: ut Phlegethontis amnis, quem poetæ sciunt in fabulis Inferorum. At enim illos quis non admirandos spiritus arbitretur, quum ex his animadvertat accidere, ut eorum religione lymphantes, alii sine cibo potuque sint, pars vero præsagiis effantes futura? quod in oraculis delphicis ceterisque est. Vidi et ipse apud Hierapolin Phrygiæ, non adeo ardui montis vicinum latus nativi oris hiatu reseratum, et tenuis neque editæ marginis ambitu circumdatum: sive illa, ut poetæ volunt, Ditis spiracula dicenda sunt, seu mortiferos anhelitus eos

est en ce genre d'autres espèces de visions que les Grecs appellent flambeaux, poutres, tonneaux, fosses, par allusion à leur ressemblance avec ces objets. Quelques-unes d'entre elles apparaissent au couchant, et sont plus connues; on en voit rarement au nord ou au midi. Du reste, on regarde comme certain que jamais deux d'entre elles ne peuvent se trouver réunissant les mêmes circonstances de durée ou de position. Voilà tout ce que nous avions à dire sur l'air.

La terre ne contient pas uniquement dans ses entrailles des sources d'eaux; elle est pleine encore et d'air et de feu. Oui, au dessous de certaines localités il existe des courans d'air occultes, qui s'exhalent de temps en temps et soufflent l'incendie, comme Lipari, l'Etna, et encore notre Vésuve. Ces feux qui sont contenus dans les lieux les plus secrets de la terre, réduisent à l'état de vapeur les eaux qui s'étendent au dessus d'eux; et on reconnaît ainsi l'influence de la flamme, parce que les eaux s'échauffent de son contact : c'est un véritable incendie qui brûle des courans liquides. Nous en citerons pour exemple le fleuve Phlégéthon, que les poètes font couler dans leur enfer fantastique. Mais comment ne pas juger dignes de notre intérêt ces sortes d'exhalaisons, quand on remarque que, grâce à l'espèce de fureur religieuse qu'elles inspirent, des hommes vivent sans boire et sans manger, d'autres deviennent prophètes et révèlent l'avenir? témoin le temple de Delphes, et d'autres. J'ai vu moi-même auprès d'Hiéropolis, en Phrygie, sur le revers d'une montagne assez peu élevée, une ouverture naturelle, autour de laquelle il y avait un rebord mince et de médiocre hauteur. Est-ce à dire que ce soient là les soupiraux de Pluton, comme feignent les poètes; ou

credi prior ratio est. Proxima quæque animalia, et in alvum prona atque projecta, venenati spiritus contagione corripiunt, et vertice circumacta interimunt. Antistites denique ipsos semiviros esse, qui audeant propius accedere, ad superna semper sua ora tollentes. Adeo illis cognita est vis mali ad inferiora, aeris noxii crassitate densa, inferiores quoque facilius adire atque percellere. Sæpe accidit, ut nativi spiritus per terræ concavas partes errantes concuterent solida terrarum; sæpius, ut spiritus, crescente violentia, et insinuantes se telluris angustiis, nec invenientes exitum, terram moverent. Horum motuum tam varia sunt nomina, quam diversi esse videntur. Namque obliquis lateribus proxima quæque jactantes, et acutis angulis mobiles, epiclintæ græce appellantur; sed qui subsiliunt, excutientes onera et recuperantes, directis angulis mobiles, brastæ vocitantur: illi autem, qui abstrudere videntur, chasmatiæ dicti; quorum impulsu dissilit tellus, rhectæ sunt nominati. His passionibus contingit, ut quædam terræ exspirent halitus, aliæ vomant saxa, nonnullæ cœnum; sunt, quæ fontes pariunt insolentibus locis, peregrinorum fluminum sulcantes vias. Ostæ sunt motus, quibus solum quatitur: palmatiæ vero appellantur, quorum pavitatione illa, quæ trepidant, sine inclinationis periculo nutabunt, quum directi tamen rigoris statum retinent.

n'est-il pas plus raisonnable d'y voir des exhalaisons mortelles ? En effet, les animaux qu'on en approche, qu'on y penche ou qu'on y jette, sont asphyxiés par l'atteinte de ce souffle empoisonné; ils sont entraînés en tourbillonnant, et périssent. On dit qu'il n'y a que les prêtres eunuques qui osent s'y hasarder de plus près, en tenant toujours le visage en l'air; tant ils savent que les effets de ce mal qui des lieux inférieurs exhale une vapeur méphitique et nuisible, peuvent atteindre et frapper les êtres, même inférieurs dans l'espèce humaine. Souvent il est arrivé que des courans d'air naturels, errans dans les cavités de notre globe, lui imprimassent des secousses; plus souvent encore, que ces courans d'air, augmentant de violence et s'engageant dans des passages étroits où ils ne trouvaient pas d'issue, occasionassent des bouleversemens. Ces phénomènes ont autant de noms divers, qu'ils paraissent eux-mêmes être variés. En effet, ceux qui en renversant tout ce dont ils approchent procèdent par une direction oblique et latérale, frappant à angles aigus, sont appelés, en grec, *épiclintes ;* ceux qui bondissent, déplaçant et replaçant les corps selon un plan vertical et à angles droits, s'appellent *brastes ;* ceux qui semblent engloutir, s'appellent *chasmaties ;* ceux dont la violence produit des déchiremens dans le sol, s'appellent *rhectes.* A la suite de ces phénomènes, certaines localités lancent des exhalaisons, d'autres vomissent des rochers, quelques-unes du limon ; il en est qui font jaillir des sources dans des lieux où l'on n'en avait jamais vu, traçant de nouvelles routes à des fleuves étrangers. On nomme *ostes,* les mouvemens qui bouleversent le sol; *palmaties,* ceux qui, tout en l'agitant et le faisant trembler, ne présen-

Mycetias vocatur tetri rudoris inquietudo terrena. Audiuntur mugitus, interioribus gemitibus expressis, quum spiritus invalidus ad terram movendam per aperta telluris inventis itineribus discurrit. His talibus marina sunt paria, quum fluctuum currentium mole nunc progressibus litora, nunc recursibus sinus cæsi quatiuntur. Sentitur etiam cœli marisque cognatio, quum menstruis cursibus lunæ decrementa et accessus fretorum atque æstuum deprehenduntur.

Verum enimvero, ut possum, de universitate quod sentio, breviter absolvam : elementorum inter se tanta concordia est, aeris, maris, atque terræ, ut admirari minus deceat, si illis eadem incommoda soleant ac secunda contingere, particulatim quidem rebus ortus atque obitus adferens, universitatem vero a fine atque initio vindicans. Et quibusdam mirum videri solet, quod, quum ex diversis atque inter se pugnantibus elementis mundi natura conflata sit, aridis atque fluxis, glacialibus et ignitis; tanto rerum divortio nondum sit ejus mortalitas dissoluta. Quibus illud simile satisfaciet, quum in urbe ex diversis et contrariis corporata rerum inæqualium multitudo concordat. Sunt enim pariter dites et egentes, adolescens ætas permixta senioribus, ignavi

tent aucun danger de chute, et ne font pas dévier les corps de la verticale; on appelle *mycetias*, les sourdes harmonies produites sous terre par ces courans incessamment inquiets. Ce sont enfin de véritables mugissemens qui s'échappent comme de profonds soupirs, lorsque ces mêmes courans, trop faibles pour ébranler la terre, se dirigent en tous sens à la surface du sol par les chemins qu'ils rencontrent. Sur la mer on trouve des phénomènes analogues, lorsque la masse des flots qui s'élancent va tantôt frapper en avant les rivages, tantôt se replier en arrière sur les golfes les plus reculés. C'est le résultat d'une sympathie sensible entre le ciel et la mer, sympathie qui se reconnaît à la concordance des phases de la lune avec le flux et le reflux.

Je vais expliquer en peu de mots, et comme je le pourrai, mon opinion sur le système général de l'univers. Entre les élémens, l'air, la mer et la terre, il règne une harmonie parfaite; et au milieu de tant de causes qui leur sont également favorables ou contraires, en ce sens qu'elles peuvent créer ou détruire en particulier, cette harmonie garantit au grand tout l'impossibilité de finir; comme il y a eu pour lui impossibilité de commencer. Quelques-uns ont coutume de trouver étonnant que la nature étant composée de principes divers et qui se combattent les uns par les autres, le sec et l'humide, le froid et le chaud, de telles incompatibilités n'aient pas encore provoqué la dissolution et la ruine de notre monde. Mais nous leur répondrons par une similitude qui les satisfera. Dans une ville, les élémens les plus opposés et les plus contraires se combinent de manière à former un tout parfaitement uni de choses dissemblables. En effet, on y voit ensemble des riches et des pauvres, des ado-

cum fortibus, pessimi optimis congregati. Aut profecto quod res est fateantur, hanc esse civilis rationis admirandam temperantiam, quum quidem de pluribus una sit facta, et similis suî tota, quum dissimilia membra sint, imago, receptrixque naturarum ad diversa tendentium, et fortunarum per varias fines exitusque pergentium; et, ut res est, contrariorum per se natura flectitur, et ex dissonis fit unus idemque consensus. Sic mare et femineum secus junguntur, ac diversus utriusque sexus ex dissimilibus simile animal facit : artes denique ipsæ, naturam imitantes, ex imparibus paria faciunt. Pictura namque ex discordibus pigmentorum coloribus, atris, albis, luteis et puniceis, confusione modica temperatis, imagines iis, quæ imitatur, similes facit. Ipsa etiam musica, quæ de longis et brevibus, acutis et gravioribus sonis constat, tamque diversis et dissonis vocibus, harmoniam consonam reddit. Grammaticorum artes vide, quæso, ut ex diversis collectæ sint litteris : ex quibus aliæ sunt insonæ, semisonantes aliæ, pars sonantes; et tamen mutuis se auxiliis adjuvantes syllabas pariunt, et de syllabis voces. Hoc Heraclitus sententiarum suarum nubilis ad hunc modum est prosecutus: Συνάψειας οὖλα καὶ οὐχὶ οὖλα, συμφερόμενον καὶ διαφερόμενον, συνᾷδον καὶ διᾷδον, καὶ ἐκ πάντων ἓν, καὶ ἐξ ἑνὸς πάντα. Sic totius mundi suorum instantia initiorum inter se impares conventus, pari nec discordante consensu natura, veluti

lescens mêlés avec des vieillards, des lâches avec des courageux, des pervers avec des hommes de bien; et, cependant, on ne pourra se refuser à convenir qu'en vérité rien n'est plus admirable que l'aspect d'une ville sagement administrée. C'est un seul tout composé de plusieurs parties; c'est un ensemble parfaitement homogène, quoique ses membres ne le soient pas; c'est le centre de mille natures qui tendent à différentes destinations, de spécialités aboutissant à des fins et à des résultats divers. Par une association remarquable, les principes les plus opposés se modifient entre eux, les dissonances concourent à une seule et même harmonie. Ainsi, le sexe masculin et le féminin s'accouplent, et les deux sexes contraires produisent un animal semblable à l'un d'eux. La peinture, avec ses couleurs discordantes, noires, blanches, jaunes, écarlates, qu'elle sait habilement fondre ensemble, fait des images semblables aux modèles qu'elle imite. La musique, formée de brèves et de longues, de sons aigus et de sons graves, de voix si diverses et si discordantes, rend une harmonie parfaite. Voyez encore, je vous prie, le procédé de l'écriture: elle se compose de différentes lettres, les unes consonnes, les autres demi-consonnes, les autres voyelles; et cependant, grâce au mutuel secours qu'elles se prêtent, ces lettres composent des syllabes, et les syllabes, des mots. C'est ce qu'Héraclite exprime en ces termes, où l'on trouve son obscurité ordinaire: «Supposez réuni ce qui est sain et ce qui ne l'est pas, ce qui est concordant et ce qui est discordant; voyez une seule chose dans tout, et tout dans une seule chose.» C'est bien en effet ainsi que les élémens hétérogènes de ce monde ont été réunis ensemble; et grâce à son caractère d'union, à sa force

musicam, temperavit. Namque humidis arida, glacialibus flammida, velocibus pigra, directis obliqua confudit, unumque ex omnibus, et ex uno omnia, juxta Heraclitum, constituit : terramque humore, et cœlum solis orbe et lunæ globo, ceterisque orientium et conditorum siderum facibus ornavit, una illa parte mixta, quam quidem cunctis constat implicatam, dum inconfusa, dum libera elementorum substantia, ignis, aquæ, aeris, terræ, ex quibus hujus sphæræ convexa, et disparibus qualitatibus naturæ conflata, adacta est fateri concordiam, et ex ea salutem operi machinatam. Principiorum igitur consensus sibi concordiam peperit : perseverantiam vero amicitiæ inter se elementis dedit specierum ipsarum æqua partitio, et dum in nullo alia ab alia vincitur, modo vel potestate. Æqualis quippe omnium diversitas, gravissimorum, levissimorum, ferventium, frigidorum, docente ratione naturæ, diversis licet rebus, æqualitatem deferre concordiam, concordiam omniparentis mundi amœnitatem æternitatemque reperisse.

Quid enim mundo præstantius? Lauda, quam potes, speciem; portio a te laudabitur mundi : admirare, quam voles, temperantiam, ordinationem, figuram; hic, et per hunc illud quodcunque est invenietur esse laudandum. Nam quid, oro te, ornatum atque ordinatum videri potest, quod non ab ipsius exemplo imitatura sit ratio?

coïtive, la nature en fait un vaste ensemble d'harmonie. L'humide a été combiné avec le sec, le froid avec le chaud, le rapide avec le lent, les lignes droites avec les courbes ; une chose a été formée de tout, et tout a été formé d'une chose, comme le dit Héraclite. La terre a été dotée d'un principe humide, le ciel a reçu le globe du soleil et le disque de la lune ainsi que les autres flambeaux des astres qui se lèvent et se couchent; puis à tout s'est mêlé une sorte de souffle vivifiant dont il est certain que la nature entière est imprégnée. Par cette influence, toute substance, le feu, l'eau, l'air, la terre, et ce qui compose l'ensemble de ce globe, est forcée de reconnaître entre les diverses parties constituantes, malgré leurs contrastes, une harmonie, une union qui assure le salut de l'œuvre. Oui, c'est cet accord des principes qui garantit leur existence; et cette persistance d'union tient à ce qu'il y a un mélange égal des parties apportées par chacun d'eux, et à ce qu'aucun d'eux ne prétend rompre l'équilibre en prévalant par la puissance ou par la forme de ce qu'il apporte à la communauté. Ces réunions d'atomes lourds, légers, chauds, froids, combinées habilement selon les indications de la nature, ont, au milieu de tant de contraires, valu à ce monde un accord dont les résultats sont un agrément, une grâce, une jeunesse éternelle.

Car enfin est-il rien de plus admirable que le monde? Louez n'importe quel objet ; ce sera une portion du monde que vous louerez; admirez où vous voudrez de l'ordre, de l'harmonie, de la grâce ; ce sera le monde, ce sera son influence que vous retrouverez dans tout ce que vous aurez à louer. Rien, je vous prie, saurait-il paraître gracieux et bien ordonné, sans que le secret

unde κόσμος græce nomen accepit. Euntibus sole atque luna ceteraque luce siderea per easdem vias, custoditis temporum vicibus, nec ullius erroris interjectione confusis, digeruntur tempora, et rursus incipiunt. Quam pulchræque et fœcundæ horæ procreantur, nunc æstivos vapores revolventes, nunc pruinas hiemis circumferentes! dierum etiam noctiumque curriculis ordiuntur menses, menses texunt annos, anni seriem conficiunt seculorum. Et hic quidem mundus magnitudine immensus, cursibus rapidus, splendore perlucidus, valenti habitudine, pubertate juvenali. Hic animalium causa. Nantium atque terrestrium, pennigerarumque cunctarum distinxit genera, species separavit, fixitque leges vivendi atque moriendi. Ex hoc animantia vitales spiritus ducunt. Illinc statis cursibus temporum eventus, qui admirationi esse solent, quum vel inter se ventorum prœlia ciuntur, vel dissectis nubibus fulminat cœlum, et tempestates inter se serenæ hibernæque confligunt, micant ignes, imbres rumpuntur: et rursus, placatis omnibus, amœna lætitia mundi reseratur. Videas et viridantibus comis cæsariatam esse terram, et scatebris fontium manantem, et aquarum agminibus concipientem, parientem atque educantem, nec occasibus fatigari, nec seculis anilitari, excussam erumpentibus semper tam pigris quam moventibus fæcibus, aquarum sæpe alluvionibus mersam, flam-

de sa beauté tienne à ce qu'il est imité du monde? c'est ce qui a valu à celui-ci chez les Grecs le nom de *kosmos* (ornement). La marche du soleil, de la lune et des autres astres lumineux dans des routes toujours constantes, avec des révolutions déterminées et exemptes de toute erreur, établit la division et le renouvellement des temps. Qu'elles sont belles et fécondes, ces heures qui tantôt nous ramènent les chaleurs de l'été, tantôt répandent autour de nous les frimas de l'hiver! La série des jours et des nuits forme les mois, les mois font les années, les années la suite des siècles. Le monde est incommensurable de grandeur, admirable dans la rapidité de ses révolutions, dans l'éclat dont il brille, dans sa vigueur inaltérable, dans sa fraîcheur de jeunesse. C'est lui qui fait naître les animaux: animaux terrestres, aquatiques, ailés, chacun ayant son genre, son espèce distincte, ses conditions particulières de vie et de mortalité. C'est du monde que les êtres animés tirent leurs esprits vitaux. C'est à son organisation que se rattachent les dates certaines de ces évènemens qui nous frappent toujours d'une admiration nouvelle: les combats que se livrent les vents; la foudre qui déchire les nuages et sillonne les cieux; les luttes du temps serein et du temps d'orage; les éclairs, les pluies, et réciproquement ce calme universel qui ouvre l'univers entier à l'allégresse et au bonheur. De verdoyans feuillages forment comme une chevelure à la terre; des sources fraîches jaillissent de son sein, des courans d'eau y trouvent leur existence, leur entretien; des révolutions ne la fatiguent point; elle ne vieillit point sous la main des siècles, malgré les éjections de toute nature, brusques ou insensibles, qui l'ébranlent, malgré les alluvions qui l'inondent souvent,

marum per partes voracitate consumtam; quæ tamen illi quum regionaliter videantur esse pestifera, ad omnem salutaria sunt, et ad redintegrationem ejus valent; et quum movetur, profecto spirat illos spiritus : quibus clausis, et effugia quærentibus, movebatur. Imbribus etiam madefacta, non solum ad educandos fœtus suos opimatur, verum etiam pestifera a contagione proluitur. Flabris autem, spirantium aurarum graviores et minus puri aeris spiritus digeruntur atque purgantur. Tepores frigus glaciale mitificant, et brumalis austeritas terrestrium viscerum venas remittit : et pars gignentium, alia adolescentium, cetera occidentium vices sustinent : sorsque nascentium obitorum loco pullulat, et occidentium numerus nascentibus locum pandit.

Restat, quod caput est sermonis hujus, ut super mundi rectore verba faciamus; indigens quippe orationis hujus videbatur ratio, nisi de mundo disputantes, etsi minus curiose, at quoquo modo possemus, de eo diceremus. De rectore quippe omnium, non, ut ait ille, silere melius est, sed vel parum dicere. Vetus opinio est, atque cogitationes omnium hominum penitus insedit, Deum esse, originis et haberi auctorem, Deumque ipsum salutem esse et perseverantiam earum, quas effecerit, rerum. Neque ulla res est tam præstantibus viribus, quæ viduata Dei auxilio, suî natura contenta sit. Hanc opinionem vates secuti, profiteri ausi sunt, omnia

malgré les flammes dont les ravages la consument en partie. Bien que dans les diverses localités ces accidens semblent des désastres funestes à l'ensemble, ils sont salutaires et contribuent au raffermissement du globe : les tremblemens de terre sont l'exhalaison de certains souffles qu'il contenait, et qui ne l'agitaient que parce qu'ils cherchaient à s'échapper; les pluies qui inondent le sol, outre qu'elles sont une espèce d'engrais servant à élever les animaux, le purifient encore de miasmes contagieux; les ouragans dissipent et purifient les courans d'air trop intenses ou d'une nature viciée; la chaleur adoucit les rigueurs d'un froid glacial; le froid de l'hiver tempère les chaleurs du feu que la terre couve dans son sein. Des animaux croissent, d'autres se développent auprès d'autres qui passent; une génération qui naît pullule sur une qui meurt; et un certain nombre en disparaissant fait place à un même nombre qui vient à la lumière.

Il nous reste à traiter du point capital de cette question, c'est-à-dire à parler de celui qui administre le monde; car il semblerait que quelque chose manquât à mon discours, si, parlant sur le monde, peut-être sans talent, du moins le mieux qu'il m'est possible, je ne faisais mention de cet être souverain. Or, contrairement à ce que dit Platon, il vaut encore mieux parler même insuffisamment de lui, que de n'en point parler du tout. C'est une opinion ancienne comme le monde, et profondément gravée dans les esprits, que l'existence d'un Dieu auteur de toute créature, et en même temps principe de conservation et de persistance pour tout ce qu'il a formé. Rien n'est si vigoureusement constitué, que, sans le secours de Dieu, il puisse se suffire par sa propre nature. C'est en suivant cette opinion que les poètes ont osé dire que tout est

Jove plena esse; cujus præsentiam non jam cogitatio sola, sed oculi et aures et sensibilis substantia comprehendit. At hæc composita est potestati Dei, non autem essentiæ conveniens oratio. Sospitator quidem ille et genitor est omnium, qui ad complendum mundum nati factique sunt : non tamen ut corporei laboris officio orbem istum manibus suis instruxerit, sed qui quadam infatigabili providentia, et procul posita cuncta contingat, et maximis intervallis disjuncta circumplectatur. Nec ambigitur, eum præstantem atque sublimem sedem tenere, et poetarum laudibus nomen ejus consulum ac regum nuncupationibus prædicari, et in arduis arcibus habere solium consecratum. Denique propiores quosque de potestate ejus amplius trahere; corpora illa cœlestia, quanto finitima sunt ei, tanto amplius de Deo capere : multoque minus, quæ ab illis sunt secunda, et ad hæc usque terrena, pro intervallorum modo indulgentiarum Dei ad nos usque beneficia pervenire. Sed quum credamus, Deum per omnia permeare, et ad nos, et ultra potestatem sui nominis tendere; quantum abest vel imminet, tantum existimandum est eum amplius minusve rebus utilitatis dare. Quam rem rectius est atque honestius sic arbitrari, summam illam potestatem, sacratam cœli penetralibus, et illis qui longissime separentur, et proximis, una et eadem ratione, et per se et per alios

plein de Jupiter, dont la présence se révèle, non pas seulement à la pensée, mais encore aux yeux, aux oreilles et à toute substance sensible. Mais si ce langage poétique a pour but d'exprimer la puissance divine, il convient moins à l'essence de Dieu. Dieu sans doute a créé et conserve tous les êtres qui sont nés et formés pour remplir le monde; mais ce n'est pas à dire cependant que, comme un artisan qui fatigue son corps, il ait de ses mains façonné cet univers. Son infatigable providence, placée loin de notre séjour, s'étend sur tout et embrasse les détails dont des espaces immenses la séparent. Il n'est pas douteux qu'il occupe un séjour aussi éclatant que sublime; en même temps que son nom, chanté par la voix des poètes, est plus noble que celui des consuls et des rois, dans les hauteurs de l'empyrée est établi le trône de sa magnificence. Les êtres les plus rapprochés de lui sont aussi ceux qui participent le plus amplement de son pouvoir; et les créatures célestes, grâce à leur voisinage, reçoivent par cela même d'autant plus de Dieu. La participation y est beaucoup moindre pour les créatures qui sont secondaires à celles-ci, et ainsi de suite jusqu'à nous, habitans de ce globe, à qui l'influence des bienfaits de la divinité ne se fait ressentir qu'à des intervalles d'un espace presque incommensurable. Or, si nous admettons que Dieu pénètre partout, que sa puissance s'étend jusqu'à notre séjour et au delà, il s'ensuit que plus il est près ou éloigné, plus aussi doit augmenter ou décroître son influence sur les objets. Conséquemment, il est plus convenable et plus digne d'admettre la théorie suivante: de croire que cette puissance souveraine réside au ciel comme dans le sanctuaire de sa grandeur; et que de là les êtres les plus éloi-

opem salutis afferre, neque penetrantem atque adeuntem specialiter singula, nec indecore attrectantem cominus cuncta. Talis quippe humilitas dejecti et minus sublimis officii, ne in homine quidem convenit ei, qui sit paululum conscientiæ celsioris. Militiæ principes, et curiæ proceres, et urbium ac domorum rectores, dico nunquam commissuros esse, ut id suis manibus factum velint, quod sit curæ levioris fusciorisque. Nihilo enim sequius possunt facere dominorum imperia ministeria servulorum.

Exemplo, quale sit istud, intellige. Cambyses, et Xerxes, et Darius, potentissimi reges fuerunt; horum præpotentiam, quam ex opibus collegerant, lenocinium vitæ effecerat celsiorem, quum eorum alter apud Susam et Ecbatanas, ut in fano quodam sacratus, nulli temere notitiam oris sui panderet; sed circumseptus admirabili regia, cujus tecta fulgerent eboris nive, argenti luce, flammis ex auro, vel electri claritate: limina vero alia præ aliis erant; interiores fores exteriores januæ munibant, portæque ferratæ, et muri adamantina firmitate. Ante fores viri fortes stipatoresque regalium laterum tutelam pervigili custodia per vices sortium sustinebant. Erant inter eos et diversa officia; in comitatu regio armigeri quidam, at extrinsecus singuli custodes locorum erant, et janitores, et atrienses. Sed inter eos aures

gnés comme les plus rapprochés de lui sentent l'influence salutaire de la protection exercée par lui-même ou par d'autres, sans qu'il ait besoin de se communiquer à chaque espèce en particulier, et de porter la main à tout, ce qui serait incompatible avec sa dignité. Parmi les hommes eux-mêmes, des fonctions si humbles et si subalternes ne conviendraient pas à celui dont les sentimens auraient quelque élévation. Les chefs d'une armée, les présidens d'un sénat, les gouverneurs des villes et des peuples s'abaisseraient-ils, je le demande, à exécuter de leurs propres mains des détails frivoles et minutieux? Les maîtres, enfin, dont le rôle est de commander, se résignent-ils jamais à l'office des esclaves?

Une comparaison éclaircira cette pensée : Cambyse, Xerxès, Darius, étaient de puissans monarques, dont la grandeur, fondée sur leurs prodigieuses richesses, se rehaussait encore de tout l'appareil dont ils s'entouraient. Or, l'un d'eux dans Suse et dans Ecbatane, retiré comme au fond d'un sanctuaire, ne prodiguait point indifféremment l'aspect de son visage. Il avait pour asile un admirable palais, dont les toits étincelaient des neiges de l'ivoire, des éclairs de l'argent, des flammes de l'or, du brillant de l'acier. A une entrée succédait toujours une entrée nouvelle. Les portes intérieures étaient protégées par des portes extérieures tout en fer, et par des murailles aussi impénétrables que le diamant. Aux abords du palais, des hommes intrépides attachés à la personne du roi exerçaient une surveillance continuelle en se remplaçant au sort. Tous avaient des fonctions : dans le cortège du monarque, ils étaient écuyers; et au dehors, selon les localités, ils étaient des gardiens, des portiers, des majordomes. Parmi eux encore quelques-

regiæ, et imperatoris oculi quidam homines vocabantur. Per quæ officiorum genera rex ille ab hominibus deus esse credebatur: quum omnia, quæcunque ibi gererentur, ille Otacustarum relatione discebat. Dispensatores pecuniæ, quæstores vectigalium, tribunos ærarios habebat. Alios et alios præfecerat ceteris urbibus. Alii venatibus agendis provinciam nacti, pars donis et muneribus præfecti putabantur, et ceteri perpetuis magnisque curis, observationi singularum rerum oppositi erant. Sed per omne Asiaticum regnum, quod ab occidente Hellespontus terminabat, ab ortu gens inchoabat Indorum, Duces ac Satrapæ ubique dispositi, et permixta locis omnibus mancipia regalia. Ex eo numero erant excursores diurni, atque nocturni exploratores, ac nuncii et specularum incensores assidui. Tum horum per vices incensæ faces, ex omnibus regni sublimibus locis, in uno die imperatori significabant, quod erat scitu opus.

Igitur regnum illud ita componi oportet cum mundi aula, ut inter se comparantur summus atque exsuperantissimus divûm, et homo ignavus et pessimus. Quod si cui viro, vel cuilibet regi indecorum est per semetipsum procurare omnia quæ proficiant; multo magis Deo inconveniens erit. Quare sic putandum est, eum maxime majestatem retinere, si ipse in alto residens, eas potestates per omnes partes mundi orbisque dispendat,

uns étaient appelés oreilles du roi, yeux de l'empereur. C'était grâce à ce genre d'intermédiaires que le prince passait aux yeux des hommes pour un dieu, attendu que par les rapports de ses espions il apprenait tout ce qui se faisait dans ses états. Il avait des payeurs, des receveurs, des agens du fisc. Il avait pareillement placé dans les villes des officiers de toute espèce, les uns chargés du département des chasses, d'autres qui passaient pour préposés aux largesses et aux récompenses; d'autres, dont les fonctions étaient aussi importantes qu'assidues, devaient exercer une infatigable surveillance. Dans toute l'étendue du royaume d'Asie, lequel était borné à l'occident par l'Hellespont et à l'orient par les Indes, des généraux et des satrapes étaient partout répandus; chaque contrée avait ses esclaves royaux. C'étaient des coureurs de jour, des veilleurs de nuit; les uns portaient à chaque instant des messages; les autres allumaient assidûment des fanaux; et ces clartés qui brillaient alternativement sur tous les points du royaume apprenaient à l'empereur en un seul jour ce qu'il lui importait de savoir.

C'est à un pareil système de monarchie que l'on peut comparer le grand royaume du monde, si pourtant on a le droit de mettre en parallèle le maître, le souverain des dieux, et la nature lâche et corrompue des mortels. Or, lorsqu'il est inconvenant pour un homme, pour un roi, d'exécuter par lui-même tout ce qui peut lui être profitable, combien ne sera-ce pas plus inconvenant à l'égard de Dieu? Ainsi n'en doutons pas : Dieu se maintient toujours parfaitement dans sa dignité. Des hauteurs où il réside, il a placé des puissances secondaires dans toutes les parties du monde et de l'univers.

quæ sint penes solem ac lunam, cunctumque cœlum. Horum enim cura salutem terrenorum omnium gubernari. Nec multis ei opus est, nec partitis hominum conservitiis : quibus, propter ignaviam, appositum est pluribus indigere. An non ejusmodi compendio machinatores fabricarum, astutia unius conversionis multa et varia pariter administrant? en! etiam illi, qui in ligneolis hominum figuris gestus movent, quando filum membri, quod agitare volent, traxerint, torquebitur cervix, nutabit caput, oculi vibrabunt, manus ad omne ministerium præsto erunt, nec invenuste totus videbitur vivere. Haud secus etiam cœlestis potestas, quum initium sciente et salutifera opera moverit; ab imo ad secundum, et deinceps ad proximum, et usque ad supremum, attactu continuo vim suæ majestatis insinuat : et aliud alio commovetur, motusque unius alteri movendi se originem tradit. Mundo equidem consentiunt, non una, sed diversa via, et plerumque contraria. Et prima remissione ad motum data, simplicique inchoato principio, impulsibus mutuis, ut supra dictum est, moventur quidem omnia; sed ita, ut, si quis sphæram et quadratum et cylindrum et alias figuras per proclive simul jaciat, deferentur quidem omnia, sed non eodem genere movebuntur.

Nec illud dissimile exemplum videri oportet, si quis

Ces puissances qui résident dans le soleil, dans la lune et dans la vaste étendue du ciel, garantissent par leur sollicitude la conservation de tous les habitans de la terre. Mais cette surveillance ne leur demande pas l'aide d'un grand nombre de subordonnés, comme il arrive pour l'homme, qui est contraint de s'associer d'autres hommes dans ses travaux, attendu que sa faiblesse le condamne à avoir besoin d'une foule de bras. Voyez les mécaniciens mettre en mouvement un nombre infini de machines à l'aide d'un seul ressort ingénieux ; voyez encore ceux qui font manœuvrer de petites marionnettes en bois : selon qu'ils tirent tel ou tel fil pour faire mouvoir un membre, la tête tourne, les yeux roulent, les mains exécutent tout ce qu'on veut; et la marionnette, dans ses mouvemens pleins de précision, semble être une petite personne vivante. De même en agit la puissance céleste : elle imprime savamment l'impulsion à tout l'ensemble; et le mouvement générateur, mis une fois en action, garantit de proche en proche et par la combinaison des ressorts le jeu de toute la machine : un mécanisme est mû par un autre, qui en fait à son tour manœuvrer un troisième. Il y a pour l'économie du système entier accord parfait, non d'une seule manière, mais au moyen d'agens divers et souvent opposés. Il a suffi d'un premier moteur, d'un principe d'action, comme nous l'avons déjà dit; et depuis lors tout a marché, grâce à l'action réciproque des rouages. Que l'on se figure des sphères, des cubes, des cylindres, et d'autres solides, jetés ensemble suivant un plan incliné; tous, il est vrai, se précipiteront en bas, mais ce ne sera pas avec la même espèce de mouvement.

Faisons encore une comparaison assez exacte. Si

pariter patefacto gremio, animales simul abire patiatur, volucrum, natatilium, atque terrestrium greges; enimvero ad suum locum quæque, duce natura, properabunt: pars aquam repetent; illæ inter cicures atque agrestes legibus et institutis suis naturali lege aggregabuntur; ibunt per aeris vias præpetes, quibus hoc natura largita est. Atque ab uno sinu abeundi facultas concessa omnibus fuerat. Sic natura mundi est constituta. Nam quum cœlum omne simplici circumactu volvatur, nocte dieque distinctum, diversis mensurarum æqualitatibus separatum, quamvis una sphæra omnia concluserit; incrementis tamen globi sui, decisioneque luminis menstrua tempora luna significat, et cœli spatium sol annua reversione collustrat, ejusque comites amœnus Lucifer, et communis Cyllenius stella. Etenim Pyrois Mavortium sidus circuli sui biennio conficit spatia : Jovis clarum fulgensque, sexies eadem multiplicat cursibus suis tempora, quæ Saturnus sublimior triginta spatiis annorum circumerrat. Verum inter hæc una mundi conversio, unusque reversionis est orbis, et unus concentus, atque unus stellarum chorus ex diversis occasibus ortibusque. Hoc ornamentum et monile rectissime κόσμος græca lingua significatur.

At enim ut in choris, quum dux carminis hymno præcinit, concinentium vulgus virorum et feminarum mixtis gravibus et acutis clamoribus unam harmoniam

d'une même enceinte que l'on ouvrira, on laisse sortir ensemble des oiseaux, des animaux aquatiques, d'autres, terrestres; chaque espèce, guidée par son instinct inné, s'empressera de regagner son élément: les uns courront dans l'eau, les autres iront se réunir, selon leurs habitudes et la loi de leur nature, aux animaux sauvages ou aux animaux domestiques; on verra s'élancer promptement dans les routes de l'air ceux qui sont doués de cette faculté; et notez que ce sera d'une même enceinte que tous auront été lâchés. Ainsi est constitué le monde. En effet, le ciel qui, obéissant à un mouvement fort simple de rotation, passe par les alternatives de jour et de nuit, qui est divisé en plusieurs segmens bien distincts, n'en reconnaît pas moins des lois générales. Par les accroissemens de son disque et par ses diminutions régulières, la lune indique les mois; de son côté, le soleil parcourt les cieux d'une marche annuelle, aussi bien que ses compagnons, l'agréable Lucifer et Mercure son inséparable satellite. Pyroïs, l'étoile de Mars, opère sa révolution en deux ans; Jupiter, à la vive et brillante lumière, emploie six fois plus de temps à fournir sa route; et Saturne, placé dans une région plus haute, y emploie trente années. Or, au milieu de tous ces prodiges, il n'y a qu'un seul mouvement de rotation, qu'un mode de révolution unique pour le globe; il y a concert et harmonie parfaite entre ce chœur d'étoiles qui se lèvent et se couchent dans des latitudes différentes. Le monde est donc une magnifique et précieuse parure, comme le dit le mot grec *kosmos*.

De même que dans les chœurs un chef d'orchestre prélude à la symphonie, et qu'après lui les hommes et les femmes font entendre une harmonie parfaite résul-

resonant : sic divina mens mundanas varietates, ad instar unius concentionis, revelat. Nam quum cœlum confixum vaporatis et radiantibus stellis, inerranti cursu feratur, et reciprocis itineribus astra consurgant : sol quidem omnituens ortu suo diem pandit, occasu noctem reducit, conditusque vel relatus per plagas mundi, quatuor temporum vices mutat; hinc tempestivi imbres, et spiritus haud infœcundi; hinc alimenta rebus iis, quas accidere Deus his mundi partibus voluit. His adpositi sunt torrentium cursus, et tumores undarum, emicationesque silvarum, frugalis maturitas, fœtus animalium, educationes etiam atque obitus singulorum.

Quum igitur rex omnium et pater, quem tantummodo animæ oculis nostræ cogitationes vident, machinam omnem jugiter per circuitum suis legibus terminatam, claram et sideribus relucentem, speciesque innumeras modo propalam, sæpe contectas, ab uno, ut supra dixi, principio agitari jubet; simile istuc esse bellicis rebus hinc liceat arbitrari. Nam quum tuba bellicum cecinit, milites clangore incensi, alius accingitur gladio, alius clypeum capit; ille lorica se induit; hic galea caput, vel crura ocreis involvit; ille equum temperat frenis, et loris jugales ad concordiam copulat; et protinus unusquisque competens capessit officium. Velites excursionem adornant, ordinibus principes curant, equites cornibus

tant de voix perçantes et de voix graves; de même la providence de Dieu a voulu que les divers accidens de notre univers se concertassent admirablement. En même temps que le ciel, parsemé d'étoiles enflammées et rayonnantes, se meut d'une course périodique, et que les astres observent entre eux une succession alternative, le soleil, embrassant tout de son regard, ramène le jour par sa présence, la nuit par son départ; quatre fois il change les saisons de l'année, selon qu'il s'éloigne ou se rapproche des différens points du globe : de là des pluies qui mûrissent, des vents qui fertilisent; de là un principe de vie garantissant l'existence à tout ce que Dieu a placé dans ce monde. Ajoutez-y les courans d'eaux dont les larges volumes se répandent de toutes parts; les forêts qui ombragent le sol, les moissons qui se dorent, les êtres animés qui se multiplient, s'élèvent et meurent successivement.

Oui, le roi et le père du monde, que nous ne pouvons reconnaître que par l'œil de l'intelligence et de la méditation, a primitivement assigné à notre globe des lois immuables pour le vaste mouvement de son ensemble; il l'a éclairé de constellations brillantes, il l'a enrichi de productions, tantôt visibles, tantôt cachées dans la terre; et ensuite, comme déjà je l'ai dit, il lui a ordonné de se mouvoir suivant une impulsion unique qu'il lui a imprimée. On peut se figurer en quelque sorte le tableau d'une action militaire. Voyez quand la trompette a fait retentir ses belliqueux accens : l'un ceint le glaive, l'autre prend son bouclier; celui-ci se revêt de sa cuirasse, celui-là couvre son chef d'un casque ou ses jambes de cuissards; il y a des écuyers qui font manœuvrer leurs montures, des conducteurs qui dirigent l'attelage d'un char; tous, enfin, se livrent à différens dé-

præsunt, ceteri negotia, quæ nacti sunt, agitant : quum interea unius ducis imperio tantus exercitus paret, quem præfecerit, penes quem est summa rerum. Non aliter divinarum et humanarum rerum status regitur, quando uno moderamine contenta omnia, pensum sui operis agnoscunt; curaque omnibus occulta, vis nullis oculis obvia, nisi quibus mens suæ lucis aciem intendit.

Nec tamen hoc vel illi ad moliendum, vel nobis ad intelligendum obest. De inferiore licet imagine capiamus exempla. Anima in homine non videtur : et tamen fateantur omnes necesse est, hujus opera omnia, quæ per hominem præclara fiunt, provenire; neque animæ ipsius qualitatem ac figuram oculis occurrere, sed momentis ab ea gestarum rerum intelligi, qualis et quanta sit. Omne quippe humanæ vitæ præsidium ingenio ejus est paratum : cultus agrorum, usus frugum, artificum sollertia, proventus artium, commoditates vitæ humanæ. Quid de legibus dicam, quæ ad mansuefaciendos homines sunt inventæ? quid de civilibus institutis ac moribus, qui nunc populorum otiosis conventibus frequentantur; et, asperitate bellorum pacata, mitigantur quiete? Nisi forte tam injustus rerum æstimator potest esse, qui hæc eadem dè Deo neget, quem videat esse viribus exsupe-

tails spéciaux. Mais déjà une escarmouche de vélites s'organise, les officiers s'occupent de former les rangs, les cavaliers se placent aux ailes, les autres soldats occupent le poste qui leur est assigné; et cependant il n'y a qu'un seul chef, aux ordres duquel obéit toute l'armée; placé à la tête, c'est lui qui a le commandement souverain. Il n'en est pas autrement de l'organisation des choses divines et des choses humaines; un régulateur unique préside à l'ensemble, et chaque détail obéit aux lois qui lui sont assignées, sans que la main vigilante et forte qui maintient tout soit visible à d'autres regards qu'à ceux de l'intelligence.

Toutefois, cette intangibilité de la force motrice ne l'empêche pas plus d'opérer qu'elle ne nous empêche de la concevoir. Présentons pour exemple la comparaison suivante, tout imparfaite qu'elle est. L'âme ne s'aperçoit pas dans l'homme, et pourtant on ne saurait nier que par elle s'exécute tout ce qu'il y a de remarquable dans les actes humains. Si la substance de l'âme et sa figure ne se manifestent pas aux yeux, c'est par les résultats de ses actes que l'on reconnaît sa puissance et ses qualités. Toutes les ressources nécessaires à la vie humaine, agriculture, jardinage, métiers, beaux-arts, objets de sensualité, l'homme les trouve dans son génie. Je pourrais citer encore les lois destinées à adoucir les humains, ces institutions politiques, ces théories morales qui garantissent aux peuples une sécurité si douce, en faisant succéder aux horreurs des batailles le calme d'une paix délicieuse. Or, pourrait-on être assez injuste appréciateur des faits, pour refuser à Dieu une puissance pareille, quand on reconnaît le pouvoir de cet être souverain, son auguste essence, son immortalité? quand

rantissimum, augustissima specie, immortalis ævi, genitorem virtutum, ipsamque virtutem.

Unde nihil mirum est, si mortales oculi ejus non capiunt aspectum, quando divinorum operum vestigiis sit perspicuus atque manifestus. Ceterum ea, quæ vel cœlo accidere oculis advertimus, et in terra fieri et in aqua; etiam illa fieri a Deo credenda sunt, cujus tutela mundi hujus et cura est; de quo Empedocles prudenter his verbis sensit :

Πάνθ' ὅσατ' ἦν, ὅσατ' ἐστὶν, ἰδ' ὅσσα τε ἔσται ὀπίσσω
Δένδρεά τ' ἐβλάστησε καὶ ἀνέρες, ἠδὲ γυναῖκες,
Θῆρες τ', οἰωνοί τε, καὶ ὑδατοθρέμμονες ἰχθῦς.

Phidian illum, quem fictorem probum fuisse tradit memoria, vidi ipse in clypeo Minervæ, quæ arcibus Atheniensibus præsidet, oris sui similitudinem colligasse; ita, ut si quis olim artificis voluisset exinde imaginem separare, soluta compage, simulacri totius incolumitas interiret. Ad hoc instar mundi salutem tuetur Deus, aptam et revinctam sui numinis potestate.

Hujus locum quærimus; qui neque finitimus est terræ contagionibus, neque tamen medius in aere turbido, verum in mundano fastigio, quem Græci *οὐρανὸν* recte vocant, ut qui sit altitudinis finis; etiam iidem illa ratione *ὄλυμπον* nominant; quem ab omni fuscitate ac perturbatione vident liberum. Neque enim caliginem nubium

on sait qu'il est le père de toutes vertus, et la vertu même?

Qu'importe qu'il échappe aux regards des mortels, puisque ce sont des œuvres toutes divines qui nous révèlent et nous montrent ses traces! Car les phénomènes que nous voyons s'opérer dans le ciel, sur la terre et dans les eaux, nous devons les regarder comme l'ouvrage de Dieu, et comme les effets de la protection vigilante dont il entoure notre monde. Et, comme dit le poète Empédocle dans des vers pleins de sens,

Le passé, le présent, ce qui plus tard doit naître,
A Dieu, germe fécond, tout emprunte son être:
Homme, femme, poisson, bête sauvage, oiseau,
Plante, il a tout créé. . . . . .

Le célèbre Phidias, que la renommée proclame le prince des sculpteurs, a retracé sa propre ressemblance (je l'ai vue de mes yeux) sur le bouclier de la Minerve qui préside à la citadelle d'Athènes; et il l'a fait de telle sorte que si on voulait détacher ce portrait, tout serait désorganisé, et il n'y aurait plus de statue. C'est de la même manière que Dieu maintient la conservation du monde, dont il a combiné et rattaché entre elles les parties par sa toute-puissance.

Voulons-nous chercher la place qu'il occupe? Il n'est point voisin de la terre; il ne réside pas au milieu de l'air, élément trop mobile. Il a placé son séjour dans les hauteurs du monde, que les Grecs appellent avec raison *ouranos*, puisque c'est le terme de toute hauteur; de même qu'ils les nomment encore *olympos*, à cause de l'éclat et de la sérénité dont elles rayonnent constam-

recipit, vel pruinas vel nives sustinet, nec pulsatur ventis, nec imbribus cæditur. Hæc enim nec Olympo, qui est celsitudinis summæ, contingere, poeta his verbis cecinit :

Οὔλυμπον δ' ὅθι φασὶ θεῶν ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
Ἔμμεναι, οὔτ' ἀνέμοισι τινάσσεται, οὔτε ποτ' ὄμβρῳ
Δεύεται, οὔτε χιὼν ἐπιπίλναται, ἀλλὰ μάλ' αἴθρη
Πέπταται ἀνέφελος, λευκὴ δ' ἀναδέδρομεν αἴγλη.

Hanc opinionem communis mos et hominum observationes secutæ, affirmant, superiora esse Deo tradita. Namque habitus orantium sic est, ut manibus extensis in cœlum precemur. Romanus etiam poeta sic sensit :

Aspice hoc sublime candens, quem invocant omnes Jovem.

Unde illa, quæ videntur, suntque omnibus præstantiora, easdem sublimitates regionum tenent, astra cœlestia, et mundi lumina; ac merito illis licet ordine perpetuo frui, nec diversis etsi spatiis temporibusve observantissimam legem suorum aliquando itinerum mentiuntur.

Terrena omnia mutationes et conversiones, postremo interitus habent. Namque immodicis tremoribus terrarum dissiluisse humum, et interceptas urbes cum populis, sæpe cognovimus. Audivimus etiam, abruptis imbribus prolutas esse totas regiones. Illas etiam, quæ prius fue-

ment. En effet, ces régions ne sont jamais obscurcies par les nuages, contristées par les frimas ou les ouragans, agitées par les vents, fouettées par les pluies; de semblables intempéries de l'air ne sont pas même connues de l'Olympe, en raison de sa hauteur prodigieuse, et c'est ce que le poète exprime dans ces vers :

Séjour des dieux, l'Olympe ignore les ravages
Des frimas, de la pluie, ou des sombres orages.
Un air pur et brillant couronne son sommet.....

Les traditions constantes, les observations humaines, tout prouve que Dieu s'est réservé pour demeure les régions de l'empyrée. Quand nous faisons une prière, notre habitude est toujours d'élever les mains vers le ciel, comme le dit encore un poète latin :

Vois ce céleste azur que les mortels pieux
Invoquent en disant : « Jupiter, roi des cieux! »

C'est pour cela que les objets qui paraissent et qui sont en effet les plus remarquables de la création, comme les astres du ciel, les flambeaux du monde, occupent les mêmes espaces; et il leur est enjoint de conserver un ordre immuable, de ne point être infidèles aux lois qui leur ont à jamais tracé leur route, quelle que soit pour chacun d'eux la diversité des temps et des espaces.

Tout ce qui est sur la terre subit des changemens, des transformations, et finit en dernier lieu par s'anéantir. D'effroyables tremblemens de terre font éclater le sol, des villes sont englouties avec des peuples; c'est du moins ce que nous avons cent fois entendu dire. Nous savons également que des torrens de pluie ont noyé

rint continentes, hospitibus atque advenis fluctibus insulatas; alias, desidia maris, pedestri accessu pervias factas. Quid? qui ventis et procellis civitates eversas esse meminerunt? quid? quum incendia de nubibus emicarunt, quum Orientis regiones Phaethontis ruina, ut quidam putant, conflagratæ perierunt? In Occidentis plagis scaturigines ignis quædam ac proluviones easdem strages dederunt. Sic ex Ætnæ verticibus quondam effusis crateribus, per declivia, incendio divino, torrentis vice, flammarum flumina cucurrerunt. In quo periculi vertice egregium pietatis meritum fuisse cognovimus. Namque eos, qui principio fragoris territi, sensum tamen clementiæ misericordiæque retinebant, et grandævos parentes ereptos volucri clade suis cervicibus sustinebant; illa flammarum fluenta divino separata discidio, quasi duo flumina ex uno fonte manantia, locum illum ambire maluerunt obsidione innocenti, in quo inerant boni bajuli, religiosis sarcinis occupati.

Postremo, quod est in triremi gubernator, in curru rector, præcentor in choris, lex in urbe, dux in exercitu, hoc est in mundo Deus : nisi quod ceteris ærumnosum, et multiplex, et curarum innumerabilium videtur esse hoc ipsum, alicujus officii principem fieri; Deo

des contrées entières; des pays qui d'abord étaient des continens ont été par l'incursion des flots d'une mer étrangère changés tout à coup en des îles; d'autres terrains dont la mer s'éloignait sont devenus accessibles au pied de l'homme. Parlerai-je de ces cités que l'on se rappelle avoir été renversées par des vents et des orages; de ces incendies qui éclatèrent au sein des nues, lorsque, par exemple, toutes les contrées de l'Orient périrent dans une conflagration générale à la chute de Phaéthon? Dans les contrées de l'Occident, des feux qui jaillissaient pour couler ensuite en ruisseaux de laves, occasionèrent les mêmes désastres. Que de fois des sommets de l'Etna qui brisait ses fournaises, des fleuves de feu semblables à un torrent descendu du ciel se précipitèrent le long des flancs de la montagne! Dans ces scènes de péril on vit éclater des traits sublimes d'héroïsme dont le souvenir est venu jusqu'à nous. Des fils, que d'abord le bruit avait effrayés, toujours sensibles cependant à la voix de la tendresse et de la piété, arrachaient aux flammes rapides leurs vieux pères pour les emporter sur leurs épaules; et ces ondes brûlantes, se séparant comme à la voix de Dieu, formaient en quelque sorte deux fleuves sortis d'une même source, et d'eux-mêmes faisaient circuler leurs flots inoffensifs autour de l'espace où s'avançaient ces vertueux portefaix chargés de leur religieux butin.

Enfin, ce qu'est sur un vaisseau le pilote, sur un char le conducteur, le préchantre dans les chœurs, la loi dans la cité, le général dans l'armée, Dieu l'est dans le monde; si ce n'est que pour les autres il y a fatigue, multiplicité de travaux, soucis innombrables à se faire chefs de n'importe quelle entreprise; tandis que pour

vero nec tristis, nec onerosa est imperii sui cura. Namque nobis circumfert et regit cunctas formas naturasque, quas diversis regionibus commovet, ut est lex civitatis semel promulgata, perpetuis observationum rationibus fixa, ipsa quidem immutabilis, at ejus arbitrio parentium mentes agitantur, nutuque ejus et dominatione flectuntur : et scitis ejus magistratus tribunalia, principia milites frequentabunt, recuperatores judiciis præsidebunt : decuriones, et quibus est jus dicendæ sententiæ, ad consessum publicum commeabunt : et alius ad Minutiam frumentatum venit : et aliis in judiciis dies dicitur : reus purgandi se necessitate, insectandi studio accusator venit : ille moriturus ad supplicii locum ducitur : hic ad convivii repotia et vespertinus comessator adventat. Sunt et publicarum epularum apparatus, et lectisternia deorum, et dies festi, ludi scenici, ludique Circenses. Diis sacrificatur, geniis ministratur, obitis libatione profunditur, aliusque alio fungitur munere : parentque omnes jussis legum et communis imperii. Videasque illam civitatem pariter spirantem Panchæis odoribus, et graveolentibus cœnis : resonantem hymnis et carminibus et canticis, eamdem etiam lamentis et ploratibus ejulantem. Ad hunc modum res agi et in mundo æstimemus.

Dieu il n'y a ni contrariété, ni charge, ni inquiétude, attachées à l'exercice de son empire. En effet, il dispose et organise autour de nous toutes formes, toutes natures, et il leur imprime des mouvemens et des directions variées. Ses effets sont ceux de la loi acceptée dans les villes et fixée par la sanction d'une observance continuelle. Immuable elle-même, la loi, par son empire, agit incessamment sur ceux qui lui sont subordonnés, et tous obéissent à ses injonctions, à ses exigences. C'est pour se conformer à ses décrets que le magistrat se rend au tribunal, les soldats à la tente de leur général; que les récupérateurs président aux jugemens; que les décurions et ceux qui sont investis du droit de rendre la justice prennent place sur les tribunaux publics. Un autre va à la porte Minutia régler le prix des céréales; d'autres reçoivent des assignations pour un jour fixé; un accusé vient pour se justifier, un accusateur pour le charger; un criminel est conduit au lieu du supplice, où il doit périr; cet autre, convive resté des derniers aux noces de la veille, se rend au repas du lendemain. Ici on apprête les repas publics; là on dresse des lits en l'honneur des dieux; on prépare des fêtes, des jeux scéniques, des combats de gladiateurs; on sacrifie aux dieux, on invoque les génies, on répand des libations en l'honneur des morts; ici ce sont telles attributions, là telles autres. Tous obéissent à l'empire de la loi et à leurs fonctions sociales. Vous respirez dans la même ville les parfums de l'encens et l'odeur fétide des boues; vous entendez les hymnes, les vers, les cantiques de la piété, en même temps que les lamentations et les sanglots du désespoir. Soyez convaincus qu'ainsi se passent les choses dans le monde.

Lex illa vergens ad æquitatis tenorem sit Deus, nulla indigens correctione mutabili. Quippe sicut mundi universitas regitur, dum speculatur ad omnia rector ejus, atque immutabiliter incumbit, spargiturque vis illa seminibus inclusa per naturas omnium speciesque et genera digesta : sic faciles vitium lapsus, et palmarum ardua, persicorum rubor, levitas mali gignitur, et dulcitas fici, et quæ infelicia propter infœcunditatem vocamus, tamen utilia sunt alio pacto : platani, ut ait poeta, umbras potantibus ministrantes, et acuta pinus, et rasiles buxi, et odora laurus, cupressorum odoratius lignum. Tandem omnium animalium agrestium, et cicurum, pinnatarum, et pedestrium, et aquatilium natura gignitur, nutritur, absumitur, parens cœlestibus institutis; *πᾶν γὰρ ἑρπετὸν τὴν γῆν νέμεται*, ut Heraclitus ait.

Et quum sit unus, pluribus nominibus cietur, propter specierum multitudinem, quarum diversitate fit multiformis; videlicet a juvando Jupiter dicitur, *Δία* quem et *Ζῆνα* Græci, quod vitæ nostræ auctor sit, rectissime appellant; Saturnium etiam, filium *Κρόνου*, quasi *χρόνου*, id est, quemdam incœpta ab origine, interminum ad finem. Dicitur et Fulgurator, et Tonitrualis, et Fulminator, etiam Imbricitor, et item Serenator; et plures eum Frugiferum vocant, multi Urbis custodem, alii Ho-

Cette loi, qui tend toujours à maintenir l'équité, appelons-la Dieu, et persuadons-nous qu'elle n'a jamais besoin d'être redressée ou changée. En effet, de même que l'ensemble du monde est dirigé par la surveillance universelle du Créateur qui le protège immuablement, et dont l'influence renfermée dans chaque germe se répand sur toutes les natures, quelles que soient leurs formes et leurs espèces; de même la vigne serpente facilement, le palmier se dresse, la pêche se colore, la pomme s'adoucit, la figue devient mûre. Il n'y a pas jusqu'aux productions par nous appelées malheureuses à cause de leur infécondité, qui ne soient cependant utiles en quelque manière : les platanes, qui, comme dit le poète, prêtent leur ombrage aux buveurs; les pins au sommet pyramidal, les buis faciles à tailler, le laurier odorant, le cyprès plus odorant encore. Enfin tous les êtres animés, sauvages comme familiers, ailés comme terrestres ou aquatiques, obéissent dans leurs reproductions, dans leur entretien et dans leur mort, aux ordres de la législation céleste, puisque, comme dit Héraclite, « tout être rampant se nourrit de la terre. »

Bien que Dieu soit unique, il est appelé de plusieurs noms, à cause de la multiplicité de ses attributs, qui font en quelque sorte de lui autant d'êtres divers. Considéré comme protecteur, il est appelé *Jupiter*, de *Juvare;* comme source de toute vie, les Grecs l'appellent très-justement *Zeus* (de *Zaô*); ceux-ci appellent pareillement Saturne, fils de Cronus, ou, à peu de chose près, de *Chronus*, c'est-à-dire, être qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin. Dieu est encore appelé *Fulgurator, Tonitrualis, Fulminator, Imbricitor, Serenator* (dieu de l'éclair, du tonnerre, de la foudre,

spitalem, Amicalemque; et omnium officiorum nominibus adpellant. Est et Militaris, et Triumphator, et Propagator, et Tropæophorus; et multo plura ejusmodi apud haruspices et Romanos veteres invenies. Orpheus vero, hanc effari potestatem volens, his de eo verbis canit :

Ζεὺς πρῶτος γένετο, Ζεὺς ὕστατος ἀργικέραυνος,
Ζεὺς κεφαλὴ, Ζεὺς μέσσα· Διὸς δ' ἐκ πάντα τέτυκται.
Ζεὺς πυθμὴν γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀστερόεντος.
Ζεὺς ἄρσην γένετο, Ζεὺς ἄμβροτος ἔπλετο νύμφη.
Ζεὺς πνοιὴ πάντων, Ζεὺς ἀκαμάτου πυρὸς ὁρμὴ,
Ζεὺς πόντου ῥίζα, Ζεὺς ἥλιος ἠδὲ σελήνη.
Ζεὺς βασιλεὺς, Ζεὺς ἀρχὸς ἁπάντων, ἀρχιγένεθλος,
Πάντας γὰρ κρύψας αὖτις φάος ἐς πολυγηθὲς
Ἐξ ἱερῆς κραδίης ἀνενέγκατο μέρμερα ῥέζων.

Fatum autem Græci εἱμαρμένην, a tractu quodam causarum invicem se continentium, volunt dici decretum; idem πεπρωμένην dicunt, quod omnia in hoc statu rerum definita sint, nec sit in hoc mundo aliquid interminatum; idem fatum μοῖραν vocant, quod ex partibus constet; hinc νέμεσιν, quod unicuique adtributio sua sit adscripta. Adrastea, eademque ineffugibilis necessitas ultionis.

Sed tria fata sunt : numerus cum ratione temporis faciens, si potestatem earum ad ejusdem similitudinem

de la pluie, de la sérénité). Plusieurs l'appellent *Frugifer* (qui fertilise); d'autres, Gardien de la ville; d'autres, Hospitalier et Amical : on lui donne ainsi les noms de tous les sentimens qui sont des devoirs. Il est encore Jupiter Belliqueux, Triomphateur, Conquérant, Porte-Trophée; enfin, vous trouverez une foule d'appellations de ce genre dans l'ancien langage et dans celui des haruspices. Orphée, voulant résumer la puissance de Dieu, l'exprime dans les vers qui suivent :

Principe et fin de tout, tête et centre du monde,
Partout est Jupiter : C'est la foudre qui gronde;
C'est l'axe de la terre, et le pivot des cieux;
C'est l'homme au regard fier; c'est la vierge aux doux yeux;
C'est tout feu qui jaillit, tout souffle qui respire;
C'est la base des flots et de l'humide empire;
C'est Phébus; c'est sa sœur, au flambeau pâle et doux;
C'est le maître, le roi, c'est le père de tous;
C'est lui qui cache tout, lui qui fait tout paraître,
Et sa tête contient les germes de chaque être.

Ce que les Latins nomment *fatum* (fatalité), les Grecs l'appellent *imarmenî* (décret), en raison de ce que c'est un enchaînement de causes étroitement liées entre elles; ils l'appellent encore *pépromenî* (déterminé), parce que tout dans ce monde est rigoureusement déterminé, et que rien n'y est vague et indécis; ils l'appellent encore *mîra* (parties), parce que c'est, en quelque sorte, un composé de détails; puis *Némésis* (distribution), parce qu'à chaque être son rôle est distribué; puis Adrastée, c'est-à-dire puissance vengeresse à laquelle on ne saurait se dérober.

Les Parques sont trois; nombre qui s'accorde avec la nature du temps, d'autant plus qu'il y a analogie

temporis referas. Nam quod in fuso perfectum est, præteriti temporis habet speciem, et quod torquetur in digitis, momenti præsentis indicat spatia, et quod nondum ex colo tractum est, subactumque cura digitorum, id futuri et consequentis seculi posteriora videtur ostendere. Hæc illis conditio ex nominum eorumdem proprietate contingit; ut sit Atropos præteriti temporis fatum, quod ne Deus quidem faciet infectum : futuri temporis Lachesis a fine cognominata, quod etiam illis, quæ futura sunt, finem suum Deus dederit. Clotho præsentis temporis habet curam, ut ipsis actionibus suadeat, ne cura solers rebus omnibus desit. Deum vero ire per omnes terrasque, non frustra arbitrabitur, qui audiet Platonis hæc verba. *** Deus namque, sicut vetus inquit sermo, et vera continet ratio, principia, et fines, et media rerum omnium penetrat atque illustrat, et curru volucri superfertur. Eumdem Deum ultrix Necessitas semper et ubique comitatur, eorum, qui a sacra lege discesserint, vindex futura; quam faciet ille mitificam, qui statim a tenero et ipsis incunabulis intellexit, extimuit, eique se totum dedit atque permisit.

entre les divisions du temps et les attributions qu'on leur prête. En effet, ce qui est déjà filé sur le fuseau représente le passé; ce qui se roule sous les doigts indique le présent; et ce qui n'a pas encore été tiré de la quenouille pour être filé, semble représenter l'avenir et le temps qui n'est pas accompli. Les fonctions des Parques sont du reste expressivement indiquées par les noms qu'elles portent: Atropos préside au passé, duquel Dieu lui-même ne saurait empêcher qu'il ne soit fait. Lachésis a reçu le soin de l'avenir, parce que Dieu a fixé la fin de ce qui doit être un jour. Clotho est chargée du présent, et elle doit faire en sorte qu'une vigilance active ne manque jamais au monde. Quant à Dieu, il parcourt incessamment toute la terre, comme on s'en convaincra sans peine en relisant les belles pages de Platon..... Oui, comme le dit une vieille parole, et comme le proclame plus puissamment encore la raison, Dieu est le principe et la fin de tout; il pénètre partout, partout il porte la lumière, il plane au dessus de tout d'un vol rapide. La Nécessité vengeresse le suit à chaque pas, prompte à punir ceux qui seront écartés de la loi sainte; mais prompte aussi, quand Dieu l'ordonne, à s'adoucir en faveur du mortel qui, dès son enfance, dès le berceau, a compris Dieu, l'a craint, et s'est voué, s'est livré à lui sans aucune restriction.



TABLE

DES MATIÈRES DU TOME TROISIÈME.

N. B. Les notes relatives aux traites contenus dans ce volume sont reportées à la fin du tome IV et dernier.

